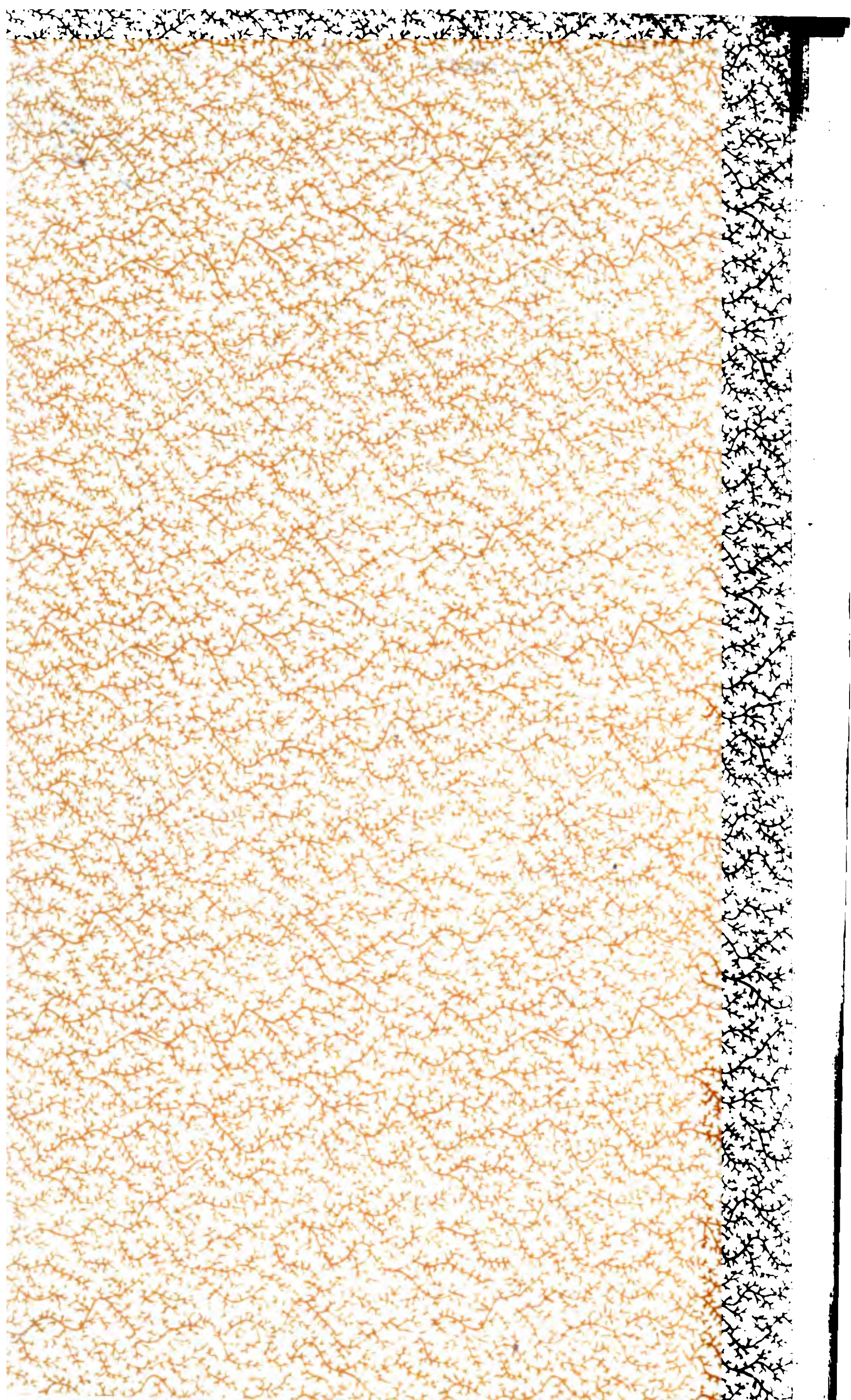
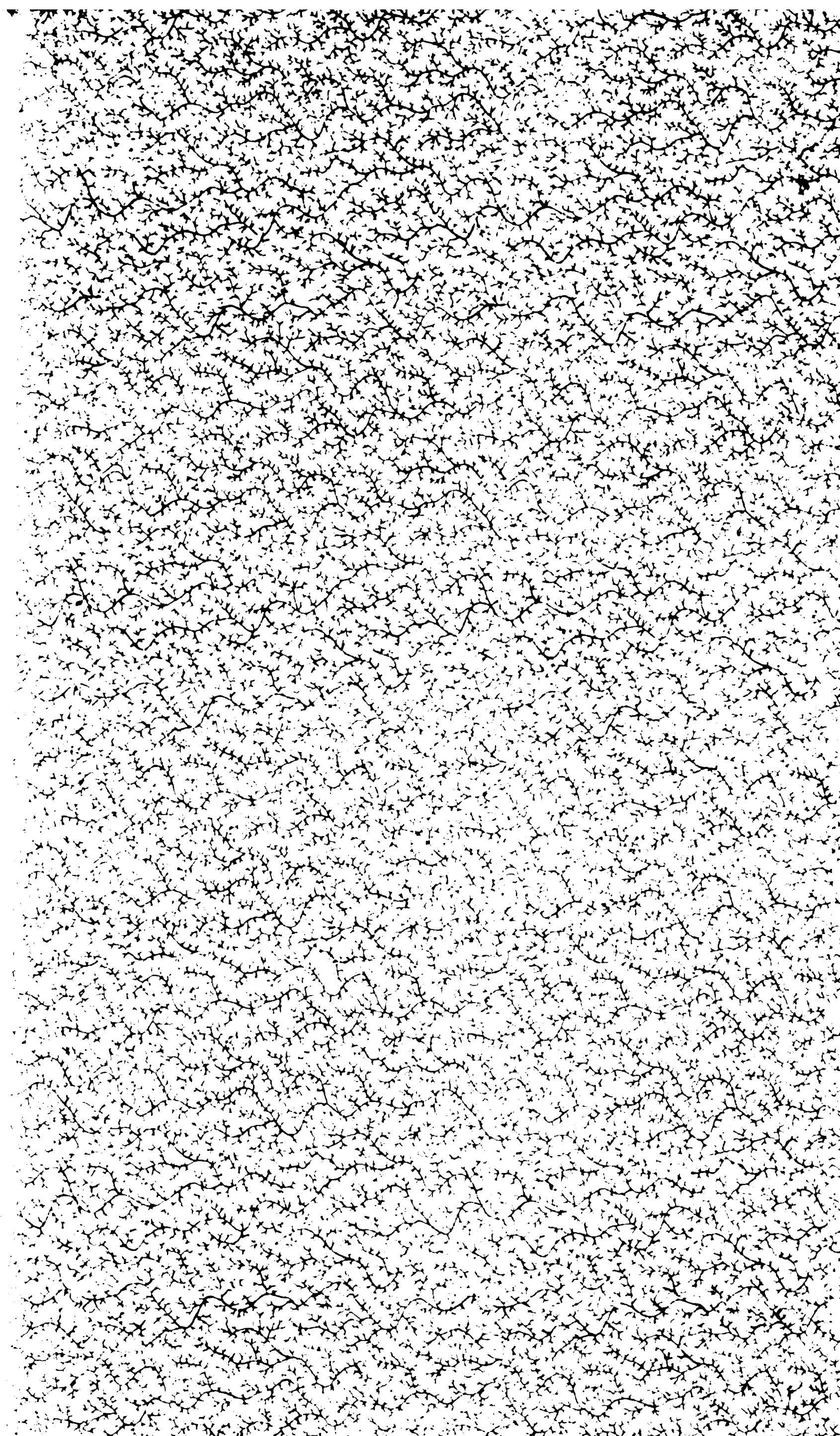
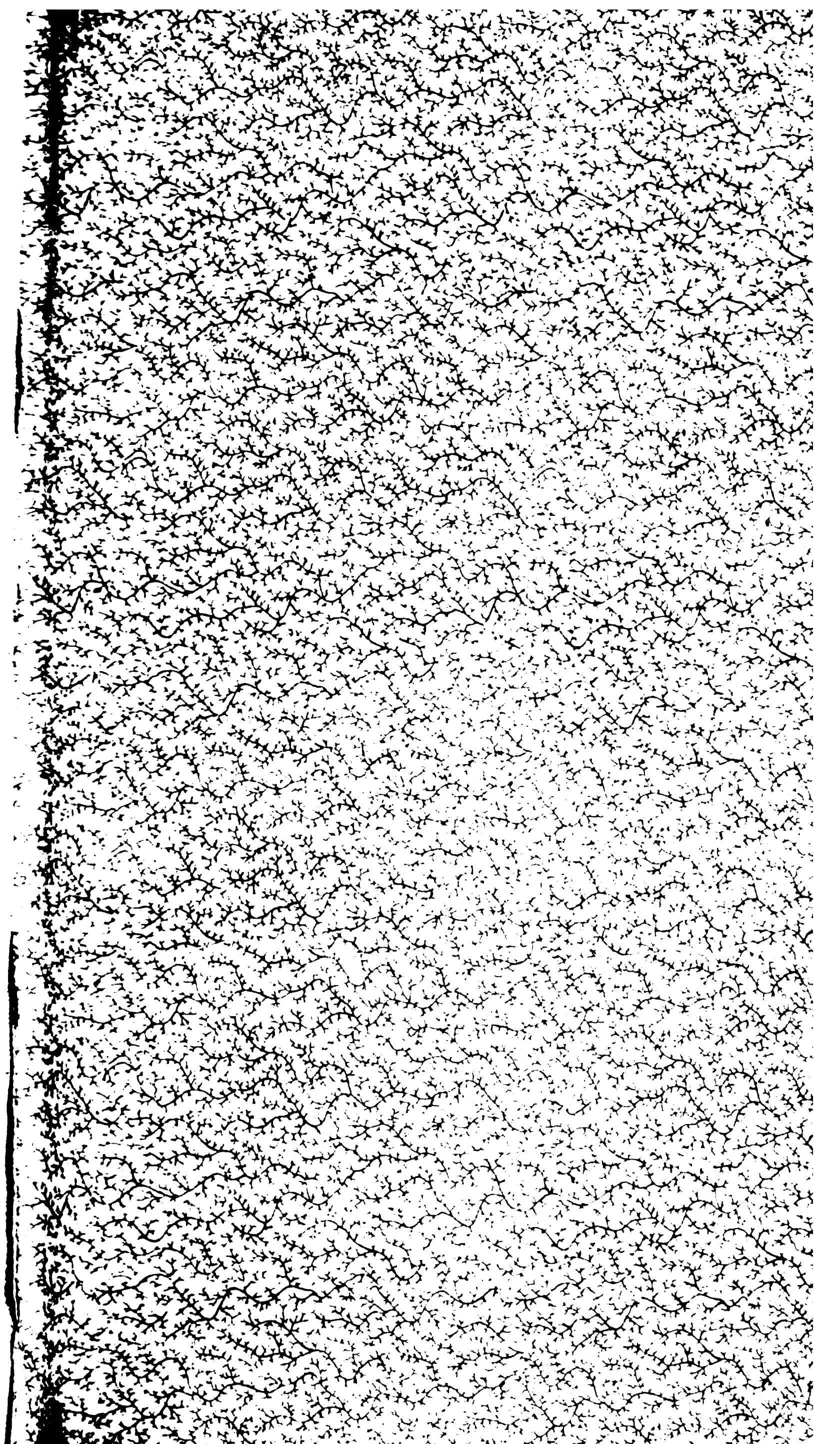








HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PROFANE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA PRISE
DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS;

SUIVIE D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRANSPLANTATION
DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN OCCIDENT.

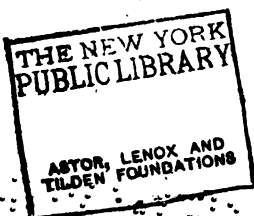
SECONDE ÉDITION,

Entièrement refondue sur un nouveau plan, et enrichie de la
partie bibliographique.

PAR M. SCHOELL.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.
1824.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

SUITE

DU LIVRE CINQUIÈME,

OU DE LA LITTÉRATURE GRECQUE SOUS L'INFLUENCE DES ROMAINS.

Depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 ans avant, — 306 après J.-C.

CHAPITRE LIX.

De l'érudition Philologique ou Grammaire, des Lexicographes, des écrivains sur les dialectes, des Scholiastes, Grammairiens et Mythographes.

Dans cette période, on nommoit *grammaire* tout ce qui aujourd'hui est compris sous la dénomination d'érudition philologique : l'étude de la langue, ainsi que celle de la mythologie et des antiquités.

Les savans qui s'y livroient étoient désignés par le titre honorable de Γραμματικὸς, tandis qu'un homme qui enseignoit la grammaire proprement dite, les élémens de la langue, étoit nommé Γραμματιστὴς, et son art s'appeloit *grammatistique*. Alexandrie continua à être le principal siége de ce genre d'érudition. Les empereurs fondèrent en cette ville plusieurs nouveaux établissemens, tels que le Museum Claudium. Cependant cette branche de littérature ne fit pas de grands progrès dans la période où nous entrons. La difficulté de se procurer des livres dans un temps où l'on ne connoissoit pas encore l'art de la typographie, introduisit un usage qui devint pernicieux à la littérature; celui d'abréger les grands ouvrages ou d'en faire des extraits. Ces extraits, la plupart maigres et incomplets, ne sauroient nous dédommager des originaux qu'ils ont fait négliger, et qui ainsi se sont perdus. Ce que cette époque nous a fourni de plus utile, ce sont les *Lexiques*, Λέξεων συναγωγαὶ, *Collections de mots* remarquables, soit par leur forme, soit par leur signification, et les *Glossaires*, ou recueils de mots vieillis ou dérivés d'idiomes étrangers, ou tenant à quelque dialecte particulier. Ces deux espèces de dictionnaires ont préservé de la destruction un grand nombre de bonnes observations critiques et philologiques.

« Il étoit naturel, dit un critique judicieux [1], que le premier lexique grec que nous connoissons

[1] Dans le Quarterly Review, nº XLIV, 1820, p. 304.

ne fût compilé qu'à une époque où le langage avoit commencé, depuis plus d'une génération, à décheoir de sa pureté primitive. On ne pense à faire des dictionnaires que lorsque la langue sur laquelle on travaille est devenue un objet d'étude, et cela arrive rarement avant que son âge d'or ne soit passé, avant que la phraséologie des bons auteurs n'ait vieilli, et que le caprice ou l'ignorance des écrivains subséquens n'ait corrompu les formes et changé le sens des mots. Une seconde circonstance qui, chez les Grecs, retarda la confection d'un lexique, fut la difficulté qu'on éprouvoit de rassembler un nombre de bons livres suffisant pour devenir la base d'un pareil travail. Sous ce rapport, les savans d'Alexandrie eurent un grand avantage sur leurs confrères qui habitoient des villes dépourvues de bibliothèques. »

Le plus ancien des *Lexicographes* est Apollonius, surnommé *le Sophiste*, pour le distinguer des autres littérateurs de ce nom. Il étoit fils du grammairien Archibius, et vivoit à Alexandrie du temps d'Auguste, selon l'opinion commune [1]. Il a composé un *Lexique des mots dont Homère s'est servi*, Λέξεις Ὁμηρικαὶ, ouvrage d'une grande utilité, quoiqu'il soit fortement interpolé.

J.-B.-Gasp. d'Ansse de Villoison a donné la *première édition* de ce Lexique, Paris, 1773, en 2 vol. in-4°, d'après un manuscrit qu'il croit du dixième siècle. Le commentaire, que

1 *Ruhnken* (Præf. ad Hesych., vol. II, p. 5) le croit bien postérieur.

Villoison rédigea à l'âge de vingt-un ans, est rempli d'érudition, et les Prolégomènes contiennent des recherches curieuses. Il s'est trompé en donnant pour inédits les fragmens du Lexique technologique de Philémon : ils étoient tous imprimés dans le Lexique de Phavorinus (Bâle, 1538, in-fol.), qui a copié Philémon d'un bout à l'autre.

M. *Hermann Tollius* fit réimprimer, à Leide, 1788, in-8°, l'édition de Villoison. Cette réimpression seroit préférable à son original, à cause des excellentes notes que le savant hollandois y a ajoutées, s'il n'avoit retranché les Prolégomènes et la traduction de Villoison.

Un grammairien qui a vécu soixante ans après J.-C., sous l'empereur Néron, a fait un dictionnaire sur Hippocrate. Le nom de cet auteur est exprimé de différentes manières dans les manuscrits. Les uns l'appellent EROTIANUS, (ou Herotianus, ou Erotion, ou Erotinon); les autres HÉRODIEN. Son Glossaire est intitulé : Τῶν παρ' Ἱπποκράτει λέξεων συναγωγὴ, *Recueil de mots qui se trouvent dans Hippocrate*, et dédié à Andromachus le jeune, médecin de Néron. On reproche à cet ouvrage la trop grande concision et l'ambiguité qui règnent dans les explications des mots obscurs d'Hippocrate. Il est rédigé alphabétiquement, non dans un ordre sévère, d'après lequel, par exemple, les mots ἀέκουσιν, αἴρεται, ἀχτὴ devroient être placés avant ἀλυσμὸν, qui est le premier de l'α; mais seulement de manière que tous les mots commençant par α sont réunis et placés avant ceux de β, et ainsi de suite. Cet arrangement est en contradiction avec la pré-

face d'Erotien, où il a l'air de blâmer un certain **Epiclès**, et un autre interprète d'Hippocrate, nommé **Glaucias**, d'avoir suivi l'ordre alphabétique. Pour expliquer la méthode qu'il a choisie lui-même, il divise tous les ouvrages d'Hippocrate en quatre classes : 1°. les Σημειωτικὰ, *Semeiotica, significativa*, tels que les Prognostiques, les Prorhétiques, l'ouvrage des Humeurs ; 2°. Φυσικὰ καὶ αἰτιολογικὰ, *Naturalia et causativa*, comme des Vents, de la Nature de l'homme, de l'Epilepsie, de la Nature de l'enfant ; 3°. Θεραπευτικὰ, *Therapeutica, curativa*, qu'il subdivise en trois classes, selon qu'ils traitent de la diète, comme les ouvrages des Maladies, de la Tisane ; des Maladies des femmes, etc., ou qu'ils s'occupent de matières chirurgicales, comme ceux des Fractures, des Articulations, des Ulcères, etc., ou qu'ils sont mixtes, comme les Aphorismes, les Epidémies, etc. ; 4°. Εἰς τὸν περὶ τέχνης τείνοντα λόγον, *ad artis præcepta spectantia*, comme le Serment, la Loi, etc. Il faut donc commencer, dit-il, par les ouvrages *séméiotiques*, et par conséquent par les Prognostiques. Il paroît d'après cela qu'Erotien a donné les mots d'Hippocrate en suivant l'ordre des livres tel qu'il l'avoit établi dans la préface. Cet arrangement explique le sens de la particule *ici*, ἐνθάδε, dont il se sert souvent ; par exemple, au mot ἀραιὰ il dit : « *Ici* et dans le premier livre des Endémiques, Hippocrate appelle ainsi, » etc. Quelque copiste paroît avoir bouleversé

l'ordre d'Erotien et réuni les mots d'après l'alphabet.

Un autre glossaire d'Hippocrate, très-bref, porte le nom d'HÉRODOTE. On ne sait qui fut cet écrivain; peut-être est-ce Hérodote de Tarse, que Diogène Laërce cite[1] comme le maître de Sextus Empiricus, et qui lui-même fut disciple d'un autre médecin, nommé Ménodote de Nicomédie. D'autres pensent que le titre de ce lexique n'est pas Lexique d'Hérodote, mais qu'il est Λεξικὸν τῶν Ἡροδοτείων λέξεων, *Lexique de mots dont Hérodote s'est servi.* Ce recueil, disent-ils, a été placé en tête des ouvrages d'Hippocrate, parce que ce médecin écrivant en dialecte ionien, beaucoup de mots doivent se rencontrer à la fois dans ses ouvrages et dans l'histoire d'Hérodote. Le médecin ou grammairien Hérodote a peut-être aussi rédigé un ouvrage qui se trouve parmi ceux de Galien, sous le titre d'*Introduction ou le Médecin*.

Les Lexiques d'Erotien et d'Hérodote ont été publiés pour la *première fois* par *Henri Etienne*, qui les plaça dans son Dictionarium medicum vel expositiones vocum medicinalium ad verbum excerptæ ex Hippocrate, Aretæo, etc., cum latina interpretatione. Paris. 1563, in-8°.

La seconde édition, accompagnée d'un commentaire de *Barth. Eustachio*, et d'une traduction latine, fut imprimée par *Luc.-Ant. Giunta*, Venise, 1566, in-4°.

Ces dictionnaires furent placés ensuite, avec la version d'Eustachio, dans l'édition grecque-latine des Œuvres d'Hip-

[1] Lib. IX, 116.

pocrate, de Genève, 1675, in-fol., et dans celle de *René Chartier*, Paris, 1639, in-fol., mais sans les notes estimées d'Eustachio.

La dernière édition est celle de *Jean-George-Fréd. Franz*, qui parut à Leipzig, en 1780, in-8°, et qui renferme aussi le glossaire de Galien. L'éditeur a fait usage d'un manuscrit de Moscou, et des excellentes observations qu'*Adrien Heringa* avoit placées dans son volume intitulé : Observationum criticarum liber singularis, Leowardiæ, 1749, in-8°.

Il reste encore quelque chose à faire pour la critique du texte.

Enfin Timée, surnommé *le Sophiste*, grammairien qui a fleuri vers la fin de cette période, est auteur d'un *Lexique sur Platon*, Λέξεις Πλατωνικαὶ, dont il nous reste un extrait.

Ce dictionnaire a été imprimé pour *la première fois* à Leide, 1754, in-8°, par les soins du célèbre *Dav. Ruhnken*. Le manuscrit qui a servi pour cette impression se trouve à Paris; il provient de la bibliothèque de Saint-Germain. Le commentaire de Ruhnken est un chef-d'œuvre de critique et d'érudition. Cette édition a été réimprimée, avec quelques augmentations, en 1789.

Dans l'intervalle, *J.-F. Fischer* avoit donné une édition de Timée avec Mœris, mais elle est très-inférieure à celle de Ruhnken. (Voy. p. 14 de ce volume.)

Parmi les lexiques on peut placer les *Recueils de synonymes*, tels que celui de Ptolémée *d'Ascalon*, grammairien de Rome, antérieur à Hérodien qui le cite. Ce recueil est intitulé : *De la différence des mots*, Περὶ διαφορᾶς λέξεων. Ce n'est proprement que le fragment d'un ouvrage plus considérable. Pto-

lémée avoit aussi composé une *Prosodie Homérique*, un traité *Des mètres*, un autre *De la récension d'Homère par Aristarque.*

Nous n'avons que le fragment *De la différence des mots*, que *Fabricius* a publié, Biblioth. gr., vol. IV, p. 515 de l'ancienne édition; vol. VI, p. 117 de la nouvelle.

Ce n'est aussi qu'improprement qu'on met dans la classe des dictionnaires l'ouvrage de Julius Pollux ou Polydeucès *de Naucratis*, qui florissoit vers 175 après J.C., et mourut sous le règne de l'empereur Commode. Il exerça, à ce qu'il paroît, à Athènes, la profession de sophistique, et y acquit tant de gloire, que Marc-Aurèle lui confia l'instruction de son fils, dont le maître ne réussit pourtant pas à corriger les dispositions vicieuses. On a cru, sur le témoignage d'un scholiaste, que Lucien avoit eu l'intention de se moquer de Pollux, dans son Lexicophane et dans son Précepteur des Rhéteurs. Tib. Hemsterhuis, dans la préface de son édition de l'Onomasticum, s'est efforcé de prouver que cela n'étoit pas. La plus forte raison que ce savant fait valoir, c'est que la critique auroit été injuste.

Le principal ouvrage de Pollux, et le seul qui nous en reste, est intitulé *Onomasticum*, Ὀνομαστικόν. Voici l'explication qu'Hemsterhuis donne de ce titre : « Onomasticorum munus est, dit-il, commoda rebus nomina imponere, et docere quibus verbis uberiore quadam et florente elegantia rem unam designare possimus : non enim in Onomasticis un-

quam proprio quodam loco de vocum difficillimorum interpretatione agebatur, sed quo pacto propriis res quævis et pluribus insigniri posset verbis. » Pollux ne suit pas, comme font les lexicographes, un ordre alphabétique ; il a distribué son ouvrage en neuf livres, d'après les matières qu'il y traite ; ou plutôt il a publié neuf ouvrages qui ensuite ont été réunis sous le titre général d'Onomastique. Ce qui indique une publication successive, c'est qu'en tête de chaque livre il se trouve une préface ou dédicace, adressée à l'empereur Commode. Voici les sujets des neuf livres : 1°. Des Dieux ; des Rois ; de la Vitesse et de la Lenteur ; de la Teinture ; du Commerce et des arts mécaniques ; de la Fertilité et de la Stérilité ; des Temps ; des Maisons ; des Vaisseaux ; de ce qui regarde la Guerre ; des Chevaux ; de l'Agriculture ; des parties de la Charrue ; de celles du Chariot ; des Abeilles. 2°. De l'Age des hommes ; de ce qui précède ou suit la Naissance ; des Membres du corps humain ; des Parties extérieures et intérieures du corps humain. 3°. Des divers rapports entre les membres d'une famille ou d'une cité ; des Amis ; de la Patrie ; de l'Amour ; de tout ce qui tient à l'argent monnoyé ; des Voyages ; des Chemins ; de la Gaîté et de la Tristesse ; du Bonheur ; des Fleuves ; des Avares ; des Industrieux et des Paresseux ; de l'Achat et de la Vente, etc. 4°. Des Sciences. 5°. De la Chasse et des Animaux, etc. etc. 6°. Du Repas ; de plusieurs Crimes, etc. 7°. Des divers Arts et Métiers. 8°. De ce qui se rapporte à

la Justice et à l'Administration publique. 9°. Des Villes; des Edifices; des Monnoies; des Jeux. 10°. Des Meubles, Vases et Ustensiles.

Cet extrait des titres suffit pour faire apprécier l'importance de cette compilation pour la connoissance non-seulement de la langue grecque, mais aussi des antiquités. L'intérêt de l'ouvrage est encore considérablement augmenté par les citations d'auteurs perdus qu'il renferme.

Pollux composa plusieurs autres ouvrages qui sont perdus, tels que des *Dissertations*, Διαλέξεις, et des *Déclamations*, Μελέται, parmi lesquelles on cite un discours prononcé à l'occasion du mariage de Commode, un Eloge de Rome, une Accusation de Socrate.

Il faut se garder de confondre cet auteur avec un autre écrivain du même nom dont il sera question parmi les historiens Byzantins, au ch. LXXXV.

Alde l'ancien donna la *première édition* de ce Lexique, Venise, 1502, in-fol.; *Bernard Giunta* la seconde, Florence, 1520, in-fol.; *Simon Grynæus* la troisième, Bâle, 1536, in-4°. Ces éditions sont sans traduction.

La première édition grecque-latine fut publiée par *Wolfgang Seber*, qui corrigea le texte à l'aide de quelques manuscrits; elle parut à Francfort, 1608, in-4°. La traduction qu'il ajouta est celle que *Rod. Walther* avoit fait imprimer à Bâle, en 1541, in-8°.

La dernière édition de Pollux, et la meilleure de toutes, parut à Amsterdam en 1706, in-fol. *Jean-Henri Lederlin* et *Tibère Hemsterhuis* la soignèrent. Elle renferme un texte beaucoup plus correct et plus complet que celui de Seber,

et de savantes notes, non-seulement des deux éditeurs, mais aussi de *Jungermann* et de *Joach. Kühn*. Lorsque cette édition parut, Hemsterhuis n'avoit pas encore fait une étude particulière de la métrique grecque; de manière que la partie de son travail qui tient à cette doctrine est de moindre valeur que le reste.

Les grammairiens de cette période s'occupèrent beaucoup de recherches sur les *anciens dialectes*; étude intéressante à laquelle les décidoit sans doute la dépravation toujours croissante de la langue.

Le plus ancien écrivain qui soit cité pour des travaux de ce genre, est TRYPHON, fils d'Ammonius d'Alexandrie, qui vécut sous Auguste. Il écrivit non-seulement sur les dialectes, en tant qu'on les trouve dans les poëtes, tels qu'Homère, Simonide, Pindare; mais il étendit sa critique aux manières de parler particulières à diverses villes de la Grèce, telles qu'Argos et Syracuse, ou à diverses races, tels que les Etoliens et les Doriens. Il nous reste de Tryphon deux opuscules de peu de mérite, intitulés : Πάθη λέξεων, *des Affections des mots*, et περὶ Τρόπων, *des Tropes*. Un peu plus bas nous parlerons de deux autres ouvrages de ce grammairien.

Le premier de ces deux traités a été publié par *Constantin Lascaris*, à la suite de sa Grammaire, Milan, 1476, in-4°, et dans les autres éditions; plus tard à la suite de celle d'*Urbano Valesiano Bolzani* de Bellune, Venise, 1553, in-8°; ainsi que dans la Grammaire d'*Alexander Scotus*, qui parut à Lyon, 1614. *Henri Etienne* les plaça en latin à la suite de son Thesaurus, d'où il passa dans le Dictionnaire de *Scapula*. Il a été imprimé

d'une manière plus conforme à la critique, et *avec le second traité*, dans le vol. I du Museum criticum de Cambridge, 1814, in-8°.

On doit beaucoup regretter la perte d'un traité sur le *Dialecte des Alexandrins*, composé par Irénée, qui, après s'être retiré à Rome, prit les noms de Minucius Pacatus, sous lesquels il est plus connu. Il avoit aussi écrit *sur les Locutions attiques*.

Orion *d'Alexandrie*, que nous nommerons *l'ancien*, pour le distinguer d'un lexicographe du même nom, se fixa à Rome sous Adrien, et fit le panégyrique de ce prince en langue latine. Il a écrit un recueil de *locutions attiques* qui est perdu, comme celui de Pacatus.

Phrynichus, *Arabe* établi en Bithynie [1], dans la seconde moitié du deuxième siècle, expliqua les locutions attiques dans un traité bien écrit qu'il intitula : Ἐκλογὴ ἀττικῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων, *Choix de noms et verbes attiques*. Nous avons aussi de Phrynique une *Préparation*, ou, comme les savans disent, un *Apparatus sophistique*, Προπαρασκευὴ σοφιστική, en trente-sept livres; ouvrage important, à cause des citations qu'il renferme. Phrynique distingue les mots d'après le style auquel ils conviennent, qui est ou oratoire, ou historique, ou familier. Comme modèles du vrai atticisme, il recommande Platon, Démosthène et les autres orateurs attiques; Thucydide, Xénophon, Eschine le

[1] Cette explication du surnom d'*Arabios* que Photius donne à Phrynique, n'est qu'hypothétique.

Socratique, Critias et les deux discours authentiques d'Antisthène ; et parmi les poëtes, Aristophane et les trois Tragiques. Il fait ensuite un nouveau triage dans cette liste de bons auteurs, et place Platon, Démosthène et Eschine au premier rang. Quant au style de Phrynique lui-même, on peut lui reprocher une grande prolixité.

La *première édition* du Choix de noms et de verbes attiques a été publiée à Rome, par *Zacharie Calliergus. André d'Asola* et *Michel Vascosanus* le placèrent dans leurs collections grammaticales. Une édition beaucoup plus complète fut donnée par *Pierre-Jean Nunez*, 1586, avec une traduction et des notes de peu de mérite.

L'édition de *Dav. Hœschel*, Augsbourg, 1601, in-4°, est ornée de notes, et en 1603, Hœschel publia séparément celles de *Jos. Scaliger*, qui sont fort bonnes.

Enfin *Jean-Corn. de Pauw* a réuni dans son édition, qui parut à Utrecht, 1739, in-4°, tout ce qu'on trouve dans les éditions précédentes ; mais ce qu'il a ajouté du sien augmente de bien peu le prix de son travail.

La meilleure édition du Choix de noms et de verbes attiques est celle de M. *Chr.-Aug. Lobeck*, qui a paru à Leipzig en 1820, in-8°. L'excellent commentaire renferme les notes de Jos. Scaliger, et tout ce que les anciennes éditions ont de vraiment utile, avec les savantes observations de l'éditeur.

Quant à l'*Apparatus sophistique* de Phrynique, le P. *Montfaucon* en avoit publié un fragment dans son Catalogue de la Bibliothèque de Coislin, p. 466. Feu *Bast* en avoit fait un extrait d'après le manuscrit n° 345 de cette bibliothèque réunie à celle du roi de France. Ce travail, accompagné d'observations critiques, a passé en Angleterre.

En 1804, M. *Imm. Bekker* publia cet ouvrage dans le vol. I de ses Anecdota græca.

Un autre grammairien du second siècle a écrit sur les Atticismes. C'est Ælius Mœris, surnommé *l'Atticiste*. Son ouvrage, intitulé : Λέξεις Ἀττικῶν καὶ Ἑλλήνων, *Locutions attiques et helléniques*, nous a été conservé.

Mœris fut publié pour la *première fois* par *Jean Hudson*, Oxford, 1712, in-8°; mais cet éditeur prit sur lui de bouleverser les matières, et de placer les mots par ordre alphabétique. Il se permit d'autres changemens arbitraires.

Cette édition fut copiée à Leipzig, 1756, in-8°, par *J.-F. Fischer*, qui réunit Mœris avec Timée.

On préfère infiniment à ces deux éditions celle de *J. Pierson*, Leide, 1759, in-8°. Ce savant, qui a rétabli le texte dans son ordre primitif, avoit à sa disposition non-seulement plusieurs manuscrits ou collations de manuscrits qui lui ont fourni de bonnes corrections, mais il avoit aussi obtenu la cession des matériaux de *Stœber* de Strasbourg, et il étoit de plus en possession de ceux que *Claude Sallier* avoit préparés.

Nous allons passer aux *Scholiastes*. A leur tête nous placerons un prince tour-à-tour persécuteur et protecteur des lettres, Ptolémée VII Evergète II, dont la vie fut une suite de crimes et d'extravagances. Les lettres, que ce prince ne cessoit de cultiver, n'avoient pu adoucir son caractère, ni calmer ses passions. Il publia des *Commentaires sur Homère*. On le nomme parmi les *diorthotes* de ce poëte, soit qu'effectivement il ait rédigé une *récension* de l'Iliade et de l'Odyssée, soit qu'il se soit contenté de faire de ces poëmes l'objet de ses travaux critiques. Il avoit consigné dans d'autres mé-

moires l'*Histoire littéraire de l'Egypte*. C'est lui qui, par un tour peu délicat, se procura les copies authentiques des grands tragiques grecs qu'on conservoit à Athènes [1]. Probablement aussi il fut le fondateur de la bibliothèque du Serapium. Il voyoit avec tant de jalousie se former à Pergame un dépôt littéraire comparable à celui d'Alexandrie, que pour empêcher les rois de Pergame de faire copier les livres, il défendit l'exportation du papyrus, et donna ainsi naissance à l'invention ou au perfectionnement du parchemin.

Didyme *d'Alexandrie*, grammairien de l'école d'Aristarque, et contemporain de Jules César, fut surnommé, à cause de son assiduité au travail, χαλκέντερος, *aux Entrailles de fer* (cul de plomb). Il a écrit, dit-on, quatre mille volumes [2], parmi lesquels se trouvoient des Commentaires sur divers auteurs anciens. Il s'est conservé une partie d'un de ces commentaires, qui traitoit *de la Récension d'Aristarque*, Περὶ τῆς Ἀριςαρχείου διορθώσεως, c'est-à-dire de l'édition d'Homère donnée par Aristarque [3].

Nous avons aussi un *Commentaire sur l'Iliade et l'Odyssée*, attribué à ce grammairien; il est connu sous le titre de *Petites Scholies*, *Scholia minora*,

[1] Voy. vol. II, p. 70.

[2] Nous avons déjà remarqué que chaque livre ou section d'un ouvrage formoit un volume.

[3] Nous parlerons encore de Didyme au chapitre LXIX.

ou *anciennes Scholies;* mais cette compilation n'est pas de Didyme, puisqu'il y est cité.

Enfin, il existe des *Proverbes* de cet écrivain laborieux. Son traité *sur la Législation de Solon*, dirigé contre un certain Asclépiade, ne nous est connu que par Plutarque, qui le cite dans la Vie de Solon; mais il se trouve, dans la collection des Géoponiques, des fragmens de ses *Géorgiques*, ou quinze livres sur l'Agriculture [1].

Le fragment du traité de la *Récension d'Aristarque* a été publié par *Villoison*, dans ses Anecdota gr., vol. II, p. 184.

Les *Proverbes* se trouvent dans la collection des Fabulistes d'*Alde l'ancien*.

Nous avons indiqué ailleurs [2] les éditions des Scholies sur Homère.

Le grammairien Archibius, père d'Apollonius le Sophiste, avoit écrit un commentaire sur Callimaque qui est cité par Suidas.

Un disciple de Didyme, Apion, qui, on ne sait pourquoi, est surnommé *Plistonicus*, étoit natif d'Oasis en Egypte; mais il s'appeloit *Alexandrin*, parce qu'il avoit passé une partie de sa vie dans l'ancienne capitale des Ptolémée. Il voyagea ensuite en Grèce, et finit par se fixer à Rome, où il enseigna la grammaire ou les sciences philologiques du temps de Tibère et de Claude. Il en acquit une grande célébrité. Nous voyons par Pline et par Au-

[1] Il ne faut pas confondre Didyme d'Alexandrie avec un autre de la même ville, écrivain ecclésiastique du quatrième siècle.

[2] Vol. I, p. 139.

lugelle que, s'il fut grand savant, il fut aussi passablement charlatan, et qu'entre autres il se vantoit d'avoir évoqué l'ombre d'Homère [1]. Sous Caligula il fut nommé chef de la députation que les habitans d'Alexandrie envoyèrent à Rome pour demander l'expulsion des Juifs : il y écrivit alors, contre ce peuple, un mémoire dont Josephe, qui l'a réfuté, nous a conservé des fragmens.

Apion est l'auteur de la dernière récension d'Homère [2]. Ce poëte étoit un des principaux objets de ses études et de ses méditations : il rédigea un lexique homérique, des gloses sur Homère, etc.; mais l'échantillon de sa manière de commenter ce poëte, que Sénèque nous a conservé, n'est pas fait pour nous donner une haute idée de son jugement. Il prétendoit qu'Homère n'avoit rédigé le commencement de son Iliade et de son Odyssée, qu'après avoir achevé ces poëmes, pour tout le reste; et, pour le prouver, il faisoit remarquer que dans le premier vers il y avoit deux lettres qui indiquoient le nombre des chants [3].

Les anciens citent un ouvrage d'Apion *sur l'Égypte*, en cinq livres, quibus omnium ferme quæ mirifica in Ægypto visuntur audiunturque histo-

[1] Plin. Hist. nat., XXX, 2. — « Apion, dit Aulugelle, litteris homo multis præditus rerumque græcarum plurima atque varia scientia fuit..... In his quæ legisse vel audivisse sese dicit, fortasse a vitio studioque ostentationis fit loquacior. Est enim sane quam in prædicandis doctrinis suis venditator. Noct. att., V, 14.

[2] Voy. vol. I, p. 138.

[3] Plin. Ep. CXXXVIII, vers la fin.

ria comprehenditur, dit Aulugelle, qui en a tiré la fameuse histoire de l'esclave Androclus et de son lion [1], ainsi que celle du dauphin de Puzzuola qui aimoit un jeune homme [2].

Des extraits des Gloses d'Apion sur Homère ont été imprimés dans l'Etymologicum Gudianum, publié par M. *Sturz*.

Apion a été assisté dans ses travaux sur Homère par un autre grammairien d'Alexandrie, nommé HÉRODORE, qu'Eustathe cite quelquefois dans son commentaire. Nous en faisons mention ici, afin qu'on ne le confonde pas avec un poëte du même nom, mais natif d'Héraclée dans le Pont, dont nous avons parlé plus haut [3].

Un des célèbres scholiastes du premier siècle après J.-C. fut MARCUS METTIUS EPAPHRODITUS *de Chéronée*, esclave de Modestus, préfet d'Egypte; il obtint sa liberté [4] et se rendit à Rome où il monta une grande bibliothèque, et publia des commentaires sur Homère et Pindare dont il ne reste rien, mais qui sont souvent cités comme autorité par les scholiastes des temps postérieurs.

Vers la fin du premier siècle, ou au commencement du second [5] fleurit le grammairien SÉLEUCUS

1 L. c.

2 VII, 8.

3 Vol. III, p. 115.

4 M. *Visconti* (Iconogr. grecque, vol. I, p. 266 de l'éd. in-4°) a fait voir que c'est comme affranchi du préfet qu'il porta les noms de Marcus Mettius, qui étoient usités dans la famille Modestus.

5 Cette fixation se fonde sur ce que Seleucus n'est pas cité par Apollonius le Sophiste, et qu'il l'est par Apollonius Dyscolus.

d'Alexandrie, surnommé l'*Homérique* à cause de l'enthousiasme qu'il portoit au prince des poëtes. Il fit des commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée, et s'occupa aussi de recherches sur les synonymes et sur les dialectes. Les ouvrages de ce philologue qui professoit à Rome, sont perdus.

Un certain PTOLÉMÉE *d'Alexandrie*, qui n'est identique avec aucun de ceux qui portent les surnoms de Pindarion, d'Epithète et de Chennus, écrivit *sur les Choses que les poëtes tragiques ont dites d'une manière uniforme*, Τὰ ὁμοίως εἰρημένα τοῖς Τραγικοῖς, et un *Commentaire sur Homère*, en cinquante livres.

Son fils ou son père (car le génitif par lequel les anciens indiquent l'un et l'autre rapport, laisse des doutes à cet égard), ARISTONICUS *d'Alexandrie*, appartient aussi aux scholiastes d'Homère. Il écrivit entre autres *sur les Constructions irrégulières*, Ἀσύντακτα, qu'on rencontre dans ce poëte. Il étoit contemporain de Strabon.

Quant à la *Grammaire* en particulier, nous trouvons au commencement de cette période, sous Ptolémée VII Evergète II, le plus célèbre des disciples d'Aristarque, DENYS *de Thrace*, ainsi surnommé d'après la patrie de son père, car lui-même étoit né à Alexandrie, d'où vient qu'il est quelquefois nommé DENYS *d'Alexandrie*[1]. Il porte aussi le surnom de *Rhodien*, parce que la ville de Rhodes l'avoit gratifié du droit de cité. Le premier il écri-

[1] Il ne faut pas le confondre avec Denys d'Alexandrie, le Periégète.

vit une *Grammaire* ou une *Théorie grammaticale*, Τέχνη γραμματική, et cet ouvrage, devenu classique dès son apparition, a été l'objet des travaux philologiques de plusieurs savans d'Alexandrie, qui l'ont commenté. Eustathe cite souvent ces commentaires sous la dénomination générale des *Exégèses de la grammaire*. L'ouvrage de Denys même, et les scholies de plusieurs grammairiens, tels que CHOEROBOSCUS, DIOMÈDE, MELAMPUS, PORPHYRE et STEPHANUS, qui s'y rapportent, nous ont été conservés; mais un critique récent, M. *Gœttling*, prétend que ce qu'on a pris jusqu'à présent pour la grammaire de Denys de Thrace est une compilation rédigée par les *grammairiens œcuméniques* de Constantinople, dont l'école a été fondée par le premier empereur chrétien [1].

La grammaire de Denys de Thrace a été publiée pour la *première fois* par *T.-A. Fabricius*, dans sa Bibliotheca græca (vol. IV, p. 20 de l'anc. éd.; vol. VI, p. 311 de celle de Harless), d'après un manuscrit qui, ayant appartenu à *Lucas Holstenius*, se trouve à Hambourg.

Villoison a donné, dans ses Anecd. gr., p. 99, d'après les manuscrits de Venise, les scholies de *Diomède*, de *Porphyre* et de quelques autres sur la grammaire de Denys, ainsi que des variantes pour le texte.

M. *Imm. Bekker* a de nouveau fait imprimer la grammaire et les scholies, d'après un manuscrit de Paris, dans le vol. II de ses Anecdota.

1 Voy. la préface de l'édition de la grammaire de Théodore d'Alexandrie, soignée par M. *Gœttling*, Leipz. 1822, in-8o, et notre chapitre LXXIX.

Le plus connu parmi les disciples de Denys de Thrace, est TYRANNION *l'aîné*, qui s'attacha à lui pendant son séjour à Rhodes. Possesseur d'une bibliothèque considérable, Tyrannion suivit Lucullus à Rome, où il forma un disciple célèbre, TYRANNION PHOENIX, affranchi de Térentia, épouse de Cicéron. Ce savant écrivit en grec *sur les Parties du Discours*, *sur l'Orthographe et sur la Prosodie d'Homère*. Il s'occupa aussi d'une édition de ce poëte. Ayant établi une école à Amisus, il y fut le maître de Strabon.

ASCLÉPIADE *de Myrlée* (nommée ensuite Apamée), fils de Diotime, professa avec beaucoup de succès la grammaire à Rome du temps de Pompée. Il l'a aussi professée en Espagne dans le pays des Turdetains (peut-être à Italica ou Hispalis, le Séville d'aujourd'hui). Il ne nous reste rien de ses ouvrages de grammaire; mais nous voyons par Strabon qu'il avoit publié une Periégèse de quelques peuples espagnols où il paroît avoir consigné des notions sur l'origine des villes, de manière que son livre appartenoit plutôt à la mythologie qu'à la géographie.

Sous Auguste vivoit à Alexandrie, DÉMÉTRIUS *d'Adramytte*, surnommé IXION, parce qu'il commit, dit-on, une violence dans le temple de Junon à Alexandrie : il se retira à Pergame et écrivit *sur les Proverbes* et *sur les Verbes en* μι.

A la même époque, TRYPHON, fils d'Ammonius d'Alexandrie, le même qui s'est occupé des dialectes[1],

[1] Voy. p. 11 de ce volume.

écrivit aussi *sur les Figures des mots, sur les Esprits*, et sur d'autres parties de la grammaire.

L'ouvrage de Tryphon *sur les Figures des mots* se trouve dans la première grammaire de la langue grecque qui a été écrite en latin : c'est celle d'*Urbano Valeriano Bolzani*. Elle parut pour la première fois, comme ouvrage anonyme, chez *Alde l'ancien*, en 1497, in-4°, et a été ensuite souvent réimprimée.

De là l'ouvrage de Tryphon passa dans l'Appendix du Thesaurus linguæ græcæ de *Henri Etienne*, et dans la grammaire d'*Alexandre Scotus*, Lyon, 1614, in-8°.

Les éditeurs du Museum Cantabricum donnèrent, dans leur vol. I, le texte grec de Tryphon, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Rehdiger. Une meilleure édition, d'après un manuscrit de Breslau, se trouve dans le vol. I du Museum criticum Vratislaviense, publié en 1820, par M. *Passow* et *Franç. Schneider*.

Valckenær a publié, à la suite de son Ammonius, un traité *sur les Esprits*, qui est en partie tiré de celui de Tryphon.

Aper, un des derniers Aristarchéens, vivoit sous Tibère; Nicanor, sous Claude; Pausanias qui fleurit sous Marc-Aurèle, publia un livre *sur la Syntaxe*.

Une partie intéressante de la grammaire est la *Métrique*; c'est vers elle qu'Héliodore et Dracon ont dirigé leurs études.

L'ouvrage qu'Héliodore *d'Alexandrie*, père ou maître d'Irénée, a écrit sur la métrique, est perdu.

Dracon étoit de *Stratonicée*. L'antiquité connoît quatre villes de ce nom ; l'une située en Macédoine sur le golfe Singitique, fut appelée ensuite

Adrianopolis ; la seconde étoit une ville de la Mésopotamie ; la troisième, de la Carie, au pied du Mont Taurus ; la quatrième, également de la Carie, près du Latmus. La dernière est la plus connue et probablement la patrie de Dracon.

Si nous sommes incertains sur la ville natale de ce grammairien, nous ne sommes guère plus instruits des circonstances de sa vie. Suidas et Eudoxie se contentent de dire qu'il étoit grammairien et qu'il a écrit sur la Grammaire, sur l'Orthographe, sur la Conjugaison, les Pronoms et les Mètres, sur les Poésies de Pindare et d'Alcée, sur les Mètres de Sapphon. Pour fixer l'époque où Dracon a vécu il n'existe qu'une seule donnée, c'est qu'Apollonius Dyscole, qui est de la moitié du second siècle, le cite dans des termes qui paroissent indiquer qu'il ne vivoit plus de son temps. Cependant, les ouvrages du grammairien Hérodien sont cités dans le traité des Mètres, seule production de Dracon qui se soit conservée jusqu'à nous. Or Hérodien étoit fils d'Apollonius : comment donc a-t-il pu être cité par Dracon ?

Cette question est embarrassante, mais la difficulté qu'elle offre disparoît en approfondissant l'ouvrage de Dracon. Il paroît que nous ne le possédons pas dans sa forme primitive ; nous n'en avons qu'un extrait, et cet extrait a été fortement interpolé : on sait que les propriétaires de manuscrits avoient l'habitude d'ajouter aux règles des grammairiens les exemples qui se présentoient pendant

leur lecture, souvent sans faire attention qu'ils commettoient des anachronismes en appuyant une règle par l'autorité d'un écrivain qui étoit postérieur à l'auteur de la règle; ou plutôt cette différence de temps n'entroit pas en considération pour le but que de tels lecteurs avoient en vue. Il a donc facilement pu arriver qu'on ajoutât à une règle de Dracon un exemple tiré d'Hérodien qui a vécu après lui.

Si l'on demande maintenant quel est le mérite de l'ouvrage dans l'état où il nous est parvenu, M. *Hase*, qui l'a fait connoître avant qu'il fut entièrement imprimé [1], estime qu'on n'y trouve ni la quantité d'observations intéressantes qu'offre l'ouvrage d'Apollonius Dyscolus, ni les mots singuliers et rares dont la signification est expliquée par un certain nombre de synoymes de la même langue que présentent les dictionnaires d'Hésychius, d'Apollonius et de Timée, ni même cette espèce d'ordre et de méthode qui règne dans les écrits inédits de Théodore Prodrome et de Psellus. Son style a la simplicité, pour ne pas dire la sécheresse, d'un ouvrage élémentaire. La plupart des règles qu'il cite n'ont pas même l'avantage d'être neuves pour nous, puisqu'elles se trouvent, et souvent avec les mêmes termes, dans le traité sur la mesure des syllabes et sur les accens, que M. *G. Hermann* a publié [2].

[1] Notices et Extraits des manuscr. de la Biblioth. du Roi, vol. VIII, p. 45.
[2] A la suite de son ouvrage De emendanda ratione gramm. gr.

Cependant Dracon offroit aux savans qui s'en sont occupés, quelques fragmens inédits; il cite un certain nombre d'auteurs perdus. En général, ajoute M. *Hase*, il me semble que les ouvrages des grammairiens ne peuvent être assez étudiés de ceux qui désirent acquérir une connoissance approfondie de la langue grecque. La plupart de ces auteurs vivoient dans un temps où la langue se parloit encore; ils profitoient du moins des remarques des écrivains plus anciens qui avoient traité le même sujet et dont ils avoient l'avantage de consulter les livres. C'est donc par eux qu'il s'est conservé un certain nombre d'excellentes observations, mêlées, à la vérité, avec beaucoup d'idées fausses, beaucoup de règles à moitié vraies, et une quantité d'étymologies forcées; mais quand il sera question de distinguer, au milieu de toutes les additions d'un temps postérieur, ce que les grammairiens du moyen âge ont puisé dans les ouvrages des anciens, plus on aura de traités des uns et de fragmens des autres, plus on sera en état de porter un jugement exact dans une pareille discussion.

Nous avons déjà dit que ce fut feu *Bast* qui fournit à M. Hermann la copie du manuscrit de Dracon qui est à Paris. Ce manuscrit paroît être du seizième siècle, circonstance à laquelle il faut faire attention, parce que M. *Hermann* s'y réfère dans la discussion sur l'antiquité des Argonautiques d'Orphée [1]. Il pense que *Constantin Lascaris* est un

[1] Voy. vol. I. p. 45.

de ceux qui ont ajouté des citations au texte de Dracon.

M. *G. Hermann* a fait imprimer ce texte, tel qu'il est dans le manuscrit, avec toutes ses fautes et sans commentaire; ce qui rend l'usage de cette édition pénible Elle a paru à Leipzig, 1812, in-8°. Le commentaire de Tzetzès sur l'Iliade y est ajouté.

Il existe plusieurs ouvrages de grammaire d'Apollonius qui fut surnommé *Dyscole*, le Bourru ou le Difficile, soit à cause de son humeur chagrine, soit à cause des questions difficiles qu'il avoit l'habitude de proposer dans les assemblées littéraires des savans d'Alexandrie. Il étoit de cette ville et y fleurit vers le milieu du second siècle, passant sa vie au Brouchion où étoit le Musée. Il est le premier qui ait réduit la grammaire dans une forme systématique. Du grand nombre de ses écrits sur la grammaire, il ne nous reste que quatre traités: Περὶ Συντάξεως τῶν τοῦ λόγου μερῶν, *de la Syntaxe des Parties du discours*, en quatre livres; περὶ Ἀντωνυμίας, *du Pronom*; περὶ Συνδέσμων, *des Conjonctions*; et περὶ Ἐπιῤῥημάτων, *des Adverbes*. Nous ne parlons pas ici de son ouvrage sur les *Choses merveilleuses*.

Le traité de *la Syntaxe* a été publié par *Alde l'ancien*, dans son Thesaurus Cornucopiæ, Venise, 1495, in-fol., et réimprimé tout aussi peu correctement par *Phil. Giunta*, à Florence, 1515, in-8°; ensuite revu sur des manuscrits par *Fréd. Sylburg*, Francf. 1590, in-4°, chez les héritiers Wechel; finalement, et avec un soin particulier, par M. *Imm. Bekker*, Berlin, 1817, in-8°.

Le même savant a aussi publié, et pour la première fois, les trois autres ouvrages de grammaire d'Apollonius, savoir le traité *du Pronom*, d'abord dans le Museum antiquitatis studiorum de MM. *Wolf* et *Buttmann*, vol. II; ensuite séparément, à Berlin, 1811, in-8°; et les traités *des Conjonctions* et *des Adverbes*, dans le second volume de ses Anecdota græca. Nous répétons ici ce que nous avons déjà dit ailleurs[1], que dans les papiers laissés par Bast, il se trouve une copie du traité des Pronoms, que ce savant avoit préparée pour l'impression. Un critique allemand a remarqué[2] qu'il se trouve des variantes entre les leçons de l'édition de M. Bekker, et des citations faites par Bast dans le Gregorius Corinthius de M. Schæfer; et peut-être remarqueroit-on un plus grand nombre de différences, si l'on conféroit l'édition de M. Bekker avec la copie de Bast. Celui-ci regardoit le manuscrit sur lequel il l'avoit prise (c'est le n° 2548 de la Bibliothèque du roi de France) comme un des plus difficiles à déchiffrer. Il le copia avec un soin scrupuleux et avec une netteté admirable, sans en faire disparoître les fautes, qu'il se proposoit de discuter dans des notes critiques.

Nous observons encore que les Excerpta in Apollonii Dyscoli grammatica, rédigés par *Is. Vossius*, que *J.-F. Reitz* a fait imprimer à la suite de la seconde édition de l'ouvrage de *Mich. Maittaire*: Græcæ linguæ dialecti, Hagæ, 1738, in-8°, et M. *F.-Gu. Sturz* à la suite de la troisième, Leipz. 1807, in-8°, sont tirés, mais avec beaucoup de négligence, des traités des Pronoms et des Adverbes que renferme le manuscrit en question.

Un fils d'Apollonius, nommé Herodianus *d'Alexandrie*, qui jouit à Rome de la faveur de Marc-Aurèle, a composé un grand nombre d'ouvrages de

[1] Dans le Catalogue des Manuscrits laissés par feu M. Bast.
[2] Gaz. litt. de Jéna, 1819, vol. III, p. 139.

grammaire et de rhétorique; on cite nommément les suivans : *Prosodie universelle*, Προσῳδία καθολικὴ ou Ἡ καθόλου, dont Arcadius, entre autres, a fait un abrégé; *Prosodie Homérique*, Ὁμηρικὴ προσῳδία, dont la substance se trouve dans les scholies de Venise, publiées par Villoison; *Partitions*, Ἐπιμερισμοὶ, c'est-à-dire des syllabes initiales, moyennes et finales, dont l'orthographe est douteuse, à cause des consonnances qui résultent de voyelles analogues, telles que les syllabes βε et βαι, et celles où il y a un υ ou η ou un ει. Enfin, *des Monosyllabes*, Περὶ μονήρους λέξεως. Ce dernier ouvrage paroît être le seul que nous possédions en entier.

Il a été publié d'après un manuscrit de Copenhague, par M. *Gu. Dindorf*, dans le premier volume de sa collection grammaticale [1].

Nous allons indiquer les fragmens des autres ouvrages d'Herodianus qui ont été publiés.

1°. Περὶ τῶν Ἀριθμῶν, *des Nombres*, c'est-à-dire de la manière des Grecs d'écrire les chiffres.

Ce morceau se trouve dans la collection grammaticale d'*Alde l'ancien*, de 1495, et dans l'Appendix ad *Henrici Stephani* Thesaurum linguæ græcæ.

2°. Περὶ ἀκλίτων ῥημάτων, *des Verbes indéclinables*, ou dont la conjugaison présente des difficultés; Παρεκβολαὶ τοῦ μεγάλου Ῥήματος (ou plutôt Ῥήτορος, comme portent les manuscrits), *Extraits du grand Orateur*;

[1] Voy. vol. II, p. 11.

Περὶ ἐγκλινομένων καὶ ἐγκλιτικῶν καὶ συνεγκλιτικῶν Μορίων, *de inclinatis, encliticis et coencliticis dictiunculis.*

Ces trois fragmens se trouvent dans le Thesaurus Cornucopiæ et Horti Adonidis, imprimé par *Alde l'ancien*, 1496, in-fol. Le troisième a été répété dans l'édition de 1524 du Dictionnaire grec, et dans le recueil de *Phil. Giunta* de 1514. Ce même morceau a été donné d'une manière plus correcte par M. *Imm. Bekker,* dans ses Anecd. gr., vol. III, p. 1142.

3°. Ζητούμενα κατὰ κλίσιν παντὸς τῶν τοῦ λόγου μερῶν, *Recherches sur la déclinaison de toutes les parties du discours.*

Ange-Marie Bandini a publié ce fragment dans le vol. I de son Catalogus codd. mss. græc. lat. et ital. bibliothecæ Laurentianæ, Florent. 1764, in-fol., d'après un manuscrit où se trouvent encore deux autres fragmens : Περὶ Ῥήματος, *du Verbe*, et ἕτερα Τεχνικὰ, *seconde Rhétorique.*

4°. Περὶ Βαρβαρισμοῦ καὶ Σολοικισμοῦ, *du Barbarisme et du Solécisme.*

Valckenær a publié ces deux morceaux à la suite de son Ammonius : ce savant ignoroit le nom de leur auteur. Villoison a découvert qu'ils sont d'Hérodien [1].

5°. Ἐκ τῶν Ἡρωδιανοῦ, *Fragment d'Hérodien.*

C'est sous ce titre que *J.-Corn. de Pauw* a publié, à la suite de son Phrynique, un fragment d'Hérodien, que *J. Pierson* a corrigé dans son édition de Mœris. Ce savant pense que le fragment appartient à un ouvrage qui étoit intitulé : Ζητούμενα τῶν μερῶν τοῦ λόγου. Parmi les manuscrits laissés par Bast se trouve une copie plus correcte de ce fragment; il est

[1] Voy. Anecd. gr., vol. II, p. 175.

nuscrit n° 2810, fol. 101. Il ajoute : « Le texte de M. Hermann est extrêmement corrompu, et, dans beaucoup d'endroits, absolument inintelligible. Il peut être corrigé souvent par les manuscrits de Paris. »

12°. Σχηματισμοὶ Ὁμηρικοὶ, *Figures Homériques.*

Un assez long morceau de cet ouvrage, tiré d'un manuscrit qui est à Darmstadt, a été publié par M. *Sturz*, dans son édition de l'Etymologicum M. de Gude, p. 668.

13°. Περὶ ῥημάτων αὐθυποτάκτων καὶ ἀνυποτάκτων, *des Verbes qui ont le subjonctif du 2e aoriste, et de ceux qui ne l'ont pas.*

Ce fragment a été publié par M. *Imm. Bekker*, dans ses Anecdota græca, vol. III, p. 1086.

ÆLIUS DIONYSIUS *d'Halicarnasse*, qui vivoit sous Adrien, et qu'on ne confondra pas avec son compatriote du même nom, le célèbre historien et rhéteur, a écrit une *Histoire de la Musique* en trente-six livres, une *Théorie de cet art*, et un traité *sur les Atticismes*, dont il donna consécutivement deux éditions. L'une et l'autre existoient du temps de Photius, qui juge cette compilation fort utile, surtout pour la connoissance de ceux des termes attiques qui se rapportent aux fêtes et à la procédure judiciaire.

Ces trois ouvrages sont perdus, et nous ne possédons de Denys qu'un traité *des Verbes indéclinables*, περὶ ἀκλίτων ῥημάτων.

Cet ouvrage se trouve dans le Thesaurus Cornucopiæ d'*Alde*.

Le grammairien Nicanor *de Cyrène*, fils d'Hermias, qui vivoit sous Adrien, fut surnommé ὁ Στιγματίας, *le Stigmatiseur*, et Νέος Ὅμηρος, *le nouvel Homère*, parce qu'il avoit écrit περὶ Στιγμῆς Ὁμηρικῆς, *de la Ponctuation dans Homère*, et περὶ τοῦ καθόλου Στιγμῆς, *de la Ponctuation en général*, en six livres. La quintessence de l'ouvrage sur la ponctuation d'Homère se trouve dans les scholies publiées par Villoison.

Arcadius *d'Antioche* a écrit *de l'Orthographe* et *de la Syntaxe*, un *Onomasticon* que Suidas appelle admirable, enfin un traité *des Accens*, περὶ Τόνων, qui n'est qu'un extrait de la Prosodie catholique d'Hérodien. Un manuscrit de Copenhague nomme Théodosius comme auteur de cet extrait. Nous parlerons de Théodosius dans notre chapitre LXXIX. *Villoison* a publié le Catalogue de tous les ouvrages de ce grammairien [1].

Le traité des Accens a été publié par M. *Edm.-Henri Backer*, Leipzig, 1819, in-8°, d'après une copie faite sur deux manuscrits (n° 2102 et 2603) de la bibliothèque du roi de France, par un savant Grec, M. *Grégoire Géorgiadès Zalyklos* de Thessalonique. M. Backer y a joint une épître critique adressée à M. Boissonade, sur des mots grecs qui manquent dans les dictionnaires. Le manuscrit de Copenhague est très-préférable à celui qui a servi à M. *Backer*. On trouve dans le vol. I des Grammairiens grecs de M. *Dindorf* [2] les variantes de ce manuscrit.

Héphæstion *d'Alexandrie* a été un des maîtres

[1] Epist. Vinar., p. 117.
[2] Voy. vol. II, p. 11.

d'Ælius Verus; il a, par conséquent, fleuri vers le milieu du second siècle. Ce rhéteur a laissé un *Manuel de Métrique*, Ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων, traité estimé et qui renferme à peu près tout ce que nous savons sur cette matière. Il existe des scholies sur ce rhéteur par Longin.

La *première édition* d'Héphæstion fut publiée par les héritiers de *Phil. Giunta*, Florence, 1526, in-8°, à la suite de la Grammaire de Théodore Gaza. *Adrien Tournebeuf* en donna une autre, très-belle, avec les scholies, Paris, 1553, in-4°.

On fait peu de cas de celle de *J.-Corn. de Pauw*, Utrecht, 1726, in-4°, qui a été vivement attaquée par *G. d'Arnaud*, dans son Specimen animadversionum crit. ad aliquot script. gr., Harderwyck, 1728, in-8°, et dans le Vannus critica de *d'Orville*.

La meilleure édition est celle de *Th. Gaisford*, Oxford, 1810, in-8°. L'éditeur y a joint la Chrestomathie de Proclus.

Le grand-duc de Hesse possède un manuscrit d'Héphæstion avec des scholies inédites. Les variantes de ce manuscrit et une copie des scholies font partie des manuscrits de Bast. Comme ceux-ci sont passés en Angleterre, M. Gaisford pourra en tirer parti pour une nouvelle édition. On dit que M. *G. Hermann* en prépare une. Personne n'est mieux qualifié pour un tel travail.

LESBONAX, grammairien d'une époque incertaine, mais différent de l'orateur dont nous avons parlé [1], est l'auteur d'un ouvrage intitulé περὶ Σχημάτων, *des Figures*.

Cet opuscule a été publié par *Valckenær*, à la suite de son Ammonius.

DOSITHÉE, surnommé *Magister*, qu'on place au

[1] Voy. vol. IV, p. 209.

commencement du troisième siècle, a laissé une *Grammaire* en trois livres, qui n'a pas été imprimée en entier. Le second livre de cette grammaire est un *glossaire*. Dans le troisième livre, on trouve un recueil de *Sentences et de rescrits* de l'empereur ADRIEN, que le grammairien propose pour modèles, et pour ainsi dire en guise de thèmes. Ce sont de courtes décisions données par le prince à des parties litigeantes qui avoient eu recours à son autorité. Elles ne renferment rien qui ne soit approuvé par le bon sens et la justice; mais rien non plus qui puisse exciter notre admiration. Voici une des meilleures de ces décisions : « Adrien distribuant une gratification au peuple, une femme s'écria : Seigneur empereur, je te prie d'ordonner que mon fils me cède quelque chose de sa part, car il m'abandonne dans le besoin. Le fils qui étoit présent, dit : Seigneur empereur, je renie cette femme pour ma mère. Dans ce cas, répliqua l'empereur, je te renie pour citoyen romain. »

Un autre fragment de la grammaire de Dosithée a été, dans de très-anciens temps, traduit en latin sous le titre *De juris speciebus et manumissionibus*. Cet ouvrage a été souvent attribué à ULPIEN, célèbre jurisconsulte du temps de Septime Sévère, qui peut-être l'avoit effectivement écrit, mais en latin. Dosithée l'a traduit en grec, et un auteur subséquent a retraduit sa version en latin.

Quoique la grammaire de Dosithée n'ait pas été imprimée, cependant les jurisconsultes se sont empressés de publier les

sentences d'Adrien qu'il a conservées. *Henri Etienne* et *Bonaventure Vulcanius* les avoient placées dans leurs Glossaires; mais le célèbre *Goldast* en donna une édition soignée à Genève, 1601, in-8°, et *Ant. Schulting* les plaça dans sa Jurisprud. Anti-Justinianea, Leide, 1717, in-4°. Enfin *Jean-Alb. Fabricius* leur accorda une place dans sa Bibl. gr., vol. XII, p. 514 (de l'anc. éd.)

Le fragment *De juris spec. et manum.* a été publié en latin par *Cujas*, à la suite du Codex Theodosianus, et pour la *première fois*, en grec et en latin, par *Math. Ræver*, Leide, 1739, in-8°, sous le titre de Veteris Icti fragmentum, etc.

Il nous reste à parler des *Mythographes*.

APOLLODORE *d'Athènes*, fils d'Asclépiade et disciple d'Aristarque, de Panétius et de Diogène le Babylonien, vécut au commencement de cette période. C'étoit un grammairien célèbre qui a écrit des ouvrages nombreux et variés en vers et en prose dont un seul nous reste. Nous avons parlé ailleurs [1] de ses ouvrages poétiques; ici nous indiquerons ceux en prose, dont nous avons quelques fragmens, et nous finirons par nous arrêter à celui qui reste, au moins en grande partie.

1°. *Des Dieux*, περὶ Θεῶν, en vingt-quatre livres, ouvrage de grammaire et de mythologie, qui renfermoit une interprétation allégorique et étymologique des fables, ainsi que beaucoup de notions sur les antiquités sacrées, les fêtes religieuses et les sacrifices. La tentative d'expliquer la mythologie par l'allégorie prouve un défaut de jugement; quant à l'étymologie, c'étoit la partie foible des Grecs,

[1] Voy. vol. IV, p. 57.

qui ne connoissoient guère que leur propre langue et qui, manquant souvent de critique, se laissoient égarer par la prédilection qu'ils avoient pour les subtilités philosophiques et philologiques. Un passage de l'ouvrage d'Apollodore, qui se trouve dans les Eglogues de Stobée, et où ce grammairien nous donne l'étymologie des mots d'Achéron, de Styx et de Cocytus, prouve un bien mauvais goût [1].

2°. *Des Vaisseaux*, ou *le Catalogue des Vaisseaux*, Περὶ Νεῶν, ou περὶ τοῦ νεῶν Καταλόγου. Il s'agit du célèbre catalogue qui fait partie du second chant de l'Iliade. Apollodore en avoit donné, dans ce livre, un commentaire historique et géographique, que Strabon cite souvent et réfute plusieurs fois.

3°. *Sur Sophron*, Τὰ περὶ Σώφρονος, commentaire sur les Mimes de Sophron, qui étoient une riche mine pour l'étude du vieux langage et du dialecte dorien. Apollodore avoit divisé son commentaire en deux parties : dans l'une il s'occupoit des mimes d'hommes, dans l'autre, de ceux de femmes.

4°. *Sur Epicharme*, Περὶ Ἐπιχάρμου, commentaire sur les comédies d'Epicharme, en dix livres.

5°. *De l'Etymologie* ou *des Locutions attiques*, Περὶ Ἐτυμολογιῶν (ἐτυμολογουμένων), Γλῶσσαι Ἀττικαί. Cet ouvrage ou ces ouvrages sont fréquemment cités par Athénée, les lexicographes et les scholiastes.

6°. *Des Courtisanes d'Athènes*, Περὶ τῶν Ἀθήνῃσιν ἑταιρίδων.

[1] Ecl. I, c. 52. Ed. *Heeren*, vol. I, p. 1004.

7°. *Des Bêtes*, Περὶ Θηρίων, si toutefois cet ouvrage n'étoit pas d'un autre Apollodore.

A la place de ces livres et de beaucoup d'autres, dont il ne nous reste guère que le titre, nous avons, sous le nom d'Apollodore, un ouvrage en trois livres, intitulé Βιβλιοθήκη, *Bibliothèque*; c'est un recueil des fables de l'antiquité, tirées des poëtes et des autres écrivains, et rapportées avec clarté et simplicité. Les six premiers chapitres du *premier livre* donnent les *mythes* puisés dans les Théogonies et les Cosmogonies. Avec le septième chapitre, commencent les fables Helléniques, et d'abord celles de la race éolique, auxquelles appartiennent l'histoire des Aloïdes (Otus et Ephialtus), l'enlèvement de Marpessa, Œnée, Athamas et Ino, Pélias, Nélée et Nestor, Bias et Mélampus, le sanglier Calydonien et l'expédition des Argonautes. Le *second livre* est consacré à Inachus, Persée, Hercule et aux Héraclides, jusqu'à Æpytus, fils de Cresphonte. Dans le *troisième livre*, l'auteur s'occupe d'Agénor et de sa descendance, et rapporte d'abord les fables Crétoises, ensuite celles de Thèbes qui renferment l'histoire de Bacchus, celles de la guerre de Thèbes et de la guerre des Epigones, les aventures d'Alcméon; enfin les fables Arcadiennes. La mention des sept filles d'Atlas le conduit à parler des fables Lacédémoniennes et Troyennes. Il passe brusquement aux Eacides, et sans transition aux fables Attiques qu'il raconte jusqu'à Thésée. Le reste de l'ouvrage, qui renfer-

moit les histoires de Phèdre et d'Ariadne, celle de Pélops et des Pélopides, et par suite les aventures d'Atrée et des Atrides, jusqu'au retour des Grecs de l'expédition de Troie, manque; car on voit, par les citations, que la Bibliothèque alloit jusqu'à ces événemens qui forment la limite entre la fable et l'histoire.

Les principales sources où Apollodore a puisé sont les anciens poëtes, surtout les poëtes cycliques, et ce n'est pas un petit mérite de sa compilation, à nos yeux, que celui de nous avoir conservé quelque souvenir de ces vieux documens, dont il insère des passages dans ses récits; circonstance qui rend son style très-inégal.

Tanégui Lefèvre, un des éditeurs de la Bibliothèque d'Apollodore, a prétendu que nous n'avons pas cette compilation, et que ce que nous possédons n'en est qu'un extrait. Un autre éditeur, *Clavier*, est allé beaucoup plus loin; d'après lui, Apollodore n'auroit jamais écrit une Bibliothèque mythologique, et l'ouvrage qui nous est parvenu sous ce titre, seroit un mauvais extrait du grand ouvrage de ce grammairien sur les Dieux.

La *première édition* d'Apollodore est de *Benedetto Egio de Spolète* (Ægius)[1]. Elle parut à Rome, 1555, in-8°, avec une traduction. Cet éditeur se plaint de l'état pitoyable de son manuscrit; et la comparaison de son texte avec d'autres manuscrits a démontré qu'il l'a traité fort arbitrairement. *Jérome*

[1] D'après une indication que nous avons trouvée quelque part, sans nous rappeler où, cet Egio auroit été professeur de droit canon à l'Université de Paris.

Commelin, qui réimprima ce volume, 1599, in-8°, s'aperçut des interpolations d'Egio; n'osant cependant pas les extirper, il se contenta de placer entre parenthèses les phrases ou mots qui manquoient dans le manuscrit de Heidelberg, sur lequel il travailloit. Il mourut pendant l'impression. *Judas Bonutius*, qui acheva l'édition, y plaça les variantes et des notes; mais tout cela demandoit encore une révision.

Tanégui Lefèvre fit réimprimer le texte de Commelin, à Saumur, 1661, in-8°, quoique le titre annonce une nouvelle récension; il y ajouta à la hâte de courtes notes critiques qui sont fort bonnes.

Th. Gale inséra la Bibliothèque d'Apollodore dans son Recueil d'Histoire poétique; mais les fautes d'impression dont cette édition fourmille, et les notes superficielles, quoique savantes, que Gale a ajoutées, prouvent que ce travail a été fait avec beaucoup trop de précipitation, *tumultuarie*, comme disent les critiques.

Les meilleures éditions d'Apollodore sont dues à *Heyne* et *Clavier*.

La première édition de Heyne parut en 1782; la seconde en 1803, à Gœttingue, en 2 vol. in-8°. Elles renferment un texte critique. Heyne avoit fait conférer un manuscrit de Paris, et employa les notes littéraires rassemblées par *Phil. van Swinden*, qui s'étoit occupé du projet de publier une édition d'Apollodore, et avoit conféré six manuscrits de Rome, Florence, Besançon et Paris. Il eut encore d'autres secours pour son entreprise. Néanmoins ses éditions sont plus estimables encore par les recherches mythologiques auxquelles il s'est livré, et par l'érudition qu'il y a répandue, que par la critique du texte.

L'édition de *Clavier* parut à Paris en 1805, en 2 vol. in-8°, accompagnée d'une traduction françoise. Il s'est donné beaucoup de peine pour rassembler les fragmens des écrivains anciens qu'Apollodore a eus sous les yeux; son zèle lui a quelquefois fait faire des découvertes intéressantes. Il a réussi

aussi à éclaircir des parties très-obscures de l'histoire primitive de la Grèce.

Parmi les matériaux critiques qu'il avoit à sa disposition, le principal étoit un commentaire inédit sur Apollodore, par l'abbé *Sevin*. Cet académicien avoit collationné tous les manuscrits de la bibliothèque du roi de France, ainsi que le manuscrit de Besançon : il s'étoit aussi servi d'un commentaire de *Bachet de Méziriac*, qui s'est perdu depuis. A l'aide de ces matériaux, quelquefois en ayant recours aux conjectures et aux avis de son ami, M. *Coray*, Clavier a donné une nouvelle récension du texte. Son commentaire renferme d'excellens documens pour les antiquités grecques.

Conon, grammairien du temps de César et d'Auguste, a écrit, sous le titre de *Contes*, Διηγήσεις, un recueil de cinquante fables dont le principal objet est l'origine des colonies : il adressa ce recueil à Archélaüs Philopator, dernier roi de Cappadoce. Nous n'en avons que les extraits que Photius nous a conservés. Ils sont peu intéressans par eux-mêmes, néanmoins ils ne laissent pas que d'avoir quelque importance pour l'histoire ancienne de la Grèce ; ils en auroient bien plus encore si Conon avoit jugé à propos d'indiquer les sources où il a puisé.

Les Contes de Conon se trouvent, en grec et en latin, dans le Recueil d'écrivains mythologiques de *Th. Gale*, avec les notes de *Dav. Hœschel* et d'*André Schott*. M. *J.-A. Kanne* en a donné une édition, Gœttingue, 1798, in-8°. Outre les notes de l'éditeur, *Heyne*, auquel les épreuves furent communiquées, en ajouta plusieurs qui, quoique jetées sur le papier à la hâte, renferment d'excellentes corrections, dont quelques-unes sont confirmées par les manuscrits de la Bibliothèque de

Photius, qui sont à Paris. Le commentaire de M. Kanne est estimable sous le rapport de la mythologie. Cette édition de Conon, et celle de Parthenius qu'a soignée Legrand, sont réunies sous le titre commun de Cononis Narrationes et Parthenii Narrationes amatoriæ, Gœttingæ, 1798.

On trouve aussi Conon dans un recueil publié par *L.-H. Teucher*, à Leipzig, 1793 et en 1802, in-8° : c'est une simple réimpression du texte et des notes de Gale. Dans le vol. XIV, p. 170 des Mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres, se trouve une traduction de Conon, accompagnée de notes, par l'abbé *Gedoyn*.

Parthénius *de Nicée* fut fait prisonnier par Cinna dans la guerre de Mithridate [1], et conduit à Rome où il fut le maître de Virgile et vécut jusqu'au temps de Tibère, si toutefois on a bien interprété le passage où Suidas dit que ce prince aimoit beaucoup Parthénius, ce qui peut-être veut dire seulement qu'il prenoit plaisir à lire ses ouvrages.

De beaucoup d'écrits que Parthénius a publiés, un seul existe encore. Il est intitulé : περὶ ἐρωτικῶν Παθημάτων, *des Affections amoureuses*, et adressé à Cornélius Gallus, le célèbre poëte élégiaque. C'est un recueil de trente fables ou contes érotiques, toutes du genre mélancolique. On pourroit le regarder comme le précurseur des romans dont nous avons fixé le commencement à l'époque de Trajan. Parthénius est de la première moitié de notre cinquième période, où la corruption du goût

[1] 81 ans avant J.-C.

n'avoit pas encore fait des progrès si marquans: on pourroit presque le compter parmi les auteurs classiques grecs. Virgile et Ovide l'ont imité. Il nous a conservé des morceaux intéressans d'anciens poëtes, surtout de poëtes élégiaques, tels qu'Alexandre l'Etolien et Euphorion de Chalcis.

Les anciens citent d'autres ouvrages de Parthénius, par exemple, ses *Métamorphoses*, qui ont peut-être donné à Ovide l'idée de son poëme mythologique. Si l'on peut ajouter foi à une note marginale d'un manuscrit de Milan, le *Moretum* de Virgile n'est autre chose qu'une imitation d'un poëme de Parthénius [1].

Janus Cornarius publia la *première édition* de Parthénius, Bâle, 1531, in-8°, chez Frobenius. Elle est grecque-latine.

Cet auteur fut ensuite placé dans les collections de *J. Hérold* et de *Xylander*, ainsi que dans quelques collections érotiques, nommément dans celle de *Camerarius*.

La meilleure édition est celle de *Legrand* et *Heyne*, Gœttingue, 1798, in-8°; et la plus mauvaise, celle de *Teucher*, Leipz. 1802.

Il ne reste de Parthénius qu'un seul manuscrit, dont Bast a donné les variantes dans sa Lettre critique, p. 168, 208.

PTOLÉMÉE, fils d'Héphæstion, surnommé *Chennus*, florissoit sous les empereurs Trajan et Adrien. Photius nous a conservé des fragmens de son ouvrage Περὶ τῆς εἰς πολυμαθίαν καινῆς ἱστορίας, *Nouvelles Histoires d'Erudition variée*, en sept livres. Pour donner une idée de cette compilation, nous allons

[1] Voy. *G.-J. Voss.* de Poet. gr., p. 70.

indiquer quelques sujets qui y sont traités : la mort de Protésilas ; celle de Sophocle ; celle d'Hercule ; l'histoire de Crésus ; la mort d'Achille ; celle de Laïus ; l'histoire de Tirésias ; celle d'Erymanthus qui vit Vénus au bain ; la mort d'Adonis ; l'origine de plusieurs épithètes données à des héros de l'Iliade, et à d'autres personnages du temps fabuleux.

Ptolémée avoit aussi composé un drame historique, sous le titre de *Sphinx ;* il osa même lutter contre Homère dans un poëme de vingt-quatre chants, intitulé : Ἀνθόμηρος, *Anti-Homère.* Le temps a été favorable à sa réputation en détruisant ces deux ouvrages.

Gale a placé les fragmens de Ptolémée dans son Hist. poet. script. On les trouve aussi dans la mauvaise édition que *Teucher* a donnée de Conon et de Parthénius.

ANTONINUS LIBERALIS qui, à ce qu'on croit, a vécu du temps des Antonins, et a été l'affranchi de l'un d'eux, a laissé Μεταμορφώσεων συναγωγὴ, une *Collection de Métamorphoses*, en quarante-un chapitres ; ouvrage intéressant pour le philologue comme d'autres de ce genre dont nous avons parlé, parce qu'on y trouve des fragmens d'anciens poëtes. On peut s'en convaincre par les titres suivans de quelques-uns des chapitres : Ctésylla, les Méléagrides, Cragaleus, Lamia, les Émathides, et beaucoup d'autres tirés des Heteroeumena de *Nicandre*, Hierax, Ægypius, Anthus, Aédon, et plusieurs autres, tirés de l'Ornithogonie de *Bœus* ; Clinis,

d'après *Simmias* de Rhodas; Battus, d'après les Eoées d'*Hésiode*; Metioché et Menippe, d'après *Corinne*; les Vachers changés en grenouilles, d'après *Ménécrate* de Xanthus; Arcéophon, d'après *Hermésianax*; Alcmène, d'après *Phérécyde*.

Il n'existe qu'un seul manuscrit d'Antoninus Liberalis, lequel, après plusieurs migrations, est retourné aujourd'hui à Heidelberg. Il a été décrit par *Bast* dans sa Lettre critique.

Comme le manuscrit de Heidelberg est très-difficile à déchiffrer, *Guill. Holzmann* ou *Xylander*, par lequel il fut publié pour la *première fois*, dut nécessairement commettre beaucoup d'erreurs. Ce savant inséra les Métamorphoses dans sa Collection. (Voy. vol. I; Introd., p. xcv.)

Abr. Berkel donna cet ouvrage séparément, Leide, 1674, in-12; mais il ne fit rien pour la critique.

Son édition fut copiée par *Th. Gale*, qui plaça Antoninus dans sa Collection de 1675.

Th. Munker en donna une édition accompagnée d'un savant commentaire, Amsterd. 1676, in-12.

Mais la meilleure est celle de *Henri Verheyk*, Leide, 1774, in-8°. Cependant elle laisse encore beaucoup à désirer, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture de la Lettre critique de *Bast*. Un futur éditeur devra s'efforcer de remonter aux sources où Antonin a puisé, et faire sur cet écrivain un travail semblable à celui que Heyne et Clavier ont donné sur Apollodore.

Nous ferons mention, seulement pour être complets, de la double édition que *L.-H. Teucher* a donnée d'Antonin, Leipz. 1791, l'une in-8°, avec les notes des anciens éditeurs, l'autre in-12, sans notes. Toutes les deux sont sans mérite.

CHAPITRE LX.

De la révolution que la Philosophie éprouva sous les empereurs romains, et des Néo-Pythagoriciens[1].

Depuis que la Grèce avoit perdu son indépendance, la philosophie commença à déchoir. Dans ses beaux temps, on regardoit comme indigne d'un homme libre de faire un état et un moyen de subsistance de la profession de la philosophie, et un des plus graves reproches que Socrate et son école faisoient aux sophistes, c'étoit de mettre un prix à l'enseignement de la sagesse. Dans la période qui suivit la destruction de Corinthe, l'usage de professer la philosophie pour de l'argent devint si général dans les villes de l'Asie-Mineure, et surtout à Athènes, que personne n'en fut plus choqué. La considération dont jouissoient les philosophes dut naturellement en souffrir : quelque distingués qu'ils fussent par leurs talens, leur érudition ou leur caractère, ils paroissoient au public des mercenaires qui faisoient trafic de leur science. Malheureusement plusieurs professeurs, à Athènes, Rhodes et dans d'autres villes, faisoient tort à la philosophie

[1] Nous nous sommes beaucoup servi de *W.-G. Tennemann* Geschichte der Philosophie, vol. V et VI ; Leipz. 1805, in-8o. — *J.-G. Buhle* Lehrbuch der Geschichte der Philosophie, vol. IV, Gœttingen, 1799.

par leurs mœurs. Les grands de Rome qui s'arrêtoient dans les provinces, avoient l'habitude de choisir quelque philosophe pour commensal; cet exemple fut imité par les riches habitans du pays. Dès-lors, des gens indignes du nom de philosophe en affectoient les manières pour pénétrer dans les palais des grands, et s'asseoir à leur table. Une foule de parasites et de flagorneurs, pour paroître des sages, affectoient une simplicité de costume qui alloit jusqu'à l'indécence, et s'efforçoient de cacher leurs vices en parlant dans les termes les plus emphatiques de la vertu stoïque.

A cette dégradation du caractère des philosophes se joignirent d'autres causes qui firent du tort à la philosophie elle-même; elle éprouva, peu avant la naissance de J. C. et quelque temps après, dans toute l'étendue de l'empire romain, une révolution qui fut très-funeste aux progrès des lumières. L'esprit spéculatif, qui avoit distingué les premiers siècles de la philosophie grecque, avoit fait place au scepticisme, et celui-ci conduisit à l'incrédulité. De cet excès on tomba bientôt en un autre. La crédulité prit la place de l'épicurisme, qui avoit rejeté jusqu'à l'existence de Dieu. Les âmes flétries par le despotisme et énervées par le luxe, trouvèrent plus commode de se jeter dans la superstition que de raisonner. On vit paroître alors cette foule d'imposteurs, de visionnaires et de charlatans dont Lucien se moquoit avec tant d'esprit et avec une indignation qui lui fut inspirée par l'aspect des

maux qu'ils avoient causés. De nouvelles sectes se formèrent; elles se donnèrent des noms que l'antiquité avoit rendus respectables. Peut-être en adoptant les formes extérieures et les termes techniques dans lesquels les anciens avoient enveloppé leurs systèmes, ces nouveaux philosophes croyoient-ils de bonne foi avoir conservé la tradition de leurs doctrines; mais il est de fait que ces sectes n'avoient des anciennes que les noms et les formes. Tels furent les Pythagoriciens et les Platoniciens de cette période. A côté d'eux, la philosophie de Zénon fut la seule qui brilla d'un éclat véritable : on la vit même sur le trône; et cette époque, comparée à celles qui l'ont précédée et immédiatement suivie, a été désignée dans les fastes de l'histoire par l'épithète de la plus heureuse du genre humain. Epicure et Antisthène n'eurent pas d'adhérent qui se soit illustré par ses talens; mais la philosophie d'Aristote sortit aussi de l'oubli où elle étoit tombée, et cette période prépara les événemens qui l'appelèrent à une destinée brillante. Enfin le Pyrrhonisme, que nous avons vu naître dans la précédente période, fut perfectionné dans celle-ci par le plus profond penseur et le plus subtil dialecticien que cette secte ait produit.

Nous parlerons dans ce chapitre des *Néo-Pythagoriciens*, et dans les chapitres suivans, des Néo-Platoniciens et des autres sectes philosophiques de la cinquième période.

Le système de Pythagore fut renouvelé dans

cette période par deux classes d'enthousiastes. Les uns, gens de bien, frappés de la pureté de mœurs et de l'esprit religieux qui caractérisoient le philosophe de Samos, croyoient trouver dans sa philosophie une digue à opposer à la corruption et à l'indifférence religieuse qui étoient générales dans le siècle où ils vivoient. Le Portique leur offroit, il est vrai, un idéal plus parfait, une morale plus sublime, une sagesse plus consommée; mais quel espoir d'élever si haut une race dégénérée? La doctrine de Pythagore n'exigeoit pas les efforts de raison que prescrivoit Zénon; elle ne vouloit que rétablir, dans le cœur de l'homme, une belle harmonie de ses penchans, en lui apprenant à modérer ses désirs et ses passions. « Hoc quoque egregium habet, dit Sénèque en parlant d'un des coryphées de cette secte [1], quod et ostendet tibi beatæ vitæ magnitudinem, et desperationem ejus non faciet. Scies esse illam in excelso, sed volenti penetrabilem. » En même temps la religion de Pythagore convenoit mieux que tout autre système du paganisme à un peuple sensuel; elle favorisoit l'idée de l'immortalité de l'âme, base de toute morale religieuse; elle se combinoit même avec les superstitions populaires et avec la croyance aux miracles et aux prestiges, qui étoit une des maladies du temps.

La seconde classe d'adhérens du pythagorisme avoit des motifs moins purs. Elle se composoit de

[1] Epist. LXIV.

fourbes et d'imposteurs qui exploitoient à leur profit la crédulité de leurs contemporains, et tiroient avantage de l'enthousiasme excité par les restaurateurs bien intentionnés de la doctrine de Pythagore. Sextius, Sotion, Moderatus, Nicomachus et quelques autres, sont de la première classe : Anaxilaüs et Apollonius de Tyane appartiennent à la seconde.

Q. Sextius vivoit, du temps de Jules César et d'Auguste, en simple particulier, et refusa la dignité de sénateur à laquelle une naissance illustre lui donnoit droit, et que le dictateur lui offrit. Il se soumit, dans sa manière de vivre, au régime prescrit par Pythagore, et étoit philosophe, dit Sénèque, græcis verbis, romanis moribus [1]. Cet auteur lisoit, avec beaucoup de plaisir, les ouvrages de Sextius, et comme il étoit grand admirateur du Portique, il se persuada que Sextius avoit été, sans le savoir, un vrai Stoïcien. « Lectus est, dit-il [2], liber Quinti Sextii patris, magni, si quid mihi credis, viri, et, licet negat, Stoici. » Quelques commentateurs ont pris trop à la lettre cette expression de l'enthousiasme ; il est clair, par d'autres passages du même philosophe, que Sextius étoit Pythagoricien [3]. Sénèque nous a conservé

[1] Epist. LIX.

[2] Ep. LXIV.

[3] Ce qu'il rapporte, Ep. CVIII, de l'abstinence de Sextius, et de Ira, lib. III, c. 36, de son habitude de récapituler, le soir, tout ce qu'il avoit fait pendant la journée, caractérise le Pythagoricien. Mais ce passage, à la fin des Quæst. nat., est positif : « Pythagorea illa invidiosa turbæ schola

cette belle image tirée d'un ouvrage de Sextius : « Une armée qui s'attend à être attaquée de tout côté par l'ennemi, marche en bataillon carré. Le sage doit faire de même : il faut qu'il garnisse ses flancs de ses vertus, comme de vedettes, afin que la défense soit prête du côté où se présentera le danger, et que tout obéisse sans tumulte aux ordres du chef. Nous voyons que les grands capitaines prennent des mesures pour que toutes les troupes connoissent au même instant ses ordres; il se place de manière que le signal donné sur un point parcoure promptement et l'infanterie et la cavalerie : une pareille disposition est beaucoup plus nécessaire à chacun de nous. »

Sextius écrivit un *Manuel*, Ἐγχειρίδιον, dont l'original grec est perdu; mais nous en possédons une traduction latine faite par *Rufin*, qui l'a intitulé *Annulus*, parce que, dit-il, cet ouvrage est un bijou qui ne doit pas plus sortir des mains du lecteur que la bague qu'il porte ne quitte ses doigts. Rufin et d'autres après lui, ont cru que ce livre de morale étoit du pape St. Sixte II, martyrisé en 258; aussi ont-ils changé le nom de Sextius en Sextus, Sixtus et Xystus. St. Jérome fit des reproches à Rufin d'avoir pris, pour la production d'un saint évêque, un livre où il n'y avoit pas de trace des saintes écritures ni du christianisme [1]. Saint Au-

præceptorem non invenit. Sextiorum nova et romani roboris secta inter initia sua, quum magno impetu cœpisset, extincta est. »

[1] In Ezech. c. 18, epist. ad Ctesiphont. et in Jerem., c. 22.

gustin tomba dans la même erreur que Rufin; mais il la rétracta ensuite, peut-être après avoir lu le jugement que St. Jérome avoit porté de ce livre [1]. Ce qui paroît décisif, ce sont deux passages d'Origène où il loue le livre de Sextius, en ajoutant qu'il étoit connu et estimé parmi les chrétiens; mais sans ajouter un mot qui indique qu'il ait regardé St. Sixte, son contemporain, comme l'auteur de ce recueil de sentences [2]. On peut objecter, il est vrai, qu'Origène parle véritablement du Manuel de Sextius, et que le recueil de quatre cent soixante sentences que Rufin a nommé Annulus en est peut-être différent; que ce dernier peut avoir été rédigé par le pape Sextus, qui aura pris pour base l'ouvrage du Pythagoricien Sextius. Si cela étoit, il faudroit s'étonner de ne pas y trouver de pensées chrétiennes; car il est bien reconnu que, malgré les peines que s'est données *Urb.-Godefroi Siber* pour prouver la conformité de ces sentences avec les préceptes du christianisme, tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elles ne lui répugnent pas.

Symphorin Champer a publié l'Annulus, Lyon, 1507, in-4°. *Beatus Rhenanus*, qui ne connoissoit pas cette édition, le fit imprimer comme inédit, Bâle, 1516, in-4°, chez Froben. *Th. Gale* l'inséra dans ses Opuscula mythologica.

En 1725, *U.-G. Siber* publia à Leipzig, in-4°, S. Sixti,

[1] Retract., l. II, c. 42.

[2] Comment. in Matth., p. 369, ed. *Huet.* T. I, Colon. 1685, in-fol., et Advers. Celsum l. VIII, p. 397 ed. *Spenc.*

Philosophi, Pontificis et Martyris Enchiridion. C'est dans ce volume qu'il a tâché de prouver, contre St. Jérome, que l'ouvrage est du saint Pontife.

L'Annulus se trouve aussi dans le vol. I de la collection de M. *J.-Conr. Orelli.* Le savant éditeur dit, dans la préface, qu'il faut se garder de confondre Sixtus, auteur du Manuel, avec le Sextius de Sénèque; mais il n'allègue aucun motif de cette distinction.

Sotion *d'Alexandrie, le jeune*, a vécu sous Auguste et Tibère : Sénèque fut son disciple. Ce philosophe nous fait connoître les motifs qui engagèrent Sotion à s'abstenir de la chair des animaux. Le principal étoit qu'il croyoit à la métempsycose. Sénèque se laissa persuader à imiter ce genre de vie; il le pratiqua pendant une année, et s'en trouva bien de corps et d'esprit. La raison qui l'y fit renoncer est remarquable, surtout dans la supposition que Sénèque a été favorable au christianisme[1]. «C'étoit l'époque, dit-il, où une religion étrangère commença à être connue. On regardoit comme attaché à ses pratiques celui qui s'abstenoit de la chair des animaux.» Son père qui n'avoit rien contre la philosophie, mais qui craignoit les dénonciations, l'engagea à revenir à ses anciennes habitudes[2]. Stobée cite des discours de Sotion sur la Colère; mais comme plusieurs philosophes de l'antiquité ont porté le nom de Sotion, on ignore

[1] Voy. mon Hist. de la Littér. rom., vol. II, p. 445.

[2] Epist. CVIII.

si le compilateur a voulu parler de notre Pythagoricien.

Moderatus *de Gades* ou *de Gadira* (Γαδειρεὺς) vécut au premier siècle de notre ère : il rassembla les restes des ouvrages des anciens Pythagoriciens, et écrivit un *Système de la Philosophie de Pythagore*, Πυθαγορικαὶ Σχολαὶ, en onze livres, qui s'est perdu, à quelques fragmens près, que Porphyre et Stobée nous ont conservés. Ils prouvent que Moderatus n'a pas, en historien fidèle, développé la doctrine du philosophe de Samos; mais qu'il y a mêlé les rêveries sur les propriétés des nombres, qui étoient en vogue à l'époque où il a vécu. Il prétendoit que la doctrine de Pythagore sur les nombres étoit un système de symboles par lesquels, à défaut de termes précis, il avoit voulu exprimer ses idées sur la nature des choses, et que Platon, Aristote et leurs disciples, après avoir dépouillé ces idées des termes impropres qui les enveloppoient, les avoient données comme leurs propres inventions. Ainsi ces grands philosophes n'étoient que des plagiaires et des imposteurs.

Les ouvrages philosophiques de Nicomaque *de Gerase* n'existent plus. Nous reviendrons sur cet écrivain lorsque nous parlerons des mathématiciens.

Du temps de Néron vivoit un Pythagoricien, nommé Didyme, qui a écrit un *Abrégé des Sectes* (philosophiques), Ἐπιτομὴ περὶ τῶν Αἱρέσεων, ouvrage rédigé en forme de dialogue : Stobée nous

en a conservé deux fragmens insignifians, l'un dans les Eglogues, l'autre dans les Discours. Didyme a aussi écrit : *De la différence de la Musique de Pythagore d'avec celle d'Aristoxène*, Περὶ τῆς διαφορᾶς τῶν Ἀριστοξενίων τε καὶ Πυθαγορίων, dont Porphyre a inséré un morceau dans son Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée. Il y a des critiques qui croient que c'est lui qui a fixé les vrais rapports de quelques intervalles, mérite dont on fait communément l'honneur à Ptolémée.

SECUNDUS *d'Athènes*, dont Philostrate nous a laissé une biographie fort maigre, dégoûté, dit-on, de la futilité des discours qu'il entendoit, s'imposa un silence éternel. Si cette historiette étoit vraie, Secundus n'auroit probablement pas joui, auprès de ses contemporains, de la considération dont nous voyons qu'il étoit entouré. Suidas, en parlant de ce philosophe, le confond avec Pline le jeune. Secundus a vécu du temps d'Adrien. Nous avons sous son nom des *Sentences*, Γνῶμαι, en forme de questions énigmatiques suivies de réponses : dans le nombre il y en a de passablement insipides. Si ce recueil est vraiment de Secundus, il faut supposer qu'il a été interpolé, comme l'ont été tant d'autres ouvrages dont la forme favorisoit les intercalations. Voici, d'après la version de Lucas Holstenius, quelques-unes de ces solutions. « Quid est mundus? Incomprehensibilis complexio, structura mente contemplanda, altitudo oculis inaccessa, ex se natum spectaculum, multiformis figuratio,

æternus tenor, almus æther, multipartitus spiritus, septivagus circuitus, sol, lumen, dies, luna, stellæ, tenebræ, nox, terra, ignis, aqua, aer.—Que nous apprend tout ce verbiage?—Quid est Deus? Bonum nativum, multiformis imago, altitudo invisibilis, varie effigiata forma, quæstio intellectu difficilis, mens immortalis, spiritus cuncta pervadens, pervigil oculus, propria omnium essentia, multinominis potestas, manus omnipotens, lumen, mens, potestas.—Quid sunt divitiæ? Sarcina aurea, voluptatum ministræ, res insidiis expositæ, voluptas ineffabilis, invidia domestica, speratus timor, studium quotidianum, res lubrica, amabile infortunium, desiderata ærumna, summus rerum apex, tessera argentea, erratica felicitas. »

Nous avons quelques fragmens de deux autres Pythagoriciens dont il est difficile de fixer l'époque; ce sont Démophile et Démocrate. Il nous reste du premier quelques sentences tirées d'un ouvrage qu'il avoit intitulé *Médecine de la vie*, Βίου θεραπεία. Ces sentences sont de deux espèces; les unes sont des *similitudes*, γνωμικὰ ὁμοιώματα; les autres des sentences proprement ainsi nommées. Dans les premières, l'instruction, par exemple, est comparée à une couronne d'or, parce qu'elle n'est pas moins honorable que profitable; la vérité à un vase vide, parce qu'elle se prend facilement par les *oreilles*; le méchant est comparé à un chien enragé, parce que son silence est encore plus redoutable que ses paroles. Voici quelques autres si-

militudes de Démophile : Il faut user de la plaisanterie comme du sel, sobrement. Les vêtemens blanchis se salissent par l'usage; mais l'âme une fois purgée par les bonnes études, conserve à jamais sa pureté. La terre donne ses fruits tous les ans, l'amitié à chaque instant. Le meilleur pilote peut faire naufrage; l'homme de bien éprouve des adversités. Parmi les sentences de la seconde classe, nous remarquerons celles-ci. Ce n'est pas la parole du sage dont Dieu fait cas, ce sont surtout ses œuvres, car le sage n'honore pas moins Dieu en se taisant. Il est plus dur d'être l'esclave de ses passions que d'être à la merci d'un maître injuste.

Les sentences de Démocrate sont écrites en dialecte ionien. Elles portent le titre de *Sentences d'or*, Γνῶμαι χρυσᾶι. En voici quelques échantillons : Celui qui souffre d'une injustice est moins à plaindre que celui qui la commet. Il est beau d'obéir à la loi, au prince, à ceux qui ont plus d'expérience que vous. Dans les animaux la noblesse de la race se manifeste par la force, dans l'homme par les mœurs.

Les *Sentences* de Secundus, de Démophile et de Démocrate ont été publiées pour la *première fois* à Rome, 1632, in-12, par *Lucas Holstenius*, en gr. et en lat. *Thomas Gale* les inséra ensuite dans ses Opuscula mythologica.

Les *Similitudes de Démophile* ont été publiées séparément, dans les deux langues, par *Josp. Svedberg*, Upsal, 1682, in-8°.

Ces Similitudes, avec les Sentences du même auteur, se trouvent aussi à la suite du Maxime de Tyr d'Oxford, 1677.

Les unes et les autres, et les *Sentences de Démocrate*, ont

été également jointes à l'édition du Manuel d'Epictète qui parut à Amsterdam, 1750, in-12, et celles de Secundus à la Biblioth. grecque de *Fabricius*, ancienne édition, vol. XIII.

Les trois Pythagoriciens ont été publiés, d'après l'édition de 1632, à Leipzig, 1758, in-8°, par *J.-A. Schier*, qui a conféré un manuscrit de Wolfenbuttel.

Tous les trois se trouvent dans la Collection morale de M. *J.-Conr. Orelli*, vol. I.

Tels sont les Néo-Pythagoriciens qui ont renouvelé la doctrine de l'école d'Italie dans des intentions pures et morales. Nous allons parler des charlatans.

Anaxilaus *de Larisse* vécut sous Auguste et exerça la médecine. Mais comme il s'appliqua aussi à la magie, on lui ordonna de quitter Rome et l'Italie. Il écrivit un ouvrage intitulé Παίγνια, *Amusemens*, renfermant des tours de magie et d'adresse.

Le plus célèbre des Néo-Pythagoriciens est Apollonius *de Tyane*. Peu d'hommes ont acquis une réputation égale à celle de ce visionnaire. Il est encore le héros de tous les amis du merveilleux, et quelques écrivains ont osé l'opposer au fondateur du christianisme. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les événemens dont se compose la vie fabuleuse de ce thaumaturge. Il suffit de lire sans prévention sa biographie pour sentir l'absurdité des contes qui ont été débités sur sa personne, la nullité de ses miracles et les contradictions dans lesquelles son historien est tombé. Nous avons vu plus haut que ce biographe est l'aîné des Philostrate; il la composa

par ordre de Julie, épouse de l'empereur Septime Severus, et sur les Mémoires de DAMIS *de Ninus* qui avoit été le disciple d'Apollonius et son compagnon dans ses voyages; ainsi que sur les rapports d'un certain MAXIMUS qui l'avoit vu à Egées, et d'un autre écrivain tout-à-fait inconnu. Les Mémoires de Damis se trouvoient entre les mains de l'impératrice Julie qui étoit née en Syrie. Indépendamment de l'absurdité des histoires que cette biographie débite, il est une circonstance qui en relègue absolument le contenu dans l'empire des fables. Si Apollonius de Tyane étoit l'homme extraordinaire pour lequel Philostrate veut le faire passer, par quel hasard donc, ou par quel miracle resta-t-il inconnu jusqu'au temps de ce biographe? Pendant un siècle entier aucun historien ne nomme un individu qui avoit eu, dit-on, une influence si marquée sur les événemens du temps, et auquel Vespasien et son fils devoient la dignité impériale. Son procès, sa justification devant Domitien et la reconnoissance solennelle de son innocence, devoient faire une vive sensation: et néanmoins avant Lucien et Apulée aucun écrivain ne nomme un être si extraordinaire.

Apollonius naquit à Tyane, ville de Cappadoce, trente ou quarante ans après J.-C.; il étudia à Tarse et à Egées en Cilicie, sous le Phénicien Euthydème; il eut aussi pour maître Euxène d'Héraclée. Il se soumit ensuite aux épreuves prescrites par Pythagore; il fit de grands voyages dans la plupart des

pays connus, surtout aux Indes, se rendit ensuite à Rome, visita les sources du Nil, alla une seconde fois à Rome sous le règne de Domitien, et finit par établir une école à Ephèse. Il mourut dans cette ville. Telles sont les principales circonstances de sa vie, dégagées du merveilleux dont on les a enveloppées.

Apollonius se proposa pour modèle Pythagore, non tel qu'il avoit été, mais tel que l'imagination déréglée de son admirateur se le représentoit. Il affecta une grande sévérité de mœurs, une sobriété et une sainteté qui étoient faites pour séduire une multitude ignorante et superstitieuse. Il prétendoit opérer des miracles et permettoit qu'on le regardât comme un être divin; en un mot, si Apollonius ne fut d'abord qu'un fanatique, il finit par être un imposteur.

Quant à sa doctrine, nous ne la connoissons qu'impafaitement, car ses ouvrages sont perdus, à l'exception d'environ quatre-vingt-dix *Lettres* et de quelques fragmens de lettres. Si d'après le recueil qui nous en est parvenu, on peut porter un jugement sur les opinions d'Apollonius, elles se rapprochoient du système que, dans des temps modernes, Spinoza a mis en avant. Philostrate rapporte[1] qu'il fut présenté à l'empereur Adrien un recueil de lettres du philosophe de Tyane, mais qu'il étoit imparfait. Ce biographe lui-même rédigea un nouveau recueil. Ce n'est certainement pas celui qui

[1] Dans la Vie d'Apollonius, livre VIII, ch. 20.

nous est parvenu, car on ne peut douter que celui de Philostrate ne contînt toutes les lettres dont il a fait usage dans sa Vie d'Apollonius; or il en manque cinq dans le recueil existant. Stobée avoit aussi sous les yeux un recueil beaucoup plus volumineux; car il donne des extraits tirés de dix-huit lettres que nous ne connoissons pas. Au reste, on ignore absolument quand et par qui notre recueil a été rédigé. Il renferme, outre les lettres d'Apollonius même, quelques-unes qui ne sont pas de cet écrivain et que le rédacteur a prises ailleurs, nous dirions dans la Biographie d'Apollonius, si l'omission des cinq lettres écrites par lui-même ne nous engageoit à penser que le rédacteur n'a pas connu la Vie. Ces lettres étrangères sont au nombre de huit; savoir: deux du philosophe Musonius; une de l'empereur Claude adressée au sénat de Tyane; une de Garmus, roi des Babyloniens à Néogyndas, roi des Indes; une de Phraotès, roi des Indes; une de Vespasien; une de Titus et une des Lacédémoniens. Les rois Garmus et Néogyndas sont probablement des êtres fabuleux; le roi de Babylone, sous le règne duquel Apollonius a été dans ce pays, s'appeloit Bardanes. Phraotès est un personnage historique.

Apollonius de Tyane a aussi écrit une *Vie de Pythagore*, dont Porphyre et Jamblique ont conservé des fragmens.

Les Lettres d'Apollonius se trouvent dans les collections d'*Alde* et de *Cujas*. Elles ont été publiées séparément, avec la version d'*Eilhard Lubin*, par *Commelin*, 1601, in-8°. *Olea-*

rius les a placées dans le second volume de son édition des Œuvres de Philostrate; il y a ajouté les fragmens de Stobée.

A la fin des Néo-Pythagoriciens, nous ferons mention de Julien *le Chaldéen* ou *le Théurge*, non que nous ayons des écrits de ce prétendu philosophe, mais parce qu'il est souvent question de lui dans les ouvrages du temps. Ce fut une espèce de thaumaturge, et Suidas lui attribue le miracle de la pluie représentée dans les bas-reliefs de la colonne Antonine, miracle dont la légende fait honneur à la légion fulminante composée de chrétiens. Suidas cite aussi une *Collection d'Oracles* rédigée par Julien, Θεουργικά· τελεστικά· Λόγια δι' ἐπῶν, que quelques commentateurs ont mal à propos prise pour le recueil des Oracles de Zoroastre que nous possédons. Porphyre avoit écrit une Vie de Julien en quatre livres.

CHAPITRE LXI.

Des Néo-Platoniciens antérieurs au Syncrétisme.

PLATON avoit l'habitude d'emprunter de la religion populaire certaines propositions problématiques dont il s'occupoit par manière de spéculation ; telle étoit surtout la doctrine des démons. Ses successeurs, méconnoissant le point de vue d'où il avoit envisagé de pareilles thèses, étoient disposés à les regarder comme des parties essentielles et intégrantes de sa philosophie. A l'époque où le christianisme fut fondé, la persuasion que l'homme pouvoit parvenir à la connoissance des choses surnaturelles, étoit enracinée. Les Platoniciens avoient un penchant décidé pour donner une plus grande extension à la philosophie de leur maître et à agrandir surtout la sphère de son application, en l'amalgamant avec les idées religieuses. C'est alors que les prétendus disciples de ce même Platon qui réprouvoit l'interprétation allégorique des fables, crurent trouver dans ces fables une riche mine de vérités et de sagesse.

Toutefois l'extension qu'éprouva la philosophie Platonicienne ne concerne que sa partie spéculative ; les bases fondamentales de cette philosophie,

ses pratiques étoient regardées comme inattaquables et l'on ne visoit qu'à leur donner plus d'étendue. Cependant les sectateurs des autres écoles, surtout les Péripatéticiens étoient convaincus que leurs systèmes ne le cédoient pas en solidité à la doctrine que professoit l'Académie; car les longues disputes entre les écoles avoient eu le résultat que des discussions de ce genre ont ordinairement. On s'étoit réuni pour repousser les attaques des Sceptiques qui visoient à renverser tout fondement des sciences; mais on ne s'étoit pas rapproché dans la recherche de ce fondement. Comme néanmoins la chaleur avec laquelle on s'étoit disputé dans l'origine avoit beaucoup diminué, et qu'on commençoit à s'apercevoir que dans chaque système il y avoit quelque chose de bon, des Platoniciens conçurent l'idée de former, par la réunion de ce que chacune de ces doctrines opposées avoit de vrai, un système unique qui pût plaire à tout homme s'occupant de philosophie. Ils prirent pour base la philosophie de Platon, mais y adaptèrent la doctrine de quelques autres écoles. Ce rapprochement ou, ce *Syncrétisme*, comme on l'appela, ne se fit pas à la fois; il fut l'ouvrage du temps, et ne se montra sous une forme systématique qu'au commencement du troisième siècle. Chez les Platoniciens des deux premiers siècles, on peut en observer le développement successif et les progrès.

Les disciples de Platon, dans les deux précédentes périodes, étoient désignés par le nom d'A-

cadémiciens; à force de discuter les premiers principes, ces philosophes étoient tombés dans un doute général, et avoient fini par rejeter toute connoissance positive. Ainsi s'étoit éteinte la philosophie de Platon, dont le scepticisme avoit pris la place. Dans la période qui nous occupe maintenant, on revint à l'ancienne doctrine de Platon, et si l'on y mêla des choses qui lui étoient étrangères, au moins ce n'étoit pas sous le rapport de la *croyance* que ses adhérens s'en écartèrent. Nous appelons Néo-Platoniciens ces restaurateurs de la philosophie de Platon, pour les distinguer des Académiciens, et nous les divisons en deux classes, ceux qui ont fleuri pendant que le syncrétisme se formoit et qui, plus ou moins, ont contribué à lui donner l'existence, et ceux qui ont hautement professé le syncrétisme. Nous parlerons d'abord dans ce chapitre des Néo-Platoniciens antérieurs au syncrétisme.

Nous avons vu un Juif alexandrin appliquer la philosophie des Grecs à la religion de ses pères: c'étoit Aristobule [1]. Nous allons voir ce système développé par un autre Juif avec infiniment plus d'esprit et de connoissances.

Philon *le Juif* (car c'est par cette épithète qu'on le distingue de quelques autres littérateurs du même nom), né à Alexandrie, d'une famille sacerdotale, fleurit vers l'an 40 de J.-C. Membre de la secte des Pharisiens, il étoit zélé pour la religion de ses pères.

[1] Voy. vol. III, p. 319.

A la suite d'un tumulte qui avoit eu lieu à Alexandrie, les Juifs hellénistiques de cette ville l'envoyèrent à Rome porter leur justification devant l'empereur Caligula; mais celui-ci refusa d'admettre ce député en sa présence.

Philon étoit un homme savant : il avoit approfondi tous les systèmes philosophiques des Grecs; et il employa admirablement cette connoissance pour le but vers lequel tendoient tous ses efforts, savoir : de présenter aux païens les écritures sacrées de sa nation comme la quintessence de toute sagesse. De tous les systèmes profanes, aucun ne convenoit à ses vues aussi bien que le platonisme. Son penchant pour la vie contemplative se nourrissoit de la lecture des écrits de Platon dont la tendance mystérieuse enflammoit son imagination. Comme ces écrits ne renferment pas un système philosophique complet, les idées de ce philosophe, prises isolément, pouvoient être amalgamées avec la doctrine des écritures sacrées. Ainsi Philon préluda à ce système que nous verrons, cent cinquante ans après lui, se développer en Egypte et produire une philosophie monstrueuse.

Le style de Philon est moulé sur celui de Platon qu'il s'étoit rendu propre au point qu'on disoit : Ou Philon a imité Platon, ou Platon a imité Philon. Toutefois ce style est plein d'*hellénismes*, c'est-à-dire de ces mots et de ces locutions que les Juifs d'Alexandrie avoient introduits dans la langue grecque. La lecture de ses ouvrages n'est pas seu-

lement intéressante pour l'étude de la philosophie néo-platonicienne ; elle est encore bien plus importante pour l'intelligence des Septante et pour celle des livres du Nouveau-Testament dont les auteurs étoient ses contemporains. Nous y voyons en quoi consistoit à cette époque l'érudition hébraïque.

Nous allons indiquer brièvement les ouvrages de cet homme savant et spirituel.

De la création du Monde d'après Moïse, Περὶ τῆς Μωσέως κοσμοποιΐας. C'est un commentaire partie littéral, partie mystique, du premier chapitre de la Genèse, dans lequel l'auteur fait entrer la doctrine des Pythagoriciens sur les nombres. Ce commentaire, dont St. Ambroise et d'autres Pères de l'Eglise ont profité, appartient aux meilleurs ouvrages de Philon, qui nous y a conservé le poëme de Solon sur les stations de la vie humaine[1].

Allégories des lois sacrées après les six jours, Νόμων ἱερῶν ἀλληγορίαι τῶν μετὰ τὴν Ἑξαήμερον, en trois livres. C'est un commentaire mystique du second et troisième chapitre de la Genèse : le commencement du troisième livre manque. Jean de Damas cite le huitième et le neuvième livre des Allégories, ce qui indiqueroit que nous ne possédons qu'une foible partie de ce commentaire, si l'ouvrage que nous allons nommer n'y faisoit presque suite. Il paroît donc que Jean de Damas citoit d'après une autre division.

[1] Voy. vol. I, p. 238.

Des Chérubins et de l'Epée de feu, et de Caïn, premier-né de l'homme; Περὶ τῶν χερουβὶμ καὶ τῆς φλογίνης ῥομφαίας, καὶ τοῦ κτισθέντος πρώτου ἐξ ἀνθρώπου, Κάϊν. Commentaire du dernier verset du troisième chapitre de la Genèse, et des quatre premiers versets du quatrième.

Des Sacrifices d'Abel et de Caïn, Περὶ ὧν ἱερουργοῦσιν Ἄβελ τε καὶ Κάϊν. Ce commentaire fait suite au précédent.

Que les méchans aiment à dresser des embûches aux bons, Περὶ τοῦ τὸ χεῖρον τῷ κρείττονι φιλεῖν ἐπιτίθεσθαι. Commentaire sur le meurtre d'Abel, et un des bons ouvrages de Philon.

Des descendans de Caïn qui se crut un sage, et comment il changea d'habitude, Περὶ τῶν τοῦ δοκησισόφου Κάϊν ἐγγόνων, καὶ ὡς μετανάστης γίνεται. C'est le commentaire des versets 16 à 26 du quatrième chapitre de la Genèse, et la suite des précédens.

Des Géans, Περὶ Γιγάντων. Suite des précédens.

Que Dieu est immuable, Ὅτι ἄτρεπτον τὸ Θεῖον. Cet opuscule paroît faire partie de celui sur les Géans.

De l'Agriculture (de Noé), Περὶ Γεωργίας (Νῶε). Interprétation allégorique du verset 20 du 9ᵉ chapitre de la Genèse. Le second livre porte ce titre particulier : *de la Plantation de Noé,* Περὶ φυτουργίας Νῶε. Il appartient aux meilleures productions de Philon, ainsi que l'ouvrage suivant.

De l'Ivresse, Περὶ Μέθης.

De ces mots : Et Noé se réveilla, Περὶ τοῦ, Ἐξένηψε Νῶε.

De la Confusion des langues, Περὶ συγχύσεως διαλέκτων.

De la Migration (*d'Abraham*), Περὶ Ἀποικίας. Commentaire mystique sur les sept premiers versets du chap. 12 de la Genèse. Celui des chapitres 13 et 14 est perdu. Le commentaire du chapitre 15 porte le titre suivant:

Qui est l'héritier des choses divines, Περὶ τοῦ τίς ὁ τῶν θείων πραγμάτων κληρονόμος.

De la réunion pour la Science, Περὶ τῆς εἰς τὰ προπαιδεύματα Συνόδου. Commentaire du chapitre 16 de la Genèse.

Des Fugitifs, Περὶ φυγάδων. Il s'agit d'Hagar et de son fils Ismaël, dont il est question dans le chapitre 17 de la Genèse.

Des changemens de noms et de leurs motifs, Περὶ τῶν μετονομαζομένων, καὶ ὧν ἕνεκα μετονομάζονται. Interprétation du chapitre 18.

Que les songes sont de Dieu, Περὶ τοῦ θεοπέμπτους εἶναι τοὺς ὀνείρους, en cinq livres, dont il en reste deux, savoir le premier qui se rapporte aux chap. 28 et 31, et le troisième, où il est question des chap. 37 et 42.

Vie du Sage, perfectionnée par la doctrine, ou des Lois non écrites, c'est-à-dire d'Abraham. Βίος Σοφοῦ τοῦ κατὰ διδασκαλίαν τελειωθέντος, ἢ περὶ νόμων ἀγράφων, ὅ ἐστι περὶ Ἀβραάμ. C'est un des ouvrages estimés de Philon.

De la Vie de Moïse, ou de la Théologie et de la Prophétie, Περὶ βίου Μωσέως, ὅπερ ἐστὶ περὶ θεολογίας

καὶ προφητείας. Cette biographie est regardée comme le chef-d'œuvre de Philon.

Du Décalogue, Περὶ τῶν δέκα λογίων.

De la Monarchie (de Dieu), Περὶ Μοναρχίας.

De la Vie contemplative, ou des Vertus des Supplians, Περὶ βίου θεωρητικοῦ, ἢ ἱκετῶν ἀρετῶν. Dans cet ouvrage, Philon parle d'une secte de solitaires juifs en Egypte, qu'il nomme Therapeutes, et qui paroissent avoir été une branche des Esséens.

Vie d'un Homme d'état, ou de Joseph, Βίος Πολιτικοῦ, ὅπερ ἐστὶ περὶ Ἰωσήφ. Dans cet ouvrage estimé, Philon dit qu'il a écrit la vie d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : ces deux dernières biographies se sont perdues.

Des Lois spéciales du Décalogue, Περὶ τῶν ἀναφερομένων ἐν εἴδει νόμων εἰς τὰ συντείνοντα κεφάλαια τῶν δέκα λογίων. Cet ouvrage comprenoit cinq livres ; mais nous n'en avons que des parties.

De la Circoncision, Περὶ Περιτομῆς, fragment d'une suite de commentaires sur les *Lois spéciales*, τὰ ἐν μέρει διατάγματα.

Des Animaux propres aux Sacrifices, et des différens genres de Sacrifices, Περὶ ζώων τῶν εἰς θυσίας καὶ τίνα τῶν θυσιῶν τὰ εἴδη.

De ceux qui offrent des sacrifices, Περὶ θυόντων.

De ce que le salaire d'une prostituée ne doit pas être porté dans la maison de l'Eternel, Περὶ τοῦ μίσθωμα πόρνης εἰς τὸ ἱερὸν μὴ προσδέχεσθαι, commentaire du ch. 23, v. 18 du Deuteronome.

Des récompenses et des peines, ainsi que des ma-

lédictions annoncées dans la Loi, les unes pour les bons, les autres pour les méchans, Περὶ τῶν προκειμένων ἐν τῷ νόμῳ τοῖς μὲν ἀγαθοῖς ἄθλων, τοῖς δὲ πονηροῖς ἐπιτιμιῶν καὶ ἀρῶν.

De l'élection d'un Prince, Περὶ καταστάσεως ἄρχοντος.

Des trois Vertus, Περὶ τῶν τριῶν ἀρετῶν. Les trois vertus sont le courage, la charité et la résipiscence.

De la Noblesse, Περὶ Εὐγενείας.

Que chaque homme de bien est libre, Περὶ τοῦ πάντα σπουδαῖον εἶναι ἐλεύθερον.

Contre Flaccus, Φλάκκος, ἢ Φλάκκων ψεγόμενος. Avillius Flaccus étoit gouverneur de l'Egypte sous Tibère et Caligula, et l'ennemi des Juifs.

Des Vertus et de la mission auprès de Caïus, Περὶ Ἀρετῶν καὶ πρεσβείας πρὸς Γάϊον. Philon y rend compte de sa mission auprès de Caligula. Ce morceau est tronqué.

De l'incorruptibilité du Monde, Περὶ ἀφθαρσίας Κόσμου.

Philon avoit aussi composé un *Lexique des mots hébraïques qui se rencontrent dans les livres sacrés:* Ἑρμηνεία ὀνομάτων καὶ λέξεων ἑβραϊκῶν τῶν ἐν ταῖς θείαις γραφαῖς ἐμφερομένων κατὰ στοιχεῖον. Ce lexique a été, à ce qu'il paroît, la base de celui qui, dans les manuscrits, est attribué tantôt à Origène, tantôt à St. Cyrille d'Alexandrie, ainsi que de l'ouvrage sur le même sujet que St. Jérome composa en latin.

En 1816, M. *Ange Mai*, alors bibliothécaire à Milan, publia, sous le titre de Φίλωνος τοῦ Ἰουδαίου περὶ Ἀρετῆς καὶ τῶν ταύτης Μορίων, *Philon le Juif, de*

la Vertu et de ses parties, un ouvrage inédit qui, dans le manuscrit, portoit le titre suivant : Ὅτι πᾶς ἄφρων δοῦλος ἐστὶν, *que tout homme déraisonnable est esclave*. Effectivement, Philon avoit écrit un livre sous un titre dont le sens est le même, savoir, Πάντα δοῦλον εἶναι φαῦλον. Mais M. Mai s'est trompé en prenant cet ouvrage pour inédit, et en l'attribuant à Philon : il est de Gemistus Pletho, et étoit déjà connu.

Peu de temps après, M. *Mai*, dans un voyage qu'il fit à Florence, fit une découverte plus importante : il trouva deux morceaux inédits, qui sont vraiment de Philon : l'un traite *du Respect dû aux parens*, et l'autre *de la Fête des prémices de l'année*.

Un Arménien demeurant à Venise, M. *Jean Zohrab*, trouva en 1791 à Léopol en Galicie un manuscrit arménien portant une date certaine qui répond à l'année 1296 de notre ère et renfermant treize ouvrages de Philon, dont huit n'existent plus en grec [1]. Ces huit traités portent les titres suivans :

1°. *Questions et solutions relatives à la Genèse*, en quatre livres. Eusèbe les cite sous le titre de Τὰ ἐν Γενέσει ζητήματα καὶ λύσεις, et il en existe un fragment en latin.

2°. *Questions et solutions relatives à l'Exode*, en 124 chapitres, ouvrage également cité par les écrivains ecclésiastiques.

3°. *Des sacrificateurs*, en douze chapitres. Il en

[1] Voy. *Ang. Maii* de Philonis Judæi et Eusebii Pamphili Scriptis ineditis Dissertatio. Mediolani, 1816, in-8°.

existe, en grec, un fragment qui, dans les éditions, se trouve, comme un ouvrage particulier, sous le titre de Περὶ τοῦ τίνα γέρα Ἱερέων, *des Honneurs ou récompenses des sacrificateurs.*

4°. *Sur Samson.*

5°. *De Jonas*, en deux livres.

6°. *Qu'à cause de sa bonté Dieu est appelé le Feu dévorant dans la vision des trois Enfans.*

7°. *De la Providence*, en deux livres. Eusèbe nous a conservé un fragment de l'ouvrage Περὶ Προνοίας. Ces deux livres sont adressés à Alexandre, neveu de Philon. Le second livre a la forme d'un dialogue.

8°. *Alexandre, ou si les bêtes ont de la raison.* Eusèbe cite cet ouvrage sous le titre suivant : ὁ Ἀλέξανδρος, ἢ περὶ τοῦ λόγον ἔχειν τὰ ἄλογα ζῶα. C'est un dialogue entre Philon et Lysimaque, et Philon se déclare contre l'opinion d'Alexandre qui attribue de la raison aux brutes.

Le manuscrit arménien porte la date de 1296, ainsi que nous l'avons dit; mais le *P. Aucher*, qui a publié quelques-uns de ces morceaux, place la traduction dans la première moitié du cinquième siècle, sous Théodose II, et il prouve que Moïse de Chorène, son frère Mambré et leur contemporain Elisa, l'ont connue.

Giglio da Tiferno (c'est-à-dire de Città di Castello) rédigea une traduction des œuvres de Philon, qu'il dédia aux papes Sixte IV et Innocent VIII; elle se trouve inédite au Vatican.

Des versions de quelques-uns des ouvrages de Philon, par

Augustin Giustiniani, évêque de Nebio en Corse, de *Guill. Budée* et de *Sigism. Gelenius*, furent imprimées dans le seizième siècle.

Adrien Tournebeuf donna, à Paris, 1552, in-fol., la *première édition grecque* de quelques parties de Philon. Cette édition, très-rare, fut réimprimée, avec des corrections et une traduction latine, par *Jean Christophorson*, Anvers, 1553, in-4°.

Il fut publié ensuite des éditions de plusieurs ouvrages inédits de Philon; ce qui engagea *Fréd. Morel* à imprimer une collection plus complète, Genève, 1613, in-fol. Il y plaça les traductions de Gelenius et de Budée, et rédigea lui-même celle des ouvrages qui n'existoient pas encore en latin.

David Hœschel ayant publié de nouveau divers traités inédits de Philon, l'édition de 1613 cessa d'être complète. Sept savans françois, *Séb. Cramoisy, Denys Moreau, Claude Sonnius, Jean Branchu, Gabr. Cramoisy, Denys Thierry* et *Denys Bechet*, en soignèrent une réimpression complète qui parut à Paris, 1640, in-fol., et fut contrefaite à Francfort (ou plutôt à Wittemberg), par *Jérom. Schrey* et *H.-J. Meyer*, 1691, in-fol.

La meilleure édition de Philon est celle de *Thomas Mangey*, Londres, 1742, en 2 vol. in-fol. Elle renferme plusieurs ouvrages de Philon qui étoient inédits, et une collection de fragmens, avec une nouvelle traduction latine.

Aug.-Fréd. Pfeiffer entreprit de faire réimprimer cette édition dans un format plus portatif. Il a successivement paru 5 vol. in-8° de cette édition, Erlangue, 1785, in-8°, qui renferment à peu près les deux tiers de la totalité. Le texte, aussi bien que la traduction, ont gagné par cette réimpression; mais il reste encore prodigieusement à faire avant que nous ayons une édition critique et savante de Philon.

Les deux ouvrages que M. *Mai* a trouvés à Florence ont été publiés à Milan, 1818, in-8°, sous le titre de Philonis Judæi de Cophini festo et de colendis parentibus.

Le P. *J.-Bapt. Aucher* publia à Venise, 1822, in-4°, une traduction latine de trois ouvrages de Philon, dont *Jean Zohrab* avoit trouvé un texte arménien. Il lui donna le titre suivant : Philonis Judæi sermones III hactenus inediti, I et II de Providentia et III de Animalibus, ex armena versione antiquissima ab ipso originali textu gr. ad verbum stricte exsequuta . nunc primum in latinum fideliter translata.

En 1800, M. *J.-Chr.-Gu. Dahl* publia à Hambourg, en 2 vol. in-8°, un volume intitulé : Chrestomathia Philoniana s. loci illustres ex Philone excerpti ; il y donna une nouvelle récension des morceaux que le volume renferme. Nous faisons mention, par la même raison, d'une édition des deux ouvrages Contre Flaccus et Légation auprès de Caïus, que M. *Dahl* a fait paroître Hambourg, 1802, in-8°.

Aucune édition des œuvres de Philon ne renferme son Lexique des mots hébraïques, qui, comme nous l'avons dit, n'existe qu'en latin. On le trouve dans le vol. II des œuvres de St. Jérome, Paris, 1633.

Cet astrologue, que Tibère avoit amené de Rhodes à Rome, qu'il avoit l'habitude de consulter, et que, d'après le récit de Tacite, il mit un jour à une épreuve dont l'adroit courtisan se tira par une grande présence d'esprit [1], eut un fils, nommé comme lui THRASYLLUS *de Merides*. Le fils se mêloit aussi d'astrologie, puisque le même historien nous dit qu'il prédit l'empire à Néron [2]; mais il travailla surtout avec beaucoup d'ardeur à expliquer les ouvrages de Platon, et à en rendre la lecture plus commode. Pour cet effet, il les disposa par *tétralo-*

[1] Annal. VI, 21.
[2] Ibid., c. 22.

gies, comme le grammairien Aristophane les avoit arrangés par *triologies* [1]. Thrasylle écrivit en grec nombre de traités sur la philosophie de Platon, et se servit, pour l'expliquer, de la doctrine de Pythagore. Ainsi il fut un des précurseurs des Syncrétistes. Il écrivit aussi des commentaires sur les ouvrages de Démocrite, et divers traités sur la musique, ainsi qu'un ouvrage sur l'Egypte. Tout cela est perdu, à quelques citations près, qui se trouvent dans les écrivains des temps suivans [2].

L'historien PLUTARQUE, dont nous avons parlé [3], n'étoit pas un philosophe profond. Il s'étoit formé un système particulier, composé des opinions de diverses écoles, mais préférablement de celles de Platon et des Académiciens, que quelquefois il a mal comprises. Il détestoit les doctrines d'Épicure et du Portique, et la haine qu'il avoit vouée à leurs systèmes le rendoit quelquefois injuste envers les personnes. Il n'étoit pas libre de superstition, et poussoit à l'excès la dévotion envers les dieux du paganisme. Ses ouvrages philosophiques, qu'on appelle communément ses œuvres morales, quoiqu'ils embrassent diverses branches de la philosophie, sont au nombre de plus de soixante. Ils sont très-instructifs pour la connoissance de la philosophie ancienne; ils ont encore le mérite de nous

[1] DIOG. LAERT., III, 61.

[2] Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Trasylle, par l'abbé *Sevin*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. X, p. 89.

[3] Voy. vol. IV, p. 118.

avoir conservé un grand nombre de passages d'auteurs perdus. Voici les titres des ouvrages philosophiques de Plutarque, ou qui lui sont attribués [1].

Περὶ παίδων ἀγωγῆς, *de l'Éducation des Enfans.* On doute que ce traité soit de Plutarque. L'auteur, prenant l'enfant au berceau, traite du devoir des mères de nourrir l'être qu'elles ont mis au monde; du choix des nourrices et de celui des instituteurs; il fait voir ensuite la nécessité de préserver les jeunes gens de la société des hommes corrompus. VI [2].

Πῶς δεῖ τὸν νέον ποιημάτων ἀκούειν, *Comment un jeune homme doit lire les poëtes*; très-bon ouvrage dans lequel l'auteur montre les écueils que la jeunesse doit éviter en lisant les poëtes. Cet écrit renferme beaucoup de citations d'ouvrages perdus qui lui donnent un grand intérêt. VI.

Περὶ τοῦ ἀκούειν, *Comment on doit écouter*, c'est-à-dire comment on doit profiter des leçons des maîtres et de la conversation des gens instruits. Dans ce morceau adressé à un jeune homme qui

[1] Parmi les œuvres morales de Plutarque, on range communément les traités suivans: *Questions romaines; Questions grecques; Parallèles tirés de l'histoire grecque et de l'histoire romaine; de la Fortune des Romains; sur la fortune et la valeur d'Alexandre*, deux discours; *si les Athéniens se sont plus illustrés par la guerre ou par les sciences; sur Isis et Osiris; Abrégé de la Comparaison de Menandre et d'Aristophane; sur la malignité d'Hérodote; Vies des dix Orateurs.* Nous avons parlé de ces traités au chap. LIV, à l'occasion des ouvrages historiques de Plutarque.

[2] Le chiffre romain placé à la fin des articles indique dans quel volume des Œuvres complètes de *Reiske* ils se trouvent.

venoit de prendre la robe virile, Plutarque s'élève contre la légèreté de ceux qui préfèrent des discours frivoles à un entretien utile, ainsi que contre l'amour-propre et l'étourderie, qui ne permettent pas d'écouter sans interruption ceux qui parlent de choses utiles.

Πῶς ἄν τις διακρίνειε τὸν κόλακα τοῦ φίλου, *Comment on peut distinguer le flatteur du véritable ami.* Dans cet excellent ouvrage, Plutarque arrache, pour ainsi dire, aux flatteurs le masque de l'amitié dont ils se couvrent, et signale avec une grande sagacité les différences qui distinguent les deux caractères. VI.

Πῶς ἄν τις αἴσθοιτο ἑαυτοῦ προκόπτοντος ἐπ' ἀρετῇ, *Comment on peut connoître les progrès qu'on a faits dans la vertu.* Ce traité est dirigé contre les Stoïciens qui soutenoient que le passage du vice à la vertu est rapide et insensible, et qu'il n'y a pas de différence entre un sage consommé et un homme vicieux. VI.

Πῶς ἄν τις ὑπ' ἐχθρῶν ὠφελοῖτο, *Quel avantage on peut tirer de ses ennemis.* Le plus grand avantage que nous pouvons tirer de la haine de nos ennemis, c'est la nécessité qu'ils nous imposent de veiller sur nous-mêmes, afin que nous ne prêtions pas matière à leurs censures. VI.

Περὶ πολυφιλίας, *Du grand nombre d'amis.* Plutarque combat ici l'erreur de ceux qui croient qu'il faut avoir beaucoup d'amis, en faisant voir qu'il

ne peut s'établir une amitié véritable entre plusieurs personnes. VI.

Περὶ τύχης, *De la Fortune.* Le but de ce traité est de montrer qu'une aveugle fortune ne préside pas aux destinées humaines, et qu'elle n'a aucun pouvoir sur la sagesse et la prudence. VI.

Περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας, *De la Vertu et du Vice.* Plutarque peint les avantages de la vertu et les inconvéniens du vice, et peint la première comme la source des véritables plaisirs, et l'autre comme cause des peines que l'homme éprouve. Ce morceau n'est que de quelques pages; mais elles sont belles. VI.

Πρὸς Ἀπολλώνιον παραμυθητικὸς, *Consolation adressée à Apollonius.* Cet ami avoit perdu un fils tendrement aimé. Si le raisonnement pouvoit adoucir le chagrin d'une telle perte, ceux qui en ont éprouvé trouveroient sans doute des motifs de consolation dans cette épître. VI.

Ὑγιεινὰ παραγγέλματα, *Préceptes de Santé.* Cet ouvrage a la forme d'un dialogue. Les interlocuteurs raisonnent, sur la manière de conserver la santé, moins en médecins qu'en philosophes qui ont observé la nature. VI.

Γαμικὰ παραγγέλματα, *Préceptes de Mariage.* Ce discours, adressé à un couple nouvellement marié, lui donne d'excellens conseils sur les moyens de conserver l'union si nécessaire pour le bonheur, et sur la pratique des devoirs que le mariage im-

pose. Il se distingue par les agrémens du style qui est plein d'images. VI.

Ἑπτὰ σοφῶν συμπόσιον, *le Banquet des sept Sages*. Dioclès, un des convives, raconte à un ami ce qui s'est passé au banquet que Periandre, prince de Corinthe, a donné aux autres six Sages et à quelques personnes distinguées, telles qu'Esope, Eumétis dite Cléobuline [1], Anacharsis, etc. Il y est question de l'énigme proposée à Bias par le roi d'Egypte, des questions adressées par Amasis au roi d'Ethiopie, de l'aventure d'Arion, sauvé par un dauphin, etc. L'auteur de cet ouvrage, qui n'est probablement pas Plutarque, manque de critique et même de jugement [2]. VI.

Περὶ τοῦ μὴ χρᾷν ἔμμετρα νῦν τὴν Πυθίαν, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*. C'est un dialogue dont la scène est dans le temple de Delphes; les interlocuteurs sont un prêtre d'Apollon, un Epicurien, esprit fort, et le philosophe Théon, nom sous lequel Plutarque s'est caché. Il fait voir que la différence dans la manière dont les oracles sont rendus dans des temps différens, tient au changement que les mœurs ont éprouvé. Ce dialogue est plein de digressions agréables qui sont naturellement amenées par la curiosité des étrangers auxquels les prêtres montrent les objets remarquables que le temple renferme. VII.

Περὶ τῶν ἐκλελοιπότων χρηστηρίων, *du Silence des*

[1] Voy. vol. III, p. 72.

[2] Voy. *Meiners* Gesch. der Wissenschaften in Griechenl., vol. I, p. 137.

Oracles. Dialogue intéressant pour la variété des objets qui y sont traités. Il ne s'agit pas seulement de la diminution toujours croissante des oracles dont la Grèce avoit été anciennement couverte, diminution que les interlocuteurs expliquent de diverses manières; à l'occasion de cette discussion, Plutarque traite des questions bien plus importantes, savoir: de la nature des génies, et des fonctions qu'ils exercent; de la pluralité des mondes, des causes de la divination, etc. VII.

Περὶ δεισιδαιμονίας, *de la Superstition*. Dans ce discours plein de chaleur, Plutarque attaque non seulement la superstition, mais aussi l'impiété et l'athéisme, quoique toutefois il trouve la première plus condamnable et plus dangereuse que l'athéisme. VI.

Ἀποφθέγματα βασιλέων καὶ στρατηγῶν, *Maximes de Rois et de Capitaines célèbres.* Ce recueil de paroles mémorables, adressé à Trajan, est divisé en cinq sections : 1° Apophthegmes de rois de Perse et de chefs d'autres nations étrangères; 2° des tyrans ou princes de Sicile; 3° des rois de Macédoine et des successeurs d'Alexandre; 4° des capitaines grecs; 5°. des anciens consuls romains, de César et d'Auguste. On y trouve beaucoup d'excellens mots à côté de quelques-uns qui sont insignifians, et une foule de faits historiques. Machiavel a profité de ce recueil dans son Castruccio Castracane, en mettant dans la bouche de ses héros les plus belles sentences qu'il renferme. VI.

Ἀποφθέγματα καὶ ἐπιτηδεύματα Λακωνικὰ, *Apophthègmes et usages des Lacédémoniens.* Compilation faite sans jugement et sans goût, et qui ne sauroit être de Plutarque, quoique son titre se trouve dans le catalogue de Lamprias [1]. Elle est divisée en quatre parties, savoir : 1° Paroles mémorables des rois et des capitaines spartiates les plus connus; 2° de Lacédémoniens, dont les noms ne sont pas cités; 3° anciennes institutions de Sparte; 4° Apophthègmes de femmes lacédémoniennes.

Γυναικῶν ἀρεταὶ, *Actions courageuses des Femmes;* car c'est dans le sens de force et courage qu'il faut prendre ici, comme souvent ailleurs, le mot ἀρετή. Ce discours, adressé à Cléa, grande-prêtresse de Bacchus à Delphes, est un monument érigé à la gloire des femmes; il est plutôt historique que moral. L'auteur l'a divisé en deux sections renfermant les exemples publics et les exemples privés : il appelle publics ceux qui ont été donnés par toutes les femmes d'une ville. VII.

Περὶ τοῦ ΕΙ τοῦ ἐν Δελφοῖς, *De la signification du mot* ΕΙ, *gravé sur la porte du temple de Delphes.* Plutarque rend compte, dans cet ouvrage, à un de ses amis, d'un entretien qu'il a eu avec Ammonius, son maître, avec Lamprias et quelques autres personnes, dans le temple de Delphes. Le mot EI pouvoit signifier aussi bien *tu es* que *cinq*. Plutarque lui donne le dernier sens, et explique à cette occasion la doctrine mystique des nombres et les pré-

[1] Voy. vol. IV, p. 163.

rogatives du nombre *cinq*. Ammonius prend le mot dans l'autre signification, et l'explique de la grandeur de l'être suprême qui n'est sujet à aucune vicissitude. Ce dialogue est rempli de discussions historiques, mythologiques, physiques et philosophiques, qui y répandent un grand intérêt. VII.

Ὅτι διδακτὸν ἡ ἀρετὴ, *que la Vertu peut être apprise*. Ce traité rappelle le Menon de Platon, dans lequel Socrate soutient que la vertu n'est pas le fruit de l'enseignement. Plutarque, quoique porté pour la doctrine de Platon, et adversaire des Stoïciens, défend ici le système des derniers. VII.

Περὶ τῆς ἀρετῆς, *de la Vertu*. Il s'agit, dans ce traité, de la vertu dans le sens que nous donnons à ce mot, ou, comme dit Plutarque, de la vertu morale, qu'il oppose à la vertu théorique ou contemplative. L'auteur fait connoître les différens sentimens des philosophes sur cette vertu, et expose ses diverses espèces, dont les unes appartiennent à la sagesse (les contemplatives), et les autres à la morale : ces dernières consistent dans un juste milieu entre des excès contraires. VII.

Περὶ Ἀοργησίας, *des moyens de réprimer la colère*. Dialogue entre Sextius Sylla, un des amis de Plutarque, et Minutius Fundanus, qui fut proconsul d'Asie sous Adrien, et auquel plusieurs lettres de Pline sont adressées. On ignore si Plutarque a connu l'ouvrage de Sénèque sur le même sujet : le sien, moins étendu, renferme d'excellentes choses. VII.

Περὶ Εὐθυμίας, *de la Tranquillité d'âme*. Ce traité

renferme des principes fort sages, excepté que l'auteur semble approuver le suicide. VII.

Περὶ Φιλαδελφίας, *de l'Amour fraternel.* Plutarque donne, dans cet ouvrage, d'excellens conseils pour prévenir toute division entre frères. VII.

Περὶ τῆς εἰς τὰ ἔκγονα Φιλοστοργίας, *de l'Amour des parens pour leurs enfans.* L'objet de Plutarque est de faire sentir l'importance d'un devoir fondé sur la nature. VII.

Εἰ αὐτάρκης ἡ κακία πρὸς κακοδαιμονίαν, *Si le vice suffit pour rendre malheureux.* Plutarque trace, dans ce traité, le tableau des tourmens attachés au vice. VII.

Πότερον τὰ τῆς ψυχῆς ἢ τὰ τοῦ σώματος πάθη χείρονα, *Quelles maladies sont plus dangereuses, de celles de l'âme ou de celles du corps.* Ce n'est qu'un fragment sur l'authenticité duquel on ne s'accorde pas. VII.

Περὶ Ἀδολεσχίας, *sur la Manie de parler.* Excellent ouvrage dans lequel Plutarque fait très-bien voir les dangers et les inconvéniens auxquels s'expose le babillard. VIII.

Περὶ Πολυπραγμοσύνης, *de la Curiosité.* C'est ainsi que l'on traduit communément le titre de cet ouvrage dont parle *Aulugelle* comme d'un mot qui ne pouvoit se rendre en latin. Nous observons en passant que Plutarque ne paroît pas avoir joui de son temps d'une grande célébrité, puisque Aulugelle, qui écrivoit une trentaine d'années après la mort de ce philosophe, ne le connoissoit pas encore, lorsque l'opuscule à l'occasion duquel nous

le citons lui tomba entre les mains ; car il l'appelle : *Nescio quis Plutarchus* [1]. La curiosité contre laquelle Plutarque a dirigé ce traité, est cette espèce d'activité déplacée et d'indiscrétion qui porte certaines personnes à se mêler de toutes les affaires qui ne les regardent pas. VIII.

Περὶ Φιλοπλουτίας, *de l'Amour des richesses*. Plutarque combat, dans ce traité, deux sortes de vices, l'avidité qui porte à amasser de l'argent uniquement pour en faire son idole, et le désir d'acquérir des richesses pour les dissiper en folles dépenses. VIII.

Περὶ Δυσωπίας, *de la Fausse Honte*. Ce traité peint le ridicule et la foiblesse d'une pusillanimité qui peut faire manquer aux devoirs les plus sacrés, et donne des préceptes pour parvenir à la vaincre. VIII.

Περὶ Φθόνου καὶ Μίσους, *de l'Envie et de la Haine*. Ouvrage imparfait dans lequel l'auteur considère ces deux passions, moins en moraliste qu'en philosophe qui en examine la nature, et les compare entre elles pour en saisir les différences. VIII.

Περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως, *Comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie*. L'abbé *Ricard*, qui a placé en tête des différens ouvrages de Plutarque de très-bons sommaires, pour en faire connoître l'objet, dit, à l'égard de celui-ci : « Il semble qu'il ne devroit jamais être permis de faire son éloge. Il est cependant des occasions où un homme vertueux, qu'on veut injustement dé-

[1] Noct. Att., XI, 16.

primer, peut, sans blesser la modestie, et en conservant toute la dignité de son caractère, parler de lui-même avec avantage, et repousser, par un témoignage honorable de sa conduite, les traits de la méchanceté et de l'envie. Mais quelles précautions n'exige pas une démarche si délicate! Avec quel soin faut-il se défendre de tout ce qui pourroit sentir une fierté déplacée ou une ostentation ridicule, afin de ne pas s'attirer la haine ou le mépris! Le traité de Plutarque renferme à cet égard d'excellentes leçons, et il ne peut être lu avec trop d'attention par les personnes en place, plus exposées que d'autres à la calomnie. Il semble que c'est pour elles qu'il est particulièrement destiné, à en juger par les exemples que Plutarque rapporte pour autoriser ses préceptes. » VIII.

Περὶ τῶν ὑπὸ τοῦ θείου βραδέως τιμωρουμένων, *des Délais de la justice divine.* Dialogue dans lequel Plutarque plaide contre les Epicuriens la cause de la Providence et où il a semé des traits d'histoire qui en rendent la lecture fort agréable. Tel est le conte d'un certain Thespesius, qui, conduit en esprit dans les enfers, y fut témoin des divers genres de supplices que la justice divine y exerce sur les coupables : conte qui a servi au Dante pour la description de son Enfer. VIII.

Περὶ Εἱμαρμένης, *du Destin.* Ce traité nous est parvenu dans un état très-imparfait. Il se composoit originairement de deux parties, comme on le voit par le catalogue de Lamprias. Nous n'avons que

la première, dont le texte est très-corrompu et tellement rempli de lacunes, qu'il paroît que ce n'est que le canevas de l'ouvrage de Plutarque. VIII.

Περὶ Φυγῆς, *de l'Exil*. Ce traité parsemé, comme la plupart des ouvrages moraux de Plutarque, de traits historiques, est adressé à un de ses amis qui supportoit avec peine l'éloignement de sa patrie. L'auteur s'efforce de diminuer ses regrets. VIII.

Παραμυθητικὸς πρὸς τὴν ἰδίαν γυναῖκα, *Consolation de sa femme*. C'est une lettre par laquelle Plutarque répond à sa femme qui lui avoit annoncé la mort de leur fille. VIII.

Περὶ τοῦ Σωκράτους Δαιμονίου, *du Génie de Socrate*. Le véritable sujet de ce dialogue est la conspiration par laquelle Pélopidas réussit à délivrer sa patrie. Il est traité d'une manière éminemment dramatique, qui lui donne un grand intérêt, et coupé par des épisodes qui contribuent à la rendre fort agréable. Un de ces épisodes est la discussion sur le démon de Socrate, célèbre dans toute l'antiquité. Les interlocuteurs l'expliquent de différentes manières. Ce dialogue et le morceau d'Apulée, de Deo Socratis, renferment tout ce que nous savons là-dessus. VIII.

Συμποσιακὰ προβλήματα, *Problèmes symposiaques*, ou *Propos de Table*, en neuf livres. C'est un des ouvrages les plus instructifs et les plus amusans de Plutarque. On y trouve une quantité de notions qui nous font connoître l'état des sciences naturelles et de la médecine chez les anciens, et

beaucoup de faits historiques. Dans les Symposiaques il ne s'agit pas, comme dans les Banquets de Platon et de Xénophon, de la discussion d'une seule question proposée; ils ne sont pas, comme le Deipnosophiste d'Athénée, le récit d'une conversation qui passe d'un objet à l'autre, à mesure que les mets qui sont servis ou les propos des convives font mettre un sujet sur le tapis. Plutarque établit une suite de questions qu'il fait discuter, l'une après l'autre, par les convives; ce qui donne à son ouvrage une grande variété sans confusion. Chaque livre renferme dix questions; ainsi quatre-vingt-dix objets étoient traités dans la totalité de l'ouvrage; mais celui-ci ne nous est parvenu qu'imparfait. Les questions elles-mêmes tiennent aux mœurs et aux usages des anciens, à l'histoire, à la mythologie, à l'histoire naturelle, à la physique, à la grammaire, à l'astronomie, etc. VIII.

Ἐρωτικὸς, *de l'Amour.* Dialogue auquel la passion d'une femme riche et de grande naissance pour un jeune homme fournit l'occasion. Plutarque y expose les caractères de l'amour, et fait connoître sa puissance. C'est un second monument que l'auteur a élevé à la gloire des femmes : il fait voir qu'elles sont susceptibles de toutes les vertus, et le prouve entre autres par l'exemple d'Empona ou d'Epponine (comme l'appelle Tacite [1]), qui passa neuf années dans un souterrain avec son mari proscrit. VIII.

[1] TAC. Hist., IV, 67. — XIPHILIN, qui raconte cette histoire avec plus de détails, l'appelle Peponile.

Ἐρωτικαὶ διηγήσεις, *Contes érotiques*. Ce sont cinq événemens tragiques causés par l'amour. IX.

Ὅτι μάλιστα τοῖς ἡγεμόσι δεῖ τὸν φιλόσοφον διαλέγεσθαι, *Que les philosophes doivent surtout converser avec les grands*. Plutarque fait voir que les liaisons des philosophes avec les princes fournissent aux premiers maintes occasions de se rendre utiles au public, et de donner aux princes de sages instructions. IX.

Πρὸς ἡγεμόνα ἀπαίδευτον, *Qu'il est nécessaire qu'un prince soit instruit*. IX.

Εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον, *Si les vieillards doivent prendre part à l'administration publique*. Plutarque paroît avoir composé cet ouvrage dans sa vieillesse. Il y fait voir que la science du gouvernement est le fruit d'une longue expérience, et expose les raisons qui doivent écarter les jeunes gens de l'administration publique. Il les confirme par des exemples. IX.

Πολιτικὰ παραγγέλματα, *Préceptes d'administration publique*. Ce n'est ni un recueil de lois, ni le plan d'un état bien gouverné, qu'on trouve dans cet ouvrage ; Plutarque y donne à un jeune homme de Sardes des conseils sur les moyens de réussir dans la carrière politique où il alloit entrer. Après lui avoir fait connoître les talens qui sont nécessaires à un bon administrateur, il trace plus particulièrement les vertus qu'il doit posséder. IX.

Περὶ Μοναρχίας καὶ Δημοκρατίας καὶ Ὀλιγαρχίας, *de la Monarchie, de la Démocratie et de l'Oligarchie*.

Quelques pages insignifiantes, dans lesquelles on remarque toutefois qu'à l'exemple de Platon qu'il cite, Plutarque donne au gouvernement monarchique la préférence sur les deux autres, comme étant le seul qui puisse véritablement soutenir l'accord juste et parfait de la vertu. IX.

Περὶ τοῦ μὴ δεῖν δανείζεσθαι, *Qu'il ne faut pas emprunter à usure*. Plutarque peint, dans ce traité, sous de vives couleurs, la dépendance dans laquelle se met celui qui fait des dettes. Il tonne ensuite contre les usuriers. IX.

Περὶ τῶν Ἀρεσκόντων τοῖς φιλοσόφοις, *des Opinions des philosophes*, en cinq livres. Plutarque a fait un ouvrage sous ce titre, qui est nommé dans le catalogue de Lamprias; mais il paroît que celui que nous possédons n'est pas de cet écrivain, ou plutôt qu'il n'est plus dans le même état où il se trouvoit originairement. On remarque en effet une différence notable entre les premiers sept chapitres et le reste de l'ouvrage. Dans ceux-là, il règne de l'ordre et de la méthode : l'auteur y distribue tous les philosophes en deux classes, savoir : l'école d'Ionie et l'école d'Italie, dans laquelle il comprend aussi Socrate et ses disciples. Il rapporte leurs opinions avec soin et précision, et les discute. Mais à commencer du huitième chapitre, on ne trouve plus qu'une espèce d'abrégé de l'ouvrage de Plutarque, fait à la hâte, ou plutôt une compilation étrangère à ce philosophe, et dont l'auteur s'est servi de matériaux très-hétérogènes; car il est

souvent en contradiction avec ce que Plutarque rapporte dans d'autres écrits. Malgré ces défauts, l'ouvrage dont nous parlons est fort important pour la connoissance de l'histoire de la philosophie. Il n'y est question que d'opinions sur la physique. Chaque livre est divisé en chapitres, et dans chaque chapitre il s'agit des opinions des philosophes sur une question qui en fait le sujet. Nous dirons plus bas comment la partie imparfaite de ce livre peut être suppléée jusqu'à un certain point par les extraits de Stobée. IX.

Αἰτίαι φυσικαὶ, *Questions physiques.* Plutarque discute, dans ce traité, trente-une questions tirées de l'histoire naturelle. IX.

Περὶ τοῦ ἐμφαινομένου προσώπου τῷ κύκλῳ τῆς σελήνης, *de la Face qui paroît sur la lune.* Ce traité est un des plus savans que Plutarque nous ait laissés. On y trouve d'excellentes observations sur la nature et la substance du globe lunaire, sur la manière dont il réfléchit les rayons du soleil, sur les divers mouvemens de cette planète, sur les taches qui couvrent sa surface et qui sont un effet naturel des hauteurs et des cavités qui la coupent. Le dialogue est terminé par un récit fabuleux sur l'île d'Ogygie. IX.

Περὶ τοῦ πρώτου ψυχροῦ, *de la cause du froid.* Plutarque établit que le froid n'est pas, comme quelques philosophes l'ont prétendu, l'absence de la chaleur, ainsi une qualité purement négative; mais qu'il est une des qualités primitives qui exis-

tent dans la nature, et qui sont le chaud, le froid, le sec et l'humide. Il examine ensuite les différentes opinions sur les causes du froid, et finit par exposer la sienne. IX.

Περὶ τοῦ πότερον Ὕδωρ ἢ Πῦρ χρησιμώτερον, *lequel est plus utile, du feu ou de l'eau*. Déclamation ou exercice de rhétorique de la jeunesse de l'auteur. IX.

Πότερα τῶν ζώων φρονιμώτερα, τὰ χερσαῖα ἢ τὰ ἐνύδρια, *Si les animaux terrestres ont plus de facultés intellectuelles que les animaux aquatiques*. La question est discutée contradictoirement entre deux troupes de jeunes gens dont les uns aiment passionnément la chasse et les autres la pêche. Les uns et les autres rapportent beaucoup de traits de l'adresse et de l'intelligence des animanx. Sous ce rapport, le dialogue est important pour l'histoire naturelle. X.

Περὶ τοῦ τὰ ἄλογα λόγῳ χρῆσθαι, *Que les bêtes ont l'usage de la raison*. Dialogue entre Ulysse, Circé et Gryllus qui, changé en porc, refuse de reprendre la figure humaine. X.

Περὶ σαρκοφαγίας, *de l'usage des Viandes*. Plutarque a réuni, sous ce titre, deux discours ou déclamations sur l'inconvénient qu'il y a de se nourrir de chair. Cette question n'est traitée que sous le point de vue moral qui ne peut conduire à aucun résultat satisfaisant. X.

Πλατωνικὰ ζητήματα, *Questions Platoniques*. L'objet de ce traité est d'expliquer certains termes métaphysiques employés par Platon, et quelques

effets physiques que ce philosophe rapporte sans en assigner la cause. x.

Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ Ψυχογονίας, *de l'origine de l'âme, d'après le Timée de Platon.* Ce traité, le plus difficile de tous ceux qui composent le recueil des œuvres morales de Plutarque, a pour objet de développer les principes d'après lesquels Platon a voulu expliquer la formation de l'âme du monde. x.

Περὶ Στωϊκῶν ἐναντιωμάτων, *des Contradictions des Stoïciens.* Dans cet ouvrage, Plutarque fait preuve de son intolérance. La haine qu'il avoit vouée aux Stoïciens ne lui permit pas d'exposer leur doctrine avec impartialité. Ce ne sont pas les véritables dogmes du Portique qu'il rapporte : il choisit, dans les nombreux ouvrages sortis de cette école, les endroits les plus foibles, rapproche des passages de plusieurs de ces philosophes qui n'étoient pas d'accord entre eux, et accuse ainsi l'école d'être en contradiction avec elle-même. Entre tous les philosophes stoïciens, il cite le plus souvent Chrysippe, c'est-à-dire celui dont le caractère et les écrits prêtèrent le plus à la critique; mais dont pour cela même les erreurs ne devoient pas être imputées à l'école entière. x.

Σύνοψις τοῦ ὅτι παραδοξότερα οἱ Στωϊκοὶ τῶν ποιητῶν λέγουσιν, *Abrégé de l'ouvrage qui démontre que les Stoïciens disent des choses plus paradoxales encore que les poëtes.* Plutarque attaque, dans ce traité, la prétention des Stoïciens qui faisoient de leur Sage un être élevé au-dessus des affections humaines. x.

Περὶ τῶν κοινῶν ἐννοιῶν πρὸς τοὺς Στωϊκοὺς, *des Notions communes contre les Stoïciens.* Après avoir relevé, dans les deux traités précédens, les contradictions et les paradoxes des Stoïciens, Plutarque les accuse, dans celui-ci, de renverser, par leurs opinions, les notions les plus communes du bon sens. x.

Ὅτι οὐδὲ ζῆν ἐστιν ἡδέως κατ' Ἐπίκουρον, *Qu'on ne peut pas vivre agréablement en suivant la doctrine d'Epicure.* Dialogue très-animé, dans lequel Plutarque attaque la doctrine d'Epicure, et s'efforce de prouver la fausseté de son principe fondamental sur le souverain bien. Son principal argument est tiré de ce qu'il y a dans le corps humain plus d'organes de douleur que de plaisir. x.

Πρὸς Κολώτην, *contre Colotas.* Ce philosophe Epicurien avoit écrit un ouvrage pour démontrer que la doctrine de son maître étoit la seule qui pût faire le bonheur de l'homme, et qu'on ne pouvoit pas même vivre d'après le système des autres écoles. Plutarque le réfute; mais il le fait avec passion, et se permet souvent des personnalités. x.

Εἰ καλῶς εἴρηται τὸ, Λάθε βιώσας, *S'il est vrai que celui-là a bien vécu qui a été bien caché.* C'est une maxime d'Epicure que Plutarque réfute dans ce traité : il prouve qu'elle est anti-sociale et immorale. x.

Περὶ Μουσικῆς, *de la Musique*, dialogue. *Amyot* avoit des doutes sur l'authenticité de cet ouvrage;

elle a été démontrée par *Burette*[1]. Il est vrai que le dialogue sur la musique n'est pas porté sur le catalogue de Lamprias; mais ce catalogue, tel qu'il nous est parvenu, n'est pas complet, et le dialogue sur la musique est nommé dans un autre catalogue plus ample des œuvres de Plutarque, qui est à Venise[2]. On y trouve toute l'histoire de la musique grecque, depuis Amphion, que Plutarque regarde comme l'inventeur de la cithare, et Ximpus, qui fit connoître les instrumens à cordes. X.

Περὶ ποταμῶν καὶ ὀρῶν ἐπωνυμίας, καὶ τῶν ἐν αὐτοῖς εὑρισκομένων, *Des noms des fleuves et des montagnes, et des choses remarquables qui s'y trouvent.* Ouvrage absurde et rempli de fables, qui évidemment n'est pas de Plutarque. Quelques critiques l'ont attribué à un autre écrivain de ce nom, qui a vécu plusieurs siècles après le philosophe de Chéronée; d'autres à Parthenius, à Antoninus Liberalis ou à Elien. X.

Παροιμίαι αἷς Ἀλεξανδρεῖς ἐχρῶντο, *Proverbes dont les Alexandrins se servoient.* Ce recueil est apocryphe.

Outre plusieurs fragmens que nous passons sous silence, quelques manuscrits attribuent à Plutarque un ouvrage sur la *Métrique*, qui est du moine Elie Charax.

Vers la fin du quinzième siècle, il fut imprimé des *traductions latines* de quelques œuvres morales de Plutarque.

[1] Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. VIII, p. 27.

[2] Ce catalogue, trouvé par *Siebenkees*, a été publié par *Harless*, dans son édition de la Bibliothèque grecque, vol. V, p. 167.

Les *Problèmes Symposiaques*, par *Giampietro* (Jean Pierre) *da Lucca*, Florence, sans date ni nom d'imprimeur, in-4°; à Venise, chez *Dom. Siliprandi*, in-4°, deux fois sans date, mais probablement vers 1475; enfin Venise, par *Ant. de Strata*, 1488.

Les *Apophthègmes des Rois* et *Apophthègmes des Lacédémoniens*, par *Franc. Filelfo*, Venise, chez Vendelin de Spire, 1471, in-fol.; Ferrare, 1474, in-4°; Brixen, 1488, in-4°; Venise, 1491, in-4°; Venise, 1492, in-fol.; Deventer, 1499, in-4°, par *Rich. Pafræt*, et plusieurs autres fois sans date.

Le traité *de l'Education des Enfans*, traduit par *Guarino de Vérone*, avec les ouvrages de St. Jérome, Des Devoirs des Enfans envers les Parens, et de St. Basile, De la Lecture des Livres profanes, Parme, chez *André Portilia*, 1472, in-4° (premier livre imprimé à Parme); et seul à Brixen, 1485, in-4°.

Des Vertus des Femmes, par *Alamano Rinuccini*; à Brixen, chez Bonini de' Boninis de Raguse, 1485, in-4°; dans la même ville (probablement), par *Bernard Misinta*, 1497 (mais sans date), in-4°.

Les *Préceptes de Mariage* et *de la Vertu morale*, par *Charles Valgulius*, Brixen, chez *Bern. Misinta*, 1497, in-4°.

De la Différence entre la Haine et l'Envie, par un anonyme, Bologne, 1497, in-4°; Venise, par *Bern. de Vitalibus*, 1500, in-4°, et peut-être avant ces deux éditions, sans date, in-4°.

Les *Contes érotiques*, par *Ange Politien*, dans ses Œuvres, Venise, 1498, in-fol., chez Alde; et à Florence, chez *Léonard de Arigis de Gesoriaco*, 1499, in-fol.

La *première édition* du texte des Œuvres morales de Plutarque est celle d'*Alde l'ancien*, intitulée: Plutarchi Opuscula LXXXXII, gr., Venetiis, 1509, in-fol., et soignée par *Démétrius Ducas* : elle est fort incorrecte.

Ensuite à Bâle, 1542, in-fol., par *Froben*; et dans la même ville, 1574, in-fol.; revues par *Xylander*.

Les Œuvres morales ne furent plus réimprimées ensuite

en collection jusqu'en 1795, que parut à Oxford le premier volume de l'admirable édition de *Dan. Wyttenbach*, fruit de vingt-quatre années de recherches et de méditations. On trouve réuni dans cette édition tout ce qu'une critique judicieuse, appuyée sur des manuscrits, et guidée par un goût exquis et une profonde érudition, pouvoit faire pour la pureté et pour l'éclaircissement du texte. Cette édition se compose de 5 parties ou 6 vol. in-4° de texte, et de 2 de notes; en même temps on en a publié une édition in-8°, dont le texte forme 12 volumes, et les notes 2. M. *J.-H. Schæfer* avoit entrepris de faire réimprimer cette édition sur le continent; il en donna, en 1796, le premier volume, composé de deux parties in-8° : cette utile entreprise n'a pas eu de suite.

On a imprimé les Œuvres morales de Plutarque, en 6 vol. in-16, pour la collection de Tauchnitz, Leipz. 1820.

Nous allons indiquer encore quelques éditions d'*ouvrages philosophiques détachés* de Plutarque qui ont paru dans le dix-huitième siècle.

De liberorum educatione, Leipz. 1749, in-8°, par *J.-F. Heusinger*, bonne édition; par *J.-G. Schneider*, Strasbourg, 1775, in-8°, édition critique; par *J.-Ch.-F. Bæhrens*, Halle, 1790, in-8°; par *Ch.-G.-D. Stein*, Leipz. 1793, in-8°, surchargée de notes inutiles.

Quomodo adolescens poetas audire debeat, par *J.-T. Krebs*, Leipz. 1779, in-8°.

De Superstitione, par *C.-F. Matthæi*, Moscou, 1778, in-8°, édition critique et savante.

Apophthegmata Laconica, par *Et. Pemberton*, Oxford, 1768, in-8°, édition peu recommandable; par *Th.-Erdm. Gierig*, Leipz. 1779, in-8°, bonne édition sans version.

Apophthegmata Regum, par *Mich. Maittaire*, Londres, 1741, in-4°.

De Iside et Osiride, par *Sam. Squire*, avec une traduction angloise, Cambridge, 1744, in-8°.

De sera numinis vindicta, par *Dan. Wyttenbach*, Leide, 1772, in-8°. C'est par cette édition grecque-latine que Wyttenbach avoit préludé à son grand travail sur Plutarque.

De placitis philosophorum, par *Ed. Corsini*, Flor. 1780, in-4°; par *Chr.-D. Beck*, Leipz. 1782, in-8°, excellente édition critique.

De Musica, par *Burette*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. X, XIII, XV, XVII, et séparément, Paris, 1735, in-4°.

De discrimine amici et adulatoris, par *Ch.-A. Krigel*, Leipz. 1775, in-8°.

Il nous reste à indiquer les éditions des *Œuvres complètes* de Plutarque, c'est-à-dire de ses ouvrages historiques et philosophiques.

La *première* est de *Henri Etienne*, Genève, 1572, en 13 vol. in-8°, en grec seulement. Elle est belle et correcte, et renferme une nouvelle récension du texte, pour laquelle Henri Etienne ne paroît pas avoir consulté de manuscrit; de manière que ses corrections sont quelquefois arbitraires et malheureuses.

Les héritiers *Wechel*, à Francfort, la réimprimèrent trois fois, en 2 vol. in-fol., savoir en 1599 et en 1620, avec la version des Vies de *Hermann Cruser* et des Œuvres morales de *Xylander*; et en 1605, in-fol. sans version. L'édition de 1620 est plus complète que les précédentes.

J. Ruald soigna une réimpression de cette édition par l'imprimerie royale : elle parut à Paris en 1624, en 2 vol. in-fol., et est plus belle que correcte.

Une édition grecque-latine des œuvres de Plutarque, qui parut à Leipzig depuis 1774 jusqu'en 1782, en 12 vol. in-8°, porte le nom de *J.-J. Reiske*, comme éditeur; mais ce savant y eut peu de part : il ne fit que diriger l'entreprise d'un libraire qui s'étoit décidé à réunir l'édition des Vies donnée par *Bryan*,

et les Œuvres morales, d'après l'édition des frères Wechel de 1620. En lisant les épreuves à mesure qu'elles sortoient de l'imprimerie, Reiske conféroit le texte avec d'autres éditions, y faisoit quelques changemens, et y ajoutoit par-ci par-là une note. Toutefois les volumes qui renferment les Vies sont mieux soignés que les autres, dont Reiske ne put achever la correction, étant mort en 1774.

Dans les années 1796 et suiv., M. *J.-G. Hutten* donna une nouvelle édition des œuvres de Plutarque, à Tubingue, en 14 vol. in-8°. Il ne voulut d'abord que copier l'édition de Reiske, et il exécuta ce projet pour les Vies, en y faisant cependant de bonnes corrections; mais parvenu au 7ᵉ volume, ou aux œuvres morales, il sentit la nécessité de quitter entièrement son original. Il constitua alors un nouveau texte, en prenant pour base celui de Wyttenbach. Son volume XIV renferme les fragmens recueillis par ce savant, et qui ne se trouvent pas dans l'édition de Leipzig. M. *Hutten* n'a pas donné de traduction. Les changemens que le texte a éprouvés depuis Cruser et Xylander exigent la rédaction d'une nouvelle version. M. Hutten avoit promis de s'en occuper, ainsi que d'un Lexique de Plutarque. Il est à regretter qu'on n'ait pas mis assez de soin à la correction de cette édition utile.

En nous résumant, nous dirons qu'il manque une bonne édition critique des œuvres complètes de Plutarque.

Quoique les versions en langues modernes n'entrent pas dans notre cadre, nous ne pouvons passer sous silence la traduction françoise de *Jacques Amyot*, tant parce que, malgré son ancienneté, elle est toujours lue avec plaisir, que parce que, faite sur des manuscrits que l'auteur a vus en Italie, les critiques y ont quelquefois recours comme à une autorité. Amyot publia d'abord les Vies, 1559, en 2 vol. in-fol., et ensuite les Œuvres morales, 1565, en 3 vol. in-fol. Parmi les éditions modernes, où les Vies et les Œuvres morales sont réunies sous le titre d'Œuvres complètes, les suivantes méritent une mention.

Edition de *Bastien*, Paris, 1784, 18 vol. in-8°.

Première édition de *Cussac*, avec observations de *Gabr. Brotier* et *J.-Fr. Vauvilliers*, Paris, 1783 et suiv., 22 vol. in-8°. Belle édition.

Seconde édition de *Cussac*, soignée par *Et. Clavier*, Paris, 1801 et suiv., en 25 vol. in-8°. Le 23e vol. renferme des notes de Clavier et des supplémens; les vol. 24 et 25, des tables. On joint ces trois volumes à l'édition, d'ailleurs plus belle, en 22 volumes.

Edition de *Janet et Cotelle*, imprimée par Didot, soignée par *Clavier*, Paris, 1818 et suiv., 25 vol. in-8°.

FAVORINUS *d'Arles* [1], Gaulois, vivoit à Rome sous les empereurs Trajan et Adrien, et y jouissoit d'une grande considération. D'après Philostrate [2] et Lucien [3], il étoit eunuque; mais les circonstances rapportées par le premier font croire qu'il passoit seulement pour tel, parce qu'il manquoit de barbe et avoit la voix grêle. Quoiqu'il ait écrit de nombreux ouvrages, le temps ne nous en a rien laissé, si ce n'est quelques fragmens sauvés par Stobée. Aulugelle nous a conservé en latin quelques-unes de ses dissertations. Dans l'une, il prouvoit le devoir des femmes d'allaiter leurs enfans; une autre traitoit du devoir des juges; une troisième combattoit les prestiges de l'astrologie judiciaire [4]. Favorinus aimoit à traiter des sujets bizarres; il composa un Eloge de Thersite, et celui de la Fièvre

1 Les Grecs l'appellent Φαβωρῖνος.

2 Vit. Soph., I, 8.

3 In Eunuch. et in Demon.

4 AULUGELLE, Noct. Att., XII, 1; XIV, 1, 2; XVII, 10.

quarte. Ayant eu le malheur de s'attirer la disgrâce d'Adrien, les Athéniens abattirent les statues qu'ils lui avoient érigées pendant sa faveur. En mourant, il légua à Hérode Atticus sa bibliothèque et sa maison à Rome. Il étoit aussi l'ami de Plutarque, qui lui a dédié un ouvrage.

Ce dernier avoit un neveu, natif, comme lui, de Chéronée, dont le nom est cité parmi les Platoniciens. Il s'appeloit SEXTUS, et professoit la philosophie sous Adrien. Marc-Aurèle fut au nombre de ses disciples; ce prince en fait le plus bel éloge dans ses Mémoires. On a publié, comme étant de Sextus, un ouvrage écrit en latin, sous le titre *De medicina ex animalibus.*

Il est regardé, par quelques savans, comme l'auteur des cinq courtes dissertations contre le scepticisme, écrites en dialecte dorien, qui, dans les manuscrits, suivent les ouvrages de Sextus Empiricus. Elles traitent, d'après les principes du Portique, du bien et du mal, de la justice et de l'injustice, de la vérité et du mensonge, etc.; mais comme au temps où Sextus de Chéronée a vécu, le dialecte dorien n'étoit plus en usage, il est probable que ces dissertations, qui au reste ont peu de mérite, sont beaucoup plus anciennes[1].

Gabriel Humelburg a le premier publié la *Medicina ex animalibus*, qu'il prenoit pour la traduction d'un original grec.

[1] Telle est l'opinion de feu *Visconti*. Voy. Mus. Pio Clement., T. III, p. 97. (Ed. de Milan.)

Henri Etienne la plaça ensuite dans sa collection toute latine qui est intitulée : Artis medicæ principes.

Les courtes *dissertations* ont été publiées pour la *première fois* par le même savant, à la suite de son Diogène de Laërte, Genève, 1616. *Th. Gale* les plaça dans sa Collection mythologique; *Fabricius* dans sa Biblioth. grecque (vol. XII, p. 617 (anc. éd.), et M. *J.-Conr. Orelli* dans le second volume de sa Collection de moralistes.

On place au commencement du deuxième siècle un philosophe Platonicien, sur lequel nous n'avons d'autre renseignement, sinon qu'il s'appeloit Alcinous, et qu'il a écrit sous le titre d'Ἐπιτομὴ, ἢ Διδασκαλικὸν τῶν Πλάτωνος δογμάτων, une excellente *Introduction à la philosophie de Platon.* Il appartient à ceux qui ont préparé le syncrétisme.

Pierre Balbi de Pise, évêque de Tropea, est l'auteur d'une traduction latine de l'ouvrage d'Alcinoüs, qui parut en 1469 à Rome, à la suite de l'Apulée, in-fol., et en 1472, in-fol., à Nuremberg, chez Koburger, sans que ni cette ville, ni l'imprimeur ne soient nommés; enfin à Vienne, 1488, in-fol.

Une autre version, faite par *Marsiglio Ficino,* fut imprimée par *Alde l'ancien,* 1497, in-fol., avec Jamblique, Proclus, etc. Une nouvelle version latine se trouve dans *Stanleji* Hist. philos., Lips. 1711, in-4°, p. 326.

Franç. d'Asola donna la *première édition* du texte grec, à la suite de l'Apulée des Aldes de 1521, in-8°. Cette édition est fautive.

L'ouvrage d'Alcinoüs fut réimprimé ensuite à différentes reprises; par exemple, par les soins de *Denys Lambin,* Paris, 1567, in-4°; à la suite du Maxime de Tyr de *Dan. Heinsius,* Leide, 1607, in-8°; par *Jean Langbæn* et *Jean Fell,* Oxford, 1667, in-8°. On cite aussi une édition d'Upsal de 1748, in-8°,

Toutes ces éditions sont rares; mais on peut les remplacer par celle de *J.-Fr. Fischer*, qui a joint le traité d'Alcinoüs à son édition de l'Euthyphron de Platon, Leipz. 1787, in-8°.

Vers la fin du règne d'Adrien, vécut un philosophe Platonicien ou Epicurien, Celsus, dont le nom est fameux comme celui d'un des ennemis les plus acharnés du christianisme. Par un motif de curiosité, ou peut-être pour mieux combattre la nouvelle religion, Celsus se fit initier dans les mystères du christianisme, et recevoir dans cette société secrète que St. Clément de Rome est supposé avoir fondée [1], et qui fut peut-être un des moyens dont la Providence se servit pour renverser le culte des faux dieux. Mais il paroît qu'on ne se fioit pas à la sincérité du néophyte et qu'on refusa de l'admettre dans les grades supérieurs. Le mécontentement qu'il en ressentit excita sa bile, et il écrivit contre les chrétiens un ouvrage intitulé Ἀληθὴς λόγος, *Discours véritable*, ou un *Mot de vérité*, dans lequel il employa toutes les ressources de l'esprit et de l'éloquence pour peindre le christianisme comme un système ridicule ou méprisable, et ses adhérens comme une secte dangereuse pour la sûreté de l'état. Il n'y a mensonge qu'il ne se permît pour représenter sous un faux jour la morale chrétienne, pour parodier et falsifier les textes de l'ancien et du nouveau Testament, pour calom-

1 Voy. *Aug. Kestners* Agape oder der geheime Weltbund der Christen von Clemens in Rom unter Domitians Regierung gestiftet. Jena, 1819, in-8°.

nier le caractère de Jésus-Christ et de ses disciples. Il prédit que de deux choses il en arrivera une : ou qu'Adrien se laissera entièrement subjuguer par la secte, et, en se déclarant publiquement pour la nouvelle doctrine, entraînera par son exemple une grande partie de la population de l'empire ; ou bien que la secte, à la faveur de la tolérance dont elle jouissoit sous ce prince, deviendra si puissante que bientôt le monarque se verra seul et abandonné, et que le sceptre du monde passera entre les mains d'une horde impie et barbare. Il appelle le christianisme une doctrine tendant à pervertir le genre humain (λόγος λυμαινόμενος τὸν τῶν ἀνθρώπων βιόν) et exhorte le gouvernement à extirper la secte s'il veut sauver l'état.

Il ne paroît pas que le cri d'alarme jeté par Celsus effraya le gouvernement ; au moins ne trouvons-nous pas que l'édit qu'Adrien avoit publié en faveur des chrétiens [1] fut révoqué.

Le Discours véritable est perdu ; mais Origène qui l'a réfuté, par un ouvrage distribué en huit livres, nous en a donné un extrait si complet, qu'à son aide on peut suivre tout le raisonnement captieux de l'auteur. C'est dans cet arsenal que les ennemis modernes du christianisme ont trouvé les principaux traits que leurs mains débiles ont lancés sur un édifice contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Celsus avoit aussi écrit *Contre les magiciens ou*

1 Il se trouve à la suite de l'Apologie de St. Justin.

sorciers, Κατὰ Μάγων, ouvrage cité par Origène et Lucien. Celui-ci, qui étoit son ami, lui adressa son mémoire sur Alexandre le faux prophète, dans lequel il loua beaucoup la sagesse de son ami, son amour pour la vérité et la douceur de ses mœurs.

Sous Antonin le pieux, vers 150 après J.-C., fleurit, à Athènes, CALVISIUS TAURUS *de Beryte*, qui écrivit sur *la différence entre la doctrine de Platon et celle d'Aristote*, Περὶ τῆς τῶν δογμάτων διαφορᾶς Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους. Ce traité est perdu.

MAXIME *de Tyr*, dont nous avons parlé [1], peut aussi être placé parmi les philosophes Platoniciens de cette époque : car, dans une grande partie de ses Discours, il professoit les principes du chef de l'Académie.

ALBINUS, contemporain de Galien [2], a écrit une *Introduction aux dialogues de Platon*; Εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους, que nous possédons encore.

Cet ouvrage n'a été imprimé que deux fois, d'abord par *J.-A. Fabricius*, dans le vol. II, p. 42 de l'ancienne édition de sa Bibliothèque grecque, et par *J.-F. Fischer*, à la suite de sa troisième édition de l'Euthyphron, de l'Apologie de Socrate, du Criton et du Phédon, laquelle parut à Leipzig en 1783, in-8°.

ATTICUS, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Hérode Atticus, son contemporain, s'opposa à l'amalgame du platonisme avec d'autres systèmes

[1] Voy. vol. IV, p. 286.

[2] 180 ans après J.-C.

de philosophie. Ses ouvrages sont perdus, à quelques fragmens près qu'Eusèbe nous a conservés.

ATHÉNAGORAS *d'Athènes*, du deuxième siècle après J.-C., enseigna, à Alexandrie, la philosophie platonicienne, avant d'embrasser le christianisme en faveur duquel il présenta une apologie à Marc-Aurèle et à Commode. Comme auteur de ce livre, il appartient aux écrivains ecclésiastiques; mais à cause du mélange d'idées platoniques et chrétiennes qui règne dans son traité *De la résurrection des morts*, Περὶ ἀναστάσεως τῶν νεκρῶν, nous lui assignons ici une place parmi les précurseurs du syncrétisme [1]. Ce traité est purement philosophique, et Athénagoras soutient sa thèse, avec précision et méthode, sans avoir recours à la Bible. Son ouvrage est un phénomène, et aucune production d'un écrivain chrétien de cette époque ne peut lui être comparée.

L'ouvrage d'Athénagoras a été publié d'abord dans une traduction latine de *George Valla*, Venise, 1488 et 1498, in-fol., et pour la *première fois* en grec, par *Pierre Nani*, Paris, 1541, in-4°; ensuite dans la collection de *Hérold*, 1555; par *Conrad Gesner*, Zurich, 1557, et Bâle, 1558, in-8°; dans les Œuvres d'Athénagoras données par *Henri Étienne*, 1557,

[1] *Martin Fumée sieur de Genillé*, connu par son Histoire des troubles de Hongrie et de Transylvanie, publia, comme traduit d'Athénagoras, un mauvais livre de sa composition, sous le titre suivant: Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théogène et de Charide, de Phérecyde et de Mélangénie, Paris, 1599 et 1612, in-12. Cette imposture a fait anciennement plus d'une dupe, parce que l'auteur avoit trouvé moyen de faire croire que le secret de la confection du grand œuvre y étoit caché.

in-8° ; par *Jean Fell*, Oxford, 1682, in-12 ; et par *Ed. Dechair*, Oxford, 1706, in-8°.

NUMENIUS *d'Apamée*, philosophe de cette période, qui a vécu au commencement du troisième siècle [1], se rapprochoit beaucoup des idées de Philon, au point qu'il disoit que Platon n'avoit été que Moïse parlant attique ; il admettoit un être absolu et incorporel que la raison seule peut reconnoître comme tel ; mais cet être d'une perfection absolue n'est ni le créateur ni le conservateur de l'univers ; car si Dieu créoit, sa créature seroit nécessairement parfaite, et par conséquent pareille à lui-même. Dieu est une substance simple ; une intelligence infinie, ne contemplant qu'elle-même ; sans liaison avec le monde. Il est évident cependant que l'univers a été produit par un être intelligent qui est en rapport à la fois avec Dieu et avec la nature ; avec l'univers pour le créer et le gouverner, avec Dieu pour que cela se fasse de la manière la plus parfaite. Le premier Dieu renferme en lui le germe de toute intelligence, il le communique au second, le δημιουργὸς, le créateur, qui le transplante dans chaque être raisonnable. Le premier Dieu est le père du second, et celui-ci est le père du monde.

[1] Voici comment nous établissons cette époque. Gentilianus Amelius, avant d'être disciple de Plotin à Rome, avoit fréquenté les cours de Numénius. Or, Plotin se rendit à Rome en 245, et y enseigna pendant 26 ans. Gentilianus doit y être arrivé peu de temps après lui ; puisqu'il fut pendant 20 ans son auditeur, et qu'il lui survécut.

Le fils, le δημιουργὸς ou νοῦς, est dans un autre rapport avec Dieu qu'avec l'univers. Comme intelligence devant son existence au suprême Dieu, il se contemple en celui-ci, et trouve dans cette contemplation sa vie spirituelle qui consiste dans le repos et dans l'unité ; comme démiourgue il est la cause du monde visible et en mouvement continuel : il le crée et le conserve en maintenant l'union de la matière par l'harmonie. L'univers retomberoit dans le chaos, si le démiourgue, cessant de le fixer, se perdoit dans la contemplation de lui-même, c'est-à-dire dans celle du premier dieu.

Numénius a écrit : *du Dissentiment entre les Académiciens et Platon*, Περὶ τῆς τῶν Ἀκαδημαϊκῶν πρὸς Πλάτωνα διαστάσεως, ouvrage dont Eusèbe nous a conservé des fragmens.

Nous devons au même écrivain ecclésiastique un fragment du traité de *l'Ame* par un Platonicien, nommé Severus, dont l'époque ne peut pas être marquée avec plus de précision que celle de Numenius.

Tels sont les Platoniciens qui ont vécu avant le syncrétisme, ou n'ont pas donné dans toutes ses extravagances, quoiqu'ils les aient préparées.

CHAPITRE LXII.

Des Néo-Platoniciens depuis le christianisme, ou de la Philosophie d'Alexandrie.

Tous les anciens philosophes avoient pris, dans les systèmes de leurs devanciers, les dogmes qui pouvoient être mis en harmonie avec leur propre doctrine : Platon, Aristote, Zénon et Epicure avoient usé de ce privilége. Ce n'est pas cette réunion de divers systèmes qu'on appelle *Syncrétisme*, Συγκρητισμός [1]. Par ce mot, on désigne une réunion et une espèce d'amalgame des principes les plus opposés, et surtout le mélange de la philosophie grecque avec celle de l'Orient d'une part, et avec le christianisme de l'autre. Le berceau de ce système a été l'Egypte. Plusieurs causes se réunirent pour rendre ce pays plus propre qu'un autre à donner naissance à un pareil monstre. La première se trouve dans les efforts que firent les Egyptiens et leurs prêtres d'accorder la religion de ce pays et surtout les idées magiques et astrologiques qui y étoient en vogue, non-seulement avec la mythologie, mais aussi avec la philosophie des Grecs : ils étoient

[1] Ce mot signifioit originairement la confédération des peuples de la Crète ; par métaphore, on l'appliqua à ce système de philosophie.

aidés dans cette tentative par les Grecs eux-mêmes qui avoient une haute idée des connoissances des Egyptiens dans les sciences naturelles et exactes, et qui respectoient l'antiquité de leur religion, source d'une partie de la mythologie grecque. La seconde cause est la propagation de la philosophie des Juifs et des opinions orientales que ce peuple avoit adoptées en Egypte, où il existoit des colonies nombreuses de Juifs et où les sectes des Esséniens et des Therapeutes avoient trouvé beaucoup d'adhérens. Long-temps avant l'origine du christianisme, ces Juifs avoient montré autant de zèle que les Egyptiens à enter sur leur croyance religieuse les doctrines des philosophes grecs. Enfin, la troisième cause qui favorisa la naissance du syncrétisme est la vogue qu'avoient prise en Egypte, en Syrie et en Asie-Mineure, la vie ascétique et le penchant pour des exercices pieux dans des endroits déserts ou isolés : les anachorètes, devenus étrangers à la société, s'abandonnoient à leur imagination exaltée et tomboient dans des extases qu'ils regardoient comme l'essence de toute philosophie.

C'est par la réunion de ces causes qu'il se forma une philosophie composée des opinions de toutes les écoles de la Grèce ; ses adhérens rapportoient l'origine de toute sagesse à un être fabuleux, HERMÈS TRISMÉGISTE, dont on plaçoit l'existence en Egypte, 1500 ans avant J.-C., et que l'on regardoit comme l'inventeur de toutes les sciences. Le système de ces philosophes égyptiens étoit conçu de

telle sorte, qu'on pouvoit y rapporter toute espèce de religion, sans renoncer à aucun de ses dogmes fondamentaux, mais seulement en les expliquant d'une manière mystique et allégorique. Nous en avons vu un exemple en parlant du Juif Philon, qui ne trouva dans la Genèse que la doctrine de Pythagore et de Platon. Cette manière de philosopher eut, dans les premiers siècles du christianisme, beaucoup de partisans, qui, tous, se regardoient comme disciples de Platon, parce qu'ils croyoient leurs opinions conformes à celles de cet illustre maître.

Ce n'est pourtant pas à ces chrétiens d'une imagination exaltée, que le néo-platonisme doit son origine; bien au contraire, s'il n'est pas exact de dire que les ennemis du christianisme imaginèrent ce système, il est vrai pourtant qu'ils s'en servirent pour arrêter les progrès d'une doctrine qui devoit bientôt renverser l'édifice fragile du paganisme. Depuis Socrate les philosophes grecs avoient blâmé plus ou moins hautement, plus ou moins généralement, la religion nationale qui, absurde aux yeux de la raison, n'offroit aucun appui à la morale. Quelques-uns d'entre eux avoient eu recours à l'allégorie, pour mettre la mythologie d'accord avec la raison; mais ce palliatif ne pouvoit produire quelque effet qu'aussi long-temps qu'il n'avoit pas été annoncé au monde une religion divine par son origine, simple et vraie dans sa doctrine, pûre et sublime dans sa morale. Une telle religion, aussitôt qu'elle étoit

connue, devoit gagner tous les cœurs et remplacer à la fois l'impiété et la superstition qui, dans les premiers siècles après J.-C. s'étoient à l'envi emparées de tous les esprits. Les philosophes d'Alexandrie sentirent le danger qui menaçoit le paganisme ; ils étoient convaincus, d'un autre côté, qu'il ne pourroit être détourné par aucun des systèmes mis en avant jusqu'alors, parce que, détruisant toute liberté morale, niant l'immortalité de l'âme ou au moins ne la professant pas clairement, n'admettant par conséquent pas de vie éternelle, ces systèmes n'offroient aux hommes aucune des consolations qu'ils trouvent dans le christianisme. Ils se convainquirent qu'il étoit temps de remplacer leurs vaines spéculations par une doctrine positive qui, sans renverser le culte des dieux, possédât quelques-uns des avantages du christianisme. Ce nouveau système devoit avoir une origine divine ; il devoit être appuyé comme l'autre, de révélations et de miracles ; il devoit enseigner, s'il étoit possible, une morale, sinon plus pure, au moins plus exaltée. C'est alors qu'ils imaginèrent le Néo-Platonisme.

Quoiqu'HERMÈS ne doive son existence qu'à l'imagination des théosophes égyptiens et à la crédulité de leurs adeptes, il est nécessaire cependant qu'avant de parler plus en détail du syncrétisme, nous nous arrêtions encore à ce prétendu thaumaturge et à son élève Asclépius.

Le *Thoth* des Egyptiens que les Grecs ont nommé Hermès, à cause de l'analogie qu'ils lui ont trouvée

avec leur divinité de ce nom, est regardé comme le père de toute science, de tout savoir : Cicéron [1] parle de cinq Hermès, dont trois Grecs et deux Egyptiens. Le premier de ceux-ci, fils de Mizraïm, étoit regardé comme l'inventeur de l'alphabet; le second fut l'ami et le conseil d'Osiris, et l'auteur de la plupart des sciences, le législateur de l'Egypte, et son bienfaiteur par l'introduction de la culture de l'olivier. C'est lui qui établit l'année civile de 365 jours, tandis qu'auparavant les Egyptiens avoient une année de 360 jours. Ces inventions lui méritèrent l'épithète de *Trismégiste* ou de trois fois grand.

Pour en conserver le souvenir, il les fit graver, dit-on, sur des colonnes de granit. Pythagore et Platon doivent avoir appris une partie de leur science par ces monumens. A l'exemple du maître, les prêtres égyptiens gravèrent leurs observations astronomiques sur des tables de pierre.

Outre ces colonnes, l'antiquité attribuoit à Hermès un grand nombre de livres. Jamblique le porte à vingt mille, Manethon à trente-six mille cinq cent vingt-cinq. S^t. Clément d'Alexandrie réduit à quarante-deux le nombre des livres essentiels d'Hermès, dont trente-six traitoient de la religion et six de la médecine [2], et, ce qui est remarquable, M. *Jomard*, en décrivant [3] un relief du temple d'Ed-

[1] De Nat. Deor., III, 22.
[2] Strom., VI, 4.
[3] Descr. de l'Egypte, tom. I, Antiquités, chap. 5, p. 24.

fou, l'Apollinopolis magna des anciens, parle d'une représentation d'Hermès, traçant des hiéroglyphes : sa main a achevé la *quarante-deuxième* colonne [1].

Il reste quelques-uns de ces prétendus livres d'Hermès; ou plutôt des païens convertis au christianisme, des Gnostiques et des Néo-Platoniciens en ont fabriqué quelques-uns sous le nom de cet être fabuleux.

Le plus célèbre de ces ouvrages est intitulé *Pœmander*, Ποιμάνδρης, (de ποιμὴν, pasteur), *ou de la Nature des Choses et de la Création du Monde*, en forme de dialogue. Il est aussi cité sous le titre suivant : *de la Puissance et de la Sagesse divines*.

Un second ouvrage est intitulé Ἀσκλήπιος, *Asclépius*; c'est un dialogue entre Hermès et son disciple, s'occupant de Dieu, de l'Homme et de l'Univers. Il porte aussi le titre de Λόγος τέλειος, *Verbe parfait*; mais il n'existe plus que dans une traduction latine que quelques critiques attribuent à *Apulée*.

Le troisième porte le titre suivant : Ἰατρομαθηματικὰ, ἢ περὶ κατακλίσεως νοσούντων Προγνωστικὰ ἐκ τῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης πρὸς Ἄμμωνα Αἰγύπτιον, *Iatromathématiques, ou moyen de présager l'issue des maladies par les mathématiques* (c'est-à-dire par l'état des planètes), *adressées à Ammon l'Egyptien*. Comme *Julius Firmicus*, grand admirateur de l'astrologie égyptienne, et qui parle d'Hermès, ne fait

[1] Nous devons cette remarque à M. *Creuzer*. Voy. Symbolik und Mythologie der alten Völker. Zweite Auflage, vol. I, p. 247.

pas mention de cette production, on peut en inférer avec quelque probabilité qu'elle n'existoit pas l'an 340 de J.-C., époque où Firmicus a écrit.

Nous n'avons pas de texte grec du traité *De revolutionibus nativitatum,* en deux livres, également attribué à Hermès. On y apprend la manière de tirer les horoscopes après chaque année. Quelques phrases de cet ouvrage paroissent indiquer qu'il est plutôt traduit de l'arabe que du grec.

On n'a également qu'en latin les *Aphorismes* d'Hermès. Ce sont des sentences ou propositions astrologiques, traduites de l'arabe, du temps de Mainfroi, roi de Sicile. On les cite aussi sous le titre de *Centiloquium.*

Κυρανίδες, *Cyranides*, est le titre d'un ouvrage attribué à Hermès. On n'est rien moins que d'accord sur la signification de ce titre. Quelques auteurs ont dérivé le mot de Cyranides de l'arabe; ils le traduisent par Mélanges; d'autres prétendent qu'il est grec et qu'on s'en sert en astrologie pour exprimer la *puissance* des astres (de κύριος). Quoi qu'il en soit, les Cyranides d'Hermès traitent des vertus magiques et médicales des pierres précieuses, des plantes et des animaux, savoir : dans le premier livre ou la première Cyranide (car c'est ainsi que l'ouvrage est distribué) de celles de vingt-quatre plantes, et d'autant d'oiseaux, de poissons et de pierres, dont les vertus sont comparées entre elles; la seconde Cyranide fait connoître les vertus des animaux en général, la troisième celle des oiseaux,

la quatrième celle des poissons en particulier. Le texte grec de cet ouvrage existe dans quelques bibliothèques, nommément dans celle de Madrid; mais il n'est connu au public qu'en latin.

Tels sont les ouvrages astrologiques qui portent le nom d'Hermès; mais on le fait aussi passer pour l'auteur de quelques ouvrages de chimie ou plutôt d'alchimie dont voici les titres.

Traité chimique en sept chapitres sur le secret de produire la pierre philosophale. Cet ouvrage est cité parmi les adeptes sous la dénomination pompeuse des *Sept sceaux d'Hermès Trismégiste.*

Table d'Emeraude. Sous ce titre est connue la recette d'Hermès pour faire de l'or. C'est Saraï, femme d'Abraam, qui, d'après les adeptes, a trouvé la Table d'Emeraude dans le tombeau d'Hermès sur le mont Hébron.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler n'existent qu'en latin. Un troisième, intitulé Φυσικαὶ βαφαὶ, *Teintures chimiques*, se trouve, dit-on, en manuscrit dans quelques bibliothèques.

Enfin il existe en arabe un traité d'Hermès *sur les Pierres précieuses.*

Jean Stobée a conservé des fragmens des cinq ouvrages suivans d'Hermès.

1°. Πρὸς υἱὸν, ou Πρὸς Τὰτ, ou Πρὸς Ἀσκλήπιον, *A son fils*, ou *à Tat*, ou *à Asclépius*, car sans doute ces trois titres ne désignent qu'un seul ouvrage.

2°. Πρὸς Ἀμμοῦν περὶ τῆς ὅλης Οἰκονομίης, *sur l'Economie universelle, livre adressé à Ammon.*

3°. Κόρη κόσμου, *la Vierge du Monde*. C'est Isis qui est nommée ainsi. Cet ouvrage est un dialogue entre Isis et son fils Horus sur l'origine du monde.

4°. Ἀφροδίτη, *Vénus*. Il paroît qu'il s'agissoit dans cet ouvrage de la Génération.

5°. Περὶ Εἱμαρμένης, *du Destin*, en hexamètres.

Une traduction du *Pœmander*, par *Marsiglio Ficino*, fut imprimée pour la première fois à Trevise, par *Gérard de Lisa*, 1471, in-4°; ensuite à Ferrare, par *André Belfortis* dit *Gallus*, 1472, in-4°; à Venise, par *Lucas*, fils de Dominique, 1481, 1491, 1497, in-4°; à Milan, par *Damianus*, 1493, in-4°; à Paris, 1494, par *Wolffgang Hopyl*, in-4°; à Venise, par *Alde l'ancien*, 1497, in-4°; à Mayence, par *Jean Schœffer*, 1503, in-4°; à Paris, 1505, in-4°, par *Henri Etienne* et ses correcteurs *Joannes Solidus* de Cracovie, et *Volgacius Pratensis*. Cette foule d'éditions qui se sont si rapidement suivies, montre l'intérêt que cet ouvrage inspira.

La *première édition* du texte grec est due à *Adrien Tournebeuf*; il le donna avec la traduction de Ficino, à Paris, 1554, in-4°, et 1594, aussi in-4°.

François de Foix, comte de Candale, assisté du jeune *Joseph Scaliger*, corrigea le texte et la traduction, et les publia à Bordeaux, 1574, in-4°.

Annibal Rosseli, Calabrois, professeur à Cracovie, rédigea un commentaire prolixe sur le Pœmander qu'il publia, sans texte, à Cracovie, depuis 1585 jusqu'à 1590, en 6 vol. in-fol. Ce commentaire fut réimprimé, mais avec le texte et avec la traduction de l'édition de 1574, à Cologne, 1630, en 6 vol. in-fol.

François Patricius donna deux éditions du Pœmander, sous le titre de Nova de universis philosophia, la première à Ferrare, en 1591; la seconde à Venise, en 1593, in-fol.

Henri Rantzov fit imprimer un extrait de la seconde, sous

le titre de Magia philosophica, Hambourg, 1593, in-12. Elle fut aussi réimprimée à Londres en 1611, in-fol.

Depuis 1630 le Pœmander n'a pas été réimprimé. Il faut en féliciter les progrès de la saine raison; néanmoins une édition portative de cet ouvrage seroit à désirer pour les curieux.

L'*Asclépius* d'Hermès se trouve réuni à la plupart des éditions latines et grecques du Pœmander.

Les *Iatromathematica* se trouvent en grec dans la collection astronomique de *Camerarius*. *David Hœschel* les publia séparément, avec la version de *Stadius*, à Augsbourg, 1597, in-8°.

Jér. Wolf publia l'ouvrage *De revolutionibus nativitatum*, avec l'Introduction de Porphyre, Bâle, 1559, in-fol.

Les *Aphorismes* ont été imprimés à Venise, 1493, in-fol., avec le Tetrabiblon de Ptolémée, et à Ulm, 1651 et 1674, in-12.

Les *Cyranides* ont été publiées par *André Rivinus* (ou Bachmann), sous le titre de Kirani Kiranides et ad eas Rhyakini Koronides, etc. Lips. 1638, in-8°, et à Francfort, 1681, in-12.

Le *Traité chimique* a paru à Leipzig, 1610, in-8°; il se trouve aussi dans le vol. IV du Theatrum chimicum, Strasbourg, 1613, in-8°.

Les curieux pourront lire la *recette de la Pierre philosophale* dans *Fabricii* Bibl. gr., vol. I, p. 77 (p. 68 de l'ancienne édition).

Asclépius, disciple d'Hermès, passoit pour le petit-fils d'Esculape. On a sous son nom un ouvrage intitulé Ὅροι Ἀσκληπίου πρὸς Ἄμμωνα βασιλέα, *Définitions d'Asclépius adressées au roi Ammon.*

On trouve cet ouvrage dans les éditions du Pœmander par *Tournebeuf* et *Patricius*.

Mais il est temps de quitter ces êtres fabuleux, pour nous occuper des Néo-Platoniciens, auteurs du syncrétisme [1].

Potamon *d'Alexandrie* fut le premier qui lui donna une espèce de forme systématique, et c'est sous ce rapport que les anciens l'appellent le fondateur de l'*Ecole Eclectique*, nom qu'ils donnent à ce nouveau platonisme. Mais ils nous disent bien peu de chose ou rien sur sa philosophie : ils ne sont pas même d'accord sur l'époque où il a vécu. Suidas le fait contemporain d'Auguste : Diogène de Laerte, à la fin de sa préface, en parle comme d'un homme qui vivoit naguère (πρὸ ὀλίγου), ce qui le placeroit à la fin du second siècle. Cette incertitude paroît prouver au moins une chose : c'est que hors de l'Egypte, l'école éclectique n'avoit pas fait de grands progrès.

Celui qui renouvela avec un succès plus brillant le système de Potamon, fut Ammonius *d'Alexandrie*, surnommé Saccas, parce que, dans sa jeunesse, il avoit été porte-sac. Il vécut à la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle. Né de parens chrétiens, il avoit entendu louer la philosophie éclectique par ses maîtres, Athénagoras et St. Clément d'Alexandrie. Ayant ensuite abandonné le christianisme [2], il eut l'idée de réunir sous une

[1] Voy. *Chph. Meiners* Beytrag zur Gesch. der Denkart der ersten Jahrhunderte nach Christi Geburt, mit einiger Bemerkungen über die Neu-Platonische Philosophie. Leipzig, 1782, in-8°.

[2] Ce fait, rapporté par Porphyre, nié par Eusèbe, est contesté. *Tennemann* (Gesch. der Philos., vol. VI, p. 25) pense que l'Ammonius qui a-

seule bannière les divers philosophes dont les disputes fournissoient des armes aux Sceptiques et aux Chrétiens, surtout Aristote et Platon, et d'amalgamer avec ce nouveau système les opinions des Chrétiens mêmes, ainsi que la sagesse des philosophes de l'Orient, des Mages et des Brames; mais au lieu de convenir de la manière dont il avoit composé son système, il prétendit l'avoir reçu comme une tradition de la plus haute antiquité, qui renfermoit la sagesse de l'Orient et à laquelle les doctrines des philosophes grecs devoient également leur origine. Il enveloppa ce système dans les voiles du mystère, et ne communiqua sa doctrine la plus intime qu'à un petit nombre de disciples réunis en une espèce d'ordre. Il n'a laissé aucun ouvrage, ce qui est cause qu'on ne connoît pas bien sa philosophie, mais il a formé de nombreux et d'illustres disciples.

Ammonius exigea de ses trois disciples favoris, Herennius, Origène (différent de l'écrivain ecclésiastique qui fut également disciple d'Ammonius) et Plotin, de ne pas divulguer par des écrits sa doctrine secrète, mais de se contenter de la transmettre oralement à quelques disciples affidés. Hérennius faussa le premier sa parole; Origène l'imita, et enfin Plotin, pourvu de plus de talens que ses condisciples, fit connoître en

été chrétien est un autre qu'Ammonius Saccas. Celui-ci n'a pas écrit : ce fait est certain. St. Jérome, en parlant (de SS. Eccles.) d'Ammonius d'Alexandrie, le chrétien, dit positivement qu'il a écrit un ouvrage élégant sur l'accord entre Moïse et Jésus-Christ.

entier la philosophie d'Ammonius. Nous ne savons pas même les titres des ouvrages d'Hérennius. Longin et Porphyre, en parlant d'Origène, citent trois ouvrages qu'il a rédigés, l'un *sur les Démons*, l'autre sur le *Démiourgos*; le troisième étoit intitulé : *Galien, ou que le roi seul est créateur*, Ἐπὶ Γαλιήνου ὅτι μόνος ποιητὴς ὁ βασιλεύς. Eusèbe regardoit ce livre comme un éloge de Gallien qui aimoit la poésie : s'il ne s'est pas trompé, il faudroit traduire ainsi le titre : *Que le roi* (ou *l'empereur*) *seul est poëte*.

LONGIN appartient également aux disciples d'Ammonius; mais la droiture de son esprit l'empêcha de se laisser entraîner par le mysticisme. Aussi Plotin ne voulut-il pas le reconnoître pour philosophe, et le relégua-t-il dans la classe des simples philologues. Nous avons vu qu'il est un des meilleurs critiques de l'antiquité [1]. Son ouvrage Περὶ Τέλους, *Du souverain bien*, étoit dirigé contre Plotin qu'il traitoit au reste avec beaucoup d'égard, et contre Gentilianus Amelius, disciple de ce dernier. La préface de cet ouvrage nous a été conservée par Porphyre dans la Vie de Plotin, où se trouve aussi le fragment d'une lettre de Longin à Porphyre même.

PLOTIN est le plus célèbre des disciples d'Ammonius. Il prétendoit que le malheur d'être homme lui inspiroit de la honte; ce sentiment affecté l'engageoit à cacher, même à ses intimes, le lieu de

[1] Voy. vol. IV, p. 328.

sa naissance, ainsi que l'année et le jour où il vint au monde. Il n'en put cependant pas dérober la connoissance à la postérité. Nous savons par son biographe qu'il étoit né à Lycopolis en Egypte, l'an 205 de notre ère. Son enfance ne promettoit rien moins qu'un grand homme; il la passa dans une inactivité accompagnée d'un abattement mélancolique; c'est ainsi qu'il atteignit l'âge de vingt-huit ans. Un ami lui ayant fait connoître Ammonius, son esprit s'éveilla, et il fréquenta pendant onze ans avec beaucoup d'assiduité les leçons de ce maître. Desireux de connoître aussi la sagesse des Perses et des Indiens, il s'attacha à l'armée de Gordien, pour pénétrer dans les contrées orientales; mais n'ayant pu réussir dans ce projet, parce que l'armée de l'empereur fut défaite, il se sauva à Antioche, d'où il se rendit à Rome : il avoit alors quarante ans. Il resta dans cette capitale jusqu'à sa mort qui arriva vingt-six ans après. Pendant dix ans il tint sa promesse de ne pas divulguer la doctrine de son maître : il se contentoit d'ouvrir une espèce d'école philosophique, non pour enseigner un système de philosophie, mais pour fournir aux jeunes gens une occasion de s'exercer dans la discussion, en leur permettant de proposer des questions qui devinssent un objet de débats. Il ne commença à écrire qu'après qu'Hérennius et Origène eurent faussé leur serment. Aussi ce furent moins ses ouvrages qui lui valurent cette considération extraordinaire dont il jouit; il la dut à ses discours

et surtout à la rigidité extrême avec laquelle il traitoit son corps, ce lien méprisable et odieux qui l'attachoit à la vie. Sa conduite ne fut pas libre d'affectation; toutes ses actions prouvent qu'il avoit la prétention de jouir de prérogatives surnaturelles qui le plaçoient au-dessus de l'humanité; comme Socrate, il avoit son démon, ou plutôt un Dieu d'une nature plus élevée que les démons. Quatre fois, pendant que Porphyre le fréquenta, la divinité suprême daigna communiquer avec ce mortel.

De tout temps le fanatisme, renonçant aux jouissances de la vie, pour s'abandonner sans trouble à la vie contemplative et à l'espoir de parvenir à une union intime avec la divinité, a trouvé des admirateurs: ses succès ont toujours été plus grands à mesure de la corruption qui régnoit parmi les contemporains de ceux qui affectoient une vie si sainte. Les adhérens de Plotin furent nombreux; des citoyens des premières classes de la société, des magistrats, des sénateurs romains, des dames élégantes s'empressèrent auprès du nouveau prophète. Entraînés par la force de la vérité qui sembloit parler par sa bouche, plusieurs parmi ses auditeurs renoncèrent aux commodités et aux plaisirs de la vie pour n'être pas distraits par ces futilités dans la recherche de la sagesse. Tel fut Rogatianus, sénateur et préteur désigné, qui, renonçant à sa fortune et abandonnant sa maison, ne vivoit plus que des aumônes de ses amis qui le recevoient alternativement chez eux. Plotin réussit à captiver

tellement l'esprit foible de l'empereur Gallien, que celui-ci lui assigna un district en Campanie, où, sous le nom de Platonopolis, il devoit fonder une nouvelle ville habitée par des philosophes, et réaliser la république de Platon. Les ministres de l'empereur empêchèrent l'exécution de ce projet bizarre.

Pendant long-temps, nous l'avons dit, Plotin n'écrivit point; il ne possédoit même aucun des talens nécessaires à un écrivain; la clarté surtout, privilége des êtres bien organisés, manquoit entièrement à cet homme qui avoit plus de fantaisie que de jugement. Mais n'ayant pu se dispenser de répondre par écrit aux questions qu'on lui adressoit, il résulta de l'accumulation de ces fragmens nombreux et souvent contradictoires, une telle confusion, que son disciple Porphyre se chargea de les mettre en ordre, de les réunir en forme de système, et d'en corriger le style. Ces morceaux, remplis de spéculations mystiques et de raisonnemens obscurs, sont au nombre de cinquante-quatre. Porphyre en a formé six sections, qu'il nomme *Ennéades*, parce que chacune contient neuf traités ou chapitres.

Le point essentiel dans lequel Plotin s'écarta du système de Platon, fut que, reconnoissant l'impuissance de la raison pour s'élever jusqu'à la vérité, il ne regardoit la dialectique que comme un échelon pour parvenir à la lumière qui ne peut venir que d'en haut, et remplaça ainsi la méditation par une intuition intellectuelle.

Plotin a été rarement jugé avec impartialité. Regardé comme un Dieu par ses disciples et ses contemporains, il ne fut, aux yeux des autres, qu'un plagiaire, un imitateur qui a su s'approprier les idées d'autrui. La vérité se trouve probablement entre les deux extrêmes. « Certainement, dit M. *Tennemann* dans l'ouvrage cité, il possédoit de beaux talens qui, exercés et cultivés avec discernement, et dirigés par un bon jugement dans un siècle moins corrompu et une génération moins remplie de préjugés, auroient pu en faire un grand homme. Mais il ne fut libre d'aucun de ces préjugés, d'aucune superstition de ses contemporains : il possédoit trop peu d'esprit pour se garantir contre cette maladie épidémique ; il en avoit trop pour prendre part, d'une manière ordinaire, à ces extravagances. Pendant que la fantaisie des autres les emportoit sans les conduire vers un but, il se livra à son imagination avec méthode ; il assujétissoit les rêves de la fantaisie à certains problêmes philosophiques, par lesquels ces folies gagnèrent une certaine dignité et une apparence scientifique ; on se persuadoit que la philosophie pouvoit ainsi acquérir une extension et un degré de certitude dont elle avoit manqué jusqu'alors. »

Opposons à ce jugement d'un écrivain sans prévention, celui d'un des éditeurs de Plotin, d'un savant pour l'érudition et les lumières duquel nous professons la plus haute estime, quoique nous ne puissions pas souscrire à toutes ses opinions. « Ne-

que me avertere sum passus, dit M. *Creuzer*, vocibus istiusmodi hominum, qui hanc philosophiam aut horridam incultamque dicunt aut elinguem. Quibus ego ita fere : Ego elinguem malo quam stulte clamosam, malo horridam quam effeminatam delibutamque unguentis et calamistratam. Neque vero Plotini philosophia arida est aut balbutiens ; est brevis et densa, ac vivo spirantique orationis genere expressa...... Non dico, ne quis calumnietur, germanam esse vetustæ illius philosophiæ Atticæ ornatæ ingenuarum artium quasi Venerem Gratiarumque multo splendidoque comitatu. Masculam esse dico et dignam homine argumentum sectanti, in quo ingenium ad altitudinem extollat...... At, dicat quispiam, hæc Plato mihi præstabit melius et eruditius : nam nil nisi Platonicus fuit Plotinus. Audio. Platonicus fuit Plotinus. Nec tamen propterea is est qui magistro nonnisi dictata decantet, neque ab ejus commentariis discedere audeat...... Et nihilne juvabimur a Plotino quod is Platonis argumenta pleraque lucidiora facit contrahendo ? Nimirum quæ ab illo quæstiones sæpiuscule circumaguntur per orbem plurium dialogorum, aut certe unius, eas Plotinus fere revocat ex istis sermonum diverticulis meatuque et anfractibus, ac dispositas ordine unique brevique ut plurimum libro inclusas collocat ante oculos lectoris, ut is quid primum, medium, infimum sit facilius assequatur. Atque ut illa ratio cultior sit et venustior, sic hanc certiorem esse nemo infitiabitur. Plura omitto quæ Plotinum commen-

dant cordatioribus. Illud attigisse sufficiat, Platonis et emendationem et interpretationem multis partibus posse promoveri assidua tractatione cum Plotini tum Plotinianorum philosophorum ad Proclum usque et posteriores. At obscurus est Plotinus, inquit, est abstrusus. Cui ego : Recte mones : quasi vero de rebus repetitis ex intima philosophia et ab ipsa natura involutis pariter possit vulgari sermone exponi, ac de communibus pervagatisque et ante oculos positis. Atque explicando fit lucidior. Neque æque est obscurus atque Platonis vel Timæus vel Parmenides. » Ainsi, tout en convenant que Plotin est obscur, que sa diction est même barbare, M. *Creuzer* pense que la lecture de cet écrivain est utile pour l'intelligence de la philosophie de Platon dont il présente souvent la doctrine avec plus de concision que le chef de l'Académie. Si M. Creuzer préfère la *mâle* philosophie de Plotin à la philosophie attique *entourée des Grâces*, son goût ne sera pas celui de tout le monde.

Outre l'édition que Porphyre a donnée des ouvrages de Plotin, un autre disciple de celui-ci, un médecin, nommé Eustochius, en rédigea une qui paroît avoir été divisée autrement.

Il seroit inutile de donner ici les titres des cinquante-quatre traités de Plotin. Les suivans suffiront pour que nos lecteurs puissent se faire une idée des objets sur lesquels s'étendoit sa philosophie. *Qu'est-ce que l'homme, et qu'est-ce que la brute? Des Vertus: De la Dialectique. Du Souverain Bien. De*

l'origine du Mal. Du Monde. Du mouvement de rotation de l'Univers. De l'influence des Astres. Du double Principe. De la Providence. De l'Amour. Du Temps et de la Providence. De l'Ame. De l'immortalité de l'Ame. Si toutes les Ames n'en constituent qu'une seule. Des trois Substances principales.

Telle est la difficulté que présente l'étude de Plotin, qu'une ou deux personnes seulement ont osé, jusqu'à présent, se constituer les éditeurs de ses ouvrages, et qu'il n'en existe qu'une seule traduction latine. Celle-ci fut faite à la demande du célèbre Pic de la Mirandole, par *Marsiglio Ficinio.* Laurent de Médicis fit les frais de l'impression, qui fut exécutée avec beaucoup d'élégance par Antoine Miscomini, Florence, 1492, in-fol. Cette version fut réimprimée deux fois dans le seizième siècle, à Salignac, 1540, et à Bâle, 1559, in-fol.

Pierre Perna, qui avoit imprimé la dernière édition, exécuta aussi la *première édition grecque-latine* de Plotin, Bâle, 1580, in-fol. Les éditeurs, qui ont travaillé sur quatre manuscrits, dont l'un se trouve aujourd'hui à Vienne, sont entièrement inconnus; ils manquoient de critique, et l'impression est fautive. On trouve des exemplaires qui ont la date de Bâle, 1615, chez *Louis Kœnig;* et l'on pense que c'est la même édition pour laquelle seulement six feuillets et le frontispice auroient été réimprimés. M. *Creuzer* n'est pas de cet avis. Il n'existe pas d'autre édition des œuvres complètes de Plotin.

Dans le vol. II de ses Anecdota græca, p. 227 et 237, *Villoison* publia deux dissertations de Plotin, qu'il croyoit inédites; elles se trouvent dans le chapitre 30 du 4e livre de la 4e Ennéade.

M. *Fréd. Creuzer,* célèbre professeur à Heidelberg, s'occupe d'une édition critique des Œuvres de Plotin, pour laquelle il a conféré ou fait conférer les manuscrits qui se

trouvent dispersés dans les bibliothèques. En attendant qu'il puisse terminer une si vaste entreprise, il a publié à Heidelberg, 1814, in-8°, une édition manuelle du livre *du Beau*, accompagné de la traduction revue, de courtes notes critiques et d'un commentaire.

Les plus célèbres disciples de Plotin furent Gentilianus Amelius et Porphyre.

AMÉLIUS, dont le véritable nom est GENTILIANUS, étoit né en Toscane. Après avoir été disciple de Plotin, à Rome, pendant vingt-quatre ans, il se retira à Apamée en Syrie. Il écrivit deux ouvrages, l'un, en 40 livres, contre un certain Zostrianus, philosophe inconnu; l'autre, *De la différence qui se trouve entre la doctrine de Numénius et celle de Plotin.* Son but, en composant ce livre, étoit de prouver qu'il n'étoit pas vrai que Plotin se fût paré, comme on l'en accusoit, des dépouilles de Numénius. Personne n'étoit plus en état de défendre Plotin contre cette accusation qu'Amélius, qui avoit été un des auditeurs le plus assidus de Numénius, et avoit mis par écrit tout ce qu'il avoit recueilli dans ces conférences. Nous verrons tout-à-l'heure qu'il a aussi écrit un ouvrage contre Porphyrius, son condisciple et son ami.

PORPHYRE naquit à Tyr, ou proprement à Batanée, colonie Tyrienne en Syrie, l'an 233 de J.-C. Il s'appeloit originairement MALCHUS, nom que son maître Longin traduisit par Porphyrius[1]. Ce fut sous ce sophiste, qui professoit alors à Athènes,

[1] *Melek*, en syrien, veut dire roi.

qu'il fit ses études; il y forma son style, dans lequel on trouve beaucoup de traces d'érudition et d'élégance classique. D'Athènes il se rendit à Rome pour étudier sous Plotin. Il attaqua quelques idées de son maître dans un écrit que Plotin chargea Amélius de réfuter : il en résulta une discussion dans laquelle Porphyrius s'avoua vaincu. Il devint alors le disciple favori de Plotin, qui le chargea de mettre ses ouvrages en ordre. Porphyre fit, à l'âge de trente-cinq ans, un voyage en Sicile, d'où il paroît s'être rendu à Carthage. Il retourna à Rome et succéda à Plotin dans l'enseignement du Néo-Platonisme, qu'il professa jusqu'à son décès, qui eut lieu vers 304 ou 305.

La vanité paroît avoir été la passion dominante de Porphyre : elle perce dans sa biographie de Plotin. De tous les Néo-Platoniciens il étoit sans doute le plus instruit; mais il aimoit à faire parade de son érudition, et la critique souffrit de cette ostentation. Son jugement n'étoit pas assez prédominant pour mettre de l'ordre dans la masse de ses connoissances, et pour approfondir les questions. Il en résulta un manque de conséquence et de stabilité dans son système, un certain scepticisme qui faisoit son tourment. Sans avoir rien créé, il commenta le système de Plotin, ou plutôt il donna aux idées de ce philosophe une forme systématique.

Malgré la richesse de ses connoissances positives, il étoit encore plus enthousiaste et plus visionnaire que son maître; il finit par se persuader que, dans

une extase, il avoit vu Dieu lui-même. Il fut l'ennemi du christianisme, qu'il combattit dans un ouvrage en quinze livres. Cependant sa femme, Marcella, étoit chrétienne.

Il n'existe qu'une seule *Vie* de Porphyre, celle qu'on trouve dans le recueil d'Eunapius, et qui est au-dessous de la médiocrité. Porphyre a trouvé parmi les modernes un biographe digne de lui : c'est *Lucas Holstenius* [1].

Nous allons donner les titres des écrits de Porphyre; et comme ils n'ont pas encore été rassemblés, nous indiquerons en même temps les éditions des traités détachés.

Vie de Pythagoras, Πυθαγόρου βίος ; ouvrage dont le commencement et la fin manquent. C'est une production, à tous égards, peu estimable. Compilateur maladroit et destitué de jugement et de critique, Porphyre n'a pas seulement connu l'art de rédiger et de mettre en liaison et en harmonie les lambeaux qu'il a pris dans un grand nombre d'écrivains aussi crédules que lui. Il en résulte que cette biographie est pleine de répétitions et de contradictions.

La Vie de Pythagore a été publiée pour la *première fois*, sous le nom de MALCHUS, qui est, comme nous l'avons dit, le véritable nom de son auteur, par *Conrad Rittershusius*, en grec seulement, Altorff, 1610, in-8°.

Lucas Holstenius en donna une seconde édition à Rome, 1630, in-8°. Il y joignit une version latine, ainsi que quelques

[1] Dans l'édition de la Vie de Pythagore dont il va être question.

autres ouvrages de Porphyre, et une excellente Vie de ce philosophe. Cette édition fut contrefaite à Cambridge, 1655, in-8°. Une autre version, que *Jean Donatus* de Ferrare, avoit paru à Milan, 1629, in-8°.

Ludolph Küster plaça l'ouvrage de Porphyre à la suite de la Vie de Pythagore par Jamblique, et fit paroître ces deux biographies à Amsterdam, 1707, in-4°.

L'exemple de Küster a été suivi par le dernier éditeur de cet ouvrage de Jamblique, M. *Théoph. Kiessling*, qui a également placé à la suite de la Vie de Pythagore par Jamblique, celle de Porphyre, avec les notes de *Rittershusius* et de *Lucas Holstenius.*

De la Vie de Plotin et de la suite de ses ouvrages, Περὶ Πλωτίνου βίου καὶ τῆς τάξεως τῶν βιβλίων αὐτοῦ. C'est l'unique document que nous ayons pour la connoissance de la vie de Plotin.

Cette Vie se trouve en tête de l'édition des Ennéades de Plotin.

De l'Abstinence de la chair des animaux; Περὶ ἀποχῆς τῶν ἐμψύχων. C'est le meilleur ouvrage de Porphyre; il renferme quelques notices intéressantes pour l'histoire de la philosophie et pour celle de l'église. Malgré cela, c'est encore une compilation mal rédigée, et les passages bien écrits qu'elle renferme ne sont pas de Porphyre.

« L'ouvrage de Porphyre, dit l'abbé *Ricard* [1], est divisé en quatre livres, et adressé à un ancien sectateur de Pythagore, qui avoit abandonné l'école et les maximes de son maître, pour retourner

[1] Œuvres morales de Plutarque, vol. XIII, p. 374.

à l'usage de la chair des animaux. Porphyre veut le ramener à la doctrine qu'il avoit abjurée, en lui montrant qu'elle est la plus saine et la plus pure ; que les motifs qui lui servent de fondement, sont les plus puissans et les plus respectables. Pour le faire avec plus de succès, et en même temps pour éclaircir davantage cette matière, il expose dans le premier livre les raisons sur lesquelles les philosophes des autres écoles se fondoient pour justifier l'usage contraire. Il rapporte d'abord les opinions des sectateurs du Lycée et du Portique, ensuite celles des Epicuriens, et enfin le sentiment d'un certain Claudius, Napolitain, qui avoit composé un ouvrage contre l'abstinence des animaux. Après avoir présenté à son ami les raisonnemens de ses adversaires, Porphyre entre en matière, et d'abord, pour prévenir toute équivoque, il avoue qu'il ne croit pas devoir imposer cette loi pénible à tous les hommes, mais seulement à ceux qui désirent mener une vie plus spirituelle et plus parfaite. Or, rien n'y contribue davantage que la séparation où l'âme se tient des choses corporelles, et de tout ce qui peut porter le trouble dans nos sens. Nous devons donc, à l'exemple des philosophes, nous défendre, autant que nous le pouvons, de tout ce qui peut exciter en nous des sensations dangereuses, et causer à l'âme un trouble funeste. Prétendre qu'on peut vivre au milieu des objets qui flattent nos sens, et ne pas en éprouver l'impression, c'est se mettre dans un poste glissant, où les chutes sont presque inévita-

bles. Le plus sûr est de s'abstenir de tout ce qui agit sur nos sens avec trop de force ; et nos alimens ayant sur nos organes une influence très-active, il faut n'en user qu'avec une extrême modération. Porphyre s'appuie, à cet égard, de l'exemple même des Epicuriens ; et il montre que ce sacrifice ne doit pas coûter à l'homme raisonnable, puisqu'il est le principe d'une vie plus pure, et que les plus grands efforts, les privations les plus pénibles doivent nous paroître légers, si nous pouvons à ce prix obtenir la possession de Dieu.

« Dans le second livre, Porphyre traite de l'immolation des animaux pour les sacrifices ; matière délicate, et qui exige les plus grandes précautions, parce que les partisans de l'opinion contraire soutenoient que si l'homme pouvoit immoler des animaux, il lui étoit permis d'en manger la chair. Il remonte à l'origine de cet usage, expose les motifs qui le firent introduire, et montre par quels degrés il s'établit successivement parmi les hommes. Après avoir rapporté en peu de mots les raisons que Théophraste alléguoit contre l'immolation des animaux, il examine l'objection que ses adversaires tiroient des offrandes de fruits qu'on faisoit aux Dieux ; et il prouve qu'il y a à cet égard plusieurs différences entre les animaux et les fruits. Il ajoute que Dieu se plaît surtout aux offrandes qui exigent peu de frais, et qu'on peut facilement se procurer. Aucun des motifs qui nous engagent à sacrifier aux Dieux, ne peut nous donner un prétexte plausible d'immoler

des animaux. Notre intempérance et notre sensualité en ont été les seules causes. Il revient sur l'origine des sacrifices, qu'il n'avoit fait qu'indiquer, et il explique par quels progrès la simple offrande des fruits, qui seule avoit lieu dans les premiers temps, amena les hommes à sacrifier des animaux. Il expose les raisons qui doivent nous faire renoncer à cet usage : ou si nous croyons devoir le conserver par honneur pour les dieux, du moins il faut s'abstenir d'en manger la chair. Il donne plus de développement à cette doctrine, en rapportant les opinions des sectateurs de Pythagore et des Platoniciens. Il en prend occasion de parler des différens ordres des dieux, de leur nature et de leurs fonctions, il distingue les bons et les mauvais génies : ces derniers seuls, selon Porphyre, se plaisent à respirer l'odeur de la chair des victimes qu'on brûle en leur honneur, et sont intéressés à perpétuer cet usage. C'est donc une pratique pieuse que de l'abandonner ; cette abstinence contribue à la pureté et à la sainteté de l'âme, vertus précieuses qui nous sont insinuées dans toutes les cérémonies des sacrifices. La nécessité de consulter les entrailles des victimes, pour connoître l'avenir, motif allégué par les adversaires que Porphyre combat, n'est pas une raison suffisante pour immoler des animaux, et quand même il faudroit admettre ce dernier usage, il n'autoriseroit pas à se nourrir de leur chair ; comme du sacrifice des victimes humaines, qui avoit lieu chez plusieurs peuples, on ne

sauroit conclure qu'on peut légitimement les manger. Il recommande de nouveau la simplicité des sacrifices, et termine cette discussion intéressante par cette réflexion si belle et si vraie, que les dieux sont infiniment plus honorés par la pureté du cœur que par toutes les victimes qu'on immole sur leurs autels. »

« Le troisième livre contient des preuves d'un tout autre genre. Porphyre, persuadé que les animaux ont la raison en partage, croit que la pratique de la justice doit s'étendre jusqu'à eux, et c'est en violer les lois que de les priver de la vie, sous quelque prétexte que ce soit. Le motif sur lequel il se fonde, pour attribuer la raison aux animaux, est qu'ils ont un véritable langage, soit intérieur soit extérieur. Par le premier, il entend ce que l'âme pense et se dit à elle-même en silence. Il désigne par l'autre tout ce qui est produit au dehors par l'organe de la voix. Les animaux ont ces deux espèces de langage : le second qui se manifeste sensiblement en eux, et dont nous n'avons pas droit de nier la réalité, parce que nous ne l'entendons pas, atteste l'existence du premier. Les nations dont l'idiome nous est inconnu en ont-elles moins pour cela une langue véritable ? Les animaux ont donc aussi un langage par le moyen duquel ils se communiquent leurs idées ; par conséquent ils pensent, ils réfléchissent, ils dirigent leur conduite d'après des raisonnemens intérieurs, ils sont sensibles comme nous, ils manifestent leurs sensations, ils

ont enfin les mêmes organes et les mêmes affections que nous. Il développe ces différentes assertions, et les justifie par des exemples; il répond aux objections de ses adversaires, et il conclut que l'homme doit exercer la justice, non-seulement envers ses semblables, mais encore à l'égard des animaux. »

« Le quatrième livre est moins fondé sur des raisonnemens que sur des autorités. Porphyre va chercher dans une haute antiquité les exemples des personnages les plus recommandables par leurs lumières et leurs vertus, tels que les législateurs, les philosophes et les ministres des dieux, qui pratiquèrent l'abstinence de la chair des animaux, tandis que l'usage contraire ne fut suivi, dans ces premiers temps, que par des hommes cruels et impies; il y joint les autorités encore plus imposantes de plusieurs nations renommées par leur sagesse, et dont les lois avoient proscrit, ou du moins renfermé dans les formes les plus étroites l'usage de cette sorte d'alimens. De ce nombre furent les Spartiates, les Egyptiens, les Juifs, les Syriens et les habitans de l'île de Chypre, les Perses et les prêtres des Crétois. Il termine tout son ouvrage par une exhortation touchante à la chasteté du corps, à la pureté de l'âme et à la sainteté de l'un et de l'autre. »

« On voit par cette courte analyse que l'ouvrage de Porphyre est un monument précieux de l'antiquité sur une question intéressante, et qui tient également à la physique et à la morale, quoique cet

auteur l'ait surtout considérée sous ce dernier rapport. Il y a fait entrer les raisons principales que les écoles les plus célèbres de l'ancienne philosophie alléguoient pour justifier l'usage de la chair des animaux; il les a réfutées avec assez de détail, et n'a omis aucune des preuves qui pouvoient fortifier son opinion : son ouvrage est donc comme le résultat de tout ce qui avoit été dit jusqu'à lui sur cette matière, et peut remplacer, jusqu'à un certain point, ceux que nous avons perdus; il offre d'ailleurs un nouvel intérêt dans l'érudition historique qu'il renferme, et qui répand sur un sujet piquant par lui-même une variété aussi instructive qu'agréable. »

Jean-Bernard Felicianus publia à Venise, 1547, in-4°, chez Jean Gryphius, une traduction latine de cet ouvrage.

L'année suivante, *Pierre Vettorio* donna la *première édition* du texte grec, Florence, chez Bernard Giunta, 1548, in-fol.

La seconde est celle de *Franç. de Fogerolles*, Lyon, 1620, in-8°. Ne connoissant pas la traduction de Felicianus, il en rédigea une nouvelle qui est moins bonne.

L'ouvrage fut ajouté, avec une meilleure traduction et avec les notes de *Jean Valentin*, à l'édition de la Vie de Pythagore qui parut à Cambridge, 1655, in-8°.

Toutes ces éditions sont bien inférieures à celle de *J. de Rhœr*, Utrecht, 1767, in-4°. Ce savant avoit à sa disposition un manuscrit de Leide qui appartenoit au célèbre *Meerman*, et la collation d'un autre de Leipzig que *J.-J. Reiske* lui communiqua avec ses remarques. Il profita de ces matériaux pour la correction du texte, pour lequel il a, en général, suivi l'édition de Cambridge. Outre la critique, les notes ont pour but de remonter aux sources où Porphyre a puisé.

L'édition de J. de Rhoer a été réunie en un seul volume, avec l'édition de l'ouvrage de la Grotte des Nymphes, que *R.-M. van Goens* avoit donnée en 1765. Ces deux volumes réunis reçurent alors un titre général, portant la date de Leide, 1792.

Epître à Anebo l'Egyptien; Πρὸς Ἀνεβῶ τὸν Αἰγύπτιον. Cet ouvrage, écrit dans un de ces momens de doute qui venoient fréquemment à Porphyre, parce que ses principes manquoient d'un fondement solide, renferme des questions sur la nature des démons, sur la manière de les honorer et d'entrer en communication avec eux. Porphyre les adresse à un prêtre égyptien, sans doute parce que l'Egypte étoit, de tout temps, regardée comme le siége de la sagesse, et que les écrits attribués à Hermès venoient d'être connus ou fabriqués à cette époque. L'épître à Anebo ne s'est conservée que par fragmens, qui se trouvent dans Eusèbe et Théodorit; mais il existe une réponse qu'on attribue communément à Jamblique.

Les fragmens considérables de cette lettre se trouvent dans les éditions de la réponse de Jamblique.

Aphorismes sur ce qui est intelligible, Πρὸς τὰ νοητὰ Ἀφορισμοὶ, en quarante-cinq sections. C'est une introduction aux ouvrages de Plotin.

Cet ouvrage fut imprimé pour la *première fois,* en grec, par les soins de *Pierre Vettorio,* dans son édition ci-dessus citée de l'Abstinence, et beaucoup plus complet, en grec-latin, par ceux de *Lucas Holstenius,* dans celle de la Vie de Pythagore.

Recherches ou questions sur Homère, Ὁμηρικὰ ζητήματα, au nombre de trente-deux. Elles se rapportent toutes à l'Iliade, et appartenoient à un grand ouvrage sur ce poëme.

La *première édition* de ces Questions fut donnée à Rome par *Jean Lascaris*, en 1518, in-8°. *André d'Asola* les réimprima en 1521, in-8°, avec l'ouvrage dont nous allons parler. *Jacques Bedout* les publia avec les Petites Scholies d'Homère, Strasbourg, 1539, in-8°. Elles se trouvent dans les éditions d'Homère de *J. Camerarius* et *Micyllus*, Bâle, 1541, 1543 et 1551, et de *Barnès*, Cambridge, 1714.

De la Grotte des Nymphes dans l'Odyssée, Περὶ τοῦ ἐν Ὀδυσσείᾳ τῶν Νυμφῶν ἄντρου; commentaire allégorique du passage du 13ᵉ chant de l'Odyssée, où le poëte décrit la grotte des Nymphes dans l'île d'Ithaque, auprès de laquelle Ulysse aborde.

Cet ouvrage est joint au précédent dans les éditions que nous avons indiquées, ainsi que dans celles de la Vie de Pythagore, de 1650 et 1655.

La meilleure édition est celle de *R. M. van Gœns*, Utrecht, 1765, in-4°, à laquelle *Ruhnken* a eu part, avec la traduction de *Lucas Holstenius*. Une traduction de *Conr. Gesner* avoit paru à Zurich en 1542, in-8°.

L'édition de *van Gœns*, réunie à celle de l'ouvrage sur l'Abstinence que de Rhœr avoit donnée en 1767, ont été réimprimées à Leide, 1792, en 1 vol. in-4°.

Introduction (aux Catégories d'Aristote), *ou des cinq Voix*, Εἰσαγωγὴ, ἢ περὶ τῶν πέντε φωνῶν. C'est un des ouvrages de Porphyre les plus connus et les plus répandus. Il appartenoit aux livres élémen-

taires. AMMONIUS, fils d'Hermeas, et JEAN PHILOPONUS l'ont commenté; et dans le douzième siècle, THÉODORE PRODROME en a écrit une critique.

Cet ouvrage se trouve dans les éditions des Catégories d'Aristote.

Commentaire sur les Catégories d'Aristote, par demandes et par réponses, Κατὰ πεῦσιν καὶ ἀπόκρισιν.

Imprimé à Paris, chez *Jacques Bogare*, 1543, in-4°.

Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée, Εἰς τὰ Ἁρμονικὰ Πτολεμαίου ὑπόμνημα. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

De la Prosodie, Περὶ Προσῳδίας.

Publiée par *Villoison*, Anecdota græca, vol. II, p. 103, d'après un manuscrit très-fautif. Toutes les lacunes peuvent être remplies et toutes les fautes corrigées d'après un manuscrit du Vatican qui a été à Paris.

Lettre à Marcella, son épouse, Πρὸς Μαρκέλλαν. Elle contient un précis de la philosophie pratique de Porphyre.

De la Philosophie d'après les Oracles, Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας; fragment poétique.

Ce fragment et la Lettre à Marcella ont été publiés pour la *première fois* par M. *Ange Mai*, Milan, 1816, in-8°, et réimprimés, avec des observations critiques, dans la Collection gnomique de M. *J.-C. Orelli*, vol. I.

Enfin il existe des *Scholies* de Porphyre sur Homère, dont nous avons parlé [1].

[1] Voy. vol. I, p. 141.

Explication morale des aventures d'Ulysse, Ἐπίτομος διήγησις εἰς τὰς καθ' Ὅμηρον πλάνας τοῦ Ὀδυσσέως, μετά τινος θεωρίας ἠθικωτέρας φιλοπονηθεῖσα. Cet ouvrage, publié sous le nom de Porphyre, est de NICÉPHORE GREGORAS, dont nous parlerons dans le livre suivant [1].

Nous avons des fragmens considérables de quatre autres ouvrages bien authentiques de Porphyre : ce sont les suivans.

Des Statues, Περὶ Ἀγαλμάτων. On voit par les extraits de cet ouvrage, qui se trouvent dans Stobée et dans la Préparation évangélique d'Eusèbe, que l'objet de Porphyre étoit d'expliquer allégoriquement la mythologie grecque.

Du Styx, Περὶ Στυγός. Dans ce traité, Porphyre tournoit en allégorie la fable du Styx. Il y avoit réuni tous les passages des écrivains anciens où il est question de ce fleuve, et entre autres un passage curieux extrait de Bardisanès le Babylonien. Stobée nous a conservé plusieurs fragmens du livre sur le Styx.

Les fragmens sur le Styx ont été publiés par *André Schott*, dans ses Observationes humanæ, Hanov., 1615, in-4°, et dans les éditions de 1630 et 1655 de la Vie de Pythagore. On les trouve naturellement dans les éditions des Extraits de Stobée, depuis que ceux-ci ont été imprimés.

C'est encore à Stobée que nous devons la connoissance du traité de Porphyre, *des Forces de*

1 Chap. XCIV.

l'Ame, περὶ τῶν τῆς Ψυχῆς δυνάμεων. Par les fragmens qu'il en a conservés, nous apprenons la manière dont Ariston de Chios, Numénius, Aristote, Platon, Longin et Nicolas ont envisagé ce sujet.

Eusèbe a sauvé de l'oubli l'ouvrage de Porphyre *de l'Ame*, περὶ Ψυχῆς, en forme d'une lettre adressée à un certain Chrysaorius.

Une foule d'ouvrages de Porphyre cités par Suidas, Eusèbe, Boëce et d'autres, sont perdus. Celui que nous regrettons le plus est une *Histoire de la Philosophie* (anté-Platonique), en quatre livres, dont sa Vie de Pythagore et un discours sur celle de Platon, qu'on dit exister inédit, faisoient peut-être partie. Eusèbe cite un ouvrage de Porphyre *contre les Chrétiens*, Κατὰ Χριστιανῶν, en quinze livres. Comme il ajoute que cet ouvrage fut écrit en Sicile, quelques savans ont pensé qu'il y avoit deux Porphyre, l'un de Tyr, l'autre de la Sicile [1]. On voit, par sa Vie de Plotin, que Porphyre s'est rendu en Sicile à l'âge de trente-cinq ans.

Un contemporain de Porphyre, ANATOLIUS, a laissé un ouvrage, ou plutôt il existe un fragment d'un ouvrage de ce philosophe, qui traite *des Sympathies et des Antipathies*, περὶ Συμπαθειῶν καὶ Ἀντιπαθειῶν.

Ce fragment a été publié avec une version et des notes de *Jean Rendtorf*, par *Fabricius*, dans l'ancienne édition de sa

[1] Tels qu'*Octavius Cajetanus*, dans son Isagoge posthuma ad Hist. sacr. Siculam (Palerme, 1707, in-4°), p. 238, et *Mongitor*, in Biblioth. Sicula, tom. II, p. 191.

Biblioth. grecque, vol. IV, p. 295. *Harless* l'a renvoyé aux Supplémens de son édition, qui n'ont pas paru.

Porphyre et Anatolius eurent un célèbre disciple, Jamblique *de Chalcis* en Cœlésyrie. Il passa la plus grande partie de sa vie en Syrie, et mourut probablement au commencement de la période suivante, sous Constantin-le-Grand. Voilà tout ce que nous savons des circonstances de sa vie. Il poursuivit la route tracée par Porphyre et Plotin, et porta le néo-platonisme jusqu'au dernier degré de l'absurdité. Inférieur à ces deux philosophes en talens et en érudition, sans avoir fait quelque découverte importante, sans avoir porté plus de jour ou de méthode dans le néo-platonisme, il parvint à une plus grande célébrité. L'auréole de sainteté dont il sut s'entourer, le bruit de ses prétendus miracles, son zèle pour la conservation du paganisme, l'usage qu'il fit, pour ce dessein, de la philosophie platonicienne, peut-être aussi le hasard qui le fit vivre au moment de cette révolution mémorable qui mit une croyance nouvelle à la place de la religion naturelle, enfin l'admiration que conçut pour lui l'empereur Julien, et qu'il exprima par des louanges exagérées; toutes ces circonstances réunies furent cause que cet homme médiocre parvint à une célébrité auprès de laquelle pâlissoit celle de tous ses devanciers. Plotin et Porphyre avoient été des enthousiastes; on ne peut s'empêcher de regarder Jamblique comme un im-

posteur, quand on lit le récit de ces prétendus prodiges par lesquels il acquit le nom du miraculeux et du divin.

Son mérite comme écrivain est nul. Il compiloit, il copioit, il mêloit les idées d'autrui avec ses propres conceptions; il ne fut jamais capable de mettre de la clarté ou de la méthode dans ses compositions. Mais il se déclara le protecteur de la mythologie et du paganisme; il s'efforça de les préserver, par des miracles, de la destruction dont ils étoient menacés; il renversa la barrière que des philosophes éclairés avoient placée entre la religion et la superstition; il amalgama en un seul système tout ce que les divers peuples avoient imaginé de démons, d'anges et d'esprits; et pour donner à cette œuvre de la folie une apparence philosophique, il la rattacha à la doctrine de Platon. L'*intuition* de la divinité par l'*extase* avoit paru à Plotin et à Porphyre le point le plus sublime auquel l'esprit humain pût s'élever; il ne suffit plus à Jamblique: il lui fallut la *théurgie*, ou cette espèce de communication immédiate avec les dieux et les esprits, qui a lieu, non parce que l'homme s'élève à ces êtres surnaturels, mais parce que cédant à l'effet de certaines formules et de certaines cérémonies, ils sont forcés de descendre jusqu'aux mortels et d'exécuter leurs ordres.

Il n'existe pas de collection des œuvres de Jamblique; nous allons faire connoître les titres et les éditions des ouvrages détachés.

Vie de Pythagore, Περὶ τοῦ Πυθαγορικοῦ βίου, ou, comme cet écrit est nommé dans quelques manuscrits, Λόγος πρῶτος περὶ τῆς Πυθαγορικῆς αἱρέσεως, *de la Secte de Pythagore, livre premier*. C'étoit, en effet, le commencement d'un ouvrage en dix livres. Quoique ce soit une misérable compilation, un amalgame maladroit de morceaux empruntés çà et là et cousus ensemble sans transitions, néanmoins elle est instructive, parce qu'elle nous apprend bien des choses sur les opinions de Pythagore, et que les sources où Jamblique, aussi bien que Porphyre, ont puisé, sont taries pour nous.

Jean Arcerius Theodoretus (c'est-à-dire fils de Théodore) publia le premier cette biographie, en grec et en latin, avec un commentaire, à Franeker, chez Gilles Radæus, ou à Francfort, chez Commelin (comme portent quelques frontispices), 1598, in-4°. Arcerius avoit mal déchiffré son manuscrit; il a commis bien des erreurs en le traduisant, et son imprimeur y a ajouté des fautes typographiques.

Ludolph Küster corrigea le texte d'après des manuscrits, et le publia à Amsterdam, 1707, in-4°, avec la traduction d'*Ulric Obrecht* qui avoit paru à Strasbourg, 1700, in-8°, ainsi qu'avec la Vie de Pythagore par Porphyre, et celle que Photius nous a conservée.

Ces biographies sont aussi réunies dans l'édition bonne et critique de M. *Théoph. Kiessling*, Leipz. 1815, en 2 vol. in-8°. Elle renferme tous les commentaires et des traductions corrigées.

Second livre d'explications Pythagoriciennes, renfermant une Exhortation à la philosophie, Πυθαγορείων ὑπομνημάτων λόγος δεύτερος, περιέχων τοὺς προτρεπτικοὺς λόγους εἰς φιλοσοφίαν. Cet ouvrage fait

suite au précédent, et est le second livre de la grande compilation qui traitoit de Pythagore. On y trouve beaucoup de passages de Platon, où plutôt le tiers de l'ouvrage se compose de morceaux pris dans les dialogues de cet écrivain, et Jamblique les a réunis avec si peu d'art et une si grande négligence, que souvent il a oublié de faire les changemens dans les temps des verbes qui devenoient nécessaires pour mettre un passage en liaison avec un autre. Quelquefois il n'a pas même fait disparoître toutes les traces du dialogue. Le morceau le plus intéressant est le dernier chapitre, qui donne l'explication des trente-neuf symboles de Pythagore.

Cet ouvrage se trouve dans la mauvaise édition de la Vie de Pythagore par *Arcerius*, et dans la bonne de M. *Kiessling*, dont nous venons de parler.

De la Science commune mathématique, Περὶ κοινῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης, ou troisième livre du grand ouvrage sur la philosophie de Pythagore. Il est important, à cause des fragmens d'anciens Pythagoriciens, comme PHILOLAUS et ARCHYTAS, qu'il renferme. Ces fragmens sont écrits en dialecte dorien, et cette circonstance concourt à prouver leur authenticité.

Ce livre, dont on ne connoissoit anciennement que des fragmens, a été publié pour la *première fois*, en entier, par *Villoison*, dans ses Anecdota græca, vol. II, p. 188, et réimprimé par *Jac.-G. Friis*, avec une introduction, Copenhague, 1790, in-4°. Un futur éditeur trouvera les variantes d'un

manuscrit de Zeitz dans l'édition de la Vie de Pythagore que nous devons à M. *Kiessling*.

Sur l'Introduction à l'arithmétique de Nicomaque, Περὶ τῆς Νικομάχου ἀριθμητικῆς Εἰσαγωγῆς, quatrième livre du grand ouvrage.

Il n'en existe qu'une seule édition : c'est *Sam. Tennulius* qui l'a publiée à Deventer et Arnheim, 1667 et 1668, en 2 vol. in-4°, savoir, le texte et la traduction en 1668; les notes de Joach. Camerarius et Tennulius dès 1667. L'édition de la Vie de Pythagore par M. *Kiessling* fournit également des variantes pour cette Introduction, d'après le manuscrit de Zeitz.

Théologie de l'arithmétique, Τὰ Θεολογούμενα τῆς ἀριθμητικῆς, ou sur les différentes spéculations théologiques et philosophiques des anciens, ayant les nombres pour objet. Cet ouvrage ne porte pas, dans les manuscrits, le nom de Jamblique ; mais *Thom. Gale*[1] et *Fabricius*[2] le lui attribuent. Il est certain que Jamblique avoit écrit un ouvrage sous ce titre, qui faisoit le sixième livre de sa grande compilation sur Pythagore. Quel que soit l'auteur des Théologumènes, nous les plaçons ici, parce que nous n'aurons pas une autre occasion d'en parler. On pourroit nommer cet écrit un traité théologico-philosophique sur les nombres : c'est un document curieux pour l'histoire des égaremens de l'esprit humain.

[1] Dans ses notes sur l'ouvrage de Jamblique de Myster. Ægypt., p. 201.

[2] Bibl. gr., vol. V, p. 639 de l'édition de *Harless*. (Vol. IV, p. 10 de l'ancienne.)

Les Théologumènes n'ont été imprimés que deux fois, Paris, 1543, in-4°, par *Christ. Wechel*, et Leipzig, 1817, in-8°, avec des notes de M. *Fr. Ast*.

Nous avons dit[1] que Porphyre a adressé à un Egyptien nommé Anebo, une lettre remplie de questions qui se rapportent à la nature des dieux et des démons. Il existe une réponse à cette épître, par ABAMMON MAGISTER; et, d'après une scholie qu'on trouve dans beaucoup de manuscrits, Proclus a déclaré que c'est Jamblique qui s'est caché sous ce nom. Voici le titre de l'ouvrage : Ἀβάμμωνος Διδασκάλου πρὸς τὴν Πορφυρίου πρὸς Ἀνεβὼ ἐπιστολὴν ἀπόκρισις, καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις, c'est-à-dire *Réponse d'Abammon le Maître à la lettre de Porphyre adressée à Anebo, et solution des questions qu'elle renferme;* mais on le cite communément sous ce titre plus court : *Des Mystères des Egyptiens*. L'ouvrage est rempli d'idées théurgiques et d'extravagances, et divisé en dix sections, dont les trois dernières seulement s'occupent de la théologie égyptienne. M. *Christophe Meiners* ne croit pas que cet ouvrage soit de Jamblique; mais ses raisons, tirées de l'inégalité du style et des contradictions que renferme l'ouvrage, nous paroissent avoir été suffisamment réfutées par M. *Tennemann*[2].

[1] Voy. p. 139 de ce volume.

[2] *Chph. Meiners* Judicium de libro qui de Mysteriis Ægypt. inscribitur, dans les Comment. Soc. Scient. Gotting., vol. IV. Class. histor. philol., p. 50. *Tennemann*, l. c., vol. VI, p. 248.

Une traduction de ce traité par *Marsiglio Ficino*, a été imprimée en tête de la collection *Aldine* de 1497 (voy. Introd, p. L), réimprimée en 1516, par *André d'Asola*.

Une autre traduction, moins bonne, par *N. Scutellius*, a paru à Rome, 1556, in-4°.

Il n'existe qu'une seule édition complète du texte de ce livre. *Th. Gale* l'a publiée, Oxford, 1678, in-fol. On y trouve une nouvelle traduction latine.

Jamblique avoit composé un ouvrage *sur les Idoles* ou *les Statues*, περὶ Ἀγαλμάτων, pour prouver que les idoles étoient remplies de la présence des divinités qu'elles représentoient. Nous ne le connoissons que par la réfutation de Jean Philoponus, et nous ne savons de celle-ci que le peu que Photius en a dit.

Enfin Jamblique a laissé un traité *de l'Ame*, περὶ Ψυχῆς, dont Stobée nous a conservé des fragmens si considérables, qu'ils peuvent nous consoler de la perte de l'ouvrage même. Ces extraits sont d'autant plus précieux, que l'ouvrage de Jamblique étoit plus historique que métaphysique, c'est-à-dire que l'auteur y a rapporté les différentes opinions des philosophes, au lieu d'exposer la sienne.

Le même compilateur a aussi conservé plusieurs fragmens des *Lettres* de Jamblique, titre qu'il avoit donné à des mémoires sur diverses questions philosophiques.

Jamblique fut le dernier chef des Néo-Platoniciens dans cette période. Nous verrons, dans la suivante, le sort qu'eut cette secte depuis le quatrième

siècle jusqu'à son extinction parmi les Grecs; mais nous croyons devoir nous arrêter ici un moment pour jeter un coup d'œil sur ce système absurde qui, flattant l'imagination d'hommes doués d'un esprit foible, a tourné tant de têtes, et fait un mal irréparable à la saine philosophie et même au christianisme.

Ce système étoit bâti sur la doctrine de l'*émanation*, une des opinions favorites des successeurs de Platon, et d'après laquelle tous les êtres émanent de Dieu, ou en sont sortis, et doivent retourner à Dieu, après avoir passé par divers degrés de purifications. Le but le plus sublime de la philosophie, dans ce système, est l'*intuition* de la divinité, à laquelle le sage peut parvenir dans cette vie. Pour s'opposer aux progrès du christianisme qui menaçoit de ruiner toutes les religions établies, on crut nécessaire d'envelopper cette doctrine des ténèbres de l'obscurité, et de rendre ses mystères vénérables en y attachant des noms célèbres dans l'antiquité. On affecta donc de regarder comme leurs auteurs Zoroastre en Perse, Orphée en Thrace, et Hermès en Égypte. Une conséquence de la doctrine de l'émanation fut celle de l'existence d'une classe de démons ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et l'homme. Pour entrer en communication avec eux, il falloit une grande pureté de mœurs, et une sainteté qui purifiât l'homme de ce qu'il a de terrestre.

Les Néo-Platoniciens admettent un être infini et

parfait, l'essence même dont a émané l'intelligence (νοῦς), qui est la seconde essence divine. Cette émanation s'est faite sans la volonté de Dieu, et, par conséquent, sans y opérer un changement. De cette essence, qu'ils appellent aussi *fils*, a émané l'âme. Telle est la fameuse trinité des Néo-Platoniciens.

Les âmes déchues habitent des corps qui leur servent de prisons. Elles tendent à se débarrasser de ce lien pour retourner dans le sein de l'être infini : tel est l'objet de la philosophie ; mais l'âme ne parvient pas à son but dans ce monde. Lorsque, pendant cette vie, elle n'a pas travaillé à se dépouiller des vices, elle sera, après la mort du corps, réunie à des corps plus vils, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épurée.

CHAPITRE LXIII.

Des Péripatéticiens de cette époque.

Nous avons fait connoître les cinq premiers successeurs d'Aristote[1]. Le sixième a vécu au commencement de cette période. C'est DIODORE *de Tyr*, élève de Critolaüs. Il en est souvent question dans les Eglogues de Stobée et dans les ouvrages de Cicéron. Une vie honnête et commode, τὸ ἀμοχθήτως καὶ καλῶς, *vacare omni molestia cum honestate*, comme dit Cicéron[2] : tel fut, d'après Diodore, le souverain bien.

La rareté des écrits d'Aristote, et l'obscurité de son style, furent cause que les adhérens de sa philosophie trouvèrent une occupation suffisante à les copier et à les commenter, sans penser à donner à son système une plus grande extension. Il faut en excepter quelques-uns qui, mêlant cette philosophie à la doctrine de Platon, établirent une espèce de syncrétisme. Nous avons vu[3] que les écrits d'Aristote, portés à Rome avec la bibliothèque d'Apel-

[1] Théophraste, Straton de Lampsaque, Lycon de Troie, Ariston d'Iulis, Critolaüs de Phasèles.

[2] Acad. prior, lib. II, c. 42.

[3] Voy. vol. III, 263.

parfait, l'essence même dont a émané l'intelligence (νοῦς), qui est la seconde essence divine. Cette émanation s'est faite sans la volonté de Dieu, et, par conséquent, sans y opérer un changement. De cette essence, qu'ils appellent aussi *fils*, a émané l'âme. Telle est la fameuse trinité des Néo-Platoniciens.

Les âmes déchues habitent des corps qui leur servent de prisons. Elles tendent à se débarrasser de ce lien pour retourner dans le sein de l'être infini : tel est l'objet de la philosophie; mais l'âme ne parvient pas à son but dans ce monde. Lorsque, pendant cette vie, elle n'a pas travaillé à se dépouiller des vices, elle sera, après la mort du corps, réunie à des corps plus vils, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épurée.

CHAPITRE LXIII.

Des Péripatéticiens de cette époque.

Nous avons fait connoître les cinq premiers successeurs d'Aristote [1]. Le sixième a vécu au commencement de cette période. C'est DIODORE *de Tyr*, élève de Critolaüs. Il en est souvent question dans les Eglogues de Stobée et dans les ouvrages de Cicéron. Une vie honnête et commode, τὸ ἀμοχθήτως καὶ καλῶς, *vacare omni molestia cum honestate*, comme dit Cicéron [2] : tel fut, d'après Diodore, le souverain bien.

La rareté des écrits d'Aristote, et l'obscurité de son style, furent cause que les adhérens de sa philosophie trouvèrent une occupation suffisante à les copier et à les commenter, sans penser à donner à son système une plus grande extension. Il faut en excepter quelques-uns qui, mêlant cette philosophie à la doctrine de Platon, établirent une espèce de syncrétisme. Nous avons vu [3] que les écrits d'Aristote, portés à Rome avec la bibliothèque d'Apel-

[1] Théophraste, Straton de Lampsaque, Lycon de Troie, Ariston d'Iulis, Critolaüs de Phasèles.

[2] Acad. prior, lib. II, c. 42.

[3] Voy. vol. III, 263.

licon, avoient été mis en ordre et publiés, environ 80 ans avant J.-C., par ANDRONICUS *de Rhodes*, dixième[1] successeur d'Aristote. Ce philosophe a commenté plusieurs parties de ces écrits ; mais de ses ouvrages il ne nous est rien parvenu ; car le traité *des Passions*, περὶ Παθῶν, et la *Paraphrase des Ethiques de Nicomaque*, par Aristote, qui ont été publiés sous son nom, sont d'Andronic Calliste, dont nous parlerons au chap. C.

Le traité *des Passions* a été publié par *David Hœschel*, 1593, in-8°, sous le nom d'Andronicus de Rhodes ; ensuite ajouté aux éditions de la Paraphrase de 1617, 1679 et 1809.

La *Paraphrase des Ethiques de Nicomaque*, faussement attribuée à Andronic de Rhodes, a été publiée par *Daniel Heinsius*, Leide, 1607, in-4°, comme ouvrage anonyme (Incerti auctoris Paraphrasis, etc.), et ensuite sous le nom d'Andronic de Rhodes, avec une traduction par le même savant, et avec l'ouvrage des Passions, 1617, in-8°. Les deux ouvrages ont été réimprimés dans cette forme à Cambridge, 1679, in-8° (peu correctement), et Oxford, 1809, in-8°.

SOSIGÈNE *d'Alexandrie*, dont Jules-César se servit pour réformer le calendrier romain, étoit Péripatéticien : il a écrit un commentaire sur l'ouvrage d'Aristote du Ciel, lequel est perdu.

CRATIPPUS *de Mytilène* enseignoit la philosophie péripatéticienne dans sa ville natale, lorsque Pompée, fugitif après la bataille de Pharsale, y aborda avec un seul vaisseau. Le philosophe s'étant rendu

[1] Le successeur de Diodore avoit été Erymnæus. Les deux chefs de l'école entre celui-ci et Andronicus sont inconnus.

à son bord avec les principaux citoyens, Pompée l'aperçut, et, lui adressant la parole, se plaignit de l'injustice de la Providence. Cratippe le consola par des lieux communs. Cicéron, qui avoit connu ce philosophe à Ephèse, obtint pour lui de César le droit de cité romaine, et de l'Aréopage d'Athènes une chaire de philosophie. Pendant qu'il la professoit dans cette ville, l'orateur romain y envoya son fils. Brutus le vit aussi en passant par Athènes. Les lettres du premier en parlent beaucoup. Son traité *de la Divination par les Songes* est perdu.

NICOLAS *de Damas*, l'historien dont nous avons parlé, s'occupoit aussi de philosophie. Ses *Métaphrases de la Métaphysique* et de quelques autres écrits d'Aristote ne nous sont pas parvenues.

XÉNARQUE *de Seleucie*, contemporain de Nicolas de Damas, enseigna d'abord la philosophie dans sa ville natale, où Strabon fut son disciple; il se rendit ensuite à Alexandrie et à Athènes, finalement à Rome. Auguste en faisoit grand cas.

BOETHUS *de Sidon*, disciple d'Andronic de Rhodes, professa le péripatéticisme à Alexandrie, où Strabon, qui avoit laissé Xénarque à Seleucie, fut son auditeur. Boethus a écrit sur la *Nature de l'Ame*: cet ouvrage est perdu, aussi bien que celui que Porphyre composa, dans la suite, pour le réfuter.

ASPASIUS, célèbre Péripatéticien qui a écrit des *Commentaires sur les Ethiques Nicomachiennes d'Aristote*, doit avoir vécu environ 40 ans après

J.-C. : car Galien, qui a fleuri sous les Antonins, dit qu'il a entendu professer un de ses disciples.

Le Commentaire d'Aspasius sur les livres I, II, IV, VII et VIII, a été publié dans la Collection de Péripatéticiens d'Alde de 1536 (voy. Introd., p. L), et en latin, dans les Commentarii græcor. in Nicomachea de *J.-Bern. Felicianus*, Venise, 1541, in-fol. Ce traducteur ne reconnoît toutefois comme étant d'Aspasius que le commentaire aux livres VII et VIII. Voy. ce que nous en disons à l'art. Eustratius (chapitre XCIV).

Alexandre *d'Egées*, disciple de Xénocrate, et peut-être aussi de Sosigène[1], fut un des instituteurs de Néron. Quelques savans le regardent comme l'auteur des *Commentaires sur la Métaphysique* et *sur les Météores d'Aristote*, qui passent sous le nom d'Alexandre d'Aphrodisie.

Comme après Alexandre d'Egées il y a une lacune dans la liste des Péripatéticiens, nous ne croyons pas pouvoir la mieux remplir qu'en y plaçant un des Sotion dont il est question chez les anciens. Celui que nous avons en vue étoit contemporain de Tibère, mais postérieur à Sotion d'Alexandrie le jeune, qui a vécu sous Auguste et Tibère ; il est l'auteur de la *Corne d'Amalthée*, Κέρας Ἀμαλθείας, ou de ce recueil d'anecdotes ou historiettes qu'Aulugelle cite pour un trait piquant de la Vie de Démosthène[2]. Plutarque provoque aussi à son témoi-

[1] Nous verrons, à l'article d'Alexandre d'Aphrodisie, sur quoi se fonde cette supposition.

[2] Noct. Att., I, 8.

nage dans la Biographie d'Alexandre [1]. Il est probable que c'est ce même Sotion qui a écrit des *Mélanges sur les fleuves, les sources et les lacs qui offrent des phénomènes extraordinaires*, Σποράδη περὶ ποταμῶν καὶ κρηνῶν καὶ λίμνων παραδοξολογούμενα, dont il existe un fragment.

Ce qui reste de l'ouvrage de Sotion a été publié par *Henri Etienne*, dans son édition d'Aristote de mirabil. auscult., Paris, 1557, in-8°, et placé dans l'édition d'Aristote de Sylburg.

AMMONIUS *d'Alexandrie* [2], maître de Plutarque, professoit à Athènes, par ordre de Néron. Il imagina une espèce de syncrétisme entre le système du sage de Stagire et quelques dogmes de Platon et des Stoïciens : il est ainsi un des précurseurs du Néo-Platonisme.

ADRASTE *d'Aphrodisie*, au commencement du deuxième siècle, a écrit *sur la Suite des livres d'Aristote et sur sa philosophie*, Περὶ τῆς τάξεως τῶν Ἀριστοτέλους βιβλίων καὶ τῆς αὐτοῦ φιλοσοφίας, ouvrage auquel Simplicius se réfère. Il a aussi rédigé des commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote, qui sont perdus ; mais on croit qu'il en existe un ouvrage inédit, Περὶ Ἁρμονικῶν.

ALEXANDRE *d'Aphrodisie*, ville de la Carie, qui enseigna à Athènes ou à Alexandrie, au commen-

[1] Op. IV, p. 137 de l'édition de *Reiske*.

[2] Il ne faut confondre cet Ammonius ni avec Ammonius Saccas, le maître de Plotin, ni avec Ammonius d'Alexandrie, disciple de Proclus, qui a fleuri vers la fin du cinquième siècle.

cement du troisième siècle, par ordre de Septime-Sévère et de son fils, est regardé comme le restaurateur de la véritable doctrine d'Aristote. Il est le principal Péripatéticien, après le fondateur de cette école, dont il adopta le système dans toute sa pureté, sans y mêler, comme Alexandre d'Egées et ses disciples, les préceptes d'autres écoles. Il fut surnommé de préférence l'*Exégète*, et devint le chef d'une classe ou secte particulière d'interprètes des œuvres d'Aristote, qu'on désigna par l'épithète d'*Alexandrins*. Les principaux de ses ouvrages, dont il n'existe pas encore d'édition complète, sont des commentaires sur les écrits d'Aristote, publiés en diverses éditions, dans le seizième siècle et les suivans.

Du Destin et du libre arbitre, Περὶ Εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν. Ouvrage infiniment estimable, que l'auteur a adressé aux empereurs Septime-Sévère et Antonin Caracalla. Il y combat la doctrine des Stoïciens, comme contraire au libre arbitre, et destructive, par conséquent, de toute morale. Il le fait avec sagacité et clarté, et dit de très-bonnes choses sur la vertu et sur l'imputabilité des actions humaines. Cet ouvrage fait époque, et forme un singulier contraste avec l'esprit du siècle où il parut.

Victor Trincavelli fit le premier connoître cet ouvrage, en le joignant à son édition de Themistius que *Paul Manuce* imprima en 1534, in-fol. Il le réunit aussi à son édition des Questions naturelles d'Alexandre, qui parut à Venise en 1536;

in-fol. Il se trouve en latin dans l'édition de ces mêmes Questions, par *Jér.* et *J.-B. Bagolinus.*

Le traité du Destin seul fut réimprimé, plus correct et plus complet, en grec et en latin, Londres, 1658, in-12. Il se trouve aussi, avec de nouvelles corrections, dans le vol. III de *Grotii* Opera theolog., Amsterd. 1679, in-fol.

Commentaire sur le premier livre des premières Analytiques d'Aristote, Ὑπόμνημα εἰς τὸ ά τῶν προτέρων Ἀναλυτικῶν.

André d'Asola publia la *première* édition de ce Commentaire, à Venise, 1520, in-fol. L'année suivante, les héritiers de *Giunta* l'imprimèrent à Florence, in-4°. Une traduction latine, par *Jean-Bern. Felicianus*, parut à Venise, 1560, in-fol.

Commentaire (Ὑπόμνημα) *sur les huit livres des Topiques d'Aristote.*

Marc Musurus a publié ce Commentaire, chez *Alde l'ancien*, Venise, 1513 et 1526, in-fol. Une traduction latine par *Guill. Dorotheus*, qui parut pour la première fois en 1524, in-fol., à Venise, a été souvent réimprimée. En 1563, *Henri Scotus* imprima à Venise, in-fol., la traduction de *J.-B. Rasarius*, qui est préférable.

Commentaires (Ἀποσημειώσεις) *sur les Elenchi Sophistici d'Aristote.*

Hercule Gyrlandus a le premier fait imprimer cet ouvrage par *Alde*, 1520, in-fol. Les *Giunta* le réunirent à leur édition des Commentaires sur les Analytiques, de 1521. Une traduction latine de *Gasp. Marcellus* parut à Venise, 1546 et 1559, in-fol.

Commentaire sur les douze livres des Métaphysiques d'Aristote, inédit.

Jean-Genesius Sepulveda de Cordoue en a publié, à Rome, 1527, in-fol., une traduction latine qui a été réimprimée plusieurs fois.

Commentaire (Ὑπόμνημα) *sur l'ouvrage d'Aristote, des sens et des choses qui tombent sous les sens.*

François d'Asola a publié ce Commentaire à la suite de celui de Simplicius sur l'ouvrage de l'Ame d'Aristote, Venise, 1527, in-fol.

Commentaire (Ὑπόμνημα) *sur les quatre livres des Météores d'Aristote.* On doute que ce commentaire soit d'Alexandre, parce que l'auteur dit que Sosigène a été son maître; ce qui peut être vrai d'Alexandre d'Egées, mais ne peut être le cas pour notre philosophe.

La seule édition du texte grec de ce Commentaire est due à *François d'Asola*, qui l'a publiée à Venise, 1527, in-fol., à la suite du Commentaire de Jean Philoponus sur les livres de la Génération.

Il en existe une traduction latine d'*Alexandre Piccolomini*, Venise, 1540, in-fol. Elle a été souvent réimprimée.

Du Mélange (des corps), περὶ Μίξεως, dirigé contre le dogme des Stoïciens sur la pénétrabilité des corps.

Cet ouvrage a été imprimé avec le précédent. Il en a paru deux traductions latines, l'une par *Ange Caninius*, avec les Questions naturelles du même auteur, Venise, 1555, in-fol.; l'autre par *Jacq. Schegk*, Tubingue, 1540, in-4°.

De l'Ame, περὶ Ψυχῆς. Les deux livres de cet

ouvrage ne se font pas suite l'un à l'autre : ce sont deux traités particuliers sur le même sujet.

Pour les éditions voyez ci-dessus p. 158. Une traduction latine du premier livre, par *Jérome Donati*, parut à Venise, 1502, in-fol., et a été souvent réimprimée. *Ange Caninius* traduisit le second livre qu'il publia, avec le premier livre traduit par Donati, à la suite des Questions naturelles.

Questions naturelles, plus exactement *Propositions naturelles difficiles, et leurs solutions*, Φυσιχῶν σχολίων ἀποριῶν χαὶ λύσεων βιβλία δ'.

Cet ouvrage fut d'abord publié dans une traduction latine d'*Ange Politien*, Bâle, 1520, in-4°. Ensuite *Victor Trincavelli* donna la *première édition* du texte grec, Venise, 1536, in-fol. Une seconde traduction, de *Jérome* et de *Jean-Bapt. Bagolinus*, père et fils, parut à Venise, 1541, in-fol., et fut plusieurs fois réimprimée. Une troisième, de *Gentian Hervet*, parut à Bâle, 1548, in-8°. Une quatrième, de *Caninius*, avec les deux précédens ouvrages, Venise, 1555, in-fol.

Nous reviendrons sur Alexandre d'Aphrodisie, lorsqu'il sera question des médecins de cette période.

Aristocle *de Messana* en Sicile fut instituteur de l'empereur Septime-Sévère. Suidas cite les ouvrages suivans de ce Péripatéticien : *Question de savoir qui est plus grave d'Homère ou de Platon; de Sérapis;* une *Rhétorique;* une *Ethique* en dix livres; un ouvrage *de la Philosophie*, c'est-à-dire une histoire des philosophes, aussi en dix livres, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragmens.

Enfin un disciple de Jamblique, mais qui peut

encore avoir fleuri vers la fin de cette période, DEXIPPE, a écrit trois livres de *Questions sur les Catégories d'Aristote*; et plusieurs dialogues, dont l'un est intitulé : *Seleucus et Dexippe;* un autre : *de la Quantité*, etc.

Une traduction latine des *Questions*, par *J.-Bern. Felicien*, a paru à Venise, 1546 et 1566, in-fol., et à Paris, 1549, in-8°. Ce livre n'a jamais été imprimé en grec, aussi peu que les Dialogues.

CHAPITRE LXIV.

Des derniers Epicuriens.

Quoique la philosophie d'Epicure fût fort en vogue dans cette période, elle ne produisit pas un grand nombre d'écrivains, et pas un seul d'un rang bien distingué. En général, les adhérens d'Epicure ne s'écartèrent pas beaucoup de ses principes et de ceux de ses premiers disciples : ils préféroient pratiquer sa doctrine commode, plutôt que de se livrer à des spéculations pour la perfectionner et l'étendre. « Apud istos, dit Sénèque en parlant des Epicuriens [1], quidquid dicit Hermarchus, quicquid Metrodorus, ad unum refertur. Omnia, quæ quisquam in illo contubernio locutus est, unius ductu et auspiciis dicta sunt. » Eusèbe dit à peu près la même chose [2].

Nous allons passer en revue les Epicuriens de cette période, dont il est question dans les livres des anciens.

Apollodore, surnommé, on ne sait pourquoi, Κηποτύραννος, *le Tyran des jardins*, a fleuri un siècle avant notre ère. Il a écrit une foule de livres, et

[1] Epist. XXXIII.
[2] Præpar. Evang., XIV, c. 5.

entre autres une *Vie d'Epicure* citée par Diogène Laërce.

Son disciple fut ZÉNON *de Sidon* qui, selon le jugement du même historien, exprimoit aussi clairement ses idées qu'il pensoit bien [1]. Cicéron fréquenta les cours qu'il donnoit à Athènes. Il en parle dans ses ouvrages; il rapporte que Philon l'appeloit le coryphée des Epicuriens, et lui-même l'appelle leur prince. Il ajoute que Zénon parloit *distincte, graviter, ornate*; et regrette qu'un si beau génie ait soutenu une doctrine si peu solide et si inepte [2].

Ce grand écrivain et son ami Atticus avoient fréquenté, dans leur jeunesse, le disciple de Zénon, PHÆDRUS; il dit qu'avant de connoître Philon, Phædrus leur paroissoit un grand philosophe, mais ensuite ils l'ont toujours aimé comme un homme de bien, d'un caractère doux et complaisant [3]. Philon, dont il est ici question, est celui de Larisse, l'Académicien [4].

Cicéron connut aussi PATRON, le successeur de Phædrus, ainsi qu'un autre Epicurien, PHILISCUS, dont il n'est pas question dans ses ouvrages, mais qui lui adressa, pendant son exil, une *Lettre de consolation* que Dion Cassius nous a conservée [5]. Cicéron aimoit ces philosophes; mais il ne goûta pas

[1] Καὶ νοῆσαι καὶ ἑρμηνεῦσαι σαφής. DIOG. LAERT., VII, 35.
[2] De Nat. Deor., I, 21.
[3] Epist. XIII, 1.
[4] Voy. p. 198 de ce volume.
[5] Lib. XXXVIII, p. 70. Cette lettre a été publiée séparément, en latin, par *Jean Aurispa*, Paris, 1510, in-8°.

leur doctrine qui paroît avoir été le premier système philosophique qu'il connut. En général, et nous l'avons remarqué ailleurs [1], malgré le luxe et la corruption où les Romains se plongèrent vers la fin de la république, l'Epicuréisme n'eut pas beaucoup de partisans parmi les grands de Rome. Il paroît qu'une espèce de respect pour l'opinion publique les empêcha de le professer, quoiqu'ils en pratiquassent la morale. Le peuple de Rome, soit préjugé, soit tact naturel, haïssoit cette philosophie.

On nomme encore comme Epicuriens de cette période deux Ptolémée *d'Alexandrie*, surnommés, l'un Melas ou *le Noir*, l'autre Leucus ou *le Blond*; Démétrius *de Lacédémone*; deux Diogène, l'un *de Tarse*, l'autre *de Séleucie*, et Timagoras.

Le plus célèbre Epicurien du temps de Cicéron, fut Philodème *de Gadara* (en Cœlésyrie), qui vivoit à Rome. L'orateur le nomme [2] optimum virum, doctissimum hominem. Il en parle, sans toutefois le désigner par son nom, dans son discours contre Pison. Philodème étoit l'ami de ce sénateur : une telle liaison devoit déplaire à Cicéron; néanmoins, la manière dont il exprime son regret, prouve le cas qu'il faisoit de Philodème. « Est quidam Græcus qui cum isto vivit, homo, vere ut dicam (sic enim cognovi) humanus, sed tamdiu quamdiu cum aliis est aut ipse secum...... Græcus facilis et valde venustus, nimis pugnax contra senatorem populi ro-

[1] Hist. abrégée de la Littérature romaine, vol. II, p. 155.
[2] De Finib., II, 35.

mani esse noluit. Est autem hic de quo loquor, non philosophia solum, sed etiam literis, quod fere ceteros Epicureos negligere dicunt, perpolitus. Poema porro facit ita festivum, ita concinnum, ita elegans, nihil ut fieri possit argutius. » C'est sans doute aux épigrammes de Philodème que Cicéron fait allusion [1].

Dans les rouleaux de papyrus d'Herculanum, on a trouvé l'ouvrage de Philodème *sur la Musique*, dans le sens le plus étendu où cet art comprend la poésie; sa *Rhétorique*, et son *Traité des Vertus et des Vices*. On avoit espéré, qu'à l'aide de cette découverte on parviendroit enfin à mieux connoître la philosophie d'Epicure sur laquelle nous n'avons que des données si incomplètes; mais les fragmens qu'on a pu déchiffrer ont été de peu de secours pour cela [2].

Un fragment de la Rhétorique a été inséré dans les Antiquitates Herculanenses, vol. V, p. 721. M. *Charles Rosini* a publié les fragmens du traité de la Musique, dans le vol. I des Herculanensia volumina, et M. *de Murr* les a fait imprimer séparément, avec une traduction allemande, Berlin, 1806, in-4°.

Le dernier Epicurien fut SYRON ou SCIRON, le maître de Virgile et de Varius : avec lui l'Epicurisme, comme système de philosophie, paroît s'être éteint.

[1] Voy. vol. IV, p. 47.

[2] Voy. les Mélanges de critique et de philologie de *Chardon la Rochette*, vol. I, p. 196.

CHAPITRE LXV.

Des Stoïciens depuis Panætius, et sous les empereurs romains.

Aucune secte ne jouit, dans cette période, d'une considération égale à celle dont furent environnés les Stoïciens, et ils la méritoient. « Il n'y a jamais eu de secte, dit *Montesquieu* [1], dont les principes fussent plus dignes de l'homme, et plus propres à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; et si je pouvois un moment cesser de penser que je suis chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la destruction de la secte de Zénon au nombre des malheurs du genre humain. Elle n'outroit que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris des plaisirs et de la douleur. Elle seule savoit faire les citoyens; elle seule faisoit les grands hommes; elle seule faisoit les grands empereurs. Pendant que les Stoïciens regardoient comme une chose vaine les richesses, les grandeurs humaines, la douleur, les chagrins, les plaisirs, ils n'étoient occupés qu'à travailler au bonheur des hommes, à exercer les devoirs de la société; il sembloit qu'ils regardassent cet esprit sacré qu'ils croyoient être

[1] Esprit des Lois, XXVII, 10.

en eux-mêmes, comme une espèce de providence favorable qui veilloit sur le genre humain. Nés pour la société, ils croyoient tous que leur destin étoit de travailler pour elle : d'autant moins à charge que leurs récompenses étoient toutes en eux-mêmes, qu'heureux par leur philosophie seule, il sembloit que le seul bonheur des autres pût augmenter le leur. »

La philosophie du Portique fut connue à Rome, vers l'an 140 avant J.-C., par Panætius de Rhodes.

PANÆTIUS *de Rhodes* étoit issu d'une famille distinguée de cette république, la seule de la Grèce qui, à cette époque, se fût maintenue dans une entière indépendance. Après avoir passé quelque temps à Pergame où, selon toutes les apparences, il prit des leçons de Cratès de Malles, il se rendit à Athènes. Diogène le Stoïcien, Carnéade l'Académicien, et Critolaüs le Péripatéticien, tenoient dans cette ville des écoles célèbres. Il est probable que Panætius les fréquenta toutes ; mais il prit encore des leçons particulières de Polemon le Périégète. Panætius se décida pour la doctrine du Portique, et s'attacha à Antipater de Tarse. Il fit à Athènes un séjour de plusieurs années, et se rendit de là dans sa ville natale où il ouvrit une école. Il acquit bientôt une si grande réputation que la jeunesse de Rome, avide d'instruction et accoutumée jusqu'alors de la trouver à Athènes, se partagea entre cette ville et Rhodes. Scipion l'Africain ayant entendu notre philosophe, conçut une si grande es-

time pour son caractère et pour ses talens, qu'il voulut se l'attacher pour la vie. Panætius consentit à résigner son école entre les mains de Posidonius, et à suivre Scipion en Asie et à Rome. Il passa dans cette capitale plusieurs années de sa vie, honoré de l'amitié du protecteur qui l'y avoit conduit, ainsi que de celle de C. Lælius le Sage, et de l'historien Polybe; il y fonda même une espèce d'ordre, composé de Stoïciens qui vivoient en communauté; mais Antipater, quatrième successeur de Zénon [1] étant mort, et Panætius ayant été désigné pour le remplacer, il répondit à cet appel et alla professer à Athènes la philosophie du Portique.

Panætius fit un changement dans la méthode des Stoïciens. Les disciples de Zénon, au lieu d'user sobrement des paradoxes de leur maître, comme la prudence le leur ordonnoit, s'étoient plu à les multiplier, et à en faire, pour ainsi dire, les mots de ralliement de leur secte : ils s'étoient livrés à toutes les subtilités de la dialectique et à toutes les profondeurs de la métaphysique, sans faire attention qu'ainsi ils rendoient la vérité inabordable au commun des hommes. Panætius sentit cet inconvénient, en comparant l'aridité et la rudesse des écrits publiés par les principaux Stoïciens, à l'élégance et au style insinuant de ceux de l'ancienne Académie et du Lycée. Il résolut d'abandonner une méthode qui lui présentoit tant d'inconvéniens.

[1] Cléanthe, Chrysippe et Diogène le Babylonien avoient été les trois premiers.

Sénèque en cite ce mot : Tu reconnoîtras que tu es dégagé de toutes les viles passions, lorsque tu seras parvenu à ne demander aux dieux que ce que tu pourras leur demander publiquement [1].

POSIDONIUS *d'Apamée* en Syrie, disciple de Panætius, est surnommé *de Rhodes*, parce qu'il enseignoit dans cette ville où Pompée et Cicéron furent du nombre de ses auditeurs : on l'appelle aussi *le Jeune*, pour le distinguer du Stoïcien de la période précédente [2]. Il étoit très-considéré dans sa patrie où il remplit les fonctions de prytane qui étoit la magistrature suprême. Il vint à Rome, l'an 702 de cette ville, 52 avant J.-C., et mourut à l'âge de quatre-vingt deux ans. On cite ses traités *de la Nature*; *des Dieux*; *de la Divination*; *du Destin*; *des Héros et des Démons*; *du Monde*; son ouvrage *des Offices* et d'autres.

Posidonius ne s'est pas seulement occupé de philosophie ; nous avons vu qu'il a écrit un ouvrage historique fort important [3]. Nous parlerons ailleurs de ses travaux en mathématiques. Strabon nous apprend qu'il avoit de vastes connoissances géographiques, fruits de ses voyages. Cet écrivain le cite souvent dans les morceaux qu'il en rapporte : « Nous y apercevons sans peine, dit un écrivain moderne [4], cet art de parer la science des ornemens de la rhé-

[1] SENEC. Epist. X.
[2] Voy. vol. III, p. 334.
[3] Voy. vol. IV, p. 76.
[4] VISCONTI, Iconogr. grecque, vol. I, p. 208 de l'édition in-4°.

torique, ce style spirituel et brillant que Pline s'est efforcé d'imiter, et que Sénèque, Stoïcien comme Posidonius, a porté jusqu'à l'affectation. »

Les fragmens de Posidonius ont été recueillis et expliqués par MM. *J. Bake* et *Dan. Wyttenbach,* sous le titre de Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, Leide, 1810, in-8°.

ATHÉNODORE *de Tarse, fils de Sandon*, qualité par laquelle on le distingue des autres écrivains du même nom, étoit né à Cana, près de la capitale de la Cilicie, et jouit à Rome d'une grande considération. Il connut Posidonius à Rhodes et fut peut-être son disciple. Il fit un voyage en Arabie, car Strabon, qui l'a personnellement connu, se réfère à ce qu'il lui avoit raconté de Pétra, capitale des Nabatéens [1]. Il enseigna la philosophie à Apollonie en Epire où Octavien étudia sous lui. Il suivit ce jeune ambitieux à Rome, et guida souvent ses démarches par de sages conseils. D'après Lucien [2], il fut aussi le Mentor de Tibère, ce qui seroit possible, vu qu'il parvint à l'âge de quatre-vingt-deux ans, si nous ne savions qu'il n'étoit plus à Rome à l'époque où Mécène détourna Auguste de renoncer à l'empire : car, dans le discours que ce courtisan prononça à cette occasion, il loue Athénodore comme un absent [3] Le philosophe se rendit à Tarse et devint le législateur de cette petite répu-

[1] XVI, c. 4. (Ed. *Tzsch.*, vol. VI, p. 442.)
[2] In Macrob.
[3] DIO CASS., p. 598. ZOSIM., c. 6.

blique. Long-temps après sa mort sa mémoire y étoit encore chérie ; et on lui adressoit des sacrifices comme à un être surnaturel.

Athénodore composa un traité *des Catégories*, dirigé contre les divisions d'Aristote, et divers ouvrages de dialectique. Il rédigea aussi un traité *sur les Offices* dont Sénèque cite des fragmens. Cicéron parle de son ouvrage *sur la Noblesse* ; Athénée de celui *sur le Travail et le Délassement*. Diogène cite son traité *sur la Divination* et son *Histoire de Tarse*. Tout celà est perdu [1].

JASON *de Nyse*, fils de Ménécrate et d'une fille de Posidonius, succéda à son grand'père dans la direction de l'école de Rhodes. Ses ouvrages ne nous sont pas parvenus.

Le système Stoïcien jouit d'une grande faveur à Rome, surtout après la perte de la liberté. « Ce système, avons-nous dit ailleurs [2], offroit une espèce d'appui à la vertu contre les coups du sort qui la menaçoient, et une consolation contre les calamités qui affligeoient l'état. Il est le seul de tous les systèmes inventés par les Grecs, qui ait été perfectionné par les Romains, et appliqué d'une manière utile à la vie commune. » Mais ici nous ne nous occupons que des Grecs ou de ceux qui ont écrit en grec. Du nombre des derniers fut M. Ju-

1 Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages d'Athénodore, par l'abbé *Sevin*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XIII, p. 50.

2 Hist. abrégée de la Littér. romaine, vol. II, p. 428.

NIUS BRUTUS, qui par son fanatisme perdit Rome, en voulant lui rendre une liberté dont elle ne savoit plus jouir. Il ne nous reste rien des ouvrages philosophiques de Brutus ; quant aux *Lettres* qu'il a écrites, dit-on, en langue grecque, à l'époque de la guerre de Dolabella, elles sont peut-être la production de quelque sophiste ; néanmoins, comme elles sont toutes adressées à des villes de l'Asie-Mineure et des environs, il se pourroit que quelqu'un ait eu l'idée de les rassembler en un recueil ; mais ce qui est indubitable c'est que les réponses qui sont ajoutées ont été fabriquées par l'auteur du recueil qui se donne le nom de MITHRIDATE, cousin du roi Mithridate : c'est sans doute un nom fictif ; on ne sauroit pas même l'appliquer à un nom historique quelconque, car le célèbre Mithridate étoit mort depuis vingt ans à l'époque où ces lettres furent écrites.

Ces lettres supposées se trouvent dans les collections épistolaires d'*Alde*, de *Cujas* et de *Henri Etienne ;* mais dans cette dernière sans la préface du prétendu Mithridate.

CHÆREMON *d'Alexandrie* accompagna Ælius Gallus dans son voyage d'Egypte, et fut chargé de l'administration de la bibliothèque du Sérapium ; il est le premier bibliothécaire de cet établissement que nous trouvons après Aristonyme. Appelé à Rome pour présider à l'éducation de Néron, il partagea ce soin avec le Péripatéticien Alexandre d'Egées. Il étoit philosophe et historien et paroît

avoir été revêtu de la charge de Ἱερογραμματεὺς, conservateur ou interprète des écritures sacrées. Ses travaux historiques embrassoient les antiquités sacrées et profanes de l'Egypte. Il a écrit un ouvrage *sur les Hiéroglyphes* qui, malheureusement, n'existe plus. Il est l'auteur d'un des deux systèmes sur la religion des Egyptiens, entre lesquels les anciens se partageoient, de celui qu'on peut appeler le système matérialiste. D'après lui, cette religion n'étoit autre chose qu'une physique sacrée dans laquelle les *mondes visibles* (ὁρώμενοι κόσμοι) jouoient le principal rôle, tandis que, d'après Jamblique, les Egyptiens reconnoissoient une intelligence suprême et absolue. Peut-être ces deux philosophes avoient-ils raison : ils parloient d'époques différentes [1].

Phurnutus ou Annæus Cornutus, né à Leptis en Afrique, vivoit à Rome du temps de Néron. Son surnom d'Annæus paroît indiquer qu'il étoit un affranchi de la famille des Sénèque. Il fut le maître de Perse et de Lucain ; le premier lui légua sa bibliothèque en mourant. L'an 66, Néron, qu'il avoit offensé en parlant avec dédain de ses productions littéraires, le relégua dans une île.

Phurnutus composa des tragédies et un grand nombre d'ouvrages dont un seul nous reste. C'est une *Théorie de la nature des Dieux*, Θεωρία περὶ τῆς τῶν Θεῶν φύσεως, ou, comme l'intitule un autre manuscrit, un traité *des Allégories*, περὶ Ἀλληγοριῶν. En

[1] Voy. *Creuzer*, Symbolik und Mythologie der alten Vœlker. Zweyte Ausgabe, vol. I, p. 383.

effet, Cornutus explique dans cet ouvrage la mythologie grecque par l'allégorie et la physique.

Alde l'ancien a le premier publié cet ouvrage dans sa Collection de Fabulistes. On le trouve, avec la traduction de *Conr. Clauser,* dans l'édition de Paléphate qui a paru à Bâle, 1543, in-8°. La meilleure édition est celle de *Thom. Gale,* qui a placé les Allégories dans ses Scriptores hist. poet. *Villoison* a laissé un Apparatus complet pour une nouvelle édition de cet ouvrage : son travail se trouve à la Bibliothèque royale de France.

EUPHRATE, né en Egypte, est surnommé *le Syrien*, à cause du long séjour qu'il a fait en Syrie. Ce fut en effet dans cette province qu'il se retira, lorsque Vespasien ordonna à tous les philosophes de quitter l'Italie. Ce fut là que Pline le jeune le connut et s'attacha à lui. Il retourna ensuite à Rome où il vécut dans l'intimité de ce littérateur et parvint à la faveur de Trajan. La dixième lettre de Pline renferme un éloge pompeux du philosophe égyptien. On y vante son urbanité, son éloquence, la gravité de ses discours, tempérée par les grâces ; la noblesse de sa taille, la beauté de sa figure, la pureté de ses moeurs n'y sont pas oubliées. Arrien ou Epictète loue également son éloquence, tandis qu'Apollonius de Tyane lui reproche dans ses lettres d'avoir été un vil flatteur aimant l'argent et le faste. Il est évident que le thaumaturge s'est laissé emporter par la passion : il peut pourtant avoir raison sur un point : c'est que le philosophe aimoit un peu trop la cour, pour un Stoïcien. Euphrate

dégoûté de la vie, la termina par du poison, sous le règne d'Adrien.

Caius Musonius Rufus, chevalier romain, né en Toscane, est moins célèbre par les recherches philosophiques auxquelles il se livra, que pour la gloire qu'il eut de former un disciple tel qu'Epictète. Exilé par Néron, il fut rappelé par Vespasien. Tacite parle de ce philosophe sur un ton qui fait penser qu'il voyoit en lui plutôt un bavard qu'un sage. Il l'appelle une espèce de philosophe qui se piquoit de stoïcisme [1].

Musonius paroît avoir peu écrit lui-même, mais un de ses disciples, le grammairien *Asinius Pollio* qui a vécu du temps d'Adrien, a recueilli ses discours, et Stobée, qui cite souvent Musonius Rufus, paroît avoir eu sous les yeux la collection de Pollion, d'où il rapporte des morceaux sur les Vêtemens, sur l'Amitié, des extraits de son livre sur l'Amour physique, sur les Alimens, sur les questions de savoir si les rois doivent s'occuper de philosophie, si le mariage est un empêchement à la philosophie, etc. Indépendamment de ces fragmens de Musonius, conservés par Stobée, nous en avons d'un ouvrage dans lequel il traitoit trois questions: 1° de savoir s'il faut donner une même éducation aux deux sexes; 2° s'il convient que les femmes s'occupent de philosophie, et 3° s'il faut cumuler les démonstrations d'une thèse philosophique. Les

1 Studium philosophiæ et placita Stoicorum æmulatus. Tac. Hist., III, 81.

deux premières questions sont décidées affirmativement, la dernière est résolue négativement. Parmi les lettres d'Apollonius de Tyane il y en a aussi de Musonius.

Ces fragmens ont été publiés par *Dan. Wyttenbach*, dans le vol. I de sa Philomathia.

Trois noms qui ont illustré la fin du premier siècle et le siècle suivant, réclament ici des articles plus détaillés, comme appartenant aux philosophes les plus célèbres du Portique. Ce sont Epictète, Arrien et Marc-Aurèle.

Epictète naquit environ 50 ans avant J.-C. à Hiéropolis en Phrygie, avec un corps foible et maladif, et une âme forte et libre, dans l'état d'esclavage. Epaphrodite, un des affranchis de Néron et son maître de plaisirs, le fit instruire à Rome par Musonius Rufus, et lui donna ensuite la liberté. A l'exemple de Socrate et de Diogène, les deux sages qu'il avoit pris pour modèles, il voulut alors professer la philosophie dans les places publiques où le peuple se rassembloit. Cette tentative ne lui réussit pas; le peuple de Rome n'étoit pas placé à un degré de civilisation qui pût lui faire prendre plaisir à des dissertations philosophiques et morales; d'ailleurs Epictète n'avoit ni la force physique ni le talent pour s'emparer de l'attention de la multitude. Injurié et maltraité de coups, il jugea prudent de se retirer dans une école pour donner des instructions à un auditoire plus docile et plus borné. Domitien

ayant chassé tous les philosophes, notre Stoïcien se réfugia à Nicopolis en Epire, et y établit une école où la jeunesse romaine se rendit en foule. Il mourut vers 117.

La doctrine d'Epictète étoit simple comme son caractère. Libre de toute prétention à paroître ce qu'il n'étoit pas, il évita dans ses discours tout ce qui pouvoit servir à un vain ornement. Vivre conformément à la nature, et regarder comme une loi inviolable tout ce que la voix de la conscience prescrit; telle étoit la morale d'Epictète : il la renfermoit dans ces trois mots : ἀνέχου καὶ ἀπέχου· supporte ce qu'il faut supporter, abstiens-toi de ce qu'il faut te refuser [1].

Epictète pratiquoit ce qu'il enseignoit; il a été dans ses principes et dans sa conduite le plus parfait modèle d'un Stoïcien. La pauvreté dans laquelle il vécut, bien loin d'être affectée, étoit une suite de son système d'après lequel toute la philosophie consistoit dans l'art de souffrir et de réprimer ses désirs. Il fut bon et humain ; sévère envers lui-même, il supportoit avec patience les foiblesses des autres.

Il n'existe aucun ouvrage d'Epictète. Le *Manuel*, Ἐγχειρίδιον, qui porte son nom, a été rédigé par Arrien, son disciple. Ce livre qui contient, en abrégé, le système entier de ce philosophe, ayant été le manuel des Stoïciens de tous les siècles, et une des lectures favorites de tous les hommes qui

[1] Voy. AULUGELLE, Noct. Att., XVIII, c. 19.

aimoient à s'occuper de la morale, parmi les chrétiens aussi bien que parmi les païens, il s'y est glissé une quantité de notes marginales et d'interpolations.

« Quoique Stoïcien, dit un écrivain françois [a], Epictète n'eut, il faut l'avouer, ni la jactance, ni l'aspérité des gens de sa secte. La vertu qu'il prisoit le plus étoit la modestie. «« Si tu sais te contenter de peu, ne va pas t'en vanter; si tu ne bois que de l'eau, ne l'affecte point en public; si tu t'exerces à quelque travail pénible, que ce soit en particulier. »» Il faisoit peu de cas des ornemens de l'éloquence, et leur préféroit une diction simple, grave et nerveuse. Il plaignoit les grands de leur orgueil: «« L'intérêt seul, disoit-il, nous dicte le respect que nous feignons pour eux, ils sont comme les ânes qu'on étrille pour en tirer service. »» Il définissoit la Fortune, une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets. «« C'est commencer à être sage, ajoutoit-il, que de n'accuser que soi de ses malheurs; mais c'est l'être au plus haut degré, que de n'en accuser ni soi ni les autres. »» Ennemi d'Epicure et de sa doctrine, il admiroit Socrate, et nous a laissé du vrai Cynique un magnifique tableau. Au rebours de beaucoup de philosophes, il faisoit grand cas de la propreté, mais regardoit le luxe comme la source de tous les maux. Il ne vouloit point qu'on allât consulter l'oracle quand il étoit question de défendre un ami; mais il soutenoit que le sage seul connoît la véritable amitié, parce que lui seul sait

[a] Biographie universelle ancienne et moderne.

discerner le bon du mauvais. Quoique pauvre, il prit chez lui l'enfant d'un de ses amis qui l'avoit exposé par indigence. Il rappela à la raison un autre homme qui avoit résolu de se laisser mourir de faim, ce qui semble indiquer qu'il n'approuvoit pas le suicide. Au contraire, il estimoit par-dessus tout la constance et la fermeté. « « Ce ne sont pas les choses, dit-il, qui nous font du mal, mais bien l'opinion que nous nous en formons » ».... Epictète, par suite de ses principes, fit toute sa vie la guerre à l'opinion. Toute sa doctrine se réduit à ce point : parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions ; les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières ; mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. Ἀνέχου καὶ ἀπέχου, dit Epictète ; *sustine et abstine ;* supportez les peines et fuyez les plaisirs. C'est là son grand précepte. Il est beau, mais difficile à suivre. Malgré son indigence, Epictète jouit toute sa vie, et plus encore après sa mort, de la considération publique. Lucien en fournit une preuve plaisante. Il rapporte que, de son temps, certain imbécille paya trois mille drachmes la lampe de terre qui avoit appartenu à ce philosophe, persuadé qu'en écrivant à la lueur de cette lampe, il recevroit de doctes inspirations. »

Il existe deux Paraphrases du Manuel d'Epictète, arrangées à l'usage des chrétiens, l'une par S^{t}. Nil, qui a vécu au cinquième siècle ; l'autre par un in-

connu. Dans l'une et l'autre on a conservé, autant que possible, le texte de l'original, auquel on a seulement fait les changemens nécessaires pour des lecteurs chrétiens.

Flavius Arrien, dont nous avons parlé à l'article des historiens, fut le disciple chéri d'Epictète. Non seulement il rédigea le *Manuel* dont il vient d'être question, mais il mit aussi par écrit les entretiens de son maître. De cet ouvrage, intitulé Διατριβαὶ Ἐπικτήτου, *Dissertations philosophiques d'Epictète*, en huit livres, il ne nous reste que les quatre premiers. Arrien dit, dans sa préface, qu'autant qu'il lui a été possible il a conservé mot à mot les discours de son maître, pour garder le souvenir de ses pensées et de sa manière de s'exprimer: c'est donc un monument véritable de la philosophie d'Epictète, et un des plus précieux restes de l'antiquité. Les matières y sont traitées séparément, et se suivent sans transitions. Souvent un entretien commence par ces mots: Il dit, il demanda. Voici les intitulés des premiers chapitres du premier livre, intitulés par lesquels les éditeurs ont tâché de séparer ces matières et de mettre quelque ordre dans l'ensemble: 1° Des choses qui sont ou ne sont pas en notre pouvoir; 2° de quelle manière on peut sauver sa personne; 3° de quelle manière le théorème que Dieu est le père des hommes, est la base de toute philosophie; 4° des progrès moraux; 5° réfutation d'une thèse des Académiciens; 6° de la providence; 7° de l'usage de diverses sortes d'ar-

gumens; 8° que la force n'est pas sans danger entre les mains des ignorans; 9° comment on peut, de la connoissance de Dieu, passer à d'autres sciences; 10° contre ceux qui, à Rome, courent après les places; 11° de l'amour pour nos parens, nos enfans, notre femme, etc.; 12° de la tranquillité d'ame; 13° comment nos actions peuvent être rendues agréables aux Dieux; 14° que Dieu voit tout; 15° ce qu'apprend la philosophie; 16° de la providence; 17° de la nécessité de la logique; 18° qu'il ne faut pas se mettre en colère contre ceux qui pèchent; 19° comment il faut se conduire envers les tyrans, etc.

Le style de ces entretiens ou dissertations est simple; son énergie dégénère quelquefois en une espèce de rudesse.

Deux autres ouvrages d'Arrien ont péri. L'un en douze livres, étoit intitulé *Discours familiers d'Epictète*, Ὁμιλίαι Ἐπικτήτου, l'autre, *de la Vie et de la mort d'Epictète*, Περὶ τοῦ βίου τοῦ Ἐπικτήτου καὶ τῆς αὐτοῦ τελευτῆς. Deux morceaux météorologiques que Jean de Stobée a conservés sous le nom d'Arrien, sont probablement de notre philosophe[1].

1°. *Editions du Manuel d'Epictète.*

Ange Politien fit une traduction du *Manuel d'Epictète*, qui parut à Rome sans nom d'imprimeur, avec sa traduction d'Hérodien, en 1493; ensuite, par les soins de *Phil. Beroald*, à la suite de Censorinus, Bologne, 1496, in-fol. Elle fut ensuite souvent réimprimée.

[1] Nous en parlerons au chap. LXIX.

Cinq éditions du texte grec ont servi d'original aux subséquentes :

1°. Venise, chez les frères *Sabio*, 1528, in-4°, avec le commentaire de Simplicius, qui seul est nommé sur le titre : aussi le texte est-il amalgamé avec le commentaire, et incomplet.

2°. Nuremberg, 1529, in-8°, chez *J. Petrejus*, par lequel *Grégoire Hoffmann*, dit *Haloander*, a fait imprimer le texte d'après un manuscrit : c'est la première édition complète. La traduction de Politien y est jointe. *André Cratander* réimprima cette édition, Bâle, 1531, in-8°.

3°. Venise, 1535, in-8°, chez *Zanetti*, publiée par *Victor Trincavelli*. Elle porte le titre d'Ἀῤῥιάνου Ἐπικτήτος, et renferme aussi les Dissertations. On peut la regarder, aussi bien que les éditions antérieures, comme une édition *princeps*, parce qu'elle fut imprimée sur manuscrit. Les éditions du Manuel qui ont paru à Paris, chez Néobarius, 1540, in-4°, et avec corrections de *Jacques Toussain*, 1552 (ainsi après sa mort, arrivée en 1547), et pour la seconde fois en 1567, in-4°, éditions très-rares, doivent être des copies de celle de Hoffmann ou de celle de Trincavelli.

4°. Strasbourg, par *Thom. Kirchbauer*, dit *Naogeorgius*, 1554, in-8°. Kirchbauer a pris pour base l'édition de 1529, ou, ce qui est la même chose, celle de 1531 ; il a cependant corrigé le texte d'après la traduction très-exacte de Politien, quelquefois aussi par conjecture. Il n'avoit pas de manuscrit.

5°. Bâle, chez *J. Oporin*, 1554, in-4°, en tête des Dissertations, quoique celles-ci soient nommées les premières sur le titre. L'éditeur, qui s'est nommé au bas de la dédicace, est *Sébast. Sigmar à Schlüsselberg*, conseiller intime de Ferdinand, roi des Romains. C'est une répétition de l'édition de Trincavelli ; mais, en marge du Manuel, il y a des variantes tirées des éditions de 1528 et 1531, ainsi que de la version de Politien. Quelques-unes doivent leur existence à des conjectures. Cette édition Bâloise fut copiée à Salamanque, 1555, in-8°, par les soins de *Jacq. Ferandus*.

Ces cinq éditions ont été la base de celle de *Jérome Wolf*. Ce savant avoit rédigé une nouvelle traduction du Manuel d'Epictète, de la Table de Cébès, des Dissertations d'Arrien, et du Commentaire de Simplicius sur le Manuel (dont il sera question dans notre chap. XCIV). Il envoya sa traduction du Manuel et de Cébès à l'imprimeur J. Oporinus à Bâle; mais celui-ci y joignit le texte de l'édition qu'il avoit exécutée en 1554 : ainsi prit naissance la première édition de J. Wolf, qui parut en 1561, in-8°. Le bibliothécaire d'Augsbourg se décida alors à s'occuper d'une nouvelle récension du texte, qu'il composa, sans manuscrit, par le moyen des cinq éditions antérieures. Ainsi parut sa seconde édition en 3 tomes in-8°, formant un seul volume, et renfermant le texte du Manuel d'Epictète et du Tableau de Cébès, la traduction de ces deux ouvrages, ainsi que des Dissertations d'Arrien et du Commentaire de Simplicius, avec des notes. Il divisa le Manuel en 79 chapitres. Le frontispice ne porte pas de date; mais à la fin du second volume on lit celle de 1563. L'édition de Wolf a été réimprimée à Cologne en 1595, de manière cependant qu'on y a ajouté le texte des Dissertations; à Cambridge, en 1655, et, très-incorrectement, à Londres, en 1670. Son texte, ou celui de l'édition de Bâle de 1554, a été reçu par les éditeurs suivans, jusqu'au temps de Dan. Heinsius.

Plantin donna plusieurs éditions du Manuel, dans lesquelles il suivit, à la vérité, le texte de l'édition de Bâle de 1554, mais adopta la division de Wolf et sa version. Elles parurent à Anvers, 1578 et 1585, in-16, et furent copiées par Rapheleng, à Leide, 1607 et 1616, in-32, et avec les notes de *J.-Dan. Snecanus*, Leide, par J. Maire, 1634, in-32.

Le texte de 1554 fut aussi suivi dans l'édition que J. Tornaesius imprima à Lyon, 1589, in-12, sous le titre de Thesaurus philosophiæ moralis. On y trouve, outre le Manuel et Cébès, les Caractères de Théophraste et les fragmens des Pythagoriciens.

Ce texte se trouve aussi, accompagné de la traduction

d'*Ange Politien*, dans l'édition incorrecte qu'Eustathe Vignon imprima à Lyon, 1594, in-8°. Cette édition fut rafraîchie par de nouveaux frontispices, en 1595 et 1600.

Une marche différente fut suivie par *Dan. Heinsius*, qui se servit de l'édition de 1528, dont il compléta le texte à l'aide d'un manuscrit; il le gâta aussi par des conjectures malheureuses. Il adopta la version de Wolf. Son édition, sur le frontispice de laquelle il ne se nomme pas, parut à Leide, chez Maire, 1640, in-4°, et on y ajouta, avec un titre particulier, le commentaire prolixe de *Cl. Saumaise*, sur une très-petite partie du texte.

Les éditions suivantes dérivèrent plus ou moins de celle de 1640, savoir :

Leide, chez Maire, 1646 et 1651, in-32;
Rotterdam, chez Arn. Leers, 1654;
Helmstædt, 1655, in-12;
Celle, 1660, in-12;
Hanovre, 1662, in-12;
Leide, chez Gaasbeck, 1670, in-32;
Amsterdam, chez H. et Th. Boom, 1670, in-24.

L'édition de *Méric Casaubon*, Londres, 1659, in-8°. On y trouve, pour la première fois, l'ancienne paraphrase grecque.

Les éditions d'*Abr. Berkel*, savoir, Leide, 1670, in-8°, et Delft, 1683, in-8°, ainsi que les prétendues éditions de *Nic. Blancard*, Amst. 1683, in-8°, et de *Jean-Gasp. Schrœder*, Delft, 1723, qui ne sont autre chose que des réimpressions de la seconde de Berkel.

L'édition de *H. Aldrich*, Oxford, 1707, in-8° et in-4°.

L'édition d'*Ed. Ivie*, Oxford, 1715, 1723 et 1804, in-8°.

L'édition de *Marc Meibom* mérite que nous en disions davantage. Ce savant avoit fait une nouvelle récension du texte et une traduction du Manuel, qui furent imprimés aux frais du roi de Danemarck, pendant que Meibom étoit dans ce pays. Il emporta toute l'édition en Hollande, et la conserva jusqu'à sa mort, qui arriva une quarantaine d'années après,

en 1711. Les exemplaires ayant alors été vendus à un libraire, celui-ci pria *Adrien Reland* de les publier avec les matériaux qui s'étoient trouvés dans les papiers de Meibom, nommément avec des notes de Saumaise et les variantes d'un manuscrit de Copenhague, que Meibom n'avoit connu qu'après coup. Cette édition, ainsi enrichie, parut à Utrecht, 1711, in-4°. Le texte y est divisé en 50 chapitres.

Les éditions de *Jos. Simpson*, Oxford, 1739, in-8°; et Londres, 1744, 1758, 1762, in-8°.

Jean Upton donna une nouvelle récension du texte, à l'aide de deux manuscrits. Elle parut à Londres, 1741, 2 vol. in-4°.

Une nouvelle époque commence avec les éditions de *Chr. Théoph. Heyne*, qui parurent à Dresde, 1756, et de nouveau en 1776. Le texte de ces éditions est corrigé, d'après les règles d'une bonne critique, à l'aide de toutes les éditions existantes, des variantes qui se trouvent dans quelques-unes, du Manuel de St. Nil que Suarez avoit publié en 1673, et qui fournit beaucoup de corrections, négligées par les anciens éditeurs; enfin, d'un manuscrit de la bibliothèque de Dresde.

Lefebvre de Villebrune ne connoissoit pas la meilleure édition du Manuel d'Epictète, celle de Heyne, lorsqu'il donna la sienne, Paris, 1782, in-18. Il a conféré superficiellement, et sans critique, six manuscrits. Son édition, enrichie d'une traduction françoise, fut réimprimée en 1783 et 1794, in-18.

Les éditions que *Bodoni*, à Parme, a imprimées en 1793, in-4° et in-12, sont des monumens typographiques, mais n'ont aucun autre mérite.

Après Heyne, c'est M. *J. Schweighæuser* qui a bien mérité du Manuel. Ce savant en a donné, en 1798, presqu'à la fois, quatre éditions. L'une fait partie du troisième volume de son édition des œuvres philosophiques d'Arrien et de ses *Epicteteæ philosophiæ monumenta*. Pour ne pas augmenter le nombre de volumes de cette collection, il s'est contenté d'y faire réimprimer le texte et la traduction de l'édition d'*Upton*, en

y joignant seulement un choix de variantes tirées en partie des éditions de *Meibom*, *Heyne* et *Lefebvre de Villebrune*. M. *Schweighæuser* réserva ainsi à une édition particulière, son grand travail critique sur un ouvrage dont le texte a été d'autant plus corrompu, que l'estime particulière dont il jouissoit dans tous les siècles en a fait multiplier les copies. C'est l'édition qui a paru en 1798, en un gros volume de CLX et de 412 pages, et qu'on peut désigner sous le nom de *grande édition critique*. Elle est le fruit d'un travail long et assidu. L'éditeur a conféré, ou fait conférer par son fils, plusieurs manuscrits de la bibliothèque de Paris, qui avoient déjà servi à M. *Lefebvre*, avec ceux que ce savant avoit négligés, ou qui ne s'y trouvoient pas lorsqu'il travailla sur Epictète. Il en est résulté un texte pur, accompagné d'une version latine corrigée en beaucoup de passages, et d'un recueil de notes critiques et savantes. Une préface très-intéressante rend compte de tout ce que l'éditeur et ses prédécesseurs ont fait pour le Manuel d'Epictète.

Les deux autres éditions du Manuel d'Epictète, par M. *Schweighæuser*, contiennent, l'une, qu'on peut appeler la *moyenne*, le texte avec la version latine et les variantes les plus importantes; l'autre, ou la *petite*, le texte et les principales variantes. Ces quatre éditions ont été imprimées à Leipzig.

2°. *Editions des Dissertations d'Arrien.*

Après avoir parlé en détail des éditions du Manuel, il suffira d'indiquer celles qui renferment en même temps les Dissertations d'Arrien ; car celles-ci n'ont pas été imprimées à part en grec.

Edition de *Victor Trincavelli*, Venise, 1535, in-8°; première de toutes.

Edition de *Schlüfslberg*, Bâle, 1554, in-4°, chez Oporin, et réimpression de Salamanque de 1555.

En latin seulement dans l'édition de *Jér. Wolf*, Bâle, 1563.

Edition d'*Eust. Vignon*, Genève, 1594, in-8°, avec la traduction de *Jacq. Schegh.*

Édition de Cambridge, 1655.

Edition de *Meibom*, Utrecht, 1711, in-4°.

Edition de *J. Upton*, Londres, 1741, 2 vol. in-4°.

Une nouvelle édition critique a été donnée par M. *J. Schweighæuser*. Les Dissertations d'Arrien, réunies au Manuel, forment 3 vol. in-8°, qui ont paru à Leipzig en 1799. Le texte a été corrigé de la même manière que celui du Manuel. La traduction est pure, et le commentaire savant et philosophique. M. Schweighæuser y a aussi réuni les fragmens [1]. Les trois volumes constituent la première partie de la collection des Monumenta Epicteteæ philosophiæ. Dans les deux derniers volumes de ce recueil on trouve le Commentaire de Simplicius et les Paraphrases chrétiennes de St. Nil et d'un inconnu.

Il paroît qu'Arrien ne fut pas le seul disciple d'Epictète qui eut l'idée de mettre par écrit les entretiens d'un maître qui ne vouloit pas se faire auteur. Nous voyons par les citations de Stobée, qu'un semblable travail fut fait par un certain Rufus, peut-être par ce même rhéteur dont le nom a été tiré de l'obscurité par M. Boissonade [2]. « Des choses qui existent, dit Rufus [3], Dieu a mis les unes en notre pouvoir; il y a soustrait les autres. Dans le nombre des premières se trouve un don, le plus beau et le plus utile qui eût pu être fait à l'homme, un don qui seul peut le rendre heureux; c'est l'imagina-

[1] Un seul fragment paroît lui avoir échappé. Il traite de la Justice de la Providence, et se trouve dans les Extraits de Stobée, édit. de *Heeren*, vol. I, p. 132.

[2] Voy. vol. IV, p. 337.

[3] Stob. Eclog., II, 8.

tion (ἡ χρῆσις τῶν φαντασιῶν). Bien employée, l'imagination assure à l'homme la liberté, la félicité, la tranquillité d'âme et la fermeté : en elle se trouvent renfermées la justice, la tempérance, en un mot, toutes les vertus. Tout le reste est au-delà des bornes de notre pouvoir. Ainsi nous devons respecter l'ordonnance divine ; et, nous soumettant à ce partage, jouir de ce qui est en notre pouvoir, mais abandonner à l'univers ce qui est au-delà, et, si nous en sommes requis, renoncer à nos enfans, à notre patrie, à notre existence même. »

Marc-Aurèle Antonin, né en 121, s'appeloit originairement Catilius Severus. Adopté par son grand-père maternel, il prit le nom de Marcus Aurelius Verus, qu'après son adoption par l'empereur Antonin-le-Pieux, il changea contre celui de Marcus Ælius Aurelius Verus Antoninus ; on y ajouta le surnom de Philosophus. Il gouverna l'empire depuis 169 jusqu'en 180 qu'il mourut à Vindobona, en Pannonie (à Vienne en Autriche). Ce n'est pas ici le lieu de parler de son gouvernement, que tous les siècles citeront comme celui d'un sage et d'un prince vertueux ; il ne nous intéresse dans ce moment que comme auteur d'un des meilleurs ouvrages de morale que nous possédions, et qui est intitulé Τὰ εἰς ἑαυτὸν, *Ad se ipsum*, en douze livres. Ce sont des maximes de philosophie et de morale, des pensées détachées que les circonstances faisoient naître, et qu'il a mises par écrit, sans choix et sans plan. C'est un beau monument de la droi-

ture de ses intentions et de la pureté de son cœur; mais aussi des variations continuelles de son système de philosophie, que, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à asseoir sur des principes qui ne lui laissassent plus de doute. Tantôt il est disposé à croire à un seul Dieu ; tantôt il parle de plusieurs divinités ; quelquefois il est presque athée. Tour-à-tour il admet une providence et la nie. Jamais il ne peut s'accorder avec lui-même sur l'état de l'âme après la mort. Dans certains momens il se rapprochoit du christianisme, et l'on trouve dans son livre plus d'une idée ou maxime qu'on en diroit empruntée [1]. Il paroît que dans sa jeunesse il chargea Diognète qui étoit un de ses maîtres, ainsi qu'il le dit au commencement de son livre, de prendre des informations sur l'esprit et la tendance de la religion chrétienne. Diognète s'adressa à Justin-le-Martyr : ce père de l'église lui répondit par une lettre qui s'est conservée et dans laquelle le prince philosophe peut avoir puisé quelques principes consolateurs. Néanmoins il lui échappe des expressions de

[1] Un auteur allemand, fort savant, fort spirituel, mais un peu hardi dans ses conjectures, M. *Aug. Kestner,* pense qu'il est question de la Bible à la fin du premier livre. L'empereur y parle en effet de livres ou d'un livre (βιβλία) dont la lecture paroît avoir ébranlé sa croyance, et l'avoir conduit à réfléchir sur la Providence. Après avoir essayé de s'en faire une idée à sa manière, il ajoute : « Que cela te suffise et reste à jamais ta croyance ! réprime la soif du livre (ou des livres), afin que tu ne meures pas en murmurant contre les dieux, mais que tu leur restes attaché par les liens de la reconnoissance. » Voy. *Aug. Kestners* Agape, Jena, 1819, in-8°, p. 359. Il est évident que ce passage présente un sens fort clair, en l'appliquant aux livres des philosophes qui se contredisent l'un l'autre.

mépris pour les chrétiens : interprétant mal la joie avec laquelle ils se dévouoient à la mort pour sceller de leur sang la vérité de la foi, il y vit plus d'affectation que de résignation. Il penchoit lui-même à se soustraire au fardeau du gouvernement par une mort volontaire ; mais ses méditations le convainquirent que le suicide est une action immorale : dès-lors il conçut de la répugnance pour des hommes qui, à ses yeux, couroient à la mort sans motif suffisant.

L'ouvrage de Marc-Aurèle fut publié pour la *première fois*, mais avec beaucoup de fautes, par *Guill. Holzmann* ou *Xylander*, Zurich, 1558, in-8°, en grec et en latin. Les principales éditions subséquentes sont :

Londres, 1643, petit in-8°, par *Méric Casaubon*, qui a fait disparoître les fautes du texte. Cette édition a été réimprimée à Oxford, 1680, in-12.

Cambridge, 1652, in-4°, par *Thom. Gataker*.

Utrecht, 1697, in-fol.; réimpression de la précédente édition, avec les notes de *Méric Casaubon*.

Londres, 1697, in-4°, avec les notes d'*André Dacier* et *George Stanhope*. En 1707, on lui a donné un nouveau titre.

Oxford, 1704, in-8°; copie de l'édition de Gataker de 1697.

Leipzig, 1729, in 8°, par *Gasp. Wolle;* réimpression peu exacte de l'édition de 1704.

Leipz. 1775, in-8°, par *Sam.-F.-Nath. Morus*. Texte de Gataker, avec d'excellentes notes critiques, mais en petit nombre.

Sleswic, 1802, in-8°, par *J.-Math. Schulz;* excellente édition, où le texte est corrigé d'après de riches matériaux qui étoient à la disposition de M. Schulz. Le volume est intitulé Vol. I, et devoit être suivi de deux autres tomes renfermant

les notes. La version, qui est souvent une paraphrase, peut, jusqu'à un certain point, remplacer le commentaire.

Paris, 1816, in-8°, par M. *Coray*. C'est le quatrième volume des Parerga de sa Bibliothèque hellénique. Il y a ajouté, en françois, l'Eloge de Marc-Aurèle par *Thomas*.

Après le vertueux Antonin, l'école des Stoïciens n'a plus produit de philosophe marquant : toutefois nous devons nommer ici CÉBÈS *de Cyzique* qui a vécu sous ce prince et qui, d'après l'hypothèse d'un savant françois, fut l'auteur du *Tableau* communément attribué à Cébès de Thèbes, disciple de Socrate[1].

[1] Voy. vol. III, p. 346.

CHAPITRE LXVI.

Des Académiciens et Sceptiques.

CARNÉADE portoit encore le sceptre de l'Académie au commencement de cette période. Cent vingt-huit ans avant J.-C. il le transmit à CLITOMAQUE *de Carthage* qui se nommoit dans sa patrie ASDRUBAL. Clitomaque gouverna l'Académie pendant vingt-six ans. Il a écrit plus de quatre cents livres, parmi lesquels se trouvoit une Consolation adressée à ses compatriotes après la prise de Carthage. Tous ces ouvrages sont perdus; mais nous voyons par Cicéron que les principes de Clitomaque s'accordoient avec ceux de Carnéade.

L'Académie étoit parvenue sous Carnéade au plus haut degré de splendeur. Après sa mort elle commença à décheoir. Le scepticisme qui exigeoit une étude longue et profonde de tous les systèmes qui devoient conduire au point de reconnoître la futilité de tous, ne pouvoit pas plaire au plus grand nombre. Les Stoïciens contre le dogmatisme desquels il étoit surtout dirigé, avoient pris le meilleur parti pour le faire tomber dans le mépris; ils le traitèrent comme une pure chicane qui ne méritoit pas d'être sérieusement combattu. Renonçant en même temps à cet esprit de parti qui les avoit rendus injustes envers

d'autres écoles, Panætius et ses contemporains donnèrent l'exemple de la tolérance en reconnoissant le mérite de Platon que Zénon et les premiers Stoïciens avoient affecté de mépriser. Il se prépara ainsi un rapprochement entre la sceptique et la dogmatique qui, ébauché par Philon de Larisse, fut consommé par Antiochus : ces deux philosophes étoient par suite regardés comme les fondateurs de nouvelles écoles, la *quatrième* et la *cinquième Académie*.

Philon *de Larisse* étoit un des disciples les plus distingués de Clitomaque. Lorsque, dans la première guerre de Mithridate, ce prince assiégea Athènes, Philon se réfugia à Rome et y enseigna la philosophie et la rhétorique. Cicéron fut un de ses auditeurs, et il parle souvent de ce philosophe dans ses écrits. Sans renoncer à la sceptique, il la borna à combattre le seul principe stoïcien de la vérité matérielle, en accordant que les objets peuvent être connus, par leur nature, mais en soutenant qu'ils ne le peuvent pas de la manière que Zénon l'avoit entendu. « Cum enim, dit Cicéron [1], ita negaret quicquam esse quod comprehendi posset (id enim volumus esse καταληπτὸν) si illud esset sicut Zeno definiret, tale visum (φαντασία) impressum afflictumque ex eo quod esset, quale esse non posset, ex eo quod non esset : id nos à Zenone definitum rectissime dicimus. Qui enim potest quidquam comprehendi, ut plane confidas perceptum

[1] Acad. prior, lib. II, c. 6.

cognitumque esse, quale vel falsum esse possit? »

Quelques auteurs regardent CHARMIDAS ou CHARMADAS, plutôt que Philon, comme le fondateur de la quatrième Académie. Il étoit, comme celui-ci, disciple de Clitomaque, et professoit à Athènes où L. Crassus et Marc-Antoine assistèrent à ses cours.

On nomme encore quatre Académiciens, savoir deux MÉTRODORE, l'un *de Stratonice*, l'autre *de Scepsis*; MELANTHIUS *de Rhodes*, disciple de Carnéade, dont Cicéron parle avec éloge, et son élève ESCHINE *de Naples*. Le premier Métrodore quitta, dit Diogène de Laërte, Epicure pour suivre Carnéade, ce qui veut dire, sans doute, qu'il abandonna la doctrine d'Epicure pour suivre celle de Carnéade, car Epicure étoit mort avant que Carnéade fût né. Le second Métrodore, celui de Scepsis, perfectiona, au rapport de Pline [1], la mnémonique inventée par Simonide de Céos [2]; il étoit en même temps peintre; de manière que Paul-Emile ayant demandé à Athènes un philosophe pour instruire ses enfans, et un artiste pour décorer son triomphe, on lui envoya Métrodore pour les deux emplois [3].

Le dernier Académicien, et en même temps le fondateur de la cinquième Académie, fut ANTIOCHUS *d'Ascalon*. Il étoit disciple de Philon,

[1] Hist. Nat., VII, 24.
[2] Voy. vol. I, p. 241.
PLIN. Hist. Nat., XXXV, 11.

et un des philosophes que M. Varron, Cicéron et Brutus fréquentèrent; car à différentes époques il professa à Athènes, à Alexandrie et à Rome. Il étoit de la suite de Lucullus pendant le séjour de ce proconsul en Asie. Philon ayant avancé que l'ancienne et la nouvelle Académie avoient toujours suivi la même méthode, ce qui changeoit Platon et ses premiers disciples en vrais Sceptiques, Antiochus s'éleva contre cette thèse, et écrivit un ouvage sous le titre de *Sosus*, qui étoit dirigé contre son maître. Successivement il rejeta un principe de la sceptique après l'autre, et finit par faire entièrement cause commune avec les Stoïciens, contre le scepticisme et le *probabilisme*. Il continua cependant à se qualifier d'Académicien, tant parce que, selon lui, le fondateur de l'ancienne et véritable Académie n'avoit pas été Sceptique, que parce qu'il prétendoit que les Stoïciens avoient emprunté toute leur philosophie des Académiciens et des Péripatéticiens, se contentant d'imaginer de nouveaux termes pour se donner un air d'originalité. La doctrine d'Antiochus est développée dans le livre des Questions Académiques de Cicéron qui porte le titre de Lucullus. Il définit le souverain bien de la manière suivante : Vivere ex hominis natura undique perfecta et nihil requirente [1].

Le scepticisme, qui s'étoit éteint avec Antiochus d'Ascalon, fut renouvelé par Ptolémée *de Cyrène*, disciple d'Eubule d'Alexandrie, mais principale-

[1] Cic. Fin., V, 9.

ment par ÆNESIDÈME *de Gnosse*, qu'on nomme aussi Ænesidème d'Alexandrie, parce que, sous le règne d'Auguste, il enseignoit dans cette ville. Photius nous a conservé les sommaires de ses *Discours Pyrrhoniques*, Λόγοι Πυῤῥώνειοι, en huit livres, qui contiennent tout le fond du scepticisme. Aux yeux d'Ænesidemus, les Académiciens même étoient des dogmaticiens, parce qu'ils enseignoient que, quoique tout soit douteux, il existe cependant une probabilité relative. Le vrai Pyrrhoniste au contraire n'admet absolument rien de positif, pas même la proposition d'après laquelle rien de positif n'existe : car, s'il s'en sert, c'est uniquement parce que la langue ne lui fournit pas un moyen pour faire entendre sa véritable pensée.

Ce système, que l'on peut appeler ainsi une doctrine qui sapoit par ses fondemens tout système quelconque, ne paroît pas avoir pris vogue à Alexandrie : car si nous connoissons la succession des philosophes qui le professoient pendant les deux premiers siècles après J.-C., on ne nous nomme pas un autre homme marquant qui se soit rangé sous ses bannières, surtout à Rome où la sceptique fut encore beaucoup moins en faveur sous les empereurs, qu'elle l'avoit été du temps de la république. La filiation des chefs fut la suivante. ZEUXIPPE *de Gnosse*, disciple d'Ænesidemus, eut pour élève ZEUXIS, surnommé *le Bancal*, Γωνιόπους. Celui-ci forma ANTIOCHUS *de Laodicée* en Lycie. Le disciple de celui-ci, MENODOTE *de Nicomédie*,

fut un médecin de l'école empirique, qui transmit ce système à HÉRODOTE *de Tarse*. C'est ainsi qu'il parvint au coryphée de la sceptique.

SEXTUS, surnommé *Empiricus*, est l'homme dont nous voulons parler. Il porte ce surnom, parce que, comme médecin, il appartenoit à la secte empirique. Né en Afrique, il étudia sous Hérodote de Tarse, et fleurit environ 200 ans après J.-C. Voilà tout ce que nous savons de sa vie. Il a laissé deux ouvrages qui contiennent la théorie du scepticisme dans toute sa perfection. L'un est intitulé Πυῤῥώνειαι Ὑποτυπώσεις, ἢ σκεπτικὰ Ὑπομνήματα, *Hypotyposes Pyrrhoniques ou Institution sceptique*, en trois livres. Cet ouvrage enseigne la méthode de renverser toute philosophie posi[redacted]. Il renferme en même temps des données sur l'[redacted]oire de la philosophie grecque, qui sont infiniment précieuses pour nous. Sextus y établit avant tout la différence entre les Sceptiques, dont le caractère distinctif est de rechercher la vérité, les Dogmaticiens qui se vantent de posséder une vérité objective, et les Académiciens qui nient absolument la possibilité d'y parvenir; il établit ensuite le principe de la sceptique qui est, qu'à chaque raison qu'on allègue pour un dogme, on peut en opposer une autre tout aussi forte. En conséquence, l'art de la sceptique consiste dans l'habitude d'opposer, les unes aux autres, les apparences des sens et les jugemens de la raison, de manière que le résultat soit la *retenue*, *la suspension du jugement* (ἐποχὴ) qui produise la par-

faite *tranquillité* de l'âme (ἀταραξία). Les motifs de l'*époché* sont en général, au nombre de quatre (l'opposition d'une apparence à une autre ; l'opposition d'un jugement à un autre ; l'opposition entre une apparence et un jugement, et l'opposition du temps présent au passé ou au futur). Les motifs particuliers de l'époché ou du doute sont les dix argumens sceptiques des anciens Pyrrhonistes. A ces dix argumens, un Pyrrhoniste des temps postérieurs, mais d'ailleurs inconnu, nommé AGRIPPA, en ajouta encore cinq.

L'autre ouvrage de Sextus, Πρὸς τοὺς Μαθηματικοὺς ἀντιῤῥητικὰ, *Contre les Mathématiciens*, c'est-à-dire contre les docteurs ou chefs d'écoles ou contre tous ceux qui professoient une science positive, en onze livres, renferme dans les six premiers livres la réfutation ou l'annihilation d'autant de sciences particulières, savoir : de la Grammaire, qui comprend toutes les sciences historiques, de la Rhétorique, de la Géométrie, de l'Arithmétique, de l'Astrologie et de la Musique. Les cinq derniers livres forment un ouvrage particulier, dirigé contre les Logiciens, les Physiciens et les Moralistes : c'est un supplément aux second et troisième livres des Hypotyposes.

« Ces deux ouvrages, dit M. Ancillon [1], sont un véritable arsenal de doutes de toute espèce, rangés méthodiquement, et dans lequel les Sceptiques des siècles suivans sont venus s'armer de toutes pièces,

[1] Mélanges de Litt. et de Philos., Paris, 1809, vol. II, p. 6.

choisissant dans cet immense magasin les armes appropriées au caractère de leur esprit et à la nature de leur objet : aussi, tous les philosophes qui se sont placés dans son point de vue, et dont le tour d'esprit ressembloit au sien, lui ont prodigué les éloges les plus flatteurs, et parlent, avec un véritable enthousiasme, de sa pénétration, de sa sagacité, de son savoir, de sa logique serrée et pressée, de l'ordre et de la clarté qui règnent dans ses écrits. On ne sauroit en effet disputer à Sextus Empiricus une profonde érudition ; il connoît à fond les opinions des sages, et possède bien la matière qu'il traite. Ses écrits répandent un grand jour sur l'histoire de la philosophie ; il joint au savoir un esprit lumineux et méthodique qui sait mettre chaque chose à sa place ; son style est simple et précis ; sa clarté est d'autant plus admirable qu'elle ne le quitte pas dans les recherches les plus abstraites et les plus difficiles. Cependant, malgré l'habileté de Sextus et toutes les ressources de son esprit, ce grand et difficile ouvrage ne paroît être qu'un jeu. Les moyens que Sextus emploie pour atteindre à son but se détruisent eux-mêmes, et c'est le tort de son genre de philosophie, etc. »

Il n'existe qu'un petit nombre d'éditions de Sextus, et il n'y en a pas du tout dont la critique puisse être satisfaite. Le texte de cet écrivain doit être soumis à une nouvelle révision, et collationné avec les manuscrits, principalement avec ceux de Florence.

On doit à *Henri Etienne* la première traduction des Hypo-

typoses, qui parut en 1562, in-8°; et à *Gentian Hervet* celle du traité contre les Mathématiciens. Elle fut publiée à Anvers et à Paris, 1569 et 1601, in-fol.

La *première édition* du texte des deux ouvrages, avec les traductions, fut imprimée à Paris en 1621, in-fol. Quelques exemplaires portent Genève pour lieu d'impression.

La seconde a été mise au jour par *J.-A. Fabricius*, Leipz. 1718, in-fol. Elle renferme beaucoup de corrections du texte; mais elles sont insuffisantes. Les traductions s'y trouvent également.

J.-G. Mund a commencé à faire réimprimer le texte de Fabricius, sans version, mais avec un commentaire. Il n'a paru de cette édition qu'une partie du premier volume, contenant le texte des hypotyposes, Halle, 1796, petit in-4°.

Nous plaçons ici un dialecticien d'une époque inconnue, Denys *d'Egées*, qui a écrit un ouvrage en cent chapitres intitulé *Dictiaca*, Δικτυακά. Ce mot vient peut-être de δίκτυον, filet. L'auteur avançoit cinquante thèses en autant de chapitres, et les réfutoit ensuite, chacune dans une section particulière. Les thèses sont prises de l'histoire naturelle, de la physique et de la médecine. En voici des exemples. La coction se fait par la chaleur; elle ne se fait pas par ce moyen. La faim et la soif résident dans toutes les parties du corps; elles ne résident que dans l'estomac; elles sont imaginaires. Le vin convient aux fiévreux; il leur est pernicieux. La soif vient et ne vient pas du manque d'humidité. Les vomitifs peuvent être utiles dans certaines maladies; ils sont toujours dangereux.

L'ouvrage de Denys est perdu; nous ne le con-

noissons que par Photius qui nous a conservé les titres des chapitres, mais nous laisse dans l'ignorance sur la manière dont l'auteur s'y étoit pris pour prouver ses paradoxes. Il ajoute cependant que cet ouvrage étoit utile, et que l'auteur ne l'avoit pas composé dans la vue de faire preuve de subtilité, mais qu'il s'étoit proposé d'exercer le jugement de ses lecteurs[1].

[1] Phot. Bibl. Cod. CXXXV et CCXI.

CHAPITRE LXVII.

Des Cyniques sous les empereurs romains.

ANTISTHÈNE et Diogène n'eurent dans cette période que des adhérens obscurs ou dont il ne nous reste pas d'ouvrage. Ils sont fréquemment l'objet de la satire de Lucien qui les peint comme une troupe vile et hypocrite. Néanmoins dans le nombre il y a quelques noms qui doivent trouver place ici.

Tel est DÉMÉTRIUS, l'ami de Sénèque, qui l'appelle un grand homme que la Providence avoit fait naître précisément à cette époque pour prouver que la corruption d'un siècle pervers n'auroit pas prise sur lui. Il loue sa sagesse, sa modestie, son éloquence [1]. Ce fut ce sage qui assista Thraséas dans ses derniers momens [2]. Pourquoi donc est-il rangé dans la classe des Cyniques? Nous l'ignorons.

Il paroît que ce Démétrius étoit différent d'un autre Cynique du même nom qui, d'après Dion Cassius [3], fut relégué par Vespasien dans une île avec un philosophe nommé HOSTILIUS.

DÉMONAX *de Chypre*, disciple d'Epictète, étoit

[1] Sen. De Benef., VII, 1 à 18.
[2] Tac. Annal., XVI, 34.
[3] LXVI, 13.

regardé comme un Cynique, à cause de l'extrême simplicité de sa manière de vivre; mais on pourroit plutôt le nommer un philosophe éclectique. Né vers 90 après J.-C., il passa sa vie à Athènes. Lucien qui en a écrit une espèce de biographie, assure qu'il jouissoit d'une si grande considération en Grèce, que partout où il se montroit, les magistrats se levoient pour le saluer et le peuple observoit un silence religieux. Il mourut à un âge de près de cent ans, sans avoir presque jamais été malade.

C'est de lui qu'est cette belle maxime qu'Antonius Melissa nous a conservée. « Ne révèle pas le secret de ton ennemi qu'il t'avoit confié étant encore ton ami; car tu trahirois l'amitié et non ton ennemi. »

Les Sentences de Démonax, répandues dans divers auteurs, se trouvent réunies dans le second volume de la collection des Moralistes de M. *Orelli*.

Œnomaüs *de Gadare* vivoit sous le règne d'Adrien. Il écrivit sur la *Philosophie d'Homère*, *sur le Cynisme*, *De la fausseté des oracles*. Ce dernier ouvrage portoit le titre de Φωρὰ γοήτων, *les Charlatans démasqués*.

Lucien a rendu très-célèbre un Cynique de son temps, Pérégrinus *de Parium* (ville de l'Hellespont), surnommé Protée, qui, par vanité, se donna publiquement en spectacle en se brûlant vif, l'an 166 ou 168 de J.-C. Pérégrinus étoit un enthousiaste ou un charlatan qui avoit beaucoup de talent.

CHAPITRE LXVIII.

De la Philosophie chrétienne et de l'Histoire de la Philosophie.

1°. *De la Philosophie chrétienne.*

Dans le premier siècle après J.-C., les écrivains ecclésiastiques montrèrent le plus grand mépris pour la philosophie, qui, à leurs yeux, n'étoit qu'une aberration de la raison abandonnée à elle-même. Plus tard, lorsqu'ils eurent à combattre les écrivains païens, ils commencèrent à reconnoître le mérite d'une science qui fournissoit des armes pour repousser les attaques dirigées contre la religion, et des raisons pour démontrer ses vérités et même pour prouver la divinité de son origine. Ils étudièrent alors les ouvrages des Grecs et des Romains, et s'approprièrent les doctrines qu'ils renfermoient.

Mais comme, tout en raisonnant d'après les lumières naturelles, ils étoient obligés de subordonner les résultats de leurs méditations aux oracles de la révélation, la philosophie prit, dans leur bouche et dans leurs écrits, un caractère nouveau: d'une science indépendante et placée au premier rang des connoissances humaines, elle descendit

à un degré inférieur, et devint pour ainsi dire la suivante de la théologie.

Lorsque les pères de l'Eglise commencèrent à s'occuper de la philosophie, deux systèmes étoient principalement en vogue : celui de Platon, qui, s'occupant de Dieu et de l'immortalité, flattoit l'imagination; et celui d'Aristote qui, n'ayant d'autre guide que la froide raison, ne s'élevoit guère au-dessus des choses terrestres et du monde matériel. Le premier devoit plaire d'autant plus aux écrivains ecclésiastiques, que le syncrétisme qui, à cette époque, commençoit à prendre naissance, leur fournissoit le moyen d'amalgamer la doctrine de Platon, ou ce qu'on prenoit pour cela, avec la croyance du christianisme.

Du moment que la philosophie fut subordonnée à la religion, l'esprit humain, abandonnant les régions dans lesquelles il s'étoit anciennement lancé et souvent égaré, se fraya une route nouvelle, et tendit vers un but qu'auparavant il s'étoit vainement proposé. Les vérités religieuses et les préceptes de la morale, annoncés dès-lors au nom d'une autorité divine qui vouloit la foi et l'obéissance, se répandirent promptement dans toutes les classes. Soustraites au domaine de la spéculation, elles se trouvèrent assises sur une base immuable, et rendues indépendantes de tout système.

Tel fut l'avantage que la philosophie tira de son alliance intime avec la théologie : il étoit trop évident pour ne pas frapper tous les observateurs. Il

n'en étoit pas de même du bien qui résultoit pour la religion de l'association qu'elle avoit contractée. Beaucoup d'écrivains ecclésiastiques dédaignèrent l'assistance de la philosophie, qui, à leurs yeux, n'étoit qu'une espèce de luxe dont l'homme n'avoit pas besoin, et qui n'ajoutoit rien à ce que le christianisme fournissoit pour l'intelligence de ce qui est bon et vrai. Cette manière de voir prévaloit surtout parmi les Pères latins, parmi lesquels, en général, une éducation littéraire étoit rare; cet avantage étoit plus fréquent parmi les Grecs : aussi leur manière de juger l'utilité de la philosophie s'écartoit-elle de celle de leurs confrères d'Occident. Ce furent principalement S^t. Justin, Origène, S^t. Clément d'Alexandrie et Athénagoras qui étudièrent la philosophie du paganisme.

S^T. JUSTIN est le premier père de l'Eglise, au moins parmi ceux dont les ouvrages nous restent, qui, regardant la philosophie et la religion révélée comme sorties d'une même source, voulut établir entre elles une union intime. Né l'an 89 de J.-C., à Sichem ou Néapolis en Palestine, il étudia tour-à-tour les systèmes du Portique, du Lycée et de l'Académie : aucun ne lui fournit une base solide sur laquelle il pût asseoir sa croyance; enfin il connut le christianisme, et y trouva une parole vivante sortie, non de la bouche d'un mortel qui peut se tromper, mais de la source de la vérité même; il y trouva une certitude et une harmonie de principes qu'aucune doctrine n'avoit pu lui of-

frir. Il scella de son sang la vérité de l'Evangile, en souffrant le martyre, l'an 163 de J.-C. Ses ouvrages appartiennent exclusivement à la littérature sacrée.

S[t]. Justin prétendoit que Platon avoit puisé sa doctrine, sinon dans les livres sacrés des Juifs, au moins dans les écrits de sages qui les connoissoient: d'où il concluoit que cette doctrine pouvoit facilement être ramenée au christianisme; mais il rejetoit tous les autres systèmes, et plus particulièrement celui des Cyniques. Un point à l'égard duquel il combattit le platonisme, étoit la doctrine de l'éternité du monde, qui est en opposition absolue avec la révélation.

Son ami et son disciple étoit TATIEN, Assyrien très-instruit dans la littérature et la philosophie des Grecs, qui, après avoir fait de grands voyages, arriva à Rome; ce fut là, à ce qu'il paroît, qu'il embrassa le christianisme. Après le martyre de S[t]. Justin, il retourna dans sa patrie, où il mourut vers 176. Ce fut après son retour de Rome qu'il devint l'auteur d'une hérésie qui, d'abord très-répandue, s'est soutenue jusqu'à la fin du quatrième siècle. Ses sectateurs sont connus sous le nom d'*Encratites*, qui leur fut donné à cause de la continence qu'ils affectoient. A l'époque où sa foi étoit encore pure, vers 168, il écrivit un *Discours contre les Gentils*, Λόγος πρὸς Ἕλληνας, le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu. Il a pour objet de prouver l'ancienneté du christianisme et son excellence, qui doit lui donner la préférence

sur toutes les autres doctrines. Tatien y fait voir que c'est à tort que les Grecs vantent les arts et les sciences qui ont pris naissance parmi eux; il nie l'exactitude du fait, et prétend que les Grecs ont appris, par les peuples étrangers, tout ce qu'ils savent; et qu'au lieu de perfectionner les sciences, et particulièrement la philosophie, ils l'ont altérée et en ont fait un mauvais usage. Il développe ensuite la doctrine chrétienne de Dieu et du Fils de Dieu, non sans y mêler beaucoup d'idées platoniques, et particulièrement celle des trois essences composant l'homme: le corps, l'âme et l'esprit. Cet ouvrage, écrit dans un style peu coulant, manque d'ordre; mais il prouve que l'auteur avoit des connoissances étendues, et qu'il savoit en tirer parti pour attaquer ses adversaires.

Première édition : par *Conr. Gesner,* dans sa Collection de Sentences; ensuite dans les Orthodoxographes de *J. Herold,* Bâle, 1555. Une édition critique et complète fut publiée par *Guill. Worth,* Oxford, 1700, in-8°. Tatianus se trouve aussi dans les Œuvres de S[t]. Justin, édition de *Prudentius Maranus,* Paris, 1742, in-fol.

On place communément à la même époque un philosophe chrétien nommé Hermias, auteur d'une *Satire contre les philosophes païens,* Διασυρμὸς τῶν ἔξω Φιλοσόφων. Il paroît que c'est une imitation du discours de Tatien; mais c'est l'imitation d'un homme d'esprit. L'auteur se moque du peu d'accord qui règne entre les philosophes grecs, et qui est cause que toutes leurs recherches et leurs dis-

cussions n'aboutissent à aucun résultat. C'est à tort, à ce qu'il semble, que quelques censeurs ont reproché à Hermias de ne rien mettre à la place de l'édifice qu'il a détruit par ses sarcasmes : tel n'étoit pas son but. Il lui suffisoit d'avoir démontré que les systèmes des philosophes n'étoient pas tenables ; celui qui devoit les remplacer étoit là : ils n'avoient qu'à le chercher, et Hermias le leur désignoit sans le nommer.

Cet opuscule a été publié, avec une traduction latine, par *Raph. Seiler*, Bâle, 1553, in-8°; à la suite de Démétrius de Cydone, et avec des notes de *Jean Wolf*, dans *Guill. Morelli* Tab. compend. de origine veterum philosoph., Basil. 1580, in-8°.

On le trouve dans l'Auctar. Biblioth. Patrum, Paris, 1624, in-fol., et à la suite du Tatien de *Gu. Worth*.

L'édition de *Jean-Gasp. Dommerich*, Halle, 1764, est sans version, mais pourvue d'un ample commentaire.

S[T]. CLÉMENT *d'Alexandrie*, ou TITUS FLAVIUS CLEMENS. On ne sait s'il étoit né à Athènes ou à Alexandrie; l'année de sa naissance est également inconnue. Il a vécu dans la seconde moitié du second siècle et dans les premières années du troisième. Né païen, il embrassa la religion chrétienne. Nous ne savons rien sur les circonstances de cette conversion. Il nous apprend lui-même qu'en Grèce, en Grande-Grèce, en Palestine, en Cœlésyrie et en Egypte, il a trouvé des instituteurs zélés et intelligens. Le principal d'entre eux étoit Pantænus, auquel il succéda dans les fonctions de catechète à Alexandrie. Il y resta jusqu'en 202, s'occupant de

l'instruction de la jeunesse chrétienne. La persécution de Severus l'ayant forcé à chercher un autre asile, il alla se fixer à Ælia Capitolina, l'ancienne Jérusalem : il put cependant retourner à Alexandrie, où il mourut.

S^t. Clément a surpassé tous les pérès de l'Eglise qui ont vécu avant lui, par la variété de son érudition, par sa connoissance des écrivains profanes, et par le talent d'en tirer parti pour le bien de la religion. Pantænus, son maître, avoit tenté de combiner le christianisme avec la philosophie grecque; S^t. Clément les amalgama complétement, et donna à cette combinaison une forme systématique. Mais il s'écarta de Pantænus sur un point : c'est qu'il n'adopta pas, comme lui, les principes d'une seule école. Quoique la philosophie de Platon fût celle qui lui plaisoit davantage, il ne la prit pourtant pas pour base de son système; il le forma en faisant des emprunts à toutes les écoles, et en adoptant surtout une partie de la morale du Portique. Ainsi nous ne pouvons pas le regarder comme un Néo-Platonicien, tel que le fut Origène, son contemporain : il fut un Eclectique dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire un homme qui, pour composer un système de philosophie, prit dans tous les partis tout ce qui étoit conforme à la doctrine de l'Evangile, laquelle formoit la base de sa croyance. Il croyoit avoir trouvé ainsi un moyen de rendre le christianisme recommandable aux païens, en leur faisant voir que les principes fondamentaux de cette reli-

gion étoient répandus dans les dogmes des philosophes grecs les plus estimés [1].

Pour parvenir à ce but, il suivit une méthode toute philosophique, en composant trois ouvrages dans lesquels il consigna la doctrine de l'Evangile, depuis les élémens du christianisme jusqu'à ses mystères les plus sublimes. Dans le premier, intitulé : Προτρεπτικὸς λόγος, *Exhortation*, il engageoit les gentils à professer le christianisme, en leur faisant voir combien la doctrine de l'Evangile étoit élevée au-dessus des absurdités de la mythologie. Cet ouvrage est rédigé d'une manière qui devoit plaire aux lecteurs auxquels il étoit destiné, et ébranler dans ses fondemens leur croyance religieuse : il renferme en même temps une foule de notices sur la fable et l'idolâtrie qui sont intéressantes pour nous; et si la mythologie est quelquefois expliquée par le moyen de l'allégorie et d'une manière mystique, cette méthode étoit probablement propre à faire goûter cet écrit.

Le second ouvrage renferme une instruction morale; il est intitulé : Παιδαγωγὸς, *le Pédagogue*, mot emprunté de l'Epître de S^t. Paul aux Galates [2]. Il est divisé en trois livres. S^t. Clément n'y développe pourtant pas la morale sublime de l'Evangile; son ouvrage est plutôt un manuel pour ceux qui veulent apprendre à se conduire avec décence, et

[1] Voy. *J.-M. Schrœckh* Christl. Kirchengesch., vol. III, p. 252.
[2] IV, v. 24.

à éviter les vices et les défauts qui sont contraires à la bienséance et troublent l'ordre social.

Le troisième ouvrage, celui qui couronne son système, porte le titre de Στρωματεῖς, *Tapis de différentes couleurs*, c'est-à-dire *Mélanges*, ou le titre plus complet de Τῶν κατὰ τὴν ἀληθῆ φιλοσοφίαν Γνωστικῶν ὑπομνημάτων στρωματεῖς ή, *Huit livres de Mélanges renfermant des morceaux gnostiques selon la vraie philosophie*. Cet ouvrage doit initier le néophyte dans les mystères du christianisme, auxquels les deux premiers l'avoient préparé. Comme les Gnostiques se vantoient de connoissances occultes sur Dieu et sa nature, l'auteur veut montrer que les chrétiens orthodoxes possèdent aussi des mystères, et qu'eux seuls méritent d'être appelés *Gnostiques*, *Illuminés* (de γνῶσις, *science*).

C'est dans cet ouvrage, qui n'est pas moins important pour la littérature profane que pour la religion, que S^t. Clément a répandu les trésors de son érudition classique. Voici comme il explique lui-même l'objet qu'il s'est proposé.

« Nous n'envisageons pas tous sous le même point de vue les objets qui se présentent à nos yeux. Le cuisinier et le berger ne regardent pas de la même manière une brebis : le premier examine si elle est grasse, l'autre si elle est de bonne race. Que celui qui cherche de la nourriture se contente du lait qu'elle lui fournit ; qu'elle soit tondue par celui qui manque de vêtement. C'est de la même manière que je tirerai parti de la bonne littérature grecque

(τῆς ἑλληνικῆς χρηστομαθίας)..... Comme, avant de répandre la semence, le jardinier a coutume d'arroser le sol qui doit la recevoir, de même, après avoir choisi ce qui se trouve de plus utile dans les écrits des Grecs, nous l'arroserons, afin que sur cette terre fertilisée nous puissions répandre la semence spirituelle, et la voir se lever et prospérer. Ces *Tapis* contiendront ainsi la vérité mêlée aux dogmes de la philosophie, ou plutôt cachée et enveloppée comme la coque enveloppe la noix : car la graine de la vérité doit, à mon avis, être conservée pour ceux-là seuls qui cultivent la foi. Je n'ignore pas que quelques personnes méticuleuses veulent qu'en se bornant au plus nécessaire et à ce qui constitue la foi, on néglige comme superflu tout ce qui vient *du dehors* (des païens) et ne conduit pas directement au but. Il y en a même qui regardent la philosophie comme une peste de l'humanité et comme l'ouvrage de quelque mauvais esprit. Quant à moi, je démontrerai dans ces livres que ce qui est mauvais par son origine conserve sa nature, malgré les soins que l'on se donneroit pour le corriger; mais je ferai voir aussi que la philosophie vient de la Providence divine. Je répondrai à ceux qui me blâmeront de m'être servi, lorsque cela m'a paru nécessaire, de la doctrine des Grecs, d'abord que, quand il seroit vrai que la philosophie est inutile, il y auroit de l'utilité à prouver son inutilité. Ensuite ceux qui ne voient dans la doctrine des Grecs que les termes nus, n'ont pas le droit

de la blâmer avant qu'ils l'aient examinée en détail et qu'ils aient pénétré dans son véritable sens: car avant de la rejeter, il faut la connoître et la réfuter. Enfin, il y a dans les ouvrages d'art des choses qui, sans être nécessaires au but que l'artiste s'est proposé, servent d'ornement à son ouvrage. Au surplus, une érudition variée inspire de la confiance en celui qui professe des vérités importantes; en causant de l'admiration aux auditeurs, elle les dispose en faveur de la vérité. Le charme qu'elle opère ainsi sur l'âme des disciples réfutera les calomnies de ceux qui nous peignent la philosophie comme une ouvrière de mal et une source de mensonges; elle est la véritable image de la vérité, un don que les Grecs tiennent de Dieu même. Bien loin que ses prestiges nous aveuglent sur les vérités de la foi, nous avons trouvé en elle une aide sûre et une compagne de nos travaux. Du choc des opinions contradictoires jaillit la vérité. Ce n'est pas pour elle-même que nous faisons paroître la philosophie : c'est à cause des fruits que produit la science et qui fortifient notre conviction. Je passe sous silence que ces livres, dans lesquels une érudition multipliée est réunie en un seul corps, tendent à cacher avec art le germe de la vérité. Car, comme le chasseur, après avoir exploré de toute manière le terrain, dressé des embûches et lâché la meute de ses chiens, parvient enfin à prendre le gibier dont il avoit aperçu la trace, de même la vérité paroît plus agréable, quand sa recherche

a été pénible. Pourquoi donc, me dira-t-on, as-tu ainsi disposé ton livre? Parce qu'il y auroit du danger à dévoiler le secret de la véritable philosophie à ceux qui ne cherchant que matière à dispute, et, abusant des noms et des verbes, se trompent les premiers et fascinent ensuite les yeux de ceux qui les écoutent. »

Le passage qu'on vient de lire est du commencement des Mélanges de S^t. Clément. Vers la fin du septième livre, il dit : « Ces Mélanges ne ressemblent pas à un jardin régulier où les arbres et les plantes sont placés dans un certain ordre qui plaît aux yeux; ils ressemblent plutôt à une forêt épaisse, où le hasard a mêlé des cyprès et des platanes, des lauriers et des ifs, des pommiers, des oliviers et des figuiers, des arbres fertiles et stériles, afin que quelque chose reste caché à ceux qui veulent dérober les fruits mûrs. En y faisant un triage, le jardinier trouvera de quoi faire un beau jardin et un bosquet agréable. Ainsi, j'ai négligé à la fois et l'ordre et l'élégance de la diction. »

Les Mélanges de S^t. Clément sont un ouvrage précieux pour l'histoire de la littérature grecque, à cause du grand nombre de citations d'auteurs de toute espèce, poëtes aussi bien que prosateurs, qu'il renferme. Ils ne forment pas, comme il le dit lui-même, une composition régulière et méthodique : c'est une suite d'idées, de réflexions et d'observations que l'auteur a jetées sur le papier, à mesure qu'elles se sont présentées à son esprit.

Leur mérite, comme ouvrage sacré, est hors de notre portée : nous avons suffisamment indiqué le motif qui nous a engagés d'en parler dans une histoire de la littérature profane.

Le titre annonce huit livres, mais le commencement du premier nous manque; et ce qui, dans les manuscrits et les éditions, est intitulé huitième livre, est un ouvrage particulier qui n'appartient d'aucune manière aux Mélanges : il paroît que c'est un fragment des *Hypotyposes*, Ὑποτυπώσεις, *Instructions* de l'auteur, qui sont perdues. Nous passons sous silence les autres productions de S^t. Clément qui existent encore ; mais nous allons indiquer les éditions de ses œuvres.

Première édition, soignée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Médicis, par *Pierre Vettori*, Florence, chez *Laur. Torrentinus*, 1550, in-fol.

Le même imprimeur publia, en 1551, in-fol., une traduction latine du Protreptique et du Pédagogue par *Gentian Hervet*, et des Stromata par *Cyriaque Strozza*.

La traduction de Hervet, augmentée de celle des Mélanges, parut à Bâle, 1556, in-fol., et a été souvent réimprimée.

Edition corrigée du texte des œuvres de S^t. Clément, par *Fréd. Sylburg*, Heidelberg, chez *Commelin*, 1592, in-fol., sans version.

Première édition grecque-latine, par *Dan. Heinsius*, Leide, 1616, in-fol. Cette édition a été trois fois contrefaite, d'abord à Paris, 1629, in-fol., avec des notes d'un inconnu, qu'on attribue communément à *Fronton du Duc;* ensuite, d'une manière incorrecte, Paris, 1641, in-fol.; et à Cologne (ou plutôt à Wittenberg), 1688, in-fol.

La meilleure édition est celle de *J. Potter*, Oxford, 1715,

2 vol. in fol., avec traduction et commentaire. Elle fut réimprimée, avec quelques augmentations, à Venise, 1757, en 2 vol. in fol.

Edition de Wurzbourg, 1780, en 3 vol. in-8°; texte et version, sans commentaire.

St. Clément d'Alexandrie eut un célèbre élève dans la personne d'ORIGÈNE, surnommé, à cause de son assiduité au travail, ADAMANTIUS, l'homme dur comme le diamant. Cet écrivain étoit né en 185, en Egypte, on ne sait dans quelle ville. Son père, Léonide, lui donna les premières instructions. Origène avoit dix-sept ans, lorsque ce père chéri obtint, sous Septime-Sévère, la palme du martyre. Dans ce moment difficile il trouva du courage dans les exhortations de son fils. St. Clément d'Alexandrie inspira à Origène du goût pour la philosophie platonique, qu'il étudia ensuite sous Ammonius Saccas. Pendant qu'il suivoit encore les cours de ce maître, il enseigna lui-même la grammaire.

Sa vie, les tribulations qu'il éprouva, les fautes qu'il commit, les écrits qu'il composa et les services qu'il rendit à la critique biblique appartiennent à la littérature sacrée; nous consignerons ici seulement quelques faits qui tiennent à sa vie littéraire. En 218, Mammée, mère de l'empereur Alexandre Sévère, le fit appeler pour s'en faire instruire dans les vérités de la religion chrétienne. Dans un voyage qu'il fit en Grèce, dix ans après, il fréquenta les écoles des philosophes à Athènes. Exilé d'Alexandrie par l'évêque Démétrius qui l'accusoit d'hérésie,

il se rendit à Césarée en Palestine, où il expliqua publiquement la Bible, et d'où il fit plusieurs voyages pour le bien du christianisme. Cruellement maltraité pendant la persécution des chrétiens ordonnée par Déce, il mourut en 254 à Tyr. Origène a été un des plus célèbres docteurs de l'Eglise; mais il n'a jamais été évêque, et après sa mort il s'éleva une grande contestation sur l'orthodoxie de sa doctrine.

L'étude des livres de Philon et la prédilection qu'il avoit pour la philosophie d'Ammonius, eurent une grande influence sur sa manière d'interpréter les écritures sacrées. Elle fut toute allégorique et mystique. De même que, d'après la doctrine de Platon, l'homme se compose d'un corps, d'une âme et d'un esprit, Origène trouvoit dans la Bible un triple sens : le sens littéral ou historique, le sens moral et le sens spirituel ou mystique. Les ouvrages nombreux qu'il composa, avoient pour objet de faire connoître les vérités qui sont cachées aux yeux du vulgaire par la lettre de l'Evangile. Il s'efforça de combiner et mettre en harmonie les vérités de l'Evangile avec la philosophie; mais cette vaine tentative le fit tomber dans des erreurs. Celui de ses ouvrages où son système philosophique est le plus clairement exposé; celui pour lequel nous le plaçons ici parmi les Néo-Platoniciens, celui enfin où l'on a surtout puisé les accusations dont sa mémoire a été flétrie, portoit le titre Περὶ Ἀρχῶν, *des Origines*, *de Principiis*. Il se divisoit en quatre

livres; mais nous n'en possédons en grec que l'extrait imparfait et partial que Photius en a fait, et quelques autres fragmens qu'on trouve dans la *Philocalie*, ou extrait des ouvrages d'Origène, rédigé pour Théodore, évêque de Tyane, par S^t. Grégoire de Nazianze et S^t. Basile-le-Grand, et distribué en 27 chapitres. *Rufin* a rédigé dans le quatrième siècle une traduction latine de l'ouvrage d'Origène; elle nous est parvenue, mais on la croit très-infidèle.

Dans le premier livre, Origène traite de Dieu: il y explique, d'après les principes de Platon, la trinité, et c'est dans cette explication surtout qu'il s'égare du vrai chemin indiqué par l'Eglise qui, à la vérité, ne s'étoit pas encore prononcée aussi clairement sur cette doctrine qu'elle fit ensuite au concile de Nicée. Nous remarquons encore que dans ce livre Origène regarde les astres comme des corps animés. Dans le second livre, il est question de l'origine du monde, qu'à l'instar des Platoniciens, Origène regardoit comme créé de toute éternité, de l'incarnation du fils de Dieu, de l'âme que l'auteur accorde aussi aux bêtes, de la résurrection des morts et de la vie éternelle. Le libre arbitre, les démons ou mauvais esprits, et les différens moyens dont ils tentent les mortels, font le sujet du troisième livre. Le quatrième est consacré à l'interprétation de la Bible.

On attribue aussi à Origène un petit ouvrage intitulé Φιλοσοφούμενα, ou *de la Doctrine des philoso-*

phes. C'est proprement le premier livre d'un écrit en deux livres qui portoit le titre suivant : Κατὰ πασῶν αἱρέσεων Ἔλεγχος, *Réfutation de toutes les sectes.*

Dans les Philosophumena, l'auteur explique brièvement la doctrine des différentes écoles grecques qui étoit réfutée dans le second. Ce fragment n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la philosophie; mais on s'accorde aujourd'hui à penser qu'Origène n'en est pas l'auteur.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler se trouvent dans les éditions des œuvres d'Origène, dont il n'y a que deux, celle de *Charles-Vinc. de la Rue*, Paris, 1733 à 1759, en 4 vol. in-fol., que *Fr. Oberthür* a fait réimprimer, mais sans commentaire, Würzbourg, 1780, en 15 vol. in-8°.

La *Philocalie* avoit été publiée en grec et en latin par *J. Tarinus*, Paris, 1619, in-4°, et les *Philosophumena* l'avoient été par *Jacq. Gronove*, dans le vol. X du Thes. antiq. græc. Ce savant s'est efforcé de prouver que cet ouvrage est d'Origène; mais il a été complétement réfuté par *J.-Chph. Wolf,* qui en a donné une seconde édition, sous le titre de Compendium hist. philosophicæ antiquæ, s. philosophumena, etc. Hamburg, 1706, in-8°.

2°. *De l'Histoire de la philosophie.*

Après avoir jeté un coup d'œil sur les diverses sectes philosophiques qui ont fleuri dans cette période, nous ajouterons que nous lui devons la seule *histoire de la philosophie* que nous ayons de l'antiquité; c'est DIOGÈNE *de Laërte* en Cilicie, nommé ordinairement Diogène-Laërce, qui en est l'auteur. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où il a

vécu ; mais il paroît que ce fut sous Septime Sévère et Caracalla [1]. Voici le titre de son ouvrage : Φιλόσοφος ἱστορία περὶ βίων, δογμάτων καὶ ἀποφθεγμάτων τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων, *Histoire philosophique de la vie et des apophthegmes des philosophes célèbres*, en dix livres. L'auteur divise tous les philosophes grecs en deux classes, ceux d'Ionie et ceux d'Italie. Il fait dériver les premiers d'Anaximandre, les autres de Pythagore. Après Socrate, il divise les philosophes ioniens en trois branches : 1° Platon et les Académiciens jusqu'à Clitomaque ; 2° les Cyniques jusqu'à Chrysippe ; 3° Aristote et Théophraste. La série des philosophes d'Italie se compose, après Pythagore, des suivans : Telaugès, Xenophane, Parmenide, Zénon d'Elée, Leucippe, Démocrite et d'autres jusqu'à Epicure, par lequel Diogène termine cette classe.

Les sept premiers livres sont consacrés aux philosophes ioniens, dont ils traitent dans l'ordre suivant :

Livre I. Thalès, Solon, Chilo, Pittacus, Bias, Cleobulus, Périandre, Anacharsis, Myson, Epiménide, Phérecyde.

Livre II. Anaximandre, Anaximène, Anaxagoras, Archélaüs, Socrate, Xénophon, Eschine, Aristippe, Phédon, Euclide de Mégare, Diodore Crônus, Stilpon, Criton, Simon, Glaucon, Simmias de Thèbes, Cébès, Ménédème d'Erétrie.

Livre III. Platon.

[1] Voy. *J. Jonsius*, de Script. hist. phil., lib. III, c. XII ; §. 5 sqq.

Livre IV. Speusippe, Xénocrate, Polemon, Cratès de Tarse, Crantor, Arcésilas, Bion de Borysthène, Lacyde, Carnéade, Clitomaque.

Livre V. Aristote, Théophraste, Straton de Lampsaque, Lycon, Démétrius de Phalère, Héraclide du Pont.

Livre VI. Antisthène, Diogène de Sinope, Monimus, Onesicritus, Cratès de Thèbes, Metroclès, Hipparquie, Ménippe, Menedème le Cynique.

Livre VII. Zénon de Cittium, Ariston de Chios, Hérillus, Denys d'Héraclée, Cléanthe, Sphærus, Chrysippus.

Dans les trois derniers livres il s'agit des philosophes de l'école d'Italie; savoir :

Livre VIII. Pythagore, Empedocle, Epicharme de Cos, Archytas, Alcméon, Hippasus [1], Philolaüs, Eudoxe de Cnide.

Livre IX. Héraclite d'Ephèse, Xénophane, Parmenide, Melissus, Zénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, Protagoras, Diogène d'Apollonie, Anaxarque d'Abdère, Pyrrhon, Timon de Phlionte.

Le *livre X* est entièrement consacré à Epicure, sur lequel Diogène entre dans plus de détails que sur les autres.

L'ouvrage de Diogène est un des plus précieux de l'antiquité, par la quantité de faits et de notices qu'il nous fournit, et par le grand nombre de passages

1 Hippasus de Métaponte étoit un Pythagoricien qui n'a pas laissé d'écrit. C'est le seul philosophe de cette liste dont nous n'ayons pas parlé dans notre Histoire.

d'écrivains perdus qu'il nous a conservés. L'auteur, qui n'étoit d'aucune secte, si ce n'est qu'il penchoit peut-être un peu vers celle d'Epicure, est entièrement impartial ; mais il est crédule, souvent inexact, sans critique et sans jugement [1].

Diogène Laërce a été d'abord imprimé en latin. La traduction étoit du P. *Ambrosio Traversari*, Camaldule; elle parut in-fol., dans les premiers temps de la typographie, sans date ni lieu d'impression. Une seconde édition, revue par *Bén. Brognoli*, parut à Venise, 1475, chez *Nic. Jenson*, in-fol. Elle fut depuis souvent réimprimée, et entre autres à Bâle, 1524, in-4°, avec des corrections faites d'après un manuscrit, par *Conr. Héresbach.*

La *première édition* du texte complet a été donnée par *J. Froben*, Bâle, 1533, in-4°.

Henri Etienne en soigna une édition plus correcte, accompagnée de la traduction du P. Ambrosio; elle parut à Paris, 1570, in-8°, et une seconde fois, en 1593, aussi in-8°, avec les notes qu'*Is. Casaubon* avoit fait paroître sous le nom de *Hortibonus*, à Morges, 1583, in-8°. Ces notes ne s'étendent que sur les huit premiers livres. *Samuel Crispin* réimprima cette édition, mais avec peu de soin, Genève, 1616, in-8°.

[1] Il faudroit le disculper d'une partie des reproches qu'on lui fait avec raison, si une observation de *J.-G. Schneider* étoit confirmée. Le fameux *Walter Burley*, écrivain anglois du commencement du 14e siècle, a suivi Diogène dans son livre *De vita et moribus philosophorum poetarumque veterum;* mais il paroît avoir eu un texte plus complet et meilleur que celui que nous possédons. Il s'agiroit de voir si l'on ne peut pas remonter au manuscrit dont il s'est servi. Voy. *Fr.-Aug. Wolf*, Anal. litt., vol. II, p. 226. L'ouvrage de *Burley* a été imprimé plusieurs fois dans le quinzième siècle. La première édition est sans date ni lieu d'impression; elle a probablement été exécutée à Cologne, par *Ulric Zell.* Elle est in-4°. La première édition datée est de 1472, in-4°, et a été imprimée à Cologne, chez *Arn. Terhoernen.*

Le cardinal *Pierre Aldobrandini* fit imprimer en 1594, à Rome, in-fol., par Zannetti, une édition préparée par son neveu *Thomas*. Le texte y a été corrigé d'après des manuscrits; il est accompagné d'une traduction nouvelle et de notes qui ne vont que jusqu'au livre IX.

L'édition d'Aldobrandini est la base de celle de *Jean Pearson* ou de *Gilles Menage*; le premier n'est pas nommé sur le frontispice. L'édition parut à Londres, 1664, in-fol. Menage a fourni un grand nombre de corrections puisées dans les manuscrits. Outre son commentaire, le volume renferme des notes d'*Isaac* et *Méric Casaubon*.

L'édition la plus savante et la plus complète est celle de *Marc Meibom*, Amst. 1692, en 2 vol. in-4°.

Paul-Dan. Longolius fit réimprimer, à Hof, 1739, en 2 vol. in-8°, le texte et la traduction de l'édition de Meibom, avec 28 gravures. Une semblable réimpression, mais sans gravures, fut soignée à Leipzig, en 1759, en un seul vol. in-8°.

Nous ne trouvons pas d'édition postérieure à celle de 1759. Seulement M. *C. Nürnberger* a publié séparément le dixième livre, avec traduction et notes, Nuremberg, 1791, in-8°. (Un nouveau frontispice porte 1807.) Il existe un excellent commentaire sur ce livre par *Pierre Gassendi*, Paris, 1646, et Lyon, 1649, in-fol. Un commentaire sur la Vie d'Aristote a été publié par *Jos. Priscus*, Naples, 1738, in-4°.

CHAPITRE LXIX.

Des Mathématiciens sous les derniers Ptolémées et sous les empereurs romains. — Des Tacticiens. — Des écrivains sur la Musique.

Les sciences mathématiques ne firent pas de grands progrès dans cette période, à l'exception de l'astronomie qui produisit un grand observateur.

1° *Des Mathématiques pures.*

Le grammairien Didyme *d'Alexandrie*[1] réclame une place parmi les mathématiciens de cette période, pour un ouvrage *sur la Mesure des marbres et des bois de toute espèce*, Μέτρα μαρμάρων· καὶ παντοίων ξύλων, que sept manuscrits lui attribuent. Ce morceau ressemble beaucoup au fragment d'Héron III, sur les Mesures, que les Bénédictins ont publié[2].

L'ouvrage de Didyme a été publié, d'après un manuscrit de Milan, par M. *Ange Mai*, à la suite de son édition des fragmens de l'Iliade[3].

Serenus *d'Antissa* qui, probablement, a vécu au commencement du premier siècle après J.-C. a

[1] Voy. vol. IV, p. 338.
[2] Voy. vol. VII, p. 67.
[3] Voy. vol. I, p. 141.

écrit des *Sections cylindriques et coniques*, en deux livres.

Edm. Halley a joint cet ouvrage à son édition d'Apollonius de Perge, Oxford, 1710, in-fol.

Le Néo-Pythagoricien NICOMAQUE *de Gérase* jouissoit dans l'antiquité d'une haute réputation comme mathématicien : elle n'est pas tout-à-fait justifiée par ceux de ses ouvrages qui nous restent. Ce sont des *Institutions d'arithmétique*, Ἀριθμητικὴ εἰσαγωγὴ, en deux livres, et un *Manuel d'harmonie*, Ἐγχειρίδιον ἁρμονικῆς, aussi en deux livres, ou plutôt en un seul, car la matière est épuisée dans le premier livre, et le second ne renferme que des extraits d'un grand ouvrage de l'auteur. Nicomaque a aussi écrit des *Théologumènes arithmétiques*; mais l'ouvrage ainsi intitulé que nous possédons, n'est pas de lui, puisqu'il y est cité. Nous en avons parlé ailleurs [1]. Photius nous a laissé un extrait de celui de Nicomaque. C'est là que nous apprenons que l'unité, *la monade*, est l'âme, l'homme-femme (ἀρσενόθηλυς), Dieu et la matière, enfin le chaos, la confusion ; le Tartare, la Vierge sévère (Hécate) et Morpho (Vénus); que la *dyade* est la cause de toute dissemblance ; la *triade*, ou le premier nombre parfait, met l'unité en action : elle est la cause de toutes les sciences, mais surtout de la géométrie, et la source de toute vertu. La *tétrade* est le principe des effets naturels et la clef de la nature : elle est la puissance masculine, Mercure, Vulcain et

[1] Voy. p. 148 de ce volume.

Bacchus. La *pentade* constitue le milieu de toute chose, l'absence de toute discorde, la justice même. Mais c'en est assez de la philosophie des nombres: ceux qu'elle intéresse pourront recourir à Photius.

Plusieurs anciens ont écrit des commentaires sur l'Arithmétique de Nicomaque. Tels sont JAMBLIQUE, dont nous avons parlé, HÉRONAS, cité par Eutocius; PROCLUS *de Laodicée*; ASCLÉPIUS *de Tralles*, disciple d'Ammonius; et JEAN PHILOPONUS. Il paroît que les commentaires ou les scholies des deux derniers se trouvent inédits dans les bibliothèques.

L'*Arithmétique* de Nicomaque a été imprimée, en grec seulement, par *Christ. Wechel*, Paris, 1538, in-4°. M. *F. Ast* en a donné une nouvelle édition, d'après un manuscrit de Munich, à la suite des Theologumena arithmeticæ, Leipzig, 1817, in-8°.

Jean Meursius a le premier publié le *Manuel d'Harmonie* en grec, dans sa collection musicale. Il se trouve plus correct dans celle de *Meibomius*.

Quelques auteurs placent dans le second siècle Diophante d'Alexandrie; mais il paroît plus probable qu'il est du quatrième [1].

THÉON *de Smyrne*, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Théon, ni surtout avec le mathématicien Théon d'Alexandrie, a probablement vécu au commencement du deuxième siècle. Il étoit un adhérent de la philosophie de Platon, et a écrit un traité sur les ouvrages de ce philosophe, en tant qu'ils se rapportent aux quatre branches de

[1] Voy. vol. VII, p. 43.

mathématiques, savoir : la géométrie, l'arithmétique, la musique et l'astronomie. Cet ouvrage est intitulé : *De l'utilité des Mathématiques pour la lecture de Platon*, Περὶ τῶν κατὰ Μαθηματικὴν χρησίμων εἰς τὴν τοῦ Πλάτωνος ἀνάγνωσιν. Il n'en reste que la partie qui traite de l'arithmétique et de la musique.

L'ouvrage de Théon a été publié, en grec et en latin, par *Ismaël Bouillaud*, Paris, 1644, in-4°.

ANATOLIUS *d'Alexandrie*[1] qui, après avoir enseigné la philosophie péripatéticienne dans sa ville natale, fut nommé en 270 évêque de Laodicée en Syrie, a écrit une *Arithmétique* en dix livres dont il reste des fragmens dans les Theologumena de Jamblique, et une espèce de *Catéchisme de mathématiques*. Nous lui donnons ce titre, car le fragment qui s'en est conservé, n'en a pas. De ce que, dans ce fragment, Anatolius fait la distance des tropiques égale au côté d'un pentedécagone, c'est-à-dire à 24°, tandis que Ptolémée avoit déterminé l'obliquité de l'écliptique à 23° 51′ 15″, M. *Halma*[2] a voulu inférer la diminution de l'obliquité de l'écliptique ; mais M. *Letronne* a fait voir[3] qu'Anatolius n'a voulu que se servir d'un nombre rond.

L'évêque Anatolius a aussi rédigé un *Canon paschal* qui existe dans une version latine assez mauvaise qu'on attribue, peut-être à tort, à *Rufin*.

[1] Il ne faut pas le confondre avec Anatolius le Néo-Platonicien, son contemporain.

[2] Dans la préface de son édition de l'Almageste.

[3] Dans le Journal des Savans.

Jules-César pour la correction du calendrier : il étoit, comme philosophe, attaché à la doctrine des Péripatéticiens : voilà tout ce que nous en savons.

THÉODOSE *de Tripolis* en Lydie, contemporain de Trajan, écrivit un traité *de la Sphère*, Σφαιρικὰ, en trois livres ; un traité *des Jours et des Nuits*, περὶ Ἡμερῶν καὶ Νυκτῶν, en deux livres, et un troisième *des Habitations*. περὶ Οἰκήσεων. Les deux derniers ouvrages n'ont jamais été imprimés en grec. Vitruve [1] et Strabon [2] parlent d'un Bithynien nommé Théodose qui avoit inventé un cadran solaire pour tous les climats : ce second Théodose est-il le même que le Tripolitain? Voilà une question sur laquelle on ne s'accorde pas.

Une version latine du traité de la Sphère, rédigée dans le onzième siècle, sur une traduction arabe, a été imprimée à Venise, 1529, in-4°.

C'est *Jean Pena* qui a publié le texte grec, accompagné d'une nouvelle traduction, Paris, 1558, in-4°. *Jos. Hunt* donna une édition corrigée du texte et de la traduction, Oxford, 1707, in-8°.

C'est un Napolitain, nommé *Josephe Auria*, qui a fait la traduction des deux autres ouvrages de Théodose. Il a joint le traité des Habitations à son édition de la Sphère d'Autolycus, et le traité des Jours et des Nuits, à celle de l'ouvrage du même Autolycus, du Lever et du Coucher des astres. Ces éditions ont paru à Rome, 1587, in-4°.

MÉNÉLAS *d'Alexandrie* fit à Rome des observations astronomiques, l'année de l'avènement de Tra-

[1] IX, 9.
[2] XII, p. 566.

jan, 98 après J.-C., si toutefois il est vrai qu'il est cet astronome cité par Ptolémée pour avoir observé à Rome une conjonction de la lune avec les étoiles du front du Scorpion. Il est l'auteur du premier ouvrage de trigonométrie, sous le titre de Σφαιρικὰ, en trois livres. « Cet ouvrage, dit M. Delambre [1], traite uniquement des triangles, non qu'il enseigne à les résoudre ou à les calculer. Ses théorêmes, à l'exception d'un seul, sont de pures spéculations, et d'un usage presque nul pour la pratique. Celui que nous exceptons est le premier du troisième livre. Il a été nommé par les Arabes, *Règle d'intersection* : il exprime la relation entre six arcs d'une espèce de quadrilatère formé à la surface de la sphère. Ce théorême a été démontré par Ptolémée qui, comme Ménélas, l'avoit emprunté d'Hipparque; car ce théorême est l'unique fondement de la trigonométrie des Grecs. En rapportant cette proposition comme tant d'autres, Ménélas ne prend pas la peine d'en indiquer l'usage. » Il ne nous reste qu'une traduction latine de cet ouvrage; elle a probablement été rédigée par un nommé *Marinus Mersennus*, mais non sur un original; car, d'après *Herbelot*, il en existe une traduction arabe, sous le titre de *Ketab al Okar le Menelaus*.

La traduction latine a été imprimée dans l'ouvrage intitulé : Universæ geometriæ mistæque mathematicæ synopsis, Paris. 1644, in-4°, et à la suite du Theodosius de *Hunt*, Oxford, 1707, in-8°. *Edmond Halley* doit ensuite en avoir donné une

[1] Biographie universelle, vol. XXVIII.

édition que je n'ai pas trouvée dans le catalogue de ses ouvrages, ni dans aucun répertoire, mais dont il existe une réimpression sous ce titre : Menelai Sphæricorum libri III. quos olim, collatis mss. hebraicis et arabicis, typis exprimendos curavit *Ed. Hallejus*. Præfationem addidit *G. Costard.* Oxon. 1758, in-8°. L'exemplaire de cette édition que possède la bibliothèque de Berlin n'a pas la préface que le titre annonce.

Un contemporain de l'empereur Adrien, Vettius Valens, natif d'Antioche, écrivit plusieurs ouvrages astronomiques ou astrologiques; l'un sous le titre d'Ἀνθολογία γενεθλιακὴ, *Anthologie généthliaque*, en huit livres; l'autre sons le titre περὶ Ἐμβάσεως ἀστέρων, *de l'Entrée des astres*. Ces deux ouvrages n'existent qu'en manuscrit [1].

Hypsiclès *d'Alexandrie* a fleuri sous Marc-Aurèle, vers 160 après J.-C. Quelques savans lui attribuent le quatorzième et le quinzième livre des Elémens d'Euclide, qui traitent des cinq corps; mais ce qui est certain, c'est qu'il a laissé un traité *des Ascensions*, Ἀναφορικός. Cet ouvrage, dit M. Delambre [2], ne renferme que six propositions, et même les trois premières ne sont que des lemmes

[1] Les critiques ne sont pas d'accord sur l'époque où il faut placer ce Valens. Quelques-uns croient qu'il est l'astrologue que, d'après le récit de Zonaras, Constantin-le-Grand interrogea sur la destinée de la ville de Constantinople.

[2] Histoire de l'Astron. ancienne, vol. I, p. 2461. Ce savant dit qu'Hypsiclès a vécu sous Ptolémée Physcon. C'est une erreur dans laquelle Delambre s'est laissé induire par *Vossius*, mais que *Fabricius* avoit déjà relevée. Voy. Bibl. gr., vol. IV, p. 20. (Vol. II, p. 91 de l'ancienne édition.)

qui démontrent trois propriétés des progressions arithmétiques ; ainsi l'ouvrage ne consiste véritablement qu'en trois propositions dans lesquelles il donne une méthode pour calculer en combien de temps se lève chaque degré de l'écliptique ; cette méthode n'est qu'approximative : elle auroit pu avoir quelque mérite avant la découverte de la trigonométrie. »

Erasme Bartholinus a publié cet ouvrage, en grec et en latin, avec l'Optique d'Héliodore, Paris, 1657, in-4°.

Un astronome du nom d'ARRIEN a écrit deux ouvrages, l'un *sur les Comètes*, l'autre *sur les Météores*. Photius en parle sans en donner un extrait ; mais Stobée en a conservé plusieurs fragmens qui prouvent du jugement et un esprit exempt de superstition. Cet Arrien est-il le disciple d'Epictète? Il n'y a nul motif pour le nier ; car, si Fabricius a pensé qu'il a existé un astronome de ce nom beaucoup plus ancien et qui est cité par Agatharchide de Cnide, il n'a pas fait attention que dans le passage de Photius auquel il se réfère, c'est ce patriarche qui parle, et non Agatharchide, qui, à la vérité, a été antérieur de plusieurs siècles au Stoïcien Arrien [1]. Un autre passage, tiré des Commentaires de Jean Philoponus sur la physique d'Aristote, et d'après lequel Eratosthène paroît avoir cité notre Arrien, admet un sens tout opposé [2].

[1] *Fabric.* Bibl. gr., V, p. 89.

[2] Ἀῤῥιανὸς δέ φησιν ἐν τῷ περὶ Μετεώρων, ὡς Ἐρατοσθένης ὁ Κυρηναῖος ἰσχυρίζεται κ. τ. λ. Selon que la conjonction ὡς est traduite par *quemad-*

Les noms de tous les astronomes que nous venons de rapporter, pâlissent devant la réputation du plus célèbre de tous, quoiqu'il ne soit pas le plus grand: c'est celui de l'Egyptien CLAUDE PTOLÉMÉE qui fleurit vers le milieu du second siècle, sous les Antonins [1]. Dans le moyen âge on s'étoit persuadé qu'il avoit régné en Egypte, et la première édition de son Almageste que *Grynœus* publia, en 1538, est dédiée au roi d'Angleterre comme l'ouvrage d'un roi. On attribue communément l'origine de cette erreur à *Albumazar*, Arabe du neuvième siècle; cet écrivain s'est laissé tromper, dit-on, par le nom de cet astronome (en arabe *Bathalmius*), qui, suivant Herbelot, en arabe, désigne un roi d'Egypte [2], de la même manière que les anciens rois de ce pays avoient été nommés Féraoun ou Pharaon. Mais Ptolémée est déjà qualifié de roi d'Alexandrie, près de deux siècles avant Albumazar, par Isidore de Séville [3]. Il est inutile d'ajouter que

modum, ou prise pour synonyme de ὅτι, cette phrase dit: Arrien, dans son livre des Météores, dit, ainsi que l'assure Eratosthène; ou bien: Arrien, dans son livre des Météores, dit qu'Eratosthène assure. Voy. *Heeren* Comment. de font. Eclog. Joannis Stobæi, dans son édition de ces Eglogues.

[1] Il ne faut pas le confondre avec un astrologue du même nom qui vivoit sous Néron, Othon et Galba. Voy. TACIT. Hist., I, 26.

[2] Biblioth. orient., art. Bathalmius. Le pluriel de ce mot est Bathalessa, les Ptolémées.

[3] In utraque autem lingua diversorum quidem sunt de astronomia scripta volumina: inter quos tamen Ptolemæus rex Alexandriæ apud Græcos habetur præcipuus: hic etiam et canones instituit quibus cursus astrorum inveniatur. ISID. Orig., III, c. 25.

ceux qui, confondant l'astronome avec Ptolémée Philadelphe, le plaçoient dans la classe des souverains, étoient obligés d'avancer de quelques siècles l'époque où il a effectivement vécu. Le grammairien *Servius* a commis un anachronisme semblable dans une scholie de la troisième églogue de Virgile où il suppose qu'un des astronomes sculptés sur le bocal dont il y est question, pourroit être Ptolémée. Dans l'Anthologie, on trouve trois épigrammes attribuées au *roi Ptolémée* et dont la première, qui est en l'honneur d'Aratus, a tout l'air d'être sortie de la plume d'un astronome; mais M. *Buttmann* a fait voir [1] que le manuscrit de Heidelberg donne à l'auteur des deux autres le nom de Ptolémée tout simplement, sans ajouter aucune qualification; que la troisième est prise d'une ancienne vie d'Aratus où l'auteur est nommé le roi Ptolémée; enfin, que cette épigramme peut trèsbien avoir été faite par un des Ptolémée qui ont régné en Egypte; mais qu'elle ne peut provenir de l'astronome Ptolémée qui ne se seroit sûrement pas exprimé sur Aratus avec l'admiration que professe l'auteur de ce petit poëme.

Une autre opinion non moins généralement répandue, mais probablement tout aussi erronée, a fait naître Ptolémée à Peluse. Suidas et Eudoxie l'appellent un philosophe d'Alexandrie; mais on a dit que cette qualité ne lui a été donnée qu'à cause

[1] Voy. *Wolf* u. *Buttmann*, Museum der Alterthums-Wissenschaft, vol. II, p. 463.

du long séjour qu'il a fait dans la capitale de l'Egypte. Aucun écrivain de l'antiquité ne parle de sa patrie ; mais plusieurs manuscrits des traductions latines de ses ouvrages et les éditions de ces versions lui donnent la qualité de *Pheludiensis* ; ce qu'on regarde comme une corruption de *Pelusiensis*. *Raidel* [1] cite le scholiaste arabe du Quadripartitum, *Ali-Ibn-Rednan*, nommé *Haly*, pour prouver que Péluse a été la patrie de notre astronome. Le professeur de Berlin, de qui nous empruntons cette discussion [2] a vérifié la citation de Raidel, et il l'a reconnue fausse. Haly, ou son traducteur ne parle pas de la patrie de Ptolémée ; il nomme seulement cet astronome *al Feludhi*, *Pheludianus*, du surnom que les Arabes lui ont donné [3]. Il est vrai que dans une biographie ou préface qui se trouve en tête d'une version latine de l'Amalgeste, faite sur l'arabe, on lit ces mots : « Hic autem *ortus et educatus* fuit in Alexandria majori, terra Egypti. Cujus tamen *propago* de terra Sem et de provincia quæ dicitur Pheuludia [4]. » Mais ce passage absurde, qui ne dit pas même que Ptolémée soit né hors d'Alexandrie, ne prouve autre chose sinon le désir du traducteur arabe de représenter l'astronome comme descendant d'un Arabe ou d'un Syrien (e terra Sem).

Theodorus Meliteniota, dont nous parlerons plus

[1] Comment. in C. Ptolemæi geogr., Norimb. 1737, in-4°, p. 3.
[2] M. *Buttmann*, l. c.
[3] Voy. *Herbelot*.
[4] Venet. 1515, in-fol.

bas, dit[1] que Ptolémée étoit né à Ptolémaïs, surnommée Hermeïon, dans la Thébaïde, et qu'il a été contemporain d'Antonin le-Pieux; et quoique ce Grec ne cite pas son autorité, rien n'empêche d'admettre l'exactitude de cette donnée, puisée sans doute dans quelque écrivain ancien, pourvu qu'on puisse la concilier avec le surnom d'al Feludi que les Arabes ont donné à Ptolémée. Ce nom n'a été trouvé jusqu'à présent que dans les traductions latines; dans les livres arabes, Ptolémée est quelquefois nommé Bathalmius al Kaludi [2], et ce nom est exprimé par *Claudius* dans les traductions latines. Le changement *Keludi* ou *Feludi* a été très-facile, puisqu'en arabe la lettre K (ق) ne se distingue de F (ف) que par un point de plus. Ainsi Pheludianus n'est que la corruption de Claudius, et n'a pas dû être rendu par Pelusianus.

Un point plus important est de connoître le lieu où Ptolémée a fait ses observations, parce que de

[1] Dans le chap. I de son ouvrage, dont le commencement seulement a été publié par *Bouillaud*, à la suite de son édition du traité de Ptolémée, De arte judicandi, et réimprimé par *Fabricius*, Bibl. gr., vol. IX, p. 198 de l'ancienne édition (vol. X, p. 401 de la nouvelle.)

[2] Voy. *Abulpharagii* Hist., p. 73, l. 5; p. 105, l. 3; p. 123, l. antép. — *Casiri* Biblioth. arab. hist., vol. I, p. 348. — Voy. aussi Mémoires sur l'Egypte, publiés pendant les guerres des années VI et VII, vol. I, p. 389, où se trouve un extrait d'*Abderraschid el Bakin*, qui nomme notre astronome *Bathalmyous él Qloúdy*. M. *Langlès*, dans une note jointe à ce passage, rejette cette leçon, parce qu'en arabe, ainsi que dans nos langues européennes, le nom propre précède toujours le nom appellatif. Mais comme Suidas appelle lui-même l'astronome Πτολεμαῖος ὁ Κλαύδιος, on conçoit facilement que les Arabes aient pu prendre le prénom pour le nom appellatif.

là dépend le degré de précision dont ses observations de latitude étoient susceptibles. Cet astronome dit positivement qu'il observoit sous le parallèle d'Alexandrie; d'un autre côté, il existe une scholie d'Olympiodore [1] qui nous apprend que Ptolémée passa quarante années de sa vie ἐν πτεροῖς τοῦ Κανώβου, dans les *Ptères* ou ailes du Canobe, occupé d'observations astronomiques, et qu'il y plaça des colonnes sur lesquelles il avoit fait tracer les théorèmes dont il étoit l'auteur. Cette inscription lapidaire nous a été conservée [2]: elle commence par ces mots: Θεῷ Σωτῆρι Κλαύδιος Πτολεμαῖος ἀρχὰς καὶ ὑποθέσεις μαθηματικὰς, etc., c'est-à-dire: Claude Ptolémée dédie au Dieu Sauveur ses principes et ses thèses mathématiques. En combinant cette dédicace avec l'observation d'Olympiodore, M. Halma dit qu'il seroit tenté de croire que le Dieu Sauveur dont il est question dans la première, est Canobus, près du temple duquel Ptolémée a passé quarante années, si l'inscription ne disoit pas expressément que le monument a été posé dans la ville de Canobus (ἐν Κανώβῳ), d'où il conclut que le Dieu Sauveur est Sérapis, et que c'est dans les bâtimens latéraux du temple de ce Dieu à Canobus que Ptolémée a fait ses observations. Il pense que cette donnée n'est pas en contradiction avec le passage où Ptolémée dit qu'il les a faites sous le parallèle d'A-

[1] Cette note, qui se trouve dans le Commentaire d'Olympiodore sur le Phædon de Platon, a été publiée par *Bouillaud*, dans ses *Testimonia de Cl. Ptolemæo*, p. 205.

[2] Ibid., p. 234.

lexandrie; d'après M. Halma, la ville d'Alexandrie s'étoit successivement étendue jusqu'à Canope qui en étoit devenue un des faubourgs, de sorte que Ptolémée demeurant à Canope, observoit néanmoins à Alexandrie, ou, qu'observant à Canope, il n'avoit pas besoin de réduire ses observations au parallèle d'Alexandrie, à cause du peu de différence de latitude.

Ici il se présente une difficulté dont M. Halma s'est aperçu, mais qu'il a tranchée. Si Ptolémée a observé dans le temple de Sérapis à Canope, Olympiodore au lieu de dire : ἐν πτεροῖς τοῦ Κανώβου, dans les Ptères *du* (temple de) Canobus, auroit dû dire : ἐν πτεροῖς τῆς Κανώβου, dans les Ptères *de la* (ville de) Canobus : aussi M. Halma propose-t-il de substituer une leçon à l'autre, ou de regarder le Dieu Canobus comme identique avec Sérapis, et de supposer que Ptolémée a observé dans le temple de Canobus à Canope.

Le raisonnement de M. Halma a été attaqué et, à ce qu'il nous paroît, renversé par M. Letronne. Ce savant a fait voir que Canope, situé à 120 stades ou plus de 2 ½ milles géographiques au N.-E. d'Alexandrie, n'en a jamais fait partie, puisqu'il y avoit plusieurs lieux, tels que Nicopolis et Taposiris Parva, entre les deux villes ; que par conséquent le Serapeum où observoit Ptolémée, n'a pas pu appartenir à la ville de Canope ; enfin que Ptolémée connoissoit la différence en latitude de ces deux villes, et qu'il n'a jamais pu les confondre en un seul point.

« Il est plus probable, dit M. Letronne[1], qu'Olympiodore se sera mépris sur le lieu des observations de Ptolémée : on sait[2] qu'il y avoit un temple de Sérapis à Canope, aussi bien qu'à Alexandrie; Olympiodore avoit cru que le mot *Serapeum* dans l'auteur qu'il a copié, appartenoit à la première de ces villes, tandis qu'il devoit le rapporter à la seconde. Son erreur est d'autant plus facile à expliquer que, comme le Serapeum de Canope devint pendant un certain temps le siége des Néo-Platoniciens et acquit une grande célébrité parmi les derniers apôtres du paganisme, un commentateur de Platon devoit être tout disposé à croire que cet asile des lumières étoit le lieu où le grand Ptolémée avoit fait ses observations et ses découvertes. »

Nous avons vu ce que la chronologie doit à cet astronome; nous verrons plus bas ce qu'il a fait pour la géographie. Ici nous ne parlons que de ses ouvrages de mathématiques.

Le plus connu est son système d'astronomie sphérique et théorique, intitulé Μεγάλη Σύνταξις, *Grande Construction*, en treize livres. Cet ouvrage contient toutes les observations astronomiques des anciens, nommément d'Aristylle, de Timocharé, Méton, Euctémon, et surtout d'Hipparque. A l'exemple de tous ses devanciers, excepté Aristarque, Ptolémée regarde la terre comme le centre de l'univers, et fait tourner les astres à

[1] Journal des Savans, 1818, p. 202.
[2] Par Strabon, XVII, p. 1152. (Éd. *Tzchuck.*, vol. VI, p. 533.)

l'entour. Ce système a été celui de tous les astronomes jusqu'à Copernic. Ptolémée est l'inventeur des épicycles, système erroné, mais ingénieux, et le seul qui pouvoit expliquer les révolutions irrégulières des planètes, aussi long-temps qu'on ignora que le soleil est le centre de notre système. Il inséra dans son ouvrage le catalogue des étoiles d'Hipparque, et l'augmenta : ce dénombrement ne contient encore que mille vingt-deux étoiles, distribuées en quarante-huit catastérismes. Il a corrigé la théorie des révolutions lunaires, par la détermination de l'équation dans les moyennes distances entre la nouvelle et la pleine lune ; il a réduit en système la parallaxe de la lune qu'il a à la vérité tracée trop grande ; déterminé celle du soleil, par la grandeur de l'ombre que la terre jette sur la lune dans les éclipses ; enseigné la manière de trouver le diamètre de la lune, et de calculer les éclipses solaires et lunaires. « Ptolémée, dit un grand mathématicien de nos jours[1], n'a pas été un grand astronome, puisqu'il n'a rien observé, ou que du moins il ne nous a transmis aucune observation à laquelle on puisse accorder la moindre confiance ; mais il fut un savant laborieux, un mathématicien distingué : il a rassemblé en un corps de doctrine ce qui étoit disséminé dans les traités particuliers de ses prédécesseurs.... Il auroit pu être plus sobre de détails et d'exemples, et s'étendre davantage sur les observations et sur nombre de renseignemens qui sont

[1] Feu *Delambre*.

à jamais perdus. » Ce même astronome, après s'être plaint du peu de fond qu'on peut faire sur les calculs de Ptolémée, ajoute : « Ce qu'il y a de bon et d'irrépréhensible dans la Syntaxe mathématique, c'est la trigonométrie, c'est la partie purement sphérique, et la théorie mathématique des éclipses. Dans toutes ces parties, Ptolémée n'a fait que copier Hipparque, qui avoit résolu tous ces problèmes avant lui. » Il faut, en général, observer que Ptolémée dut une partie de la très-grande réputation, de la réputation exagérée dont il a long-temps joui, à la circonstance que les écrits d'Hipparque étoient extrêmement rares, et qu'immédiatement après lui ils se sont entièrement perdus.

Entrons encore dans quelques détails sur le grand ouvrage de Ptolémée, un des plus importans pour les sciences que l'antiquité nous ait transmis [1]. Après un prologue rempli de subtilités métaphysiques, Ptolémée établit, dans le *premier livre*, le système qui est nommé d'après lui, non qu'il en soit l'inventeur, mais parce qu'il a tenté de le démontrer contre Aristarque de Samos, qui, seul de l'antiquité, avoit deviné plutôt que découvert la vérité. Quoique ce système soit faux, son erreur n'influe cependant pas sur la démonstration des théorèmes établis dans le premier livre, ni même sur le calcul des phénomènes célestes, parce qu'il est fondé sur des apparences qui sont vraies comme telles. Il

[1] Ces détails sont en partie tirés de la préface de l'édition de M. *Halma*.

est vrai que dès la première application que Ptolémée fit de son système, le mouvement apparent des planètes, par rapport à la terre, présenta des difficultés que l'auteur ne put vaincre ou éluder que par de nouvelles hypothèses; mais ces hypothèses étant fondées sur des propositions mathématiques d'une vérité démontrée, les conséquences en étoient toujours justes. Après avoir développé son système, Ptolémée montre la méthode de mesurer les droites inscrites dans le cercle, et il insère dans son texte des tables dressées d'après cette méthode. Le premier usage qu'il fait ensuite de cette table, est de l'appliquer à l'évaluation de la plus grande déclinaison du soleil, dont la connoissance est le fondement de toute la science astronomique : il se sert pour cela de deux instrumens, le *météoroscope* et le *parallélipipède rectangle*. Il trouve que l'obliquité de l'écliptique étoit de 23° 51′ 20″. Il cherche ensuite les valeurs des arcs des méridiens entre l'écliptique et l'équateur, depuis 0 ᵈ ou l'équinoxe, jusqu'à 90 ᵈ de l'écliptique, et il les trouve par la règle des dix quantités qu'il a empruntées du troisième livre des Sphériques de Ménélas. Cette règle lui a servi à construire sa table des déclinaisons du soleil, et à trouver les ascensions droites par lesquelles il termine son premier livre, et les ascensions obliques qui commencent le *second*.

Ce livre détermine, par la grandeur du plus long jour, les arcs de l'horizon intercepté entre l'équa-

teur et le point correspondant de l'écliptique pour tous les degrés d'obliquité de la sphère. Par ces arcs, Ptolémée trouve la hauteur du pôle sur l'horizon, et réciproquement. Il trace une méridienne, il décrit le gnomon; enfin il forme une table générale des ascensions de 10 en 10 degrés des signes depuis l'équateur jusqu'au climat de 17 heures, et il en montre l'usage.

Dans le *troisième* livre, il cherche la longueur de l'année, dont le mouvement périodique du soleil est la mesure. Il trouve la durée de l'année d'un peu moins de 365 $\frac{1}{4}$ jours. L'explication du mouvement du soleil donne lieu à deux suppositions pour pouvoir rendre raison de l'anomalie de ce mouvement. Ce sont là les deux fameuses hypothèses de Ptolémée : l'une est celle d'un cercle excentrique à la terre; la seconde est celle d'un épicycle porté sur l'écliptique. Il ne faut pas perdre de vue que Ptolémée ne donne pas ces hypothèses comme réelles; mais qu'il les donne seulement comme des moyens d'expliquer l'ordre céleste. Le choix arbitraire qu'il propose de l'excentrique ou de l'épicycle, pour expliquer le mouvement du soleil, montre bien qu'il ne regardoit pas l'un comme plus réel que l'autre.

La lune est le sujet du *quatrième* livre, et le premier astre pour lequel Ptolémée emploie cette combinaison des deux cercles. Il fait voir que la période d'Hipparque de 126007 jours et une heure, pour le temps que la lune emploie pour revenir à

un même point, est sujette à plusieurs conditions qui la rendent difficile à fixer, et il propose une autre méthode. Il démontre l'anomalie par laquelle la lune avance toujours de 3^d 24' à chaque révolution, et la correction des mouvemens moyens de longitude et d'anomalie. Il fixe leurs époques pour la première année du règne de Nabonassar, et il corrige ensuite le mouvement en latitude.

Dans le *cinquième* livre, il décrit l'astrolabe inventé par Hipparque, et dont les anciens se servoient pour prendre les longitudes et les latitudes des astres relativement au soleil. C'est avec cet instrument que Ptolémée fit la découverte importante de l'*évection* ou de l'inégalité dans le mouvement de la lune. Après l'avoir démontrée, il parle des parallaxes par lesquelles il conclut les diamètres du soleil, de la lune et de l'ombre dans les éclipses, et la distance même du soleil à la terre.

Les éclipses sont le sujet du *sixième* livre; les étoiles sont celui du *septième*. Ptolémée confirme le mouvement des étoiles d'occident en orient, qu'Hipparque avoit établi; mais de 2 degrés en 150 ans, ou de 48'' en un an, il le réduit à 1 degré en 100 ans, ou à 36'' en un an : en quoi il s'écarte encore plus de la vérité qu'avoit fait Hipparque. Cette erreur est cause qu'il fait l'année de 365 jours 5 heures 55', durée trop longue de plus de 6'. Un catalogue des étoiles fixes, avec leurs positions respectives en longitude et en latitude, termine ce livre et commence le *huitième*. Ce catalogue, qui, comme

nous l'avons dit, est celui d'Hipparque, a donné lieu à des contestations parmi les astronomes, qui paroissent s'être réunis aujourd'hui dans l'opinion que Ptolémée n'ayant ajouté que 2^{d} 40$'$ à ce catalogue, dressé 265 ans avant lui, au lieu d'y ajouter 3^{d} 42$'$ 22$''$, les étoiles, en vertu de la précession des équinoxes, devoient être plus avancées vers l'orient, de 1^{d} 2$'$ 22$''$ qu'elles ne sont marquées par Ptolémée pour l'an 137 après J.-C., ou, en d'autres termes, que ce catalogue est bon pour l'année 63 après J.-C.

Après le catalogue des étoiles fixes, le huitième livre contient une description de la Voie Lactée et des points par où elle passe; la manière de construire une sphère céleste; les différens rapports de situations des étoiles à l'égard du soleil, de la lune et des planètes, et à l'égard de l'horizon, concernant leur lever, leur culmination et leur coucher, comparés à ceux du soleil, etc.

Le *neuvième* livre s'occupe des planètes en général, de leurs orbes, de leur rang, de leurs mouvemens et de leurs retours périodiques, et de Mercure en particulier.

Vénus est l'objet du *dixième* livre, comme Jupiter et Saturne sont celui du *onzième*. On trouve dans le *douzième* l'explication des progressions, des stations et des rétrogradations des planètes. Enfin le *treizième* livre s'étend sur les mouvemens des cinq planètes en latitude, sur les inclinaisons de leurs orbites, et sur la grandeur de ces inclinaisons.

L'ouvrage dont nous venons de donner l'analyse a été commenté par THÉON *d'Alexandrie*, par PAPPUS et AMMONIUS. Le seul commentaire de Théon et quelques notes de Pappus nous restent; mais nous avons le travail de NILUS ou (*Nicolaüs*) CABASILAS, mathématicien du treizième siècle, sur le troisième livre. La Grande Construction de Ptolémée a été traduite en arabe, dans le neuvième siècle : les Arabes lui donnèrent le titre de Tahrir al magesthi, mot corrompu du grec μέγιστος, *le très-grand*; ce titre exprime l'admiration que l'ouvrage leur avoit inspirée. Des mots arabes on a fait celui d'Almageste, sous lequel on cite encore le plus souvent cet ouvrage, de nos jours; car la connoissance de ce livre a été portée en Europe par les Arabes qui, dans le moyen âge, étoient en possession de toutes les sciences [1]. La première traduction arabe fut faite vers 827, par *Al-Hacer-ben-Juzef* et par le chrétien *Sergius*. Le calife *Almamoun* y mit lui-même les mains. La seconde est de *Honaïn* ou *Ishac-ben-Honaïn*, médecin chrétien réfugié à la cour du calife Motawakl. Ce fut sur les traductions arabes qu'*Isaac ben Sid el Haza* fit une version espagnole. L'empereur Frédéric II, de cette maison de Souabe sous le gouvernement

[1] On trouve, sur l'amour des Arabes pour les sciences, des détails curieux dans un ouvrage couronné par l'Institut de France, et intitulé: Des effets de la religion de Mahomet, pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples, par M. *Œlsner*, Paris, 1810, in-8°.

de laquelle l'Allemagne commença à sortir de la barbarie, et eut une aurore de littérature nationale avant tous les autres pays d'Europe, chargea *Ægidius Tebuldinus* de mettre en latin cette version espagnole. Une autre traduction latine fut faite sur un texte arabe, par *Gérard de Crémone*, astronome du douzième siècle, qui se fixa pour quelque temps à Tolède, afin d'apprendre l'arabe. Il ne l'apprit pas suffisamment pour entendre certains termes techniques, qu'il conserva dans sa traduction, faute de savoir les rendre. Son érudition classique ne doit pas avoir été bien profonde, puisqu'il ne connoissoit pas Hipparque; il l'appelle partout *Abrachir*, comme avoit fait le traducteur arabe. Ce ne fut qu'au quinzième siècle qu'on découvrit une copie de l'original grec de Ptolémée, sur lequel l'astronome *Jean Müller*, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, fit son Abrégé latin. A la même époque, *George de Trébisonde* fit une traduction latine de cet original. Elle est très-infidèle.

Les Alexandrins appeloient l'ouvrage de Ptolémée *le Grand Astronome*, μέγας ἀστρονόμος, en opposition d'un recueil qu'ils qualifioient de *Petit Astronome*, μικρὸς ἀστρονομούμενος. Ce dernier se composoit des ouvrages de Théodose de Tripolis; des Données, de l'Optique, de la Catoptrique et des Phénomènes d'Euclide; des ouvrages d'Autolycus, d'Aristarque de Samos, d'Hypsiclès et de Ménélas.

L'*Epitome de Regiomontanus* fut imprimée en 1496, à Venise, par *J. Hamann*, et en 1550, à Nuremberg. L'ancienne

traduction latine de l'Almageste, faite par *Gérard de Crémone*, parut à Venise en 1515, in-fol., chez *P. Levilapis* (Lichtenstein). Ce volume est très-rare. La traduction de *George de Trébisonde*, revue par *Luc Gauric* de Naples, a été imprimée d'abord à Venise, chez *Luc.-Ant. Giunta*, en 1528; ensuite à Cologne, 1536, in-fol.; à Bâle, en 1541, par les soins de *J. Gemusæus*; et dans la même ville, en 1551, in-fol., par ceux d'*Erasme Oswald Schreckenfuchs*. Ce volume renferme tous les ouvrages de mathématiques de Ptolémée, et est ordinairement joint, par les amateurs, à la traduction de sa Géographie par *Pirkheymer*, revue par *Séb. Münster*, Bâle, 1540, ou 1545, ou 1551. Au reste, la traduction de George de Trébisonde n'est guère meilleure que l'ancienne, parce que ce Grec étoit peu versé dans l'astronomie.

Simon Grynæus et *Joachim Camerarius*[1] se réunirent pour donner la *première édition* du texte grec de l'Almageste, avec le commentaire de Théon : elle parut à Bâle, chez J. Walder, 1538, in-fol., accompagnée de la version latine de George de Trébisonde. Cette édition est très-fautive. Le manuscrit qui a servi aux deux savans appartenoit, dit-on, à la bibliothèque de Nuremberg, qui le tenoit de Regiomontanus : le cardinal Bessarion lui en avoit fait présent. Ce manuscrit ne se trouve plus à Nuremberg; la bibliothèque de cette ville possède seulement le manuscrit du commentaire de Théon, qui a appartenu au cardinal Bessarion.

La seconde édition de l'Almageste a été publiée en 1813 et 1815, à Paris, en 2 vol. in-4°. Elle est de M. l'abbé *Halma*, qui a pris pour base de son travail un manuscrit de la bibliothèque du Roi, dont l'ancienneté remonte au 7e ou 8e siècle, et trois autres des 11e et 12e siècles, dont il donne les variantes. Il a accompagné le texte d'une nouvelle traduction françoise. Feu *Delambre* a fourni des notes savantes pour cette belle et utile entreprise.

[1] Grynæus a soigné l'Almageste, Camerarius le commentaire de Théon.

Immédiatement après l'Almageste nous placerons les *Tables manuelles*, Πρόχειροι κανόνες, de Ptolémée. C'est un recueil renfermant les tables destinées aux faiseurs d'almanachs, auxquels elles doivent faciliter les calculs ou les combinaisons astronomiques, et qui ne sont, fort souvent, que des extraits de l'Almageste. Le Canon chronologique, dont nous avons parlé ci-dessus, en faisoit originairement partie. Théon a commenté les Tables manuelles.

Quoique le Canon chronologique soit connu depuis fort long-temps, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus vol. IV, p. 200, les Tables manuelles, d'où on l'a tiré, étoient cependant restées inédites jusqu'en 1822. M. l'abbé *Halma* en a donné l'édition *princeps* dans la troisième livraison du premier volume du commentaire de Théon, qu'il a publiée en 1822.

Τετράβιβλος, Σύνταξις μαθηματικὴ, *Les quatre livres de Syntaxe mathématicale*, ou des prédictions astronomiques, communément citées sous le titre de *Quadripartitum*. Quelques critiques regardent cet ouvrage comme indigne de Ptolémée, et supposé. *Proclus* en a fait une paraphrase.

Le Quadripartitum fut d'abord imprimé en latin par *Erh. Ratdolt*, à Venise, 1484, petit in-4°; ensuite, dans la même ville, en tête de plusieurs autres traités d'astronomie, par *Bonaventure Locatellus*, 1493, in-fol.

Il fut publié en grec par *Joach. Camerarius*, avec une traduction des deux premiers livres, ainsi que des principaux passages des deux autres, Nuremberg, 1535, in-4°, et corrigé par *Melanchthon*, Bâle, 1553, in-8°, chez Oporinus.

Καρπὸς, *Fruit*; c'est-à-dire cent propositions astrologiques recueillies de ses ouvrages. On le cite aussi sous le titre de *Centum dicta*.

On trouve cet ouvrage, avec la traduction de *Jean Jovianus Pontanus*, dans les deux éditions du Quadripartitum.

Φάσεις ἀπλανῶν ἀςέρων καὶ συναγωγὴ ἐπισημασιῶν, *De l'apparition et de la signification des étoiles fixes*, pendant toute l'année. C'est un tableau dans le genre de ce que les Grecs appeloient *Parapégmes*, mot qu'on peut traduire par *almanachs* : on y marquoit les levers et couchers des étoiles dans le crépuscule, tant du soir que du matin, qui étoient autant d'annonces visibles des saisons, avec des pronostics des principaux changemens de température relativement à chaque climat. Pour rendre son Parapègme utile à tous les Grecs répandus sur la surface du globe, Ptolémée ne donne pas les apparitions des étoiles uniquement pour un parallèle: il les donne pour cinq parallèles à la fois : savoir, pour ceux qui passent par Syène, par la Basse-Egypte, par Rhodes, par l'Hellespont et par le Pont-Euxin [1].

André d'Asola publia la traduction de cette table, par *Nicolas Leonicus*, dans le vol. III de l'édition Aldine d'Ovide, 1516, in-8°. *Fred. Bonaventura* en fit imprimer une autre traduction à Urbino, 1592, in-4°.

La *première édition* grecque se trouve dans l'Uranologia

[1] Voy. *L. Ideler* über den Kalender des Ptolemæus, dans Abhandlungen der kœn. Akademie der Wissenschaften in Berlin aus den Jahren 1816 und 1817. Hist. philol. Classe, p. 163.

du P. *Petau;* le texte y est accompagné d'une version, mais il est incomplet. Le commencement, qui y manque, se trouve dans *Fabricii* Biblioth. gr., vol. III, p. 422 de l'anc. édition.

En réunissant ce qui se trouve dans Petau et Fabricius, M. *Ideler* a donné, en 1819, à Berlin, une édition aussi complète que cela étoit possible sans le secours de manuscrits: seulement il en retrancha l'avant-propos. Par cette publication, M. Ideler mit M. *Halma* en état de donner une édition encore plus complète, en conférant celle de Berlin avec un manuscrit qui est à Paris. M. Halma a fait imprimer son travail, avec une traduction françoise, et avec une version du Mémoire de M. Ideler, dans un volume qu'il a publié sous le titre de Κανὼν βασιλειῶν καὶ φύσεις ἀπλανῶν, Tables chronologiques des règnes, prolongée jusqu'à la prise de Constantinople; Apparition des fixes de Cl. Ptolémée, etc., 1820, in-4°.

Περὶ Ἀναλήμματος, *de l'Analemme* (espèce de cadran solaire), ou de deux projections de la sphère sur un plan, l'une nommée aujourd'hui gnomonique, les arcs y étant représentés par leurs tangentes; l'autre orthographique, où les arcs sont représentés par leurs sinus verses. Dans cet ouvrage se trouve consignée toute la théorie gnomonique des Grecs.

Cet ouvrage a été publié en latin par *Fréd. Commandini*, Rome, 1562, in-4°, chez *Paul Manuce*, et en 1572.

Ὑπόθεσις τῶν πλανωμένων, *Hypothèse des planètes.*

Publiée, à la suite de la Sphère de Proclus, par *Jean Bainbridge*, Londres, 1620, in-4°; et avec une traduction françoise, par M. l'abbé *Halma*, Paris, 1820, in-4°.

Ἅπλωσις ἐπιφανείας σφαίρας, *Planisphère.* Cet ou-

vrage n'existe que dans une traduction latine faite sur l'arabe de *Maslem*. C'est un traité de la projection qu'on nomme aujourd'hui stéréographique, ou de l'art de représenter sur un plan tous les cercles de la sphère ; d'observer et de rendre sensibles aux yeux tous les mouvemens diurnes ; de trouver l'heure sans calcul, soit par le soleil, soit par les étoiles. Cette théorie est entièrement due à Hipparque ; et ce grand astronome est probablement l'auteur de ce traité.

Rodolphe de Bruges a fait imprimer le Planisphère, Toulouse, 1544 ; *Marcus* l'a placé à la suite de la Géographie de Ptolémée, Rome, 1508, in-fol. ; *Jean Walder* en a donné une édition à Bâle, 1536, in-4°, et *Fréd. Commandini*, 1558, in-4°, chez *Paul Manuce*, à Venise.

Ἁρμονικὰ, *Elémens d'harmonie*, en trois livres. Nous parlerons plus bas de cet ouvrage.

Περὶ Κριτηρίου καὶ Ἡγεμονικοῦ, *du Criterium* (ou *de la faculté de juger*), *et de l'empire de la Raison*.

Edition grecque-latine par *Ism. Bouillaud*, Paris, 1663, in-4°. La traduction fut réimprimée la même année, à La Haye.

Un traité d'*Optique* de Ptolémée, Ὀπτικὴ πραγματεία, cité par Héliodore de Larisse, et souvent par les Arabes, s'est perdu ; mais il existe à la bibliothèque du roi de France une traduction latine inédite de cet ouvrage, rédigée d'après deux manuscrits arabes, par *Ammiracus Eugenius*, Sicilien. La traduction ne contient pourtant que quatre

livres des cinq dont l'original se composoit. Ptolémée y donne de la réfraction astronomique l'idée la plus complète qu'on en ait eue jusqu'au temps de Kepler. Il en explique la nature, la cause et les principaux effets, sans entreprendre d'en mesurer la quantité. On y trouve des tables de la réfraction de la lumière, à son entrée dans l'eau et dans le verre; tables qui sont d'une exactitude remarquable. Ce traité d'optique est le seul ouvrage que nous ait laissé l'antiquité, dans lequel on voie quelque trace de physique expérimentale [1].

HÉLIODORE *de Larisse*, ou, comme quelques manuscrits le nomment, DAMIEN HÉLIODORE, qui a cité l'Optique de Ptolémée, et dont l'époque est inconnue [2], a laissé une *Optique* sous le titre de Κεφάλαια τῶν Ὀπτικῶν, qui, le plus souvent, n'est qu'un abrégé de l'Optique attribuée à Euclide.

Oribasius nous a conservé un fragment d'un autre ouvrage d'Héliodore, Περὶ διαφορᾶς Καταρτισμῶν, *de la différence des Appareils.* Ce fragment traite de la Vis hydraulique, Κοχλίας.

Un extrait seulement de l'Optique d'Héliodore a été publié par les *Giunta*, en grec et en latin, Florence, 1573, in-4°

Fréd. Lindenbrog le fit réimprimer à Hambourg, en 1619, in-4°, et *Th. Gale* l'inséra dans la première édition de ses Opuscula mythol.; mais il le retrancha, avec raison, de la seconde, parce que, dès 1637, *Erasme Bartholini* avoit publié

[1] Voy. l'art. *Ptolémée* dans la Biogr. universelle, par *Delambre.*

[2] Seulement la manière dont il parle de Tibère fait voir qu'il a vécu long-temps après ce prince. Peut-être appartient-il même à la période suivante.

à Paris, in-4°, le texte complet, avec une version et des observations. C'est la seule édition qui existe d'Héliodore; car celle d'*Antoine Matani*, publiée à Pistoia, 1758, in-8°, n'est qu'une simple réimpression de l'extrait, augmentée d'une dissertation en forme d'épître, qui n'apprend rien de nouveau. Toutefois l'édition de Bartholini est très-fautive, et feu *J.-G. Schneider* en a corrigé plusieurs passages dans les Observations qui suivent ses Eclogæ physicæ (Jena, 1801, in-8°), p. 210.

Le fragment *sur la Vis* se trouve, en latin, dans l'édition des œuvres d'Hippocrate par *Chartier*. *Schneider* l'a publié en grec dans l'ouvrage cité, p. 467.

Nous possédons, sous le titre d'Εἰσαγωγὴ εἰς τὰ Ἀράτου Φαινόμενα, *Introduction aux Phénomènes d'Aratus*, un fragment de l'ouvrage sur la Sphère d'ACHILLES TATIUS. D'après Suidas, cet astronome seroit le même personnage que le romancier; mais on sait, par mille exemples, que ce lexicographe ne mérite aucune confiance, quand il est question d'auteurs qui portent le même nom, parce qu'il les distingue rarement. L'astronome Achilles Tatius a vécu, au plus tard, dans la première moitié du quatrième siècle; car *Firmicus*, qui a écrit vers le milieu de ce siècle, le cite [1].

Le fragment d'Achilles Tatius se trouve dans l'Uranologia de *Petau*.

3°. *Des Tacticiens de cette époque.*

Le plus célèbre parmi les écrivains sur la tactique de cette époque, est ONOSANDRE, ou, comme M. *Coray* écrit ce nom, ONÉSANDRE, philosophe

[1] Astron., lib. IV, c. 10.

platónicien, et probablement militaire, qui vécut vers le milieu du premier siècle. Son Στρατηγικὸς λόγος, *de l'Art militaire*, ou *Instruction pour un général*, est la source de tous les ouvrages grecs et latins sur cet art qui ont été publiés depuis : il est encore estimé par nos militaires. Le style est pur pour ce temps, et assez bien formé sur celui de Xénophon. L'ouvrage est divisé en 42 chapitres, intitulés : Du choix du général d'armée ; définition du parfait général ; du conseil du général ; des motifs de la guerre (l'auteur fait voir que la justice des motifs pour lesquels on entreprend une guerre, contribue à en assurer le succès, parce qu'elle encourage les troupes); de l'expiation de l'armée, avant que d'entrer en campagne ; de la marche de l'armée ; de la marche des troupes dans les défilés ; du retranchement ; du fréquent décampement ; de l'exercice des troupes ; (dans ce chapitre il est encore question des fourrages, des espions, des sentinelles de nuit, du décampement, des entrévues, des transfuges, de la reconnoissance du camp des ennemis, du secret, et de l'inspection des entrailles des victimes avant le combat ;) de la poursuite des ennemis et de l'audience ; du temps des repas ; de la fermeté dans l'adversité ; dans quelle occasion le général doit inspirer la crainte des ennemis à son armée, et que l'on peut encourager les soldats par la vue des prisonniers ; des différentes ordonnances de bataille ; de la disposition de la cavalerie ; de celle des troupes légères ; de la disposition des

troupes légères dans un terrain de difficile accès; des intervalles dans les rangs pour la retraite des troupes légères; comment il faut attaquer les ennemis, quand on manque de troupes légères et qu'ils en ont un grand nombre; qu'il ne faut pas trop étendre en longueur la phalange, de peur que les ennemis ne l'investissent; que l'on doit avoir en réserve des troupes d'élite pour soutenir ceux des combattans qui sont fatigués et qui souffrent, et qu'il faut aussi tenir prêtes des embuscades; qu'il est utile qu'au milieu du combat le général annonce aux soldats des nouvelles agréables, quand même elles seroient fausses; qu'on doit placer dans les rangs les amis avec les amis, et les gens de connoissance avec les gens de leur connoissance; que le général doit donner le signal du combat ou de toute autre manœuvre militaire, non par lui-même, mais par ses lieutenans ou officiers-généraux; que l'on doit ajouter au mot des signaux militaires; que les soldats ne doivent point quitter les rangs, soit que l'armée reste en place, soit qu'elle se retire; que le général doit avoir attention que son armée marche en bataille dans un ordre brillant; qu'il faut que les soldats crient en combattant; qu'avant le combat le général doit faire son plan de bataille relatif à celui des ennemis, et marquer la place de tous les officiers-généraux; qu'il faut prendre des positions de difficile accès, si les ennemis sont plus forts en cavalerie; que le général ne doit rien faire pour tenter le

danger; que le général ne doit pas en venir aux mains en personne dans une bataille; des récompenses; du pillage; des prisonniers de guerre; de la sépulture de ceux qui ont été tués dans une bataille, et de la manière dont il faut réparer les défaites; des précautions à prendre pendant la paix; de la manière de traiter les villes réduites, et de la conduite envers les traîtres; des surprises de nuit, et que, pour en assurer le succès, il est nécessaire que le général connoisse le cours des astres; de la manière de prendre une ville pendant le jour; des siéges; des embuscades devant les portes d'une ville assiégée. Dans le 42e ou dernier chapitre sont traités les sujets suivans : La crainte est un faux devin; le général animera ses soldats par son exemple; des machines de guerre pour l'attaque d'une ville; comment on peut continuer l'attaque par des efforts redoublés; du repos du général; les endroits que les assiégés regardent comme inaccessibles, ont très-souvent été utiles aux assiégeans; du service des trompettes à un assaut; ce que le général doit faire, lorsqu'il emporte d'assaut une place; lorsqu'on veut forcer une place par famine, on y renverra tous les prisonniers d'une complexion foible; enfin, de la conduite du général après la victoire.

La traduction latine d'Onésandre, par *Nicolas de Sagonte*, fut imprimée à Rome, chez *Silber*, à la suite du Végèce, 1494, in-4°, et ensuite réimprimée plusieurs fois. Une seconde

traduction, rédigée par *Joach. Camerarius*, fut publiée par ses fils, à Nuremberg, 1595, in-8°.

Nicolas Rigault publia, pour la *première fois*, le texte grec, à Paris, en 1599, in-4°, avec la traduction. Cette édition servit de base aux suivantes :

Par *Æmilius Portus*, Heidelberg, chez Commelin, 1600, in-4°, avec un commentaire de *Janus Gruterus*, qui ne fut imprimé qu'en 1604, et manque à beaucoup d'exemplaires.

Par *J. à Chokier*, à la suite de son Thesaur. politicor. aphorism., Romæ, 1611; Mayence, 1613; Francfort, 1619, in-4°.

Par *Nic. Schwebel*, Nuremberg, 1761, in-fol., avec un texte corrigé sur des manuscrits, et un savant commentaire pour lequel l'éditeur s'est servi de notes inédites de *Jos. Scaliger* et d'*Is. Vossius*. Il y a ajouté des gravures représentant des machines de guerre des anciens, et la traduction françoise du baron de *Zurlauben*, qui avoit paru à Paris en 1757, in-fol.

La dernière édition d'Onésandre est de M. *Coray*, et a été publiée à Paris, 1822, in-8°, *aux frais des infortunés habitans de Chios*. Le texte est corrigé d'après un manuscrit qui a anciennement appartenu à Martin Crusius, et est aujourd'hui la propriété de M. *Firmin Didot*, qui a imprimé ce volume. Il est dédié aux Grecs combattant pour leur liberté. « Je ne connois, dit le respectable vieillard dans les Prolégomènes écrits en grec ; je ne connois qu'une seule guerre qui soit nécessaire et juste : c'est la guerre pour la liberté. Il est vrai que cette guerre demande plutôt des chefs remplis d'enthousiasme, que des généraux instruits dans l'art de la guerre. » Et un peu plus bas, il ajoute : « La liberté n'a qu'une seule arme à laquelle rien ne résiste : c'est le mépris de la mort. » Pour l'inspirer aux jeunes Grecs, il a joint à son édition d'Onésandre la première élégie de Tyrtée, avec une traduction en vers françois. L'Onésandre lui-même est ac-

compagné de la traduction françoise du baron de Zurlauben. Ce volume forme le cinquième des Parerga de la Bibl. hellénique de M. Coray.

Apollodore, architecte, naquit à Damas, et fut employé par Trajan, par ordre duquel il construisit le fameux *Forum*, sorti, de nos jours, des débris qui le couvroient, et qui est orné de la colonne Trajane; il a aussi construit un célèbre pont sur le Danube, dont il reste des ruines près du confluent de ce fleuve avec l'Alut. Adrien, qui prétendoit être connoisseur, choqué de quelques railleries de cet artiste, le fit mourir, dit-on, pour un crime imaginaire. Apollodore a laissé un ouvrage sur les *Machines de guerre*, Πολιορκητικά.

L'ouvrage d'Apollodore se trouve dans le recueil de *Thévenot*.

L'empereur Adrien lui-même doit être compté parmi les écrivains tacticiens, pour un ouvrage qu'il composa sous le titre d'*Institution*, Ἐπιτήδευμα, et dont il reste un fragment, sur un moyen par lequel l'infanterie romaine pourroit résister facilement à la cavalerie des barbares. Ce fragment a été publié par *Rigault*, avec Onésandre, sous le nom d'Urbicius ou d'Orbicius, écrivain des cinquième et sixième siècles; mais il a été démontré que cet Urbicius n'a fait que retirer de la poussière des bibliothèques ce morceau qui étoit tombé dans l'oubli.

Flavius Arrien, que nous avons déjà nommé trois fois comme historien, comme philosophe et

comme astronome, et que nous trouverons encore parmi les géographes, a aussi composé des ouvrages de tactique; savoir : Ἔκταξις κατὰ Ἀλανῶν, *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*, qui paroît être une partie d'un ouvrage plus considérable, intitulé : *Guerre des Alains*; guerre dans laquelle Arrien avoit commandé avec succès; et Λόγος τακτικὸς, ἢ τέχνη τακτικὴ, *de la Tactique*, ouvrage estimé.

Les deux ouvrages de tactique d'Arrien ont été publiés par *Jean Scheffer*, à Upsal, 1664, in-8°, et ensuite par *Nic. Blancard*, Amsterd. 1683, in-8°. On les trouve aussi dans le vol. II des œuvres d'Arrien par *Borheck*, Lemgo, 1809, in-8°.

Élien, Grec de naissance, et antérieur d'un siècle à Claude Elien de Preneste, dont nous avons parlé [1], a laissé une *Tactique*, Τακτικὰ, adressée à l'empereur Adrien.

Une traduction latine de cet ouvrage, faite par *Théodore Gaza*, fut publiée à Cologne, 1524, in-8°.

Le texte fut imprimé, pour la *première fois*, à la suite de Thomas Magister, Paris, 1532, in-8°. *Franc. Robortelli* en donna la première édition séparée, ou, comme il croyoit, la première édition, Venise, 1552, in-4°, chez *Spinelli*, et, dans un volume particulier, la traduction de Théodore Gaza, et une nouvelle.

On trouve cet ouvrage dans l'édition des œuvres complètes d'Elien, ou plutôt des Eliens, que *Conr. Gesner* publia à Zurich, 1556, in-fol.

Sixtus Arcerius donna une nouvelle édition grecque-latine

[1] Voy. vol. IV, p. 195.

de la Tactique d'Elien, avec celle de l'empereur Léon, Leide, 1613, in-4°, chez *L. Elzevir.*

Le Macédonien POLYEN, rhéteur, ou avocat du milieu du second siècle après J.-C., publia Στρατηγηματικὰ, des *Stratagèmes*, en huit livres, dont les sixième et septième sont incomplets. Cet ouvrage, adressé à Marc Aurèle et L. Vérus, pendant leur campagne contre les Parthes, est peu utile aux gens de l'art; mais il n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Il est d'ailleurs bien écrit; seulement le style est un peu trop orné et affecté. On reproche à Polyen d'avoir fait entrer dans son recueil des trahisons et des perfidies indignes de guerriers, et qui ne méritoient pas d'être nommées ruses de guerre; on l'excuse en disant que si ces prétendus stratagèmes ont été publiés, c'étoit pour que dès lors on ne pût plus en faire usage. Polyen est inexcusable sur un autre point : c'est qu'il tronque et dénature les faits; il voudroit réduire toutes les actions militaires en stratagèmes, surtout celles d'Alexandre, prince qui ne combattoit ses ennemis qu'à force ouverte, et détestoit les ruses.

Il existe à la bibliothèque du roi de France un abrégé manuscrit en grec des Stratagèmes de Polyen, qui y sont classés par ordre de matière et non sous les noms des différens capitaines. On n'y trouve qu'un petit nombre de faits, mais suffisans pour servir d'exemples et de preuves, et ils sont dépouillés des circonstances inutiles à l'objet du

rédacteur, celui d'en tirer divers préceptes. Cet abrégé, composé de cinquante-cinq chapitres, peut servir à corriger et à éclaircir divers passages de Polyen [1].

Une traduction latine de Polyen, rédigée par *Juste Vultejus*, sur des manuscrits préférables à ceux dont se sont servis ensuite les éditeurs du texte grec, a été publiée à Bâle, 1549, in-8°, et plusieurs fois réimprimée.

Is. Casaubon en donna la *première édition* grecque-latine, Lyon, 1589, in-12. Il n'avoit qu'un seul manuscrit.

Le texte fut corrigé, à l'aide de plusieurs manuscrits, par *Pancrace Maasvicius*, et publié avec la traduction de Vultejus et les notes de Casaubon, Leide, 1690, in-8°.

Cette édition rare est la base de celle de *Sam. Mursinna*, Berlin, 1756, in-12, qui renferme également la traduction.

Un texte beaucoup plus correct a été publié par M. *Coray*; il forme le vol. I de ses Parerga Bibl. hell., et a paru à Paris, 1809, in-8°. Ce n'est cependant pas encore une édition critique.

SEXTUS JULIUS AFRICANUS, né à Emmaüs en Syrie, dans le troisième siècle, probablement celui-là même dont nous avons déjà parlé [2], a écrit un grand ouvrage en neuf, ou selon d'autres en quatorze ou même en vingt-quatre livres, intitulé *les Cestes*, Κεστοὶ, c'est-à-dire *Ceinture*. L'auteur l'a ainsi nommé, parce qu'à l'instar de la ceinture de Vénus, son recueil contenoit un mélange de choses agréables, choisies dans une foule d'ouvrages. Il y étoit question d'histoire naturelle, de médecine, d'agriculture, de chimie, etc. Dans la partie

[1] Voy. *Sainte-Croix*, Examen, etc., p. 127, note.

[2] Voy. vol. IV, p. 205.

qui nous en reste, et qui paroît être un extrait fait dans le huitième siècle, il ne s'agit que de l'art de la guerre ou d'objets qui y ont trait.

On trouve ce livre dans la collection de *Thévenot*.

Un manuscrit de la bibliothèque du roi de France (n° 347 de celle de Séguier), renferme un petit ouvrage sur la tactique, qui ressemble à ceux d'Elien et d'Arrien, quoique l'auteur ait suivi un ordre différent; mais il contient beaucoup de choses qu'on ne trouve pas dans les deux autres, nommément pour l'explication des termes de l'art. Beaucoup de passages corrompus d'Arrien pourroient être corrigés d'après ce manuscrit.

Montfaucon, dans sa Biblioth. Coisliniana, p. 505, en a publié un *specimen*.

4°. *De quelques écrivains sur la Musique, d'une époque inconnue.*

On est très-peu d'accord sur le temps où a vécu ALYPIUS *d'Alexandrie*; Cassiodore [1] le croit antérieur à Ptolémée et même à Euclide. De la Borde [2] le place dans la seconde moitié du quatrième siècle après J.-C. De tous les écrivains anciens sur la musique qui nous ont été conservés, il est le seul par lequel nous connoissions les notes des Grecs, de manière que sans lui nous serions dans une obscurité bien plus grande sur tout ce qui tient à la mu-

[1] De Musica, vers la fin.
[2] Essai sur la Musique, vol. III, p. 133.

sique ancienne que nous ne le sommes. Son ouvrage, Εἰσαγωγὴ μουσικὴ, *Introduction à la musique*, divise toute la théorie de cet art en sept parties traitant des sons, des intervalles, des systèmes, des genres, des tons, des changemens et de la composition; mais ne s'occupe que d'une de ces parties, des tons, d'où Meibom conclut que nous n'avons qu'un fragment de l'ouvrage.

Publié dans les collections de *Meursius* et *Meibom*.

Gaudentius, auteur d'une *Introduction à l'harmonie*, Εἰσαγωγὴ ἁρμονικὴ, petit ouvrage élémentaire qui traite de la voix, du son, de l'intervalle, des systèmes et des genres, et est accompagné de notes du genre diatonique. On le croit antérieur à Ptolémée, parce qu'il ignore les innovations faites par ce mathématicien dans la musique. *Mutianus*, contemporain de Cassiodore, et *Hermann Cruser*, du milieu du seizième siècle, en ont fait des traductions latines : la première est perdue; la seconde n'a pas été imprimée.

Publié, en grec et en latin, dans la collection de *Meibom*.

Claude Ptolémée doit aussi être placé parmi les écrivains qui ont fait faire des progrès à la musique par ses *Elémens d'harmonie*, Ἁρμονικὰ, en trois livres. Ptolémée a le mérite d'avoir réduit à sept les treize ou quinze tons des anciens. On croit aussi qu'il a fixé les vrais rapports de quelques intervalles, et rendu ainsi l'octave diatonique plus conforme à l'harmonie. Néanmoins, on a de bonnes

raisons pour attribuer ce perfectionnement plutôt au Néo-Pythagoricien Didyme, que Ptolémée a souvent critiqué, quoiqu'il ait tiré grand parti de son ouvrage.

Il existe des scholies sur cet ouvrage, par *Barlaam*.

Publié en latin par *Ant. Gogavinus*, à la suite d'Aristoxène, Venise, 1562, in-4°.

Le célèbre *Kepler*, et, après lui, *Marc Meibom*, s'occupèrent du projet de publier le texte grec. *Jean Wallis* l'exécuta. Il publia l'ouvrage avec une traduction, avec des notes et avec le commentaire de Porphyre, Oxford, 1682, in-4° (et vol. III de ses œuvres).

M. *Jean-Nic. Forkel* (Allgemeine Litteratur der Musik, Leipz. 1792, in-8°, p. 54) cite une édition des scholies de Barlaam, imprimée à Venise, sans date; mais il en parle comme d'un livre qu'il n'a pas vu, et je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cette édition.

Bacchius *l'Ancien*, qu'on a quelquefois par erreur nommé Vacceus, a écrit une *Introduction à la musique*, Εἰσαγωγὴ τέχνης μουσικῆς, par demandes et par réponses, renfermant les premiers élémens de l'art. Bacchius suit la théorie d'Aristoxène et de Gaudentius, excepté qu'au lieu de treize ou quinze tons, il n'en admet qu'autant qu'il y a d'octaves. On en conclut qu'il a vécu après Ptolémée.

Publié pour la première fois par le P. *Mersenne*, dans son Commentarius ad sex prima Genesis capita, Paris. 1623, in-fol., p. 1887.

Ensuite, avec une traduction latine, par *Fréd. Morel*, Paris, 1623, in-12, et finalement dans la collection de *Meibom*.

Aristides Quintilianus (Κοϊντιλιανὸς), a été, d'après Meibom, antérieur à Ptolémée, parce qu'il admet le même nombre de tons qu'Aristoxène. Ce savant croit qu'il a été contemporain de Plutarque et a fleuri dans la première moitié du second siècle. Il a écrit un *Traité sur la musique*, Περὶ μουσικῆς, en trois livres. De tous les ouvrages des anciens sur cet art qui nous sont parvenus, celui-ci est le plus important : il ne donne pas seulement, comme les autres, les premiers élémens de l'harmonie ; il nous fait connoître aussi les principes de la composition grecque. Vers la fin du second livre, il expose avec clarté et détail la rhythmique des anciens, et nous découvre ainsi les secrets des grands effets que la musique a produits chez eux. Elle les devoit principalement au rhythme. On est étonné qu'aucun écrivain de l'antiquité ne cite Aristide ; le silence de Plutarque paroît indiquer qu'il n'a pas vécu avant lui.

Publié dans la collection de *Meibom*.

Parmi les ouvrages du célèbre Néo-Platonicien Porphyre, nous avons nommé son *Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée*. Non-seulement il explique bien des choses qui sont obscures dans Ptolémée ; mais il donne aussi des notices utiles sur les écrivains antérieurs et sur les sectes musicales dont il développe les principes. Il est dommage que nous n'en possédions que le premier livre et une partie du deuxième.

Imprimé une seule fois dans les œuvres de *Wallis.*

Si à ces six écrivains et au traité de Plutarque sur la musique, on ajoute l'ouvrage d'Aristoxène qui leur est antérieur, celui de Manuel Bryenne dont nous parlerons plus tard, et les traités latins de *S^t^. Augustin* et de *Boëce*, de Musica, on aura réuni toutes les sources de nos connoissances sur la musique des anciens. C'est surtout par le traité de Boëce que les Italiens ont connu la musique grecque, long-temps avant qu'on eût découvert ou étudié un manuscrit grec traitant de cet art. Après lui, *Cassiodore* a écrit sur la musique. Le traité de *Constantin VI Porphyrogénète* sur le Cérémonial de la cour de Byzance [1], fournit des données intéressantes pour l'histoire de la musique grecque dans le moyen âge. Il faut y joindre l'*Art de psalmodier des Grecs*, que *Gerbert*, prince-abbé de S^t^. Blaise, a publié en grec [2].

[1] Voy. chap. LXXXVII de cette Histoire.

[2] Dans le vol. III, p. 397 de ses Script. eccles. de Musica sacra.

CHAPITRE LXX.

De l'état de la Géographie sous les derniers Ptolémée et sous les empereurs romains.

La géographie avoit été élevée par Eratosthène au rang d'une science. Dans cette période elle fit de grands progrès que facilita la vaste étendue de l'empire romain. Depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'Euphrate ; depuis les montagnes de la Calédonie et les bouches du Wéser jusqu'au sud de l'Atlas en Afrique, et dans l'intérieur de l'Arabie, tout obéissoit à un seul maître. La tranquillité qui régnoit dans ces pays depuis que les nations qui les habitoient eurent perdu leur indépendance, favorisa des voyages qui auparavant ne pouvoient être entrepris sans mille dangers. Une circonstance seulement empêcha que ces voyages ne fussent aussi profitables à la science qu'ils auroient pu l'être : c'est que les hommes qui les entreprenoient étoient rarement munis d'un fonds suffisant de connoissances mathématiques et physiques.

Environ 125 ans avant J.-C., Ptolémée VII Evergéte II envoya Eudoxe *de Cyzique* aux Indes. Il y fit un second voyage quelques années plus tard, par ordre de Cléopatre, veuve de ce prince. Il

paroît qu'il fit ensuite le tour de la Libye et de l'Espagne. Eudoxe enrichit la géographie d'une foule de notions entièrement nouvelles, et qui sont insérées dans l'ouvrage de Strabon.

Peu d'années après ce voyageur fleurit ARTÉMIDORE *d'Ephèse*, géographe souvent cité par Strabon, Pline et Etienne de Byzance. Il ne faut pas le confondre avec un autre Artémidore surnommé Daldianus, qui a écrit sur les songes, ni avec le grammairien Artémidore, qui fut disciple d'Aristophane de Byzance. Celui dont il s'agit ici, après avoir visité les côtes d'une grande partie de la Méditerranée, et avoir vu Gadès et quelques parages de l'Océan, ainsi que la mer Rouge, écrivit un périple qui est cité sous le titre de *Géographie*, Γεωγραφούμενα, en onze livres. Plus de cinq siècles plus tard, *Marcien d'Héraclée* en a fait un abrégé dont une partie s'est conservée. Il existe quelques autres fragmens d'Artémidore. Athénée en cite aussi des *Commentaires* ou *Mémoires ioniques*, Ἰωνικὰ ὑπομνήματα.

Les fragmens d'Artémidore se trouvent dans les Petits Géographes de *Hœschel* et de *Hudson*, à l'exception d'un morceau renfermant une description du Nil, que M. *Fr.-Xav. Berger* a publié pour la première fois dans *Aretins* Beytr. zur Gesch. und Literatur. Vol. II, mai 1804, p. 50.

ALEXANDRE *de Cotyée* en Phrygie, ou, d'après Suidas, *de Milet*, prit les noms de CORNELIUS ALEXANDER, parce que Cornelius Lentulus, dont il étoit l'esclave, lui donna la liberté et en fit l'ins-

tituteur de ses enfans. Il fut surnommé *Polyhistor*, à cause de la multiplicité de ses connoissances. Les anciens citent un de ses ouvrages composé de quarante livres, dont chacun paroît avoir renfermé la description d'un pays particulier, et avoir porté un titre séparé, tels que Phrygiaques, Egyptiaques, Cariaques, etc. Pline le cite souvent. Il y a probabilité qu'Alexandre est l'auteur d'un *Recueil de choses mémorables ou surprenantes*, Θαυμασίων συναγωγὴ, dont parle Photius comme étant d'un Alexandre qu'il ne désigne pas plus particulièrement. Il y étoit question d'animaux, de plantes, de fleuves de divers pays, etc.; et c'est à cause de cela que nous avons placé Alexandre parmi les géographes de cette période. Pline ne cite pas un passage du Polyhistor qui ne puisse être pris de cet ouvrage.

Deux Péripatéticiens d'Alexandrie ont écrit sur le Nil : Ariston *d'Alexandrie*, qu'il ne faut pas confondre avec Ariston d'Iulis ou de Céos [1], successeur de Lycon, ni avec Ariston de Chios, le Stoïcien [2]; et Eudore *d'Alexandrie*. Strabon, qui s'est servi des deux ouvrages, assure qu'excepté le plan, ils se ressembloient si parfaitement, qu'on ne pouvoit dire lequel des deux étoit l'original ou la copie. Ce qui est singulier, c'est qu'ils s'accusèrent réciproquement de plagiat. Strabon penche à croire qu'Ariston avoit écrit le pre-

[1] Voy. vol. III, p. 318.

[2] Voy. vol. III, p. 337.

mier[1]; peut-être les deux écrivains ont-ils puisé dans la même source.

Le premier géographe de l'antiquité, à ne considérer cette science que sous un point de vue historique, est STRABON. Ce célèbre géographe naquit à *Amasée* en Cappadoce, on ne sait exactement quelle année, mais environ 60 ans avant J.-C. Il fit ses études à Nyssa, sous Aristodème; à Amisus, dans le Pont, sous Tyrannion; et à Séleucie, sous Xénarque. Il se rendit ensuite à Alexandrie, et s'attacha d'abord au Péripatéticien Boethus de Sidon. Athénodore de Tarse le gagna pour le Portique. Il visita l'Asie-Mineure, la Syrie, la Phénicie et l'Egypte jusqu'aux limites de l'Ethiopie, c'est-à-dire jusqu'à la ville de Syène et aux cataractes du Nil. Dans ce dernier pays, il se lia d'amitié avec Ælius Gallus. L'an 24 avant J.-C., ce général entreprit, par ordre d'Auguste, une expédition en Arabie. Plus tard il parcourut toute la Grèce et la Macédoine, et l'Italie, à l'exception de la Gaule Cisalpine et de la Ligurie. Il est important de déterminer l'étendue de ses voyages, parce que Strabon parle en témoin oculaire des pays qu'il a visités, tandis que, pour les autres, il n'est que compilateur des récits de ses devanciers, et des renseignemens qu'il a recueillis de la bouche des voyageurs de son temps.

Dans un âge avancé, il rédigea une *Géographie*, Γεωγραφικὰ, en dix-sept livres, qui nous a été con-

[1] STRABO, XVII, p. 790. (Ed. *Tzschuck*, vol. V, p. 490.)

servée, de manière cependant que le septième livre est incomplet. « Parmi les ouvrages anciens que le temps a respectés, disent les auteurs de la traduction françoise[1], il en est peu qui présentent un intérêt aussi vaste, aussi soutenu que la Géographie de Strabon. Elle renferme presque toute l'histoire de la science, depuis Homère jusqu'au siècle d'Auguste : elle traite de l'origine des peuples, de leurs migrations, de la fondation des villes, de l'établissement des empires et des républiques; des personnages les plus célèbres; et l'on y trouve une immense quantité de faits qu'on chercheroit vainement ailleurs. »

Dans le récit de ces faits, en partie recueillis par lui-même, en partie puisés dans les sources qu'il indique, Strabon montre un jugement excellent toutes les fois que des préjugés ne l'aveuglent pas; car si sa prévention en faveur d'Homère peut s'excuser jusqu'à un certain point, l'injustice avec laquelle il traite Hérodote et Pythéas, prouve qu'il n'a pas toujours su se garantir d'impulsions étrangères. Des juges, peut-être trop sévères, lui ont reproché d'avoir sacrifié des détails curieux, mais quelquefois dénués d'agrément, au désir de plaire à une classe de lecteurs qui préfère l'amusement à l'instruction. Au reste, l'ouvrage de Strabon, riche en notions historiques et physiques, est extrêmement pauvre dans la partie mathématique.

Une chose qui doit nous étonner, c'est le peu de

[1] MM. *Dutheil*, *Gosselin*, *Coray*, dans la préface.

succès que l'ouvrage de Strabon paroît avoir eu parmi les anciens, si du moins on peut regarder comme une preuve du peu de cas qu'ils en faisoient le silence que les auteurs observent à son égard. Marcien d'Héraclée, Athénée et Harpocration sont les seuls qui le citent. Pline et Pausanias paroissent ne pas même l'avoir connu de nom. Josephe et Plutarque nomment Strabon; mais c'est pour parler de ses Mémoires historiques. La célébrité de Strabon date du moyen âge : elle fut si universelle, qu'on prit l'habitude de le désigner par le seul nom *du Géographe*.

La Géographie de Strabon consiste en deux parties; la première, qui se compose des deux premiers livres, est destinée à la cosmographie ou à la description de la terre en général; avec le troisième livre commence la chorographie ou la description particulière des pays, en quinze livres, dont huit sont consacrés à l'Europe, six à l'Asie et un seul à l'Afrique[1].

Le *premier livre* de la Géographie de Strabon contient l'introduction. L'auteur y prouve l'importance et l'utilité de la géographie; à cette occasion, il traite des connoissances géographiques d'*Homère*, qu'il défend contre ses détracteurs jusqu'à soutenir les fables rapportées par le poëte; ce dont il faut convenir, c'est qu'Homère est très-exact dans tout ce qu'il dit des pays qu'il a vus lui-même,

1 Voy. *Arn.-Herm.-Lud. Heeren*, de fontibus Geographicorum Strabonis comment. II, Gœttingæ, 1823, in-4°.

Après Homère, Strabon passe en revue les ouvrages d'*Anaximandre*, d'*Hécatée*, de *Démocrite*, ainsi que d'*Eudoxe de Cnide*, dont il loue les connoissances mathématiques et tout ce qu'il dit de la Grèce, tandis qu'il lui reproche d'être fabuleux dans ses récits sur les Scythes. Il nomme *Dicéarque* parmi les auteurs qui se sont occupés de la géographie générale, quoique nous sachions seulement qu'il a décrit la *Vie* de la Grèce; il termine la liste des anciens géographes par *Ephore de Cumes*; *Eratosthène*, *Hipparque*, *Polybe* et *Posidonius* formant la classe des géographes modernes. La critique des deux premiers livres d'Eratosthène fournit à l'auteur l'occasion de faire des recherches sur les aventures d'Ulysse d'après Homère, sur la connoissance que ce poëte avoit de l'Egypte, et sur les révolutions que la surface du globe a éprouvées.

Dans le *second* livre, Strabon continue sa critique de l'ouvrage d'*Eratosthène*, et nommément du troisième livre; et, à cette occasion, il rapporte beaucoup de corrections d'Hipparque. Souvent aussi il défend Eratosthène contre des critiques injustes. Il passe ensuite à l'examen des ouvrages de *Posidonius* et de *Polybe*. Le reste du livre traite des connoissances qui sont nécessaires au géographe, et surtout de celles qui tiennent aux mathématiques; il parle ensuite de la figure de la terre, de ses grandes divisions et des climats. Il dit que la terre a la forme d'un globe, ou plutôt

elle paroît aux yeux avoir cette forme. La terre habitable ressemble à une *chlamyde* ou à un habit militaire : elle est restreinte entre des parallèles dont l'une passe par Ierne ou l'Irlande, et par le pays de la cannelle ou l'île de Ceylan. La terre est immobile au centre de l'univers. La largeur de la terre, depuis l'équateur au nord, est de 38,100 stades ; celle de la terre habitable, de 29,300. La longitude de la terre n'est pas tout-à-fait de 70,000 stades. La mer Caspienne est un golfe : le Cap Sacré (Saint-Vincent, Sagres), est le point le plus occidental.

Avec le *troisième* livre commence la description géographique de la terre, ou la chorographie. L'Espagne est le premier pays dont Strabon s'occupe ; il décrit d'abord la Bétique, puis la Lusitanie et la côte septentrionale jusqu'aux Pyrénées ; ensuite les côtes méridionales, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux Pyrénées ; enfin les îles qui se trouvent dans le voisinage de l'Espagne, les Baléares, Gadès et les Cassitérides. Pour la description de ce pays, Strabon suit trois écrivains qui y ont voyagé : le premier est *Artémidore*, qui se vantoit d'avoir poussé jusqu'à Gadès, quoique le récit qu'il fait des phénomènes qui y accompagnent le coucher du soleil, ne trahisse pas un homme qui a observé lui-même : ce voyageur étoit exact dans la détermination des distances. La seconde source de Strabon, et son principal guide dans ce livre, est *Posidonius*, qui a aussi été celui de Diodore

de Sicile dans la partie de son ouvrage qui traite de l'Espagne; le troisième, principalement pour ce qui concerne les moeurs des habitans, est *Polybe*; mais Strabon observe les changemens qui ont eu lieu depuis les temps de cet historien. Indépendamment de ces trois autorités, notre géographe cite encore *Éphore*, *Eratosthène*, *Timosthène*, *Asclépiade de Myrlée* et *Athénodore*.

Le *quatrième* livre est rempli par la description de la Gaule, de la Bretagne, de l'Hibernie, de Thulé et des Alpes. Après avoir traité des quatre grandes divisions de la Gaule en Narbonnoise, Aquitanienne, Lyonnoise et Belgique, Strabon donne des détails généraux sur ce pays et ses habitans. Les Alpes lui fournissent l'occasion de parler des Liguriens, des Salyens, des Rhétiens, des Vindéliciens, des Taurisques et des autres habitans de ces montagnes. Pour la description de la Gaule, Strabon pouvoit se procurer beaucoup de renseignemens par les personnes qui y avoient exercé des fonctions publiques (car de son temps, ce pays étoit entièrement soumis aux Romains), ainsi que par celles que le commerce avoit engagées à le visiter; d'ailleurs César a été son principal guide, principalement pour la description des Ardennes et pour ce qu'il dit des Belges ainsi que des moeurs des Gaulois en général. Il s'est aussi servi des mêmes géographes qu'il a suivis dans le troisième livre; nommément sa description du Rhône et de l'Isère, de leurs embouchures et des pays situés entre ces ri-

vières, paroît être prise d'*Artémidore*. Dans la description de la Gaule Narbonnoise dont César ne parle pas, *Polybe* a été son autorité. Ce qu'il rapporte de la forme de l'ancienne constitution de Marseille, est tiré ou de Polybe, ou peut-être de l'ouvrage d'*Aristote* des Républiques. Strabon ne le cite pas, il est vrai, à cette occasion; mais on voit à un autre endroit [1] qu'il a compulsé ce livre. Les autres notices qu'il donne sur Marseille, sont dues aux voyageurs que Strabon a connus en personne. Il rapporte le récit de *Timagène*, d'après lequel le trésor que Cæpio trouva à Tolosa faisoit partie de l'argent que les Tectosages avoient enlevé à Delphes. Quant à la Bretagne, dont la description suit celle de la Gaule, comme ce pays n'étoit pas encore soumis par les Romains, Strabon n'avoit d'autres sources que le cinquième livre des Mémoires de César, et les récits verbaux des voyageurs. Il avoue lui-même qu'il manque de bonnes sources pour l'Irlande. A l'occasion de Thulé, il parle de *Pythéas*, qu'il regarde à tort comme un écrivain purement fabuleux. Pour la description des Alpes et des peuples qui les habitent, par laquelle Strabon termine le quatrième livre, Polybe a été sa source.

Les *cinquième* et *sixième* livres sont consacrés à l'Italie. Les grandes divisions de cette presqu'île sont la Gaule Cisalpine, la Ligurie, l'Etrurie, avec les îles de Corse et de Sardaigne, l'Ombrie et

[1] Lib. VII, c. 7. (Ed. *Tzsch.*, vol. II, p. 446.)

la Sabine, le Latium, quelques petits peuples des Apennins, la Lucanie et le Bruttium, la Sicile avec les îles environnantes, l'Iapygie. Le sixième livre est terminé par un aperçu de la puissance romaine. A l'exception de la Gaule Cisalpine et de la Ligurie, Strabon connoissoit par lui-même les pays décrits dans ces deux livres. Parmi les auteurs, *Polybe* est son principal guide, surtout pour la Gaule Cisalpine : dans la description de la Ligurie, il cite aussi *Posidonius.* Ce qu'il dit de l'origine des Etrusques se trouve dans *Hérodote*; son récit des rois de Rome peut être un abrégé de *Denys d'Halicarnasse.* A l'occasion des Etrusques, il fait une digression sur les Pélasges, et cite *Ephore*, les auteurs d'Atthides et *Anticlide*, probablement le même auquel Plutarque se réfère dans la Vie d'Alexandre. Pour la description de l'Etrurie, il a consulté *Polybe*, *Eratosthène* et *Artémidore.* En donnant la dimension de la Corse et de la Sardaigne, il se réfère pour la première fois à un auteur qu'il ne cite que sous le nom du *Chorographe*, mais qu'il distingue d'Eratosthène, de Polybe et d'Artémidore. C'est un Romain, car ses mesures sont non en stades, mais en milles. Peut-être est-ce Agrippa qui avoit fait dresser une description de l'empire romain qu'Auguste fit placer dans le portique commencé par sa sœur [1]. *Fabius Pictor* et *Cœcilius*, deux écrivains latins, sont sa source pour ce qu'il dit de l'origine des Romains; *Polybe*, *Artémidore*,

[1] PLIN. Hist. Nat. III 5

Ephore, *Timée*, *Apollodore*, mais surtout *Antiochus de Syracuse*, le sont à l'égard du reste de la moyenne Italie et de la Grande-Grèce. Pour la Sicile, il cite *Posidonius*, *Artémidore* le *chorographe*, *Ephore* et *Timée*.

Le *septième* livre contient d'abord la description des pays situés sur l'Ister, et habités par les Germains, les Cimbres, les Gètes et les Tauriens; ensuite celle des pays entre ce fleuve, la mer Noire, la mer Adriatique, l'Illyrie et l'Epire. Les chapitres qui traitoient de la Macédoine et de la Thrace sont perdus. Ici Strabon n'avoit pas d'aussi bonnes autorités que dans les livres précédens, et il avoue lui-même qu'il se trouve dans des ténèbres. Strabon a eu sous les yeux un historien des guerres des Romains avec les Germains, postérieur à César. Dans le second livre, il avoit cité *Asinius* en parlant du Rhin; peut-être le même a-t-il été son guide pour la description de la Germanie; mais quel étoit cet Asinius? Asinius Pollio, le contemporain d'Auguste, avoit écrit une histoire des guerres civiles; mais il paroît qu'il n'a pas pu y entrer dans beaucoup de détails sur la Germanie; et Asinius Quadratus, autre historien latin, a vécu deux siècles après Strabon. Il paroîtroit donc qu'il a existé un autre écrivain du nom d'Asinius; car on voit que le guide de Strabon a été un des historiens des guerres des Romains en Germanie, puisque sa description embrasse précisément la partie de ces pays qui a été le théâtre de ces guerres. Tout ce qu'il

dit ensuite des Cimbres est pris de *Posidonius*; car *Ephore* le grammairien, *Apollodore*, *Apollonide* et *Hypsicrate d'Amisa*, ne sont cités que pour des faits isolés. Les deux derniers paroissent avoir laissé des histoires de la guerre de Mithridate. L'Illyrie est un des pays que Strabon avoit parcourus. Nous voyons, par ce qu'il en rapporte, que, dans l'ouvrage d'*Aristote* des Républiques, il avoit été question de celles des Acarnanéens, des Mégariens, des Etoliens et des Opontiens. *Polybe* et *Posidonius* ont aussi servi à Strabon pour la description de ces régions; *Théopompe* et *Ephore* dans celle de l'Epire; *Philochore* a été consulté pour Dodone. Il cite *Cinéas*, mais ce qu'il peut avoir pris dans cet auteur inconnu a péri avec la fin du livre.

Le *huitième* livre, et les deux suivans, contiennent la Grèce en général et le Péloponnèse en particulier. Dans la description de la Grèce, Strabon prend pour base *Homère*, le premier géographe de la Grèce; il le complète, pour la partie chorographique, par *Ephore* et *Polybe*; pour la partie physique, par *Posidonius* et *Hipparque*; pour la description des baies et des ports de mer, par *Artémidore* et *Timosthène*; pour toute la Grèce, par sa propre expérience, comme ayant visité les pays dont il est question dans ce livre. Passant à la description de l'Elide, il cite, pour les temps fabuleux, Homère et ses commentateurs *Apollodore* et *Démétrius de Scepsis*, et les autres poëtes; mais principalement *Ephore*. C'est d'après cet historien qu'il

rapporte l'occupation de l'Elide par les Etoliens, le partage du Péloponnèse par les Héraclides, les guerres de Messénie, pour lesquelles il se réfère aussi à *Philochore* et *Callisthène*. Les autres écrivains qu'il a consultés pour la description du Péloponnèse, sont : *Hellanicus*, *Démétrius de Scepsis*, *Théopompe*, *Thucydide* et *Aristote*. Ce qu'il dit de la forme de la ligue Achéenne, est pris de *Polybe*; les distances d'un endroit à l'autre sont empruntées d'*Artémidore* et d'*Eratosthène*.

Dans le *neuvième* livre, il décrit la Mégaride, l'Attique, la Béotie, la Phocide, la Locride et la Thessalie; ainsi l'Hellade, proprement ainsi nommée. La dimension de l'Attique est prise d'*Eudoxe* le mathématicien; son histoire, des Atthidographes, parmi lesquels il cite *Philochore* et *Andron*. Il a consulté les mémoires de *Démétrius de Phalère* pour y apprendre l'état d'Athènes du temps de cet orateur. Pour la Béotie, la Locride et la Phocide, *Ephore* et les commentateurs d'*Apollodore*, et d'autres grammairiens sur le catalogue d'Homère, ont été ses autorités. Dans la description des deux Locrides, il cite en outre *Théopompe* et *Thucydide*. Celle qu'il donne de la Thessalie est un commentaire des passages où Homère a nommé les Thessaliens.

Le reste de la Grèce, l'Eubée, l'Acarnanie et l'Etolie; la Crète, les Cyclades et les Sporades sont décrites dans le *dixième* livre. Pour les antiquités de l'Eubée, Strabon a consulté *Homère* et ses in-

terprètes; pour son histoire *Théopompe* et *Aristote.* Quand il parle de l'Acarnanie et de l'Étolie, il suit encore *Homère* et un autre poëte épique, probablement cyclique, qui avoit composé une Alcméonide qu'Ephore avoit eue sous les yeux. *Apollodore, Démétrius de Scepsis* et *Artémidore* ont été ses autres sources. A l'occasion de l'Acarnanie, il rapporte l'assurance d'*Ephore* que les Acarnanéens n'ont pas pris part à la guerre de Troie, et ajoute que c'est probablement au témoignage d'un historien si ancien que l'Acarnanie a dû l'autonomie que les Romains lui ont accordée. Le même écrivain a fourni à Strabon ce qu'il dit de l'ancien état de l'Etolie. Avant de passer en Crète, Strabon fait une longue digression sur les Curètes. Dans la foule des écrivains qui s'en étoient occupés, Strabon distingue *Démétrius de Scepsis*, d'où il paroît avoir tiré ce qu'il rapporte des cérémonies religieuses usitées dans l'île de Crète; il se réfère aussi à *Archemachus d'Eubée*, historien d'une époque inconnue, cité plusieurs fois par Athénée, à *Phérécyde de Scyros*, *Acusilas d'Argos*, qui a traduit en prose les poésies d'Hésiode, et *Stésimbrote de Thasos*. Pour la description de la Crète, sa principale autorité étoit un écrivain dont on ignore l'époque, *Sosicrate*. Ses Crétiques avoient servi à Apollodore. Il nomme aussi *Eudoxe*, *Artémidore*, *Hiéronyme de Cardie* et *Staphylus de Naucratis*, encore un écrivain d'une époque inconnue. Il étoit auteur d'ouvrages sur la

Thessalie et l'Eolie, et paroît avoir écrit aussi sur la Crète. Strabon a emprunté d'*Ephore* ce qu'il rapporte du gouvernement de Crète; ce qu'il dit des îles de la mer Egée, il paroît l'avoir recueilli dans ses propres voyages.

Dans le *onzième* livre commence la description de l'Asie. Strabon borne cette partie du monde au Tanaïs, à l'Océan et à l'isthme de Suez; mais il la croit beaucoup moins étendue qu'elle n'est en réalité; il ne connoît pas les vastes régions que nous appelons Asie russe et septentrionale, ni la moyenne Asie habitée par les races tatares et mongoles; il connoît une partie seulement de l'Asie méridionale. Le Taurus divise toute l'Asie dans sa longueur en deux parties : l'Asie dite *en deçà* de cette montagne, ou l'Asie septentrionale, se divise en quatre parties, savoir, 1° les régions situées entre le Tanaïs, les Palus-Méotides, le Pont-Euxin et la mer Caspienne qui est un grand golfe de l'Océan du nord; 2° les régions situées au-delà de la mer Caspienne jusqu'aux Scythes qui sont les voisins des Indes; 3° les pays situés au midi de l'isthme formé par la mer Caspienne et le Pont-Euxin, c'est-à-dire au midi du Caucase; savoir, la Médie, l'Arménie et la Cappadoce jusqu'à l'Halys; 4° l'Asie-Mineure depuis l'Halys, avec les îles qui y appartiennent. De ces quatre parties de l'Asie en deçà du Taurus, les trois premières sont le sujet du onzième livre. L'auteur décrit d'abord les côtes de la mer Noire et des Palus-Méotides, depuis l'embouchure du

Tanaïs jusqu'au Phase, ou la Colchide ; ensuite les régions du Caucase, ou l'Ibérie et l'Albanie ; et, par forme de digression, le pays des Amazones, la mer Caspienne, l'Hyrcanie, les pays des Saces, des Massagètes, et d'autres peuples nomades ; la Parthie, l'Ario, la Margiane, la Bactriane, la Médie et l'Arménie. Ce que Strabon dit des côtes des Palus-Méotides et du Pont, est puisé plutôt du récit des navigateurs que de livres ; peut-être le géographe y a-t-il été lui-même. Dans la mesure des distances, il suit *Artémidore* qui avoit mesuré celle de Bata dans le Bospore à Dioscurias dans la Colchide. Pour l'Ibérie et l'Albanie, Strabon a consulté, outre Artémidore, les historiens de la guerre de Mithridate, dont *Théophane* et *Posidonius* sont les principaux. Il faut y ajouter *Métrodore de Scepsis* et *Hypsicrate d'Amisa*. De ce dernier est prise la digression sur les Amazones. Strabon remarque comme une particularité que tandis que dans la règle on a séparé les récits fabuleux de la véritable histoire, cependant la fable des Amazones trouve encore des crédules : cela provient sans doute de ce que *Clitarque*, un des historiens d'Alexandre, n'avoit pas rougi de la mêler dans les aventures de son héros. C'est dans la même source impure que Strabon aura puisé ses narrations fabuleuses du Caucase, que d'ailleurs il rejette. Dans la description de la mer Caspienne, Strabon s'est confié à de mauvais guides. Sa prévention contre Hérodote l'a empêché de suivre cet his-

torien qui savoit très-bien que la mer Caspienne est un lac, et qui en indique assez bien les dimensions. L'opinion qui en a fait un golfe de l'Océan septentrional, étoit probablement due aux compagnons d'Alexandre, qui se sont trompés sur sa nature, ou qui, par vanité nationale, ont peut-être voulu rétrécir la partie septentrionale de l'Asie où le héros de Macédoine n'a pas pénétré. Parmi ces historiens mensongers suivis par Strabon, est *Polyclète de Larisse*, d'une époque inconnue. Celui qui paroît être l'auteur de l'erreur sur la nature du lac Caspien, est *Patroclès*, amiral de Séleucus et d'Antiochus. Pline dit que ce navigateur est entré de l'Océan septentrional dans la mer Caspienne, ce qui le rangeroit dans la classe des voyageurs peu véridiques; mais Strabon rectifie l'erreur commise par Pline, en disant que Patroclès a conjecturé seulement qu'on pouvoit aller de cette mer aux Indes. La description de l'Hyrcanie et des contrées voisines est prise du même auteur, ainsi que d'*Eratosthène*, d'*Aristobule* et de *Polyclète*; celle des Messagètes d'*Hérodote*; celle de la Bactriane d'*Eratosthène*. Pour la Parthie, Strabon a eu pour autorité *Apollodore d'Artémis*, qu'on ne connoît que par ce géographe, mais qui ne doit pas avoir vécu long-temps avant lui, puisqu'il avoit écrit l'histoire de la guerre entre les Romains et les Parthes. Un morceau de cet historien sur le royaume de Bactres que Strabon a copié, est à peu près tout ce que nous avons sur cet état. Les notions exactes qu'il donne sur l'Oxus et

le Jaxartes, sont dues à *Patrocles*; les fables sur les Derbices, les Caspiens et les Hyrcaniens se trouvent dans *Hérodote*. Pour la description de la Médie, il cite *Apollonide* auquel il s'étoit aussi référé au septième livre, et principalement ce *Q. Dellius*, l'ami et le compagnon de Marc-Aurèle, que Plutarque cite dans la Vie du triumvir. Au lieu de Q. Dellius, quelques éditions de Strabon ont la mauvaise leçon d'*Adelphius*.

Dans le *deuxième* livre, commence la description de la quatrième partie de l'Asie en deçà du Taurus, savoir, de l'Asie-Mineure. Ce chapitre est particulièrement consacré à la Cappadoce, à laquelle appartient la Catanie; au Pont qui faisoit partie de la Cappadoce, jusqu'à ce que les Perses l'en séparèrent sous la dénomination de Cappadoce Pontique; à la Paphlagonie et à la Bithynie; à la Galatie qui, originairement, avoit appartenu à la Phrygie; à la Lycaonie et à l'Isaurie; à la Pisidie, à la Mysie et à la Phrygie. Ici l'auteur se trouve dans le pays de sa jeunesse, et rapporte ce qu'il a vu par lui-même. Pour les temps antérieurs, il s'appuie de l'autorité d'*Hellanicus*, d'*Ephore*, de *Théopompe*, des historiens des guerres de Mithridate, principalement de *Théophane*. A propos des Mysiens auxquels quelques écrivains ajoutent les Lydiens, il parle de *Xanthus de Lydie* et de *Menécrate d'Elée*, son contemporain, qui avoit écrit un voyage à l'Hellespont, Ἑλλησποντιακὴ περίοδος, et un ouvrage sur l'origine des villes, περὶ κτίσεων.

Retournant vers la Propontide, Strabon décrit dans le *treizième* livre la côte maritime depuis Cyzique jusqu'à Cumes et aux confins de l'Eolide, qui renferme la Troade; il y rattache l'île de Lesbos, située dans ces parages. De là, tournant vers les provinces de l'intérieur, il s'arrête aux villes de Pergame, de Sardes, de Hiéropolis et de quelques autres. Dans la description de la Troade, *Homère* est la première de toutes les autorités que Strabon reconnoisse; ses commentateurs, *Eudoxe de Cnide*, *Damastès de Sigée*, *Charon de Lampsaque*, *Scylax* et *Ephore* occupent la seconde place. Il faut y ajouter *Callisthène* et un écrivain né dans ces pays, *Démétrius de Scepsis*, qui avoit écrit trente livres sur soixante vers du chantre de l'Iliade. De cet auteur est pris, sans doute, le récit du sort qu'éprouva la bibliothèque d'Aristote. *Ephore*, *Thucydide* et *Artémidore* sont cités pour les distances, l'orateur *Lycurgue*, *Hellanicus* et *Ménécrate* le sont pour les différens systèmes sur l'origine des Troyens, qui partageoient les anciens. Quant à Pergame, il n'indique pas sa source, mais il est évident qu'il avoit sous les yeux un écrivain qui avoit survécu à la fin de ce royaume; c'étoit probablement *Posidonius*.

Dans le *quatorzième* livre, Strabon continue à s'occuper de l'Asie-Mineure, et décrit l'Ionie avec les îles de Samos et de Chios; l'île de Rhodes, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, enfin l'île de Chypre. Les antiquités ïoniques sont rappor-

tées d'après *Phérécyde de Scyros*, et les poëtes, tels que *Mimnerme* et *Hipponax*. Sur la fondation de Milet, l'auteur a aussi consulté *Ephore*; et sur les colonies sorties de cette ville, *Anaximène de Lampsaque*. L'histoire de Polycrate est empruntée d'*Hérodote*, celle de l'expédition des Athéniens à Samos, de *Thucydide*. Dans la description des antiquités d'Ephèse, il a suivi *Artémidore*; pour les autres villes, *Phérécyde de Scyros* et *Ephore*, ainsi que les poëtes. La fin du royaume de Pergame et la tentative d'Aristonicus pour s'en mettre en possession, sont probablement tirées de *Posidonius*. Strabon avoit lui-même vu tous ces pays, et y avoit recueilli des renseignemens. Il en est de même pour Rhodes. Pour la Carie, il a tiré parti du grammairien *Apollodore*; mais surtout d'un certain *Philippe* qui a écrit l'histoire ou les antiquités de Carie, τὰ Καρικά. Athénée cite également un Philippe qui a écrit des Cariens et des Léléges, περὶ Καρῶν καὶ Λελέγων, et il l'appelle Θεαγγελεὺς, c'est-à-dire natif de Théangelæ, ville de la Carie. Le baron de Sainte-Croix[1] observe à la vérité que pour Θεαγγελεὺς il faudroit lire Εἰσαγγελεὺς, parce que Plutarque, dans la Vie d'Alexandre[2], cite Philippe l'Isangèle (l'introducteur) parmi les historiens d'Alexandre-le-Grand, ou au moins parmi ceux qui ont rapporté la visite que lui fit la reine des Amazones; mais on pourroit demander si ce

[1] Examen des Hist. d'Alexandre-le-Grand, nouv. éd., p. 39.
[2] Cap. 46. (Ed. *Reiske*, vol. IV, p. 105.)

n'est pas le passage de Plutarque qui doit être corrigé plutôt que celui de Strabon. Il est très-naturel qu'un homme né à Théangèles ait eu l'idée d'écrire l'histoire des Cariens. Au surplus, l'épithète de Θεαγγελεὺς se trouvoit anciennement dans le passage de Plutarque, et il s'y trouvoit même deux fois, savoir, jointe aux noms de Charès et de Philippe. Holstenius et Reinesius, et à leur exemple les éditeurs suivans, ont changé en Εἰσαγγελεὺς le surnom de Θεαγγελεὺς, qui probablement devoit distinguer Philippe de Théangèle de Philippe de Chalcis, qui est nommé peu après. Pour en revenir à Strabon, c'est probablement d'*Artémidore* qu'il a pris ce qu'il dit des institutions des Lyciens. Il cite cet auteur pour les distances. Ce qu'il dit de la Cilicie et du grand commerce d'esclaves qui en étoient envoyés au marché de Délos, surtout depuis que Carthage et Corinthe ayant été détruites, les Romains prirent l'habitude de s'entourer d'une foule d'esclaves, paroît tiré de *Posidonius*. Ce qui est certain, c'est que l'écrivain à qui Strabon a emprunté ces faits, étoit postérieur à la guerre de Pompée avec les pirates. Strabon entre ensuite en une discussion avec le grammairien *Apollodore*, qui, selon lui, avoit mal compris Homère et Ephore en beaucoup de choses rapportées sur l'Asie-Mineure. Dans la description de l'île de Chypre, il corrige *Damastès* et *Eratosthène*, probablement sur l'autorité d'Artémidore.

Dans le *quinzieme* livre, Strabon commence la description de l'Asie au-delà du Taurus, c'est-à-

dire de l'Asie méridionale : ce livre est consacré à l'Inde et à la Perse. Ici notre auteur décrit des régions qu'il n'avoit pas vues. Il fait lui-même l'observation que tout ce qu'on sait de l'Inde est plein d'obscurités et de contradictions. Lui-même avoit une idée tout-à-fait fausse de la figure de ce pays; il se le représente comme un rhomboïde dont les côtés septentrional et méridional auroient 3,000 stades (à peu près 108 lieues) de plus que les côtés oriental et occidental. Il n'avoit donc pas une idée de la péninsule de Décan. Dans toute l'Inde il ne connoît que trois villes : Taxila, entre l'Indus et l'Hypanis, Patale, près de l'embouchure du premier, et Palibothra sur le Gange. Si la partie géographique est maigre, Strabon parle d'autant plus amplement des moeurs et des institutions du peuple. Outre *Eratosthène* qui est son principal guide, il a tiré ses connoissances des historiens d'Alexandre et de ses successeurs, nommément de *Patroclès* et d'*Aristobule*, qu'il regarde comme les plus véridiques; après eux il estime *Megasthène* et *Néarque*; il ajoute peu de foi à *Onésicrite*, *Daimachus* et *Clitarque*. En parlant du cours du Gange, il rapporte l'opinion d'Artémidore; il cite le récit de *Nicolas de Damas*, de son entrevue avec les ambassadeurs de Taprobane, envoyés auprès d'Auguste; enfin il cite un certain *Mégillus* qui a écrit sur la culture du riz. Après l'Inde Strabon décrit l'empire de Perse. Il comprend sous le nom d'Ariana les provinces situées entre l'Indus et une ligne

droite tirée des Portes Caspiennes à l'embouchure du golfe de Perse. Pour les côtes de ce pays, il suit *Néarque* et *Onésicrite*, et déclare que quant aux terres intérieures, il n'a rien de mieux à dire qu'Eratosthène, qui n'avoit d'autre source que les historiens d'Alexandre. Pour les dimensions, il cite *Bæton* et *Diognète*. Ses sources pour la description de la Perse proprement dite, sont *Eratosthène* et *Polyclite*; ce qu'il dit des fleuves et des côtes est tiré de *Néarque* et d'*Onésicrite*; sa description de Persépolis et Pasargade est empruntée d'*Aristobule* et se trouve aussi dans Arrien. En parlant du culte du feu, il fait entendre qu'il en a été témoin, puisqu'il dit que la Cappadoce, province qu'il a vue, renferme beaucoup de Mages ou adorateurs du feu (πύραιθοι). Le reste de ce qu'il réfère des mœurs des Persans est pris d'*Hérodote* et de *Xénophon*.

Le *seizième* livre termine l'Asie : il renferme la description de l'Assyrie, nom sous lequel Strabon, outre l'Adiabène, comprend aussi la Babylonie et la Mésopotamie; ensuite la Syrie avec la Phénicie et la Palestine; enfin l'Arabie. La description de l'Aturie ou de la province assyrienne où étoit située la ville de Ninus, est empruntée d'un historien d'Alexandre, qui, avec *Hérodote*, *Polyclite* et *Eratosthène*, a été aussi sa source pour la Babylonie. Ce qu'il dit de l'empire des Parthes est probablement tiré de *Posidonius*; car il y est question de la guerre de Pompée contre Tigranes. Ce qu'on y lit des digues de pierre par lesquelles les Perses

avoient entravé la navigation du Tigris, se trouve aussi dans Arrien, et paroît ainsi emprunté d'*Aristobule* et de *Néarque*. Le tableau des moeurs des Babyloniens est tracé d'après *Hérodote*, et surtout d'après *Posidonius*. Strabon avoit voyagé en Syrie dont il parle en témoin oculaire; il donne les distances d'après *Eratosthène* et *Artémidore*; dans l'histoire des Séleucides, il suit *Posidonius*. On trouve ici un morceau mémorable sur Moïse et les Juifs : ce morceau est tiré d'un écrivain qui a écrit après la prise de Jérusalem par Pompée; c'est peut-être *Posidonius*, mais il y a quelques faits de l'histoire des Hérodianides qui sont plus modernes que Posidonius; peut-être est-ce *Nicolas de Damas* qui les a fournis. Ce qu'il dit de l'Arabie est pris dans *Eratosthène*, à l'exception de la partie occidentale pour laquelle il a pris pour guide *Artémidore* qui avoit copié *Agatharchide*. La fin du livre est prise des entretiens de l'auteur avec des voyageurs, nommément avec le Stoïcien *Athénodore de Tarse*, l'ami et le précepteur d'Auguste, qui avoit été à Pétra, le chef-lieu des Nabatéens, et avec *Ælius Gallus* que Strabon a connu en Egypte.

Enfin le *dix-septième* livre contient l'Egypte et l'Ethiopie, et ensuite la Libye, que nous nommons Afrique, et qui contient, outre la Libye proprement dite, la Mauritanie, Carthage, la Cyrénaïque. La division de l'empire romain en provinces termine l'ouvrage. Ce que Strabon raconte du Nil est emprunté d'*Eratosthène*, d'*Eudore* et d'*Ariston* dont

nous avons parlé ci-dessus. Au surplus, Strabon connoissoit par lui-même le Nil jusqu'aux cataractes. Ce qu'il dit des Ptolémées est appuyé du témoignage de *Polybe*, et en partie probablement tiré de son continuateur *Posidonius*. Dans le récit de l'expédition d'Alexandre à l'oracle de Jupiter-Ammon, Strabon suit *Callisthène* et les autres compagnons de ce prince. Le récit de *Pétronius* qui, sous Auguste, fit la guerre en Ethiopie, l'ouvrage d'*Agatharchide* et l'histoire d'*Hérodote*, sont les sources de ce qu'il raconte des pays situés au midi de l'Egypte. Quant à la Libye, et particulièrement aux Oases et au temple de Jupiter-Ammon, il suit *Eratosthènes*, et pour les distances *Artémidore*; pour la partie historique probablement *Posidonius*. Il cite aussi *Timosthène* et *Iphicrate*, écrivains d'ailleurs inconnus, qui avoient écrit des Plantes de la Libye. Quoiqu'en parlant de la Mauritanie, il fasse mention des deux Juba, il n'a pourtant pas connu l'ouvrage du jeune sur l'Afrique, où sans doute il auroit trouvé des renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique qui nous manquent absolument.

Il existe, de tout l'ouvrage de Strabon, un abrégé ou une *Chrestomathie*, faite après l'an 980 de J.-C., par laquelle on a quelquefois corrigé le texte du grand ouvrage, qui nous est parvenu dans une forme très-corrompue, tant parce que le manuscrit qui paroît avoir servi d'original à la plupart des copies qui existent renfermoit une infinité de

passages illisibles, que parce que plusieurs copistes ont pris sur eux de remplir ces lacunes.

Indépendamment de la chrestomathie qui a été publiée par voie d'impression, les bibliothèques renferment plusieurs collections d'extraits de Strabon, rédigées à différentes époques : une de ces collections mises en ordre par GEORGE GÉMISTE PLÉTHON, peut fournir de bonnes corrections du texte.

Strabon avoit aussi composé un ouvrage historique, une suite de Polybe, qu'il cite lui-même sous le titre de *Mémoires historiques*, Ὑπομνήματα ἱστορικά. Ils s'étendoient, à ce qu'il paroît, un peu plus loin que la continuation du même historien par Posidonius de Rhodes: car on voit par Plutarque que la mort du dictateur César y étoit rapportée. Quelques savans pensent que Strabon a composé deux ouvrages historiques, l'un intitulé Mémoires, et l'autre Suite de Polybe. Cette opinion se fonde sur un passage du géographe où il dit avoir parlé en détail des Parthes dans le sixième livre de ses Mémoires, ou le second de la suite de Polybe[1]. D'autres traduisent ce passage : dans le sixième livre des Mémoires (étant le) second de la Suite de Polybe, de manière que les quatre premiers livres des Mémoires auroient été une introduction générale, et que la véritable suite de Polybe n'auroit commencé que dans le cinquième. Ce

[1] Ἐν τῇ ἕκτῃ τῶν ἱστορικῶν ὑπομνημάτων βίβλῳ, δευτέρᾳ δὲ τῶν μετὰ Πολύβιον. Lib. XI, vol. IV, p. 502 de l'édition de *Tzschucke*. La particule δὲ peut aussi bien signifier ἤ, *ou*, que καί, *et*.

qui vient à l'appui de cette interprétation, c'est qu'il n'est pas probable que Strabon ait donné des détails sur les Parthes en deux ouvrages historiques différens.

Guarini de Vérone, ou *Phavorinus*, et *Gregorio de Citta di Castello*, ou *Trifernas*, firent une traduction latine de Strabon, pour laquelle ils se servirent d'assez bons manuscrits. *Sweinsheim* et *Panarz* l'imprimèrent à Rome, sans date, mais dès 1469 ou 1471. *Vindelin de Spire* la contrefit à Venise, en 1472, in-fol. Sweinsheim et Panarz l'imprimèrent une seconde fois en 1473. Cette traduction a été réimprimée ensuite fort souvent.

La *première édition* du texte fut donnée par *André d'Asola*, Venise, 1516, in-fol. La négligence de l'imprimeur augmenta considérablement les fautes qui se trouvoient dans le manuscrit dont il se servit.

Marc Hopper donna à Bâle, en 1549, une meilleure édition de Strabon, et y ajouta la version que *Jean Hartung* avoit corrigée.

Troisième édition : Bâle, 1571, in-fol., avec une nouvelle traduction de *Guill. Holzmann* ou *Xylander*, qui fit aussi de bonnes corrections dans le texte.

Quatrième édition : Genève, 1587, in-fol., chez *Eust. Vignon;* texte corrigé d'après des manuscrits et d'après la traduction de Phavorinus, par *Is. Casaubon*, et accompagné de la version de Xylander. Elle fut réimprimée, après la mort de Casaubon, par *Frédéric Morel*, Paris, 1620, in-fol., avec de nouvelles corrections par Casaubon.

Depuis 1620 jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, il n'a rien été fait pour la critique du texte corrompu d'un auteur si important; car l'édition donnée à Amsterdam, 1707, in-fol., par *Théod. Janson d'Almeloveen*, n'est qu'une réimpression

de celle de Casaubon, enrichie, il est vrai, des notes de tous les savans qui s'étoient occupés de Strabon.

Jean Brequigny, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, fit un savant travail sur ce géographe, et publia à Paris, en 1763, le premier volume d'une nouvelle édition du texte, renfermant les trois premiers livres; mais il n'y donna pas suite.

En 1788, *Jean Lopez* fit réimprimer à Madrid, in-8°, l'édition de Casaubon, avec une version espagnole.

J.-Ch. Siebenkees entreprit enfin une nouvelle édition critique. Il collationna pour cela trois manuscrits du Vatican, et autant de la bibliothèque de Saint-Marc; il étoit de plus en possession d'un exemplaire de l'édition Aldine, sur les marges duquel un ancien professeur de Genève, *Henri Scringer*, Ecossais, avoit marqué des variantes tirées de plusieurs manuscrits. Tous ces matériaux ne fournissoient pourtant pas beaucoup de corrections du texte, parce qu'on reconnut que les manuscrits conférés étoient tous copiés d'après un seul original très-mauvais; d'un autre côté, *Siebenkees* n'étoit peut-être pas assez fort pour le travail dont il s'étoit chargé.

Cependant ce savant avoit publié le premier volume, renfermant six livres, lorsqu'il mourut. *Ch.-H. Tzschucke*, qui avoit fait une étude particulière de la géographie ancienne, le remplaça. Après avoir examiné les papiers de son devancier, il reconnut la nécessité de se procurer de nouveaux secours. Il obtint de la bibliothèque de Dresde la collation d'un bon manuscrit de Moscou, faite par M. *C.-F. Matthæi*, et, par un autre canal, les observations de *Th. Reines*, écrites sur la marge d'un exemplaire de Strabon. Il se procura aussi la collation d'un manuscrit de Paris qui est du 13e siècle, et que *Sevin* avoit apporté du Levant. Par tous ces matériaux, Tzschucke fut mis en état de donner un texte préférable à tout ce qu'on avoit alors; nous disons *alors*, parce que les observations qu'on trouve dans l'excellente traduction de

Strabon, publiée à Paris depuis 1805, ont prouvé qu'après le travail de Tzschucke, il restoit encore un bon nombre de passages à corriger; et nous allons voir qu'un savant françois s'est acquitté de cette tâche.

L'édition de Siebenkees et Tzschucke, enrichie de la version de Xylander, corrigée, parut à Leipsig, depuis 1796 jusqu'en 1811, en 6 vol. in-8°.

Tzschucke mourut sans publier le commentaire. Le premier volume de celui-ci, c'est-à-dire le septième de l'édition, a été publié en 1818, par M. *Fréd.-Traugott Friedemann.* Il renferme le commentaire d'*Is. Casaubon*, les notes de *Xylander*, *Morel* et *Jacques Palmer*, en entier, et un choix de tous les autres commentaires, y compris ceux de MM. *Coray*, *Gosselin* et *Laporte du Theil*, y compris aussi les notes du nouvel éditeur anglois; le tout sur les trois premiers livres seulement. Nous disons que M. Friedemann a donné les notes de Palmer. Ce savant n'avoit pas publié d'édition de Strabon; mais il s'étoit beaucoup occupé de la critique du texte de ce géographe dans ses Exercitationes in auctores græcos, Ultraj. 1694, in-4°.

Quant à l'éditeur anglois dont nous avons également fait mention, nous voulons parler de *Th. Falconer.* Son édition a paru à Oxford, 1807, en 2 vol. in-fol. On lui a reproché avec raison d'avoir publié son travail sans faire usage de l'édition de Tzschucke, dont les quatre premiers volumes avoient paru, ni de la traduction françoise, dont le second volume existoit depuis deux ans. Il paroît n'avoir pas connu ces deux éditions; mais cette ignorance ne sauroit lui servir d'excuse.

Le meilleur texte grec de Strabon est celui de l'édition de M. *Coray*, qui a paru à Paris en 1816 et 1819, en 4 vol. in-8°: elle est sans traduction; mais elle est accompagnée d'un excellent commentaire et de plusieurs tables.

La *Chrestomathie Strabonienne* a été publiée pour la *première fois* par *Sigismond Gelénius*, avec les Périples d'Arrien

et d'Hanion, Bâle, 1533, in-4°. *Hudson* la plaça, avec la traduction de *Gemusæus*, dans ses Petits Géographes; et *Almeloveen* inséra le texte dans son édition de Strabon. M. *Friedemann* annonce, dans la préface du vol. VII du Strabon de Siebenkees et Tzschucke, que le texte de cette Chrestomathie, revu par feu *Bredow*, sur le manuscrit de Paris, sera inséré dans la nouvelle édition des Petits Géographes qu'il se proposoit de publier en société avec *Spohn* qui depuis a été enlevé aux lettres.

Isidore *de Charax*, contemporain d'Auguste, publia, sous le règne de Caligula, une *Description de la Parthie*, Παρθίας Περιηγητικόν. Elle n'existe plus; mais nous avons un ouvrage qui paroît en être un extrait : c'est un *Itinéraire de la Parthie*, Σταθμοὶ Παρθικοὶ, opuscule intéressant pour la géographie.

On le trouve dans les Petits Géographes de *Hœschel* et *Hudson*.

Strabon cite deux fois, dans la description de la Médie, et dans celle de l'Arménie, Apollonide *de Nicée*; et le scholiaste d'Apollonius de Rhodes [1] dit que cet écrivain a composé un Périple d'Europe. Il est probablement identique avec Apollonide de Nicée, qui dédia à Tibère un commentaire sur les Silles [2].

Il faut revenir encore une fois à Arrien. Nous avons de cet auteur une *Lettre adressée à l'empereur Adrien, dans laquelle se trouve le périple du Pont-Euxin*, Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀδριανὸν, ἐν ᾗ καὶ περίπλους Εὐξεί-

[1] Ad Argonaut., IV, v. 974.
[2] Voy. Diog. Laert., IX, 109.

νου Πόντου. C'est par ordre de l'empereur qu'Arrien, alors préfet de la Cappadoce, fit ce voyage, depuis Trébisonde, par Dioscurios dans la Colchide, par le Bospore Cimmérien et celui de Thrace, jusqu'à Byzance.

Il existe un autre ouvrage attribué aussi à Arrien, et intitulé : Périple du Pont-Euxin et des Palus-Méotides ; mais ce dernier ouvrage est une compilation postérieure à Arrien. Enfin, un *Périple de la mer Erythrée*, Περίπλους τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης, qui est parvenu à nous, porte, dans un manuscrit, le nom d'Arrien.

Pour ne pas multiplier les divisions, et parce que dans cette période nous n'aurons à parler d'aucun auteur sur l'économie, nous dirons qu'à l'exemple de Xénophon, qu'il aimoit à imiter sur toute chose, Arrien a aussi écrit un traité *de la Chasse*, Κυνηγετικὸς, où il parle surtout des choses que son modèle a oubliées ou passées sous silence.

Le Périple du Pont-Euxin d'Arrien, et celui de la Mer Erythrée, ont été publiés pour la *première fois* par *Sigismond Gelénius*, Bâle, 1533, in-4°. Une édition plus complète, et accompagnée d'une traduction, a été donnée par *Jean-Guill. Stuck*, à Genève, 1577, in-fol. On trouve aussi cet ouvrage dans l'édition de la Tactique, par *Blancard*, et dans les Petits Géographes de *Hudson*, ainsi que dans le second volume des Œuvres d'Arrien par *Borheck*.

L'autre Périple du Pont-Euxin, faussement attribué à Arrien, a été publié en grec et en latin par *Is. Vossius*, Amsterd. 1639, in-4°. Il se trouve aussi dans les Géographes anciens de Gronovius.

Le traité *de la Chasse* a été publié, en grec et en latin, par *Lucas Holstenius*, Rome, 1644, in-4°. On le trouve aussi dans l'édition des Périples et de la Tactique, par *Blancard*, et dans celle des Opuscules politiques de Xénophon, donnée par *Zeun;* enfin dans le vol. II des Œuvres d'Arrien publiées par M. *Borheck*. L'édition, d'ailleurs médiocre, de ce savant, est la seule qui donne un Arrien complet. Elle se compose de 3 vol. in-8°, qui ont successivement paru à Lemgo en 1792, 1809 et 1811.

Nous arrivons au premier de tous les voyageurs de l'antiquité; car nous ne comprenons pas sous cette dénomination Strabon, qui a donné à son ouvrage une forme systématique, et y a inséré la description de pays qu'il n'avoit pas vus.

Ce voyageur est Pausanias. Philostrate, dans sa Vie des Sophistes, parle d'un Pausanias qui, né à Césarée en Cappadoce, et disciple d'Hérode Atticus, avoit professé la sophistique. Il paroît que ce Pausanias différoit du voyageur: celui-ci indique lui-même, à ce qu'il semble [1], qu'il étoit Lydien; et quoiqu'il parle plusieurs fois d'Hérode, il ne dit jamais que ce rhéteur a été son maître. Il est certain que notre Pausanias voyagéa en Grèce, en Macédoine, en Asie, et en Egypte jusqu'au temple de Jupiter Ammon. Après ces courses, il paroît qu'il se fixa à Rome, sous les Antonins, et qu'il y publia son *Voyage en Grèce*, Ἑλλάδος περιήγησις, en dix livres. Sans cet ouvrage, un des plus importans que nous ayons sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce, Barthélémy n'auroit probablement pu

[1] V, 13, 4.

écrire son Voyage d'Anacharsis; au moins ne lui auroit-il pas donné le cadre qu'il a choisi, ou l'auroit-il moins bien rempli. Pausanias s'occupe de préférence des édifices publics et des productions de l'art, ce qui rend l'étude de son livre très-intéressante pour l'archéologue; mais il a eu de plus l'idée heureuse de rattacher à ses descriptions l'histoire des monumens qui en sont l'objet. Les recherches qu'il a faites à cette occasion, et les discussions dans lesquelles il entre, éclaircissent non-seulement la mythologie, mais aussi un grand nombre de points obscurs de l'histoire ancienne. Dans ces recherches, Pausanias montre du jugement et de l'érudition; cependant il tombe quelquefois dans des erreurs. D'ailleurs il décrit les objets en voyageur qui n'a pas toujours eu le loisir nécessaire pour tout examiner; et il les décrit dans la supposition que la Grèce resteroit toujours à peu près dans l'état où il la voyoit. En conséquence, il s'est contenté, le plus souvent, d'indiquer les objets; et quand il les décrit, il le fait d'une manière fort succincte et quelquefois obscure.

Par ces raisons, les notices de Pausanias ont souvent besoin d'être passées au creuset de la critique, quoiqu'en général il fasse preuve d'un excellent jugement. Sous le rapport du style, Pausanias ne peut pas être cité comme modèle; le sien, qui est une mauvaise imitation de celui d'Hérodote, pèche souvent par une concision affectée. Il n'y a chez lui ni liaison, ni transition.

Dans son *premier* livre, Pausanias décrit l'Attique et la Mégaride; dans le *second*, Corinthe, Sicyone, Phlionte et l'Argolide; dans le *troisième*, la Laconie; dans le *quatrième*, la Messénie; dans le *cinquième* et le *sixième*, l'Elide; dans le *septième*, l'Achaïe; dans le *huitième*, l'Arcadie; dans le *neuvième*, la Béotie; dans le *dixième*, la Phocide.

La *première édition* de Pausanias a été soignée par *Marc Musurus* : Alde l'ancien l'imprima, Venise, 1516, in-fol. Elle est très-fautive, et imprimée avec si peu de soin, qu'il y manque quelques passages qui se trouvent dans tous les manuscrits.

Romolo Amaseo fit une bonne traduction [1] de cet écrivain, que les éditeurs subséquens ont souvent consultée avec fruit, à cause du mérite des manuscrits qu'il avoit devant lui : elle parut pour la première fois à Rome, 1547, in-4°. Une autre traduction très-fidèle, par *Abr. Lœscher*, fut mise au jour par Oporinus, Bâle, 1550, in-fol. Le titre appelle cette traduction la première, parce que Lœscher ne connoissoit pas celle d'Amaseo.

Seconde édition, belle et correcte, Francfort, 1583, in-fol., commencée par *Guill. Xylander*, et achevée, après sa mort, par *Fréd. Sylburg*, qui, sans le secours d'aucun manuscrit, corrigea beaucoup de fautes du texte et de la traduction d'Amaséo : il se servit de notes inédites de *Joach. Camerarius*. Les héritiers d'*André Wechel*, qui avoient imprimé cette édition, la réimprimèrent à Hanau, 1613, in-fol.

Troisième édition, soignée par *Joachim Kühn*, Leipzig, 1696, in-fol., avec la traduction d'Amaseo. Nouvelle révision du texte, et commentaire excellent, quoique rédigé avec trop de précipitation.

[1] Une traduction du premier livre seulement, par *Domitius Calderinus*, avoit été imprimée vers 1498 à Venise, in-4°.

Edition de M. *J.-F. Facius*, **Leipzig, 1794, 4 vol. in-8°.** Cet éditeur a rétabli le vrai sens de beaucoup de passages, en changeant la ponctuation vicieuse; il a placé en tête de chaque chapitre un argument exact, travail qui n'étoit pas sans difficulté, et par lequel l'éditeur a beaucoup contribué à la commodité des lecteurs, vu les digressions dont Pausanias est farci. Dans les notes, il a expliqué beaucoup de passages obscurs, et cité des auteurs qui parlent des mêmes objets. Le quatrième volume contient la traduction d'Amaseo.

Cependant le texte de Pausanias exigeoit une nouvelle révision à l'aide des manuscrits. Feu *Clavier* s'en est chargé. Il a eu à sa disposition quatre manuscrits de la bibliothèque du roi de France, moyennant lesquels il a corrigé le texte, et même rempli quelques lacunes. D'autres corrections lui ont été fournies par M. *Coray*. Enfin, l'étude approfondie qu'il avoit faite de Pausanias, et ses recherches sur la mythologie et sur l'histoire des premiers temps de la Grèce, l'ont mis en état de s'apercevoir de beaucoup de fautes, et de les faire disparoître. Il a accompagné son texte d'une traduction françoise. Sa mort, qui arriva en 1814, interrompit la publication de cette édition après le second volume; mais, comme il avoit laissé son manuscrit préparé pour l'impression, celle-ci fut reprise en 1820, et achevée, par les soins de M. *Coray*. Elle forme 6 vol. in-8° avec un supplément contenant les notes, et rédigé par M. *Courier*, gendre de Clavier.

M. *God.-H. Schæfer* a soigné l'édition de Pausanias qui appartient à la collection de Tauchnitz, et M. *Ch.-God. Siebelis* celle en 3 vol. pet. in-8°, pour la collection de Weigel.

Ce même M. *Siebelis* a commencé à publier une plus grande édition de Pausanias, renfermant un nouveau texte plus pur, pour lequel les manuscrits de Paris, Vienne, Rome et Moscou ont été consultés; un commentaire qui s'occupe de ce qui regarde la religion, les arts, l'histoire et la géographie des Grecs, et la traduction latine d'Amaseo, corrigée. Il en a paru 2 vol. in-8°, Paris, 1822 et 1823.

Tels sont les écrivains de cette période qui se sont occupés avec un succès marquant de la géographie historique. Une nouvelle époque commence pour la *géographie mathématique*, par MARINUS *de Tyr*, qui florissoit dans le second siècle après J.-C., très-peu de temps avant Ptolémée. Jusqu'à ce géographe, on étoit satisfait de connoître la latitude de quelques points principaux de la terre, et l'on déterminoit celle de beaucoup d'autres d'après leur distance géométrique, c'est-à-dire d'après les éloignemens marqués par les itinéraires des voyageurs; on indiquoit celle des pays plus éloignés d'une manière vague, d'après leur climat, la couleur de leurs habitans, et d'après leurs productions. Marinus résolut de mettre fin à ces incertitudes, en assignant à chaque contrée et à chaque ville une latitude et une longitude certaines.

Il étoit inévitable que, dans ce travail, Marinus ne commît des fautes graves; mais un grand pas étoit fait pour l'exactitude de la science; et, dans la seconde édition de la carte ou du tableau que Marinus avoit dressé, il fit disparoître beaucoup d'erreurs qui lui avoient échappé d'abord. Il en auroit redressé encore bien d'autres, si une mort prématurée n'avoit abrégé le cours de sa vie.

Les travaux de Marinus ne se bornoient pourtant pas à la partie mathématique de la géographie. Recueillant les rapports des navigateurs, il eut quelque connoissance des contrées asiatiques jusqu'à la longitude de Borneo, et il sut que l'Asie ne se ter-

minoit pas encore vers ce point; il eut aussi des notions sur une partie de l'Afrique plus méridionale que celle dont les géographes qui l'avoient précédé avoient parlé; il décrivit plus correctement qu'eux la côte septentrionale de l'Europe. Son premier méridien s'approcha d'une ligne droite. Syène, Alexandrie et Rhodes cessèrent d'avoir la même longitude.

L'ouvrage de Marinus est perdu; mais il servit de base à celui de CLAUDE PTOLÉMÉE. Nous avons parlé de ce que cet écrivain a fait pour l'astronomie; ici il n'est question que de son *Système de géographie*, Γεωγραφικὴ Ὑφήγησις, en huit livres. Cet ouvrage a été, pendant près de quatorze siècles, l'unique manuel systématique de géographie qu'on connût; il est encore pour nous la principale source pour la connoissance de la géographie des anciens.

Poursuivant le plan tracé par Marinus, Ptolémée se fit une occupation de perfectionner son travail. La carte de ces deux géographes étoit couverte d'un réseau; les méridiens y étoient tracés de cinq en cinq degrés; les degrés de latitude marqués par des lignes parallèles à l'équateur, qui passoient par des villes principales, comme Syène, Alexandrie, Rhodes, Byzance, ainsi à des distances inégales. On pouvoit aussi tirer ces parallèles d'après les vingt-trois climats que Ptolémée indique avec précision dans son introduction[1]. Dans ce réseau, on marquoit les points dont la

[1] Géogr., I, c. 23.

hauteur avoit été prise d'après leur vraie latitude ; mais pour déterminer leur longitude et les positions d'autres endroits qui n'étoient connues que par la distance géométrique, il fallut fixer la grandeur d'un degré sur un des plus grands cercles du globe.

Marinus et Ptolémée, qui n'ont pas eux-mêmes mesuré de grandes distances, se bornant aux mesures les plus exactes qui existoient de leur temps, lui donnèrent 500 stades : c'étoit un sixième de moins que la véritable grandeur d'un degré d'un grand cercle. De cette erreur, il dut nécessairement résulter beaucoup de fautes et d'indications erronées.

Ptolémée détermina la longitude de toute la partie connue du globe, sous la parallèle de Rhodes, à 72,000 stades, en suivant des mesures géométriques. Ces 72,000 stades font, d'après son calcul, 180 degrés; et il croyoit connoître ainsi la moitié du globe. Le fait est qu'il ne connoissoit que 125 degrés. Son erreur est, par conséquent, de près d'un tiers, savoir d'un sixième à cause de celle qu'il commet relativement à la mesure d'un degré; l'autre sixième provient des erreurs dans les distances géométriques.

Quant aux latitudes dont un grand nombre se fondoit sur des déterminations astronomiques, les fautes commises par Ptolémée sont très-insignifiantes, et la latitude qu'il donne à la pointe méridionale de l'Espagne est si exacte, qu'on doit en

conclure que des observations avoient été faites jusque dans ces contrées par ses devanciers.

Strabon avoit borné à 42 degrés la latitude de la partie connue de la terre (située entre le 12e et le 54e degré de latitude nord). Ptolémée en trouve 80, depuis le 16e de latitude sud jusqu'au 63e de latitude nord; néanmoins, il ne croyoit connoître qu'un quart de plus que les anciens, parce que ceux-ci donnoient 700 stades au degré, ce qui faisoit près de 30,000 stades, tandis que Ptolémée n'admettant que 500 stades, trouvoit 40,000 pour la totalité.

Marinus et Ptolémée puisèrent quelques notions sur la partie la plus orientale de l'Asie des itinéraires dressés par un négociant macédonien, nommé TITIANUS, qui avoit fait faire à ses facteurs des voyages par terre depuis la Mésopotamie, le long du mont Taurus, par les Indes, jusque dans la capitale des Sères. Ces voyages doivent avoir été entrepris dans les premiers temps après Alexandre-le-grand, sous les deux premiers Séleucides, puisqu'il n'est pas probable qu'après la défection des Bactriens et des Parthes, une route soit restée ouverte au commerce des Grecs par ces contrées.

Ainsi Ptolémée ne pouvoit plus guère avoir obtenu de renseignemens sur ces pays par des voyages de terre. Mais les communications par mer entre les Egyptiens et les Indiens devinrent fréquentes sous le règne des Ptolémées. Strabon parle des flottes qui partoient pour les Indes, et du temps

de Pline, la côte de ce pays en-deçà du Gange étoit parfaitement connue. Mais les navigations ne s'étendoient pas au-delà de ce fleuve. On pensoit qu'après lui les côtes de l'Asie continuoient d'aller directement vers le Nord jusqu'à l'extrémité orientale du mont Taurus.

Plus tard, les navigateurs allèrent au-delà du Gange, et, à leur grand étonnement, trouvèrent que la terre redescendoit vers le sud et formoit un grand golfe (celui de Bengale); ils osèrent davantage; partant de la pointe méridionale de la presqu'île occidentale des Indes, ils traversèrent en ligne directe le golfe, et arrivèrent à la côte de Siam et à la péninsule de Malacca, qu'ils appelèrent *Chersonèse d'or*, preuve qu'ils y firent un commerce avantageux. Ayant doublé la pointe de cette presqu'île, ils entrèrent dans un nouveau golfe (celui de Siam). De la côte orientale de la Chersonèse d'or, ils cinglèrent vers le sud, et arrivèrent dans un grand continent sur les côtés duquel étoit située la ville de Kattigara. Ce pays étoit probablement l'île de Bornéo. Celui qui fit cette découverte s'appeloit ALEXANDRE [1]. Ptolémée qui, ainsi que cet aventurier, croyoit que la côte de Kattigara étoit une prolongation de celle qui formoit le golfe de Siam (de la côte de Cambodja), fondoit là-dessus son hypothèse, d'après laquelle la mer des Indes étoit une mer méditerranée : il pensoit que depuis Kattigara, la terre s'étendoit,

[1] PTOL. Geogr., II, c. 14.

de l'orient à l'occident, jusqu'à la côte sud-est de l'Afrique, avec laquelle elle ne formoit qu'un même continent [1].

Marinus et Ptolémée connoissoient très-bien la côte orientale de l'Afrique, et il n'est plus question des monstres qui doivent l'avoir habitée; mais ils ne la connoissent que jusqu'au 16e degré de latitude sud, c'est-à-dire jusqu'au promontoire Prasum, qui est probablement le cap del Gado, comme sa ville de Rapta paroît être Mélinde. De Prasum, Ptolémée fait aller la côte à l'est pour se joindre finalement à celle de Kattigara. Son île de Ménuthias, que Ptolémée place près du cap Prasum, mais qu'un des anciens périples rapproche de Rapta, est Zanzibar ou une des autres îles situées sur la côte de Zanguebar. Les connoissances de Ptolémée ne s'étendoient pas jusqu'à Madagascar.

Depuis que le commerce de Carthage et de Gadès étoit tombé, il n'avoit pas été fait de nouvelles découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique; aussi les connoissances de Ptolémée de ce côté-là ne s'étendent pas au-delà de celles de ses devanciers; mais il met de la méthode dans ce qu'on savoit par Hannon et Scylax.

Ptolémée est le premier qui indique la vraie figure de l'Espagne, de la Gaule et de la partie méridionale d'Albion; mais il décrit mal la partie

[1] Nous suivons l'exposition que M. *Mannert* donne de la Géographie de Ptolémée; elle s'écarte sur quelques points de celle de d'Anville et de M. Gosselin.

septentrionale de cette île, qui, d'après lui, court vers l'orient. L'Irlande, l'Ierne de Strabon, la Juvernia de Ptolémée cesse d'être située au nord d'Albion, comme le pensoient Eratosthène et Strabon; elle est placée à l'occident, mais sa pointe septentrionale est parallèle à la pointe septentrionale d'Albion. Au nord de celle-ci il place les îles Orcades, et un peu plus au nord encore, à 63° N., l'île de Thulé, qui est le point le plus septentrional des connoissances géographiques de Ptolémée. C'est probablement Mainland, situé à 60 degrés, la même qui, au récit de Tacite, fut entrevue par la flotte romaine; elle étoit couverte de glaces et de neiges éternelles [1].

La description que Ptolémée donne des côtes de la Germanie jusqu'à l'Elbe, ainsi que de la Scandinavie, ne va pas au-delà de ce que Pline et Tacite en disent; il en donne une très-bonne de la Chersonèse Cimbrique, et de la côte germanique de la mer Baltique jusqu'à la Dwina; mais il ignore que cette mer est une mer Méditerranée; car son golfe Veneda n'est que la partie de cette mer qui, depuis Memel jusqu'à Danzig, rentre deux fois dans le continent. On a demandé par quel hasard Ptolémée avoit sur ces contrées des notions plus justes que celles qu'on avoit à Rome, du temps de Pline

[1] Hanc oram novissimi maris tunc primum romana classis circumvecta, insulam esse Britanniam, affirmavit, ac simul incognitas ad id tempus insulas, quas Orcadas vocant, invenit domuitque. Dispecta est et Thule quadamtenus : nix et hiems appetebat; sed mare pigrum et grave remigantibus. TAC. Vita Agric., c. 10.

et de Tacite, quoique le principal débit de l'ambre, production des côtes Baltiques, fût dans cette capitale. La réponse est que si l'ambre étoit principalement porté à Rome, le commerce se faisoit par des négocians d'Alexandrie, et que c'est par leur canal que notre géographe a acquis ses connoissances sur la partie de l'Europe qui fournit ce succin.

Dans le dernier livre de sa Géographie, Ptolémée enseigne la manière de dresser des cartes géographiques : on y trouve les premiers principes de la projection; mais ce livre est très-corrompu par la faute des copistes. Les cartes géographiques modernes ont long-temps conservé les formes tracées par Ptolémée; la mer Caspienne n'a perdu que dans le dix-huitième siècle la figure que Ptolémée lui avoit donnée; pour une partie des côtes de la mer Noire et de l'Afrique au-dessus de l'Egypte, nos cartes se conforment encore aux dessins de Ptolémée, en se bornant à substituer des noms modernes aux anciens [1]. Nous parlons des dessins de Ptolémée; car quoique nous n'ayons pas ses cartes, il est clair qu'il en avoit sous les yeux, et nous possédons dans quelques manuscrits les cartes qu'un mécanicien d'Alexandrie du cinquième siècle, nommé AGATHODÆMON, a dressées pour la géographie de Ptolémée : sans doute c'étoient des copies corrigées des cartes de Ptolémée même.

[1] Nous avançons ce fait sur le témoignage et sous la responsabilité de M. *Mannert*, Géographie der Griechen und Rœmer, vol. I., p. 191.

Hermann Lichtenstein (Levilapis) de Cologne imprima à Vicence, 1475, in-fol., la traduction latine de la Cosmographie de Ptolémée, rédigée par *Jacques d'Angelo*, savant Florentin des 14e et 15e siècles, ou plutôt commencée par *Manuel Chrysoloras*, et achevée par Angelo. Elle fut revue, pour cette publication, par *Angelus Vadius* et *Barnabus Picardus*.

Il existe une édition de cette version, revue par *Jér. Manfredi, Pierre Boni* et d'autres, imprimée par *Dominicus de Lapis*, à Bologne, in-fol., laquelle porte la date de M. CCCC. LXII; mais on est d'accord à regarder cette date comme fautive, parce que *Phil. Beroaldus*, qui, d'après une épître jointe à l'édition de Lapis, y a mis la dernière main, n'avoit que neuf ans en 1462. Les bibliographes ont proposé différentes manières de corriger la date erronée, en substituant au chiffre erroné celui de MCCCCLXXII, ou MCCCCLXXXII, ou MCCCCLXXX, ou bien MCCCCLXLI (1491, savoir 1450 et encore 41)[1]. Cette édition est ornée de 26 cartes gravées sur étain.

La traduction d'Angelo fut réimprimée, avec des corrections faites d'après un manuscrit du texte grec, par *Domizio Calderino*, à Rome, 1478, in-fol. Le titre porte : Arnoldus Buckinck a Germania Romæ tabulis æneis in picturis formatam impressit. Buckinck est sans doute le nom de l'artiste qui a gravé sur métal les 27 cartes dont cette édition est accompagnée. Quant au livre même, il paroît avoir été im-

1 Cette question, qui intéresse les bibliographes, a été traitée dans *G.-Mart. Raidelii* Comm. critico-litteraria de Cl. Ptolemæi Geographia ejusque codd. tam msstis quam typis expressis. Norimb. 1737, in-4°. Après ce savant et après *Prosp. Marchand*, le card. *Quirini*, *Meerman*, *de Bure*, *Heinecke*, *Baur*, *Crevenna*, *Mercier de St.-Léger*, *Breitkopf*, *Alter*, *Steigenberger*, *Laire*, *Panzer*, *de Murr*, *Audiffredi*, *Gamba*, *Dibdin* et d'autres, c'est M. *Jean-Bapt. Bernhart*, employé à la bibliothèque du roi de Bavière, qui l'a approfondie dans *Aretin*, Beytr. zur Gesch. und Litteratur. Vol. V, p. 497.

primé par Arnold Pannartz. Il est le second livre avec date qui soit accompagné de gravures en cuivre [1].

Nic. Donis, moine allemand, et bon astronome pour son temps, donna une nouvelle édition de la traduction d'Angelo, que *Léonard Holl* imprima à Ulm, 1482, in-fol. Elle a moins de fautes dans les chiffres que les précédentes, mais autant dans les noms. Donis, qui proprement n'a soigné que les cartes, fut le premier géographe qui tenta d'en dresser d'après la méthode enseignée par Ptolémée lui-même, non en lignes droites, mais avec des segmens de cercle. Outre les 27 cartes de Ptolémée, il en donna encore cinq de sa façon. Les cartes sont gravées en bois, par *J. Schnitzer de Arnsheim*.

Quelques bibliographes font mention d'une édition imprimée la même année, à Rome, in-fol., par *Nic. Hahn* (Gallus). M. *Ebert* [2] a fait voir que cette édition doit son existence à une erreur.

Un Vénitien, *Giusto di Albano*, qui avoit une librairie à Augsbourg, y fit réimprimer une édition avec les cartes de Donis, en 1486, par son *proviseur, Jean Reger*.

Vient ensuite l'édition de Rome, 1490, in-fol., « arte et impensis *Petri de Turre*, » avec les cartes de l'édition de 1473.

Après elle il faut sans doute placer l'édition de Lapis, portant la date de 1462.

Autre édition de Rome, soignée par *Marc de Benevent* et *Jean Cotta* de Verone, imprimée en 1508, in-fol., par *Evangelista Tosino*, avec les 27 cartes des éditions de 1486 et 1490, et 7 nouvelles.

Venise, 1511, in-fol., édition soignée par *Bern. Silvano* d'Eboli et *Jean Cotta* de Vérone, et imprimée par *Jacq. Pentius de Leucho*, avec 30 cartes gravées sur bois.

[1] Le premier est *Bettini Antonio da Siena*, El monte sancto di Dio. Florentie, Nicolo di Lorenzo, 1477, in-4°. Voy. *Ebert* Bibl. Lexicon. Nous remarquons, au reste, que M. *Dibdin* a pris Buckinck pour le nom de l'imprimeur en caractères.

[2] L. c., vol. II, p. 545.

Toutes ces éditions fourmillent de fautes, surtout dans les chiffres et les noms propres. Le célèbre *Pico de Mirandola* envoya à *Jacq. Essler*, à Strasbourg, un manuscrit grec, à l'aide duquel ce savant donna, à Strasbourg, en 1513, chez *Jean Schott*, une nouvelle édition de la Géographie de Ptolémée, non dans la traduction d'Angelo, mais dans une autre, très-littérale, et un peu barbare, rédigée par *Jean Philesius*. *Essler* fit beaucoup de changemens dans cette traduction, et, pour sa justification, ajouta ordinairement le mot grec au terme latin. Il y plaça 46 cartes gravées sur bois. M. *J.-Ch. Brunet*[1], en parlant de cette édition, dit qu'elle a peu de valeur : sans doute ce bibliographe ne veut parler que de son extérieur.

George Ubel soigna la réimpression de cette édition, qui fut exécutée à Strasbourg, 1520, in-fol., par *J. Scotus*, avec 47 cartes, et *Laurent Phrisius* celle de 1522, qui est ornée de 47 cartes, et a été imprimée par J. Grieninger à Strasbourg.

Une nouvelle traduction, rédigée par le célèbre *Wilibald Pirkheymer*, parut aussi à Strasbourg, 1525, in-fol., chez J. Grieninger, avec 50 cartes sur bois. Il paroît que *J. Huttichius* a soigné cette publication.

Telles sont les éditions latines antérieures à la publication du texte.

Nous allons indiquer les éditions grecques, grecques-latines et latines qui ont paru depuis 1525.

Première édition grecque, soignée par *Erasme de Rotterdam*, d'après un manuscrit que lui avoit envoyé le médecin *Théobald Fettich*, et imprimée par *Jér. Froben*, Bâle, 1533, in-4°. Le manuscrit étoit très-bon; mais, par la faute de l'imprimeur, il s'est glissé une foule d'erreurs dans les chiffres. N'ayant pas en quantité suffisante le type (ϵ) qui indique $\frac{1}{2}$, il employa à sa place la lettre ϛ, qui signifie $\frac{1}{6}$: il se servit souvent du même signe pour $\frac{5}{6}$. La fraction $\frac{2}{3}$ est marquée

[1] Manuel du Libraire.

par γo; mais les manuscrits placent souvent l'o au-dessus du γ en petit caractère ($\overset{o}{\gamma}$). Le compositeur, ne faisant pas attention à cette lettrine, se contentoit de mettre γ, qui signifie $\frac{1}{3}$. La confusion qui doit en résulter est évidente; et pour la faire disparoître, il faut recourir aux éditions latines qui ont paru avant 1533. L'édition de Bâle fut réimprimée par *Wechel*, Paris, 1546, in-4°.

Michel Servet (Villanovanus) retoucha la traduction de Pirckheymer, d'après un manuscrit, et la publia, avec 50 cartes gravées en bois, à Lyon, en 1530, chez Melch. et Gasp. Trechsel; et avec des additions aussi bien que des retranchemens, dans la même ville, chez Hugues à Porta, en 1541, in-fol. Il faut réunir les deux éditions. Ces éditions de Ptolémée, soignées par Servet, jouent un rôle dans l'histoire du fanatisme religieux. *Calvin* en tira un des chefs d'accusation contre Servet. On lui reproche d'avoir ajouté à la description qui accompagne la carte de la Palestine, un passage qui contredit ce que Moïse dit de la fertilité de ce pays. Le passage intercallé s'y trouve effectivement; mais Phrisius, qui a soigné l'édition de 1522, l'avoit ajouté.

Une quatrième traduction, rédigée par *Jean Noviomagus* (proprement *Bronchorst*), parut à Cologne, 1540 et 1546, in-8°.

Sébastien Munster retoucha la traduction de Pirckheymer et Servet, et la fit imprimer à Bâle, 1540, in-fol., avec 50 gravures en bois. Cette édition fut réimprimée en 1545 et 1552, in-fol.

Une autre édition de cette traduction fut soignée par *Jos. Moletius*, Venise, 1562, in-4°, avec 64 cartes gravées sur cuivre.

Nous trouvons encore dans des catalogues les éditions suivantes, sans que nous puissions dire quelle traduction elles renferment : 1° avec des cartes corrigées par G. Mercator, Cologne, 1584, in-fol.; 2° avec le commentaire de *J.-A.*

Manginus, Venise, 1596; Cologne, 1597; Cologne, 1608, et Arnheim, 1617, toutes in-4°.

Pierre Montanus donna, à Francfort et à Amsterdam, 1605, in-fol., une nouvelle édition du texte d'après Erasme de Rotterdam, avec une traduction latine, et avec des cartes dressées par *Gérard Mercator*.

Une troisième et dernière réimpression de ce même texte fut soignée à Amsterdam, 1618 et 1619, en 2 vol. in-fol., par *P. Bertius*. Il est vrai que ce savant corrigea, d'après un manuscrit de Heidelberg, plusieurs erreurs dans les noms; mais il laissa subsister celles des chiffres, et, pour augmenter la confusion, il plaça à côté ceux des éditions latines, qui souvent en diffèrent beaucoup. Il ajouta les cartes de Munster à cette édition, qui porte le titre de Theatri geographiæ veteris tomus prior, in quo Cl. Ptolemæi geographiæ libri VIII gr. et lat.; græca ad codd. Palatinos collata, aucta et emendata sunt: latina infinitis locis correcta. Tomus posterior, in quo Itinerarium Antonini Imp. terrestre et maritimum et Burdigalense, tabula Peutingeriana, etc. Ed. P. Bertio. Les exemplaires qu'on trouve de cette édition, très-rare, ne se ressemblent point, et contiennent plus ou moins de cartes.

Depuis 1618, il n'a pas paru d'édition de Ptolémée.

Nous plaçons après Ptolémée Denys *de Byzance*, dont l'époque est inconnue, sinon qu'il doit avoir vécu avant 196, année où Septime Sévère détruisit Byzance. Il a écrit un *Voyage* (Ἀνάπλους), *dans le Bospore de Thrace*, qui existoit encore au seizième siècle, puisque *Pierre Gilles* (Gyllius), mort en 1555, en fit des extraits qu'il plaça dans son ouvrage de Bosporo Thracico. En grec il n'en existe qu'un seul fragment.

Ce fragment a été publié par *Ducange*, dans sa Constanti-

nopolis christiana, et par *Hudson*, dans ses Petits Géographes. Voy. *L. Holstenii* Epist. ed. Boissonade, p. 63.

L'ouvrage de Gilles, qui n'est proprement qu'un commentaire sur Denys, n'a été publié qu'en 1711, dans *Banduri* Imp. Orient.

Un certain AGATHÉMÈRE, qui a probablement vécu vers le milieu du troisième siècle, a écrit un petit ouvrage intitulé : Ὑποτύπωσις τῆς γεωγραφίας, ἐν ἐπιτομῇ, *Précis de géographie en abrégé*, en deux livres. Le premier livre renferme de courtes thèses dictées à son disciple Philon, pour lui servir d'ébauche à un cours de géographie mathématique et physique. Dans le premier chapitre, il donne un précis de l'histoire de la géographie, et nomme les hommes qui en ont bien mérité. On y trouve des renseignemens utiles qu'on chercheroit vainement dans Strabon. Dans les chapitres suivans, Agathémer parle des divisions de la terre d'après les auteurs anciens, des vents, des mers, îles, des longitudes et latitudes des parties habitées de la terre. Depuis le sixième chapitre, on trouve un extrait de Ptolémée. Le second livre est une répétition confuse du contenu du premier livre; il n'est pas du même auteur, et paroît être l'œuvre d'un disciple ignorant.

Sam. Tennulius publia cet ouvrage en grec et en latin, Amsterdam, 1671, in-8°. *Hudson* le plaça dans ses Petits Géographes.

CHAPITRE LXXI.

Des derniers Médecins Empiriques et Hérophiliens. Des Méthodiques et Pneumaticiens. Des Médecins Eclectiques. De l'Histoire naturelle.

Nous avons vu que, vers la fin de la précédente période, l'école Empirique parvint à la plus haute célébrité par les travaux de Sérapion d'Alexandrie, et qu'Archagatus la porta à Rome; mais celui qui, dans cette capitale, l'exerça avec le plus brillant succès, fut Asclépiade *de Pruse* en Bithynie[1], qui alla s'y fixer 110 ans avant J.-C. Il étoit plutôt rhéteur et philosophe que médecin; mais l'éloquence dont la nature l'avoit doué, la confiance qu'il sut inspirer aux Romains, les remèdes faciles

[1] Dans l'ouvrage intitulé Introduction ou Médecin, faussement attribué à Galien, Asclépiade est nommé Ἀσκληπιάδης Βιθυνὸς, Κιηνὸς, ὃς καὶ Προυσιεὺς ἐκαλεῖτο. La dénomination de *Cianus* ou *Cienus*, donnée à Asclépiade, a beaucoup embarrassé les critiques. Il y avoit en Bithynie trois villes qui portoient le nom de Prusias ou Prusa; l'une surnommée Ἐπιθαλάσσιος, *sur mer*; l'autre située au pied de l'Olympe, la troisième sur l'Hypius. La première s'appeloit anciennement Cius : elle prit le nom de Prusias, lorsqu'ayant été détruite par Philippe III, roi de Macédoine, elle fut rebâtie par Prusias, roi de Bithynie. Le premier nom se maintint cependant, et Pline (Hist. Nat., V, 32) n'en connoît pas d'autre. Il nous paroît donc très-naturel que le mot Κιηνὸς, placé en marge par quelque possesseur d'un manuscrit, pour indiquer laquelle des trois Prusa étoit la patrie d'Asclépiade, se soit glissé dans le texte.

et agréables dont il se servit, proscrivant les potions nauséabondes, et surtout les vomitifs, dont quelques-uns de ses confrères abusoient; prescrivant le régime, des sudorifiques, des frictions, l'usage du vin, un léger exercice, des bains, des lits suspendus dans lesquels les malades étoient mollement balancés[1], enfin le hasard qui le favorisa en lui fournissant l'occasion de rappeler à la vie un homme qu'on croyoit mort et qu'on alloit enterrer[2], lui donnèrent la plus grande vogue dans une ville où Archagatus avoit mis la médecine grecque en mauvaise réputation, par les remèdes douloureux et désagréables dont il se servoit quelquefois. Licinius Crassus et Cicéron l'admirent dans leur société. Comme médecin, il suivit une méthode différente de celles de tous ses devanciers; il blâma surtout celle d'Hippocrate, qui vouloit que le médecin se bornât souvent à observer les mouvemens de la nature, et attendît les efforts qu'elle feroit pour vaincre la maladie. Asclépiade se moquoit de cette méthode en l'appelant des *Méditations sur la mort*. Il prétendoit, peut-être avec raison, que le climat de Rome exigeoit une autre manière de pratiquer que celui de la Grèce. Pour base de sa théorie, il prit la philosophie corpusculaire d'Epicure : d'après lui, le corps humain se porte bien si les atomes dont il est composé conviennent

[1] PLIN. Hist. nat., XXVI, 3. Il faisoit aussi baigner ses malades dans des baignoires suspendues, *balineæ pensiles*.

[2] APULEI Florid., IV, p. 276.

aux intervalles où l'aveugle hasard les a placés. Méconnoissant l'admirable sagesse que la nature a montrée dans la construction du corps humain, il soutint qu'aucun de ses organes n'étoit originairement destiné aux fonctions auxquelles nous l'employons. L'âme n'étoit à ses yeux qu'une substance aérienne, produite par la respiration; ainsi que le *pneuma*, elle pénètre tout le corps; ce dernier est la raison du pouls. Asclépiade négligea entièrement l'anatomie, dans laquelle il fut très-ignorant, au point qu'il confondit les nerfs avec les ligamens, et ignora leur utilité. Ses principes étoient si vagues, qu'on ne peut pas même dire qu'il ait formé une école. Il écrivit des Clystères, des Fièvres périodiques, de l'Hydropisie, de l'Alopécie, de la Respiration et des Pulsations, des Ulcères; il rédigea des Commentaires sur divers ouvrages d'Hippocrate. De tous ces écrits, il ne s'est conservé que quelques fragmens.

M. *Chr.-Théoph. Gumpert*, en réunissant tous les fragmens d'Asclépiade, et tout ce que Galien, Cælius Aurelius, Celsus, Sextus Empiricus et d'autres ont dit de sa doctrine et de sa méthode, s'est efforcé, avec infiniment d'érudition et de sagacité, à établir son système. Ce travail a été publié sous le titre d'Asclepiadis Bithyni fragmenta, Vimar. 1794, in-8°.

Parmi les Empiriques de cette période, il faut encore compter les suivans :

Apollonius *de Citium*, médecin d'Alexandrie, qui a laissé un commentaire sur l'ouvrage d'Hippo-

crate *des Articulations*, περὶ Ἄρθρων πραγματεία, en trois livres. Ce commentaire est dédié à Ptolémée, roi de Chypre, frère puîné de Ptolémée Aulétès, qui, environ 70 ans avant J.-C., eut pour partage l'île de Chypre. L'ouvrage d'Apollonius, qui nous a été conservé par la compilation de Nicétas, est inédit.

XENOCRATE *d'Aphrodisie*, qui, selon l'opinion commune, vécut environ 40 ans après J.-C.[1], écrivit un ouvrage sur la *Nourriture que fournissent les productions aquatiques*, περὶ τῆς ἀπὸ Ἐνύδρων Τροφῆς; ouvrage important pour juger des connoissances ichthyologiques des anciens, mais de peu de mérite sous le rapport de la matière médicale.

D'après Galien, on trouvoit dans les écrits de Xénocrate beaucoup d'inepties et de pratiques superstitieuses, mêlées à quelques connoissances utiles. On y lisoit plusieurs instructions ridicules ou pernicieuses, et même criminelles, telles que des recettes pour faire naître l'amour ou la haine, pour procurer des songes agréables, pour faire souffrir un ennemi, et même pour le faire mourir.

St. Clément d'Alexandrie cite un ouvrage de Xénocrate intitulé : Περὶ τῆς ἀπὸ τῶν ζώων Τροφῆς, *de la Nourriture que fournit le règne animal;* mais M. *Coray* a prouvé que cet ouvrage, antérieur à

1 D'après *Fabricius* et *Saxius;* mais M. *Sprengel* le place 60 ans avant J.-C. M. *Visconti*, au contraire (Iconog. grecque, vol. I, p. 296 de l'éd. in-4°), le croit contemporain de Trajan.

Xénocrate, est de la plume de quelque Pythagoricien.

La *première édition* de Xénocrate, mais très-défectueuse, a été donnée par *Conr. Gesner*, Zurich, 1559, in-8°.

Fabricius en publia une plus complète, dans l'ancienne édition de sa Biblioth. gr., vol. IX, p. 454.

Le texte a progressivement gagné par les publications suivantes :

Edition grecque-latine de *J.-G.-Fréd. Franz*, Leipz. 1773, in-8°.

Edition de *Gaetan de Ancora* et *Coray*, Naples, 1794, in-8°.

Edition de M. *Coray*, Paris, 1814, in-8°, renfermant une nouvelle récension du texte grec. Elle forme le vol. III des Parerga de sa Bibliothèque Hellénique.

L'ouvrage de Xénocrate se trouve aussi dans la collection de M. *Matthæi*.

Cassius Felix, contemporain d'Auguste et de Tibère, et surnommé *Iatrosophiste*, a laissé des *Questions médicales et des Problêmes sur les animaux et sur les quadrupèdes*, Ἀπορίαι καὶ Προβλήματα περὶ ζώων καὶ τετραπόδων.

La *première édition* de cet ouvrage est de *Georgius de Sylva*, Paris, 1541, in-8° et in-12, chez la veuve de Neobarius. La même année, *Adr. de Jonghe* (Junius) publia à Paris, in-8°, une traduction latine, avec quelques corrections du texte.

Conrad Gesner le fit réimprimer avec une nouvelle traduction, Zurich, 1562, in-8°.

Vulcanius le publia à la suite du Theophylactus Simocatta, Leide, 1596, in-12, et *André Rivinus* en tête du même, Leipz. 1653, in-4°. Il n'a pas été réimprimé depuis.

A l'occasion de cet écrivain, nous nommerons

deux auteurs d'ouvrages d'un genre analogue qui ont vécu à des époques qu'il est difficile de fixer. SOTION, qu'on croit pouvoir placer sous Tibère, à écrit Περὶ Ποταμῶν καὶ Κρηνῶν καὶ Λιμνῶν παραδοξολογούμενα, *des Fleuves, des Sources et des Lacs qui ont quelque chose de remarquable*. POLEMON, peut-être disciple de Xénocrate, est auteur d'un *Traité* ou *Manuel de Physiognomonique*, Φυσιογνωμικὸν, ou Φυσιογνωμικῶν Ἐγχειρίδιον.

Les fragmens de l'ouvrage de *Sotion* ont été publiés par *Henri Etienne*, à la suite du volume intitulé : Aristotelis et Theophrasti scripta quædam quæ vel nunquam antea vel minus emendata edita fuerunt, gr. c. H. Stephani annotationibus, 1557, in-8°, et par *Fréd. Sylburg*, dans son édition des Œuvres d'Aristote.

Camille Peruscus publia *Polemon* à la suite d'Elien, Rome, 1545, in-4°. Il se trouve aussi dans le recueil de M. *J.-G.-F. Franz*.

Nous allons continuer la liste des médecins Empiriques de cette période.

ANDROMAQUE *de Crète*, père et fils, étoient l'un et l'autre médecins de Néron ; à cause de cet emploi, ils portèrent les premiers le titre d'*Archiater*. Le père inventa la thériaque, ou, comme il l'appelle, l'ἀντίδοτος γαλήνη, *l'antidote calme*, et en publia la recette dans un poëme que Galien nous a conservé. Les empereurs romains attachoient un si grand prix à la préparation de ce remède, composé alors de soixante ingrédiens, qu'ils le faisoient fabriquer dans leur palais.

Les ouvrages d'Andromaque fils se sont perdus, à moins qu'ils n'existent inédits dans quelque bibliothèque.

Le poëme d'Andromaque a été publié séparément, avec une traduction, par *Franc. Tidicæus*, Thorn, 1607, in-4°; et avec une nouvelle version, à Nuremberg, 1754, in-4°.

Enfin on regarde comme ayant appartenu à l'école des Empiriques, PEDANIUS DIOSCORIDES *d'Anazarbe* en Cilicie [1], ville qui fut nommée ensuite Cæsarea Augusta. Dioscorides vivoit du temps de Marc-Antoine et de Cléopatre, ou, selon d'autres, sous Néron; car les circonstances de sa vie sont si peu connues, qu'on n'est pas même sûr qu'il n'y ait eu deux écrivains de ce nom, l'un né à Alexandrie et contemporain de Cléopatre, l'autre natif d'Anazarbe, environ 40 ans après J.-C. En admettant qu'il y ait eu deux Dioscorides, on ne sait lequel des deux doit être regardé comme l'auteur de l'ouvrage qui nous reste sous ce nom. Une circonstance qui vient à l'appui de ceux qui placent cet auteur sous Néron, c'est qu'on a remarqué que Pline, qui cite fidèlement les auteurs dont il s'est servi, ne nomme pas une seule fois Dioscoride, quoiqu'on trouve dans sa compilation sur l'histoire naturelle un grand nombre de passages qui paroissent empruntés de cet écrivain. Ce silence d'une part, et

[1] La plupart des éditions l'appellent Pedacius; mais dans l'ancien manuscrit de Vienne il est nommé Pedanius. C'est en effet le nom d'une famille romaine.

cette conformité de l'autre, prouvent que Pline et Dioscoride ont écrit à peu près à la même époque et puisé dans les mêmes sources, et nommément dans l'ouvrage perdu de Sextius Niger. Au reste, Dioscoride dit lui-même qu'en sa qualité de militaire, il a vu beaucoup de pays; il porte le surnom de PHACAS, parce qu'il avoit sur la figure une tache ressemblant à une lentille.

Dioscoride est le plus célèbre botaniste de l'antiquité, et, pendant seize ou dix-sept siècles, on n'a rien connu qui fût au-dessus de son ouvrage περὶ Ὕλης ἰατρικῆς, *de la Matière médicale*, en cinq livres. Dans sa préface il critique les auteurs qui, avant lui, ont traité le même sujet : *Iolas de Bithynie* et *Héraclide de Tarente* avoient négligé les plantes et les métaux; *Cratevas* le botaniste (ῥιζοτόμος) et *André le Médecin*, qu'on louoit pour avoir mieux traité cette partie, avoient cependant oublié plusieurs plantes ou racines; les disciples d'Asclépiade, *Julius Bassus*, *Niceratus*, *Pétronius*, *Sextius Niger* et *Diodote*, avoient exactement décrit ce que tout le monde connoissoit, mais ils ont passé sous silence les vertus curatives des médicamens.

Les peuples orientaux regardent encore Dioscoride comme un oracle de botanique; cependant il ne traite de cette branche des connoissances humaines qu'autant qu'elle intéresse la médecine, et si, comme il dit, ses devanciers ont négligé de faire connoître les vertus curatives des plantes, Dioscoride, qui en fait son principal objet, oublie

de remonter aux causes des maladies, et d'indiquer les doses des remèdes d'après la différence des âges et des sexes. Son ouvrage manque d'ordre et de méthode; son style d'élégance. Il s'excuse lui-même sous ce dernier rapport, et il n'avoit pas besoin de justification, puisque son style possède les qualités qu'on peut désirer dans une composition de cette nature, la clarté et la précision.

Dans sa préface, adressée à un certain Areus, Dioscoride dit que son ouvrage est distribué en cinq livres. Cependant Photius cite comme sixième et septième livres deux opuscules qui se sont conservés sous les titres, l'un d'*Alexipharmaques*, l'autre de *Thériaques*. Le premier est adressé à Areus, mais cette nouvelle préface est évidemment apocryphe, et la plupart des critiques nient l'authenticité des deux traités même. Cependant, non-seulement ces deux livres se trouvent dans les manuscrits, mais le tout est souvent distribué d'une manière très-différente, tantôt en cinq, tantôt en sept, huit ou neuf livres. Le texte aussi a essuyé diverses interpolations. En tête des chapitres, on trouve dans les manuscrits la synonymie des simples qui y sont décrits. Elle est fort étendue dans les premières éditions qui se sont conformées à ces manuscrits; elle paroît même curieuse, parce que les noms qu'elle indique sont pris dans des langues mortes pour nous, telles que celles des Egyptiens, des Daces et des Celtes; mais il y a long-temps qu'on s'est aperçu que ces synonymes ne sont pas

de Dioscoride, et qu'ils ont été ajoutés long-temps après lui. Aussi les derniers éditeurs les ont-ils supprimés et renvoyés à la fin de l'ouvrage. La critique a ensuite remarqué plusieurs passages ajoutés au texte même, et tirés d'auteurs postérieurs, comme Aétius, Oribasius, Constantin l'Africain, ou traduits de Pline. Enfin les copistes ou les amateurs qui faisoient confectionner les manuscrits, ont fait plusieurs transpositions, quelques-uns dans la vue d'introduire dans le texte un ordre alphabétique.

Outre les Alexipharmaques et les Thériaques, il existe encore un ouvrage attribué à Dioscoride : il est intitulé : περὶ εὐπορίςων ἁπλῶν τε καὶ συνθέτων φαρμάκων, *des Médicamens simples et composés qui sont faciles à préparer*. Il est divisé en deux livres, et dédié à Andromaque, probablement l'aîné. L'authenticité de cet opuscule est douteuse.

Enfin nous avons un ouvrage intitulé περὶ Φαρμάκων ἐμπειρίας, *de la Connoissance des médicamens*, espèce de répertoire par ordre alphabétique des ouvrages de Dioscoride et d'Etienne d'Athènes.

La bibliothèque impériale de Vienne possède un manuscrit très-remarquable de Dioscoride. Le voyageur *Busbeq* l'a acheté à Constantinople pour l'empereur Maximilien II. Il a été écrit par *Juliana Anicia*, fille de Flavius Anicius Olybrius, qui a occupé le trône impérial d'Occident en 472, et de Placidie, fille de Valentinien III. Ce précieux manuscrit dont on trouve la description dans *Lambe-*

cii Commentarii de bibliotheca Vindobonensi, est orné de miniatures qui représentent des plantes, des oiseaux, des serpens et des portraits de célèbres médecins de l'antiquité.

On trouve à la même bibliothèque un autre manuscrit de Dioscoride qui appartenoit anciennement au couvent des Augustins de St. Jean de Carbonaria à Naples, dans la bibliothèque desquels Montfaucon l'a vu. On l'estime pour le moins aussi ancien que celui d'Anicia.

La bibliothèque du roi de France possède aussi un manuscrit précieux de Dioscoride, qui est du neuvième siècle, et a été probablement écrit en Egypte.

Une ancienne version latine de Dioscoride, rédigée sur un original arabe, a été imprimée à Colle en Toscane, 1478, in-fol., par *Jean Allemanus*, et réimprimée à Lyon, 1512, in-4°.

La seconde version, par *Jean Ruell*, a paru pour la première fois à Paris, chez H. Etienne, 1516, in-fol., et a été réimprimée une vingtaine de fois, particulièrement à Venise, 1554, in-fol., avec des corrections du savant botaniste *André Matthiolo*.

On doit à *Phil. Giunta* la publication de la troisième traduction, qui est de *Marcello Vergilio* : elle eut lieu à Florence, 1518, in-fol.

La quatrième traduction, par *Janus Cornarius*, parut à Bâle, 1557, in-fol.

Nous allons indiquer les éditions du texte.

Venise, 1499, par *Alde l'ancien*, in-fol., en grec. *Première édition*, fautive, mais très-recherchée. Dioscoride y est distribué en six livres : les Alexipharmaques et Thériaques

forment les 7e, 8e et 9e. Suivent les deux poëmes de Nicandre, avec des scholies.

Venise, 1518, in-4°, imprimée, plus correctement que la première, par *André d'Asola. Jér. Roscius* de Padoue a eu part à cette édition sans version.

Bâle, 1529, in-4°, en grec, avec des corrections arbitraires de *Janus Cornarius.*

Cologne, 1529, in-fol., avec la traduction de Vergilio et son commentaire. Il faut y joindre le commentaire de *Hermolaüs Barbarus*, qui porte la date de 1530. Il avoit été imprimé à part, Venise, 1516, in-fol.

Paris, 1549, in-8°; texte corrigé sur des manuscrits par *Jacques Goupyl*, avec la traduction de Jean Ruell.

Francfort, 1598, in-fol., chez les héritiers de Wechel; édition critique et savante, soignée par *Ant. Sarrasin*, avec une nouvelle version et avec des notes de *J. Sambucus*. C'est la dernière édition de la Matière médicale de Dioscoride.

Ses *Euporistes* ont été publiés pour la première fois, et dans les deux langues, par *Jean Moiban* et *Conrad Gesner*, Strasbourg, 1565, in-8°. Ils se trouvent dans l'édition de Sarrasin.

L'opuscule sur la *connoissance des médicamens* n'a été imprimé que dans la traduction latine de *Gaspard Wolf*, Zurich, 1581, in-8°.

Pendant que les Empiriques avoient la vogue à Rome, et dans une grande partie de l'empire, l'*école d'Hérophiliens*, que nous avons vu fonder dans la précédente période en Phrygie, continua à fleurir. Un des plus célèbres parmi ces médecins fut Zeuxis *de Tarente*. On a prétendu que les Smyrnéens firent frapper en son honneur des médailles sur lesquelles il seroit nommé Ἀσκληπιακὸς ἰατρός.

Galien dit qu'il commenta tous les écrits d'Hippocrate.

Après lui, l'école de Phrygie fut dirigée par ALEXANDRE PHILALÉTHÈS, que Galien cite fort souvent, ainsi qu'il fait de son disciple ARISTOXÈNE. Un autre de ses élèves, DÉMOSTHÈNE *de Marseille*, qui fut aussi surnommé PHILALÉTHÈS, comme son maître, fleurit du temps de Néron, et laissa un ouvrage *sur les Maladies des yeux*, en trois livres, que Galien cite avec éloge. Les fragmens qu'Aétius en donne font regretter la perte de ce livre. Démosthène avoit aussi écrit *sur les Pouls*.

CHRYSERMUS *de Corinthe* a été médecin Hérophilien, car Sextus Empiricus lui donne cette qualité. Il a vécu avant Pline qui le cite. Stobée a allégué un petit passage du 13e livre de son ouvrage sur *les Fleuves*. Plutarque se rapporte au même livre; mais il parle aussi du livre 80e des Indiques d'un Chrysermus, et Stobée a conservé un fragment de son Histoire de la Perse. Il n'est guère possible de décider si ces deux écrivains sont la même personne.

Nous avons conduit l'histoire de la médecine grecque jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère, pour terminer tout ce que nous avions à dire sur les adhérens de l'école empirique. Il est temps de revenir sur nos pas et de parler de l'*école des Méthodiques*.

On ne sait s'il faut regarder comme le vrai fondateur de cette école Thémison ou Thessalus.

Thémison *de Laodicée* étoit disciple d'Asclépiade, et se fixa à Rome, environ 90 ans avant J.-C. Il voulut trouver un milieu entre le système empirique et le dogmatisme; ce milieu ou cette *méthode*, il crut le découvrir dans la théorie adoptée par son maître. Il enseigna qu'il existe, non-seulement dans les vaisseaux, mais en général dans toutes les parties du corps humain, une disproportion qui est la cause de toutes les maladies. Cette théorie a pour base ce qu'il appeloit les κοινότητες, ou certaines dispositions communes à plusieurs maladies. Il distingua le premier les maladies chroniques des maladies aiguës, décrivit clairement la lèpre, assigna à la doctrine du rhumatisme une place particulière dans la pathologie; enfin, le premier il fit usage des sangsues, qu'il appliqua aux tempes dans les maux de tête.

Les médecins romains adoptèrent assez généralement le système des Méthodiques; Antonius Musa, affranchi d'Auguste, s'y distingua. Ce n'est pas ici le lieu de parler des progrès qu'il a fait faire à la médecine, puisque nous ne nous occupons que des Grecs. Il suffira d'observer que les médecins méthodiques décrivoient les symptômes des maladies avec une exactitude particulière, mais qu'ils négligèrent l'étude de l'anatomie et de la physiologie, ces pierres d'achoppement de tous les charlatans. Ils ne faisoient pas non plus, dans leur pratique, une grande attention à l'âge, au sexe, aux habitudes du malade, au climat, à la saison de

l'année, etc. Ils ne s'embarrassoient guère de l'état des fluides, persuadés que la constitution du corps n'étoit dérangée le plus souvent que par la trop grande tension ou par le trop grand relâchement des solides.

Thémison partage l'honneur d'avoir fondé l'école méthodique (si toutefois c'est un honneur), avec Thessalus *de Tralles*[1]. Ce médecin surpassa tous ses contemporains et tous ses devanciers en effronterie et en charlatanerie. Né dans la dernière classe de la société il ne put jamais se défaire des traces de la mauvaise éducation qu'il avoit reçue; étranger à toute espèce d'instruction, il méprisa les découvertes des médecins qui l'avoient précédé. Il se forma un cortége de gens aussi mal élevés que lui; après s'en être fait accompagner pendant six mois chez les malades, il accordoit à ces ignorans le droit d'exercer la médecine par eux-mêmes. Il introduisit à Rome l'usage de voir les malades, ayant à sa suite la troupe de tous ses disciples.

Thessalus donna une certaine extension aux principes de l'école méthodique, en appliquant les *communités* de Thémison à toutes les parties de l'art. Il s'empara de l'idée d'Asclépiade sur les rapports entre les atomes et leurs intervalles, pour créer une nouvelle espèce d'indication, la *métasyncrise*, qui consistoit dans le rapport inverse des pores à leurs atomes, et qu'il voulut faire employer lorsque les signes ordinaires de la contraction et du

[1] 60 ans après J.-C., sous l'empereur Claude.

relâchement ne se présentoient pas. Il rejeta toute recherche des causes des maladies et des prognostics. Aucun remède n'opère, d'après lui, sur une partie déterminée du corps, ni n'évacue une humeur particulière, mais tous les remèdes opèrent soit en contractant, soit en relâchant, soit en produisant une métasyncrise.

Celui qui rédigea en système la doctrine des Méthodiques et lui donna le dernier degré de perfection, fut SORANUS *d'Éphèse*, qui, élevé à Alexandrie, se rendit, sous Trajan et Adrien, à Rome, où il exerça et enseigna la médecine avec un brillant succès. Il reste de lui plusieurs ouvrages, *sur les Bandages*, περὶ Ἐπιδέσμων· *sur les Signes des fractures du crâne*, περὶ Σημείων καταγμάτων τοῦ κρανίου· *de la matrice*, περὶ Μήτρας καὶ Αἰδοίου γυναικείου, et une *Introduction à la Médecine*, que nous ne possédons que dans une traduction latine, et qui peut-être a pour auteur *Cœlius Aurelianus*, célèbre médecin méthodique, ou quelque autre médecin romain.

Il existe une *Vie d'Hippocrate* par un autre SORANUS *d'Éphèse*; il paroît qu'elle n'est pas de celui dont nous parlons ici, mais d'un médecin du même nom qui a vécu après l'autre, et qui peut-être est aussi l'auteur de l'ouvrage sur la matrice.

On trouve la *Vie d'Hippocrate* dans la Bibliothèque grecque de *Fabricius*, vol. XII, p. 675 de l'ancienne édition.

Le traité *de la Matrice* fut imprimé par *Adr. Tournebeuf*, à la suite de son Rufus d'Éphèse, Paris, 1554, in-8°, et tra-

duit en latin par *J.-B. Rasarius*, par *Fréd. Morel*, à la suite de son Théophile, Paris, 1556, in-8°.

Les autres ouvrages de Soranus sont dans la collection de *Cocchi*.

L'*Introduction à la Médecine* a été publiée par *Albanus Torinus*, Bâle, 1528, in-fol., et ensuite dans la collection Aldine de 1547.

Un autre médecin célèbre, du temps de Trajan, Criton, celui que Martial[1] vante dans ce vers :

Quod sanare Criton, non quod Hygea potest,

a écrit sur les *Cosmétiques*, Κοσμητικὰ, en quatre livres, pour lesquels il fit usage des écrits d'Archigène, de la reine Cléopatre et d'Héraclide de Tarente. C'est Galien qui rapporte cette circonstance. C'est aussi par ce célèbre médecin que nous connoissons le contenu de l'ouvrage de Criton. Dans le *premier* livre, il s'occupoit des cheveux, des moyens de les conserver, de ceux de les teindre en rouge (couleur favorite à Rome); des moyens de rendre la peau douce, de conserver l'haleine pure, etc. Le *second* livre étoit consacré à la propreté du corps; l'auteur y traitoit des bains, des parfums, et donnoit la recette pour composer toute sorte d'odeurs. Dans le *troisième*, il s'occupoit des taches, des rousseurs et des boutons de chaleur; dans le *quatrième*, de différentes maladies qui détruisent la beauté.

On rapporte encore aux Méthodiques Moschion, dont l'époque est incertaine. Il n'est pas prouvé

[1] Ep. XI, 60.

qu'il soit l'auteur de l'ouvrage Περὶ τῶν γυναικείων παθῶν, *des Maladies des femmes*, qu'on lui attribue communément.

Cet ouvrage se trouve dans les collections de *Gasp. Wolf*, de *Gasp. Bauhinus* et d'*Israël Spach*, mais sans la préface que *Fabricius* a insérée dans sa Bibliotheca græca, vol. XII, p. 703 de l'ancienne édition.

F.-O. Dewez a publié Moschion séparément, à Vienne, 1793, in-8°, d'après un manuscrit beaucoup plus complet qui est à la bibliothèque impériale de Vienne. Il y a joint la traduction.

Quoique l'école méthodique dominât dans cette période, cependant les dogmatistes continuèrent aussi à se maintenir. Ils se nommoient *Pneumaticiens*, depuis que les Empiriques avoient pris une certaine vogue. Ils différoient de ceux-ci principalement, en ce qu'au lieu de la syncrise des atomes fondamentaux, ils adoptoient un principe actif de nature spirituelle, qu'ils nommoient *pneuma*, et de la proportion duquel ils faisoient dépendre la santé et la maladie. Nous avons parlé de ce système à l'occasion d'Erasistrate : on pourroit peut-être le faire remonter jusqu'à Aristote ; toujours est-il vrai que les Stoïciens l'avoient mis en vogue. Si l'on peut reprocher aux Pneumaticiens d'avoir donné dans des subtilités et dans des discussions dialectiques, il faut convenir, d'un autre côté, qu'ils ont fait faire un pas à la pathologie, en établissant des distinctions plus exactes des maladies, et en en désignant un plus grand nombre.

Celui qui donna une forme systématique à cette doctrine, et devint par là le fondateur de l'*école Pneumatique* proprement dite, fut Athénée *d'Attalie* en Cilicie, célèbre médecin à Rome[1]. Il sépara la matière médicale de la médecine même ou de la thérapeutique, mais il enseigna la séméiotique comme une des branches de celle-ci; il travailla avec soin à la diététique. De ses nombreux écrits il ne reste que quelques chapitres dans le recueil d'Oribase.

Un de ses disciples, Agathinus *de Sparte*, essaya de s'accorder tant avec les Empiriques qu'avec les Méthodiques, ce qui fit nommer *Eclectique* ou *Hectique* l'école dont il fut le chef. Sa réputation fut surpassée par celle d'Archigène *d'Apamée*, qui, du temps de Trajan, étoit médecin à Rome, et jouissoit d'une grande célébrité; plusieurs le regardent comme le fondateur de la secte éclectique. Il faisoit plus de cas que ses devanciers de la méthode dialectique et analytique; il créa un système de termes nouveaux, et écrivit dans un style obscur. Galien a inséré dans un de ses ouvrages[2] la *Pharmacopée* d'Archigène, qu'on pourroit presque restaurer en réunissant tous ces fragmens.

Du temps d'Archigène vivoit probablement Arétée *de Cappadoce*[3]; nous disons probablement,

[1] 50 ans après J.-C.
[2] De compos. med. sec. locos.
[3] 80 après J.-C.

parce que les auteurs ne sont pas d'accord sur cette époque. Arétée est regardé comme le meilleur observateur depuis Hippocrate, et le plus fidèle peintre de la nature parmi les anciens. Il fut d'abord de l'école pneumatique, et passa sous les bannières des Eclectiques, dont il devint le partisan le plus illustre. Il a laissé deux ouvrages : περὶ Αἰτιῶν καὶ Σημείων ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν, *des Causes et des Signes des maladies aiguës* et *chroniques;* et περὶ Θεραπείας ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν, *de la guérison des maladies aiguës et chroniques.* Ce sont deux ouvrages classiques, fruit de la longue expérience de l'auteur.

Un professeur de Padoue, *Junius Paullus Crassus*, publia à Venise, 1552, in-4°, une traduction d'Arétée, plusieurs fois réimprimée depuis.

Jacques Goupyl donna la *première édition* du texte grec, Paris, 1554, in-8°, chez Tournebeuf.

George Henisch fit quelques corrections dans le texte, d'après un manuscrit d'Augsbourg, et le publia, d'une manière passablement négligente, à Augsbourg, 1603, in-fol. (En 1627, le libraire y mit un nouveau titre.)

La meilleure édition est celle de *Jean Wiggan*, Oxford, 1723, in-fol. Elle renferme une nouvelle récension du texte et une nouvelle traduction; elle est belle, correcte et rare. *Jean Freind* y eut part.

L'édition de Leide, 1731, in-fol., porte le nom de *Herm. Bœrhave;* mais elle a été soignée par *Jean de Grœnefeld.* Comme l'impression a été commencée dès 1719, l'éditeur n'a pu profiter du texte de Wiggan; il a suivi celui de Goupyl. Sa version est celle de Crassus; il a aussi inséré le commentaire de *Pierre Petit*, qui avoit paru à Paris, 1726, in-4°.

Parmi les célèbres médecins de ce temps, il faut encore citer RUFUS *d'Ephèse*[1], dont nous avons quelques ouvrages estimés, tant pour le fond que par rapport au style. En voici les titres :

Des Noms des parties du corps humain, Ὀνομασίας τῶν κατὰ ἄνθρωπον.

Des Maladies des Vessies et des Rognons, Περὶ τῶν ἐν Κύστει καὶ Νεφροῖς παθῶν.

Des Purgations, Περὶ φαρμάκων καθαρτικῶν· et *Des Os*, περὶ Ὀστέων.

Il existe trois éditions de Rufus, savoir :

Paris, 1554, in-8°, par *Adr. Tournebeuf.*

Londres, 1726, in-4°, par *Guill. Clinch.*

Moscou, 1816, in-8°, publiée par *Ch.-F. Matthiæ*, sur un mauvais manuscrit d'Oribasius, qui, après avoir servi à Rasarius pour faire sa traduction, voyagea d'Italie au Mont-Athos, et de là à Moscou. M. Matthiæ s'est encore servi d'un autre manuscrit renfermant des fragmens qui étoient inédits, mais défectueux. L'édition de M. Matthiæ est remplie de fautes d'impression ; et comme il a retranché les fragmens anatomiques qui se trouvent dans les deux premières éditions, il faut en avoir une à côté de la sienne.

Pendant que les différentes sectes dans lesquelles la médecine s'étoit partagée perdoient leur temps à disputer, le second siècle après J.-C. produisit un homme fait pour opérer une révolution salutaire. Ce fut CLAUDE GALIEN, *né à Pergame*[2]. Son père, architecte habile et bon mathématicien, lui donna

[1] 50 ans après J.-C.

[2] 131 ans après J.-C.

une éducation littéraire. Après avoir étudié la médecine dans sa patrie, ainsi qu'à Smyrne et à Alexandrie, les villes où cet art florissoit alors principalement, il se fixa d'abord à Pergame, ensuite, à l'âge de trente-quatre ans, à Rome. Ses guérisons et ses leçons publiques d'anatomie y firent une grande sensation. A l'époque de la peste qui désola Rome en 168, il quitta l'Italie, et fit un voyage en Asie et en Grèce. Rappelé l'année suivante à Rome par Marc-Aurèle et Lucius Vérus, il fut médecin du jeune Commode. On connoît, par ses ouvrages, beaucoup de détails de sa vie, mais on ignore l'époque où il retourna dans sa patrie, et celle de sa mort : tout ce qu'on sait, c'est qu'il vécut encore sous le règne de Septime-Sévère.

Galien montra de nouveau aux médecins la voie qu'Hippocrate avoit suivie, mais que ses successeurs avoient abandonnée, la voie de l'observation. Il établit un système fondé sur la philosophie de Platon, d'Aristote et d'Hippocrate, et composé des débris de tous les anciens systèmes. Son génie transcendant forma un ensemble de ces parties disparates.

Galien regardoit l'anatomie comme la science fondamentale du médecin, et s'en occupa jusqu'à la fin de ses jours. Il est à regretter qu'il n'ait pu travailler sur des corps humains, parce que les lois romaines défendoient de mutiler les morts ; ainsi il a été obligé de se borner à disséquer des singes. Il fit des découvertes importantes en myologie et en

physiologie; il rejeta toute théorie philosophique, et n'admit que les résultats de l'expérience. Il fonda sa physiologie sur la doctrine des forces du corps, dont il admit trois espèces : les forces vitales qui résident au cœur, les forces de l'âme qui ont leur siége dans le cerveau, et les forces naturelles qui sont placées dans le foie. Il reconnoissoit, comme Hippocrate, quatre humeurs principales, le sang, la pituite, la bile et l'atrabile, qui sont la base des quatre tempéramens.

Galien fut plus grand théoricien qu'observateur pratique, et ses principes généraux de thérapeutique sont bien meilleurs que ses méthodes curatives. Comme écrivain, il a été fréquemment blâmé pour sa subtilité, sa prolixité et ses répétitions.

Galien a été pendant treize siècles l'oracle des médecins d'Europe, d'Asie et d'Afrique; il fut surtout en vénération parmi les Arabes; et, malgré de grands défauts, une jactance souvent ridicule et une partialité bien marquée dans tous les jugemens qu'il porte sur Hippocrate, pour lequel il professe une vénération d'ailleurs très-juste, et sur les médecins qui l'avoient précédé, c'est, après le père de la médecine, celui qui a rendu les plus grands services à l'art. Le médecin, le philosophe, le rhéteur, le critique, le grammairien, lisent ses ouvrages avec un égal fruit : on y trouve même des fragmens de poésie qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Le mérite de Galien comme philosophe n'est pas

petit. Ses ouvrages indiquent une connoissance profonde de tous les systèmes qui ont existé avant lui, et fournissent des renseignemens importans pour l'histoire de la philosophie. Dans sa jeunesse, il avoit étudié ces systèmes; ce fut dans une si bonne école qu'il apprit cette dialectique qui, par la suite, en fit un antagoniste si redoutable. Il savoit plusieurs langues, nommément le persan, auquel il donnoit la préférence sur tous les idiomes, peut-être parce que peu de personnes le connoissoient, peut-être aussi parce qu'il s'étoit aperçu que cette langue, fille du samscrit, renferme les racines de beaucoup de mots qui, par le *medium* du grec-pélasge, sont entrés dans la langue latine.

Galien a été un écrivain extraordinairement fécond. Quoiqu'une partie de ses ouvrages dont la plupart ont été composés à Rome, ait péri par l'incendie de sa maison et par le ravage du temps, cependant il reste sous son nom et il a été publié :

1°. Quatre-vingt-deux dont l'authenticité est reconnue.

2°. Dix-huit d'une origine douteuse;

3°. Dix-neuf fragmens plus ou moins considérables;

4°. Dix-huit commentaires sur des ouvrages d'Hippocrate.

A ce grand nombre de productions, il faut ajouter :

5°. Trente, quarante ou cinquante ouvrages ou

parties d'ouvrages inédits qui existent dans les bibliothèques.

6°. Cent soixante-huit ouvrages perdus, parmi lesquels il y en avoit cinquante qui traitoient des sujets de médecine.

Nous allons d'abord faire brièvement connoître les quatre-vingt-deux ouvrages authentiques; quant aux éditions de ces ouvrages détachés, nous n'indiquerons qu'un très-petit nombre de celles qui donnent le texte grec, en nous bornant même principalement à celles des deux derniers siècles[1].

1. Περὶ Αἱρέσεων, τοῖς εἰσαγομένοις, *des Sectes, pour les Commençans*. Cet ouvrage n'est pas originairement sorti de la plume de Galien; ses disciples avoient mis par écrit ce que, dans un de ses cours, il avoit dit sur les Dogmatiques, les Empiriques et les Méthodiques, et surtout contre les deux dernières écoles. A son second retour à Rome, il corrigea et refondit ce brouillon, et y ajouta la seconde partie du titre. *C*. 8. *K*. 1. *J*. *Isag*.

[1] Après chaque ouvrage, nous indiquerons les parties des trois éditions des Œuvres complètes dans lesquelles il se trouve, en distinguant les éditions de la manière suivante : Par la lettre *C*, l'édition grecque-latine d'Hippocrate et Galien de Chartier; *J*, la septième édition latine des Giunta, Venise, 1597; *K*, l'édition de M. Kühn. Le chiffre arabe qui suit les lettres *C* et *K* indique le volume de ces éditions; celui qu'on trouve après *J*, la Classe, les Giunta ayant rangé les œuvres de Galien dans une Isagoge et sept Classes. Lorsque la lettre *K* n'est suivie d'aucun chiffre, cela indique que l'ouvrage ne se trouve pas dans les volumes qui ont paru : on a laissé alors la place pour que le lecteur puisse successivement la remplir.

Edition gr.-lat. par *Théod. Goulston*, dans ses Opuscula varia Galeni, Londres, 1640, in-4°. C'est de ce recueil que nous entendons parler, chaque fois que, par la suite, nous indiquerons Goulston comme éditeur.

2. Πρὸς Θρασύβουλον περὶ ἀρίστης αἱρέσεως, *à Thrasybule, de la meilleure secte*. Cet ouvrage, qui traite le même sujet que le précédent, a aussi la même origine. Il paroît n'avoir pas été écrit pour être publié. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

Edition grecque-latine de *Th. Goulston*.

3. Περὶ ἀρίστης Διδασκαλίας, *de la meilleure Doctrine*; ouvrage de la jeunesse de Galien, dirigé contre Phavorinus; et n'ayant pas dû être publié. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

Édition gr.-lat. de *Goulston*; gr. par *Ch. Kühn*, Leipz. 1818, in-8°.

4. Περὶ τῶν παρὰ τὴν λέξιν Σοφισμάτων, *des Sophismes dans la diction*. Contre Aristote. Même cas que pour le précédent. *C.* 2. *K.*... *J. Isag.*

5. Ὅτι ἄριστος ἰατρὸς καὶ φιλόσοφος, *Que le bon médecin est aussi philosophe*; thèse prouvée par l'exemple d'Hippocrate. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

Éditions gr.-lat. de *Théod. Goulston*; grecque par *Coray*, avec l'ouvrage d'Hippocrate, de l'Air, etc. Paris, 1816, in-8°.

6. Γαληνοῦ Περγαμηνοῦ, Παραφραστοῦ τοῦ Μηνοδότου, προτρεπτικὸς λόγος ἐπὶ τὰς τέχνας, *Exhortation pour l'étude des sciences, par Galien de Pergame, le paraphraste de Ménodote*. Le médecin empirique

Ménodote avoit composé un discours sous ce titre; mais comme il étoit mal écrit, Galien le revêtit des charmes de la diction. Le discours blâme surtout les athlètes et les gens qui passent leur vie dans les exercices corporels. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

Editions grecque-latine de *Goulston*; grecque par *J.-G.-G. Kœhler*, Lips. 1778, in-8°, mauvaise; celle d'*Abr. Willet*, Leide, 1812, in-8°, n'est guère meilleure.

7. Πρὸς Πατρόφιλον, περὶ Συστάσεως ἰατρικῆς, *A Patrophile, de la constitution* (ou du système) *de la médecine*; livre élémentaire renfermant un abrégé de la médecine théorique et pratique. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

8. Περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην Στοιχείων βιβλία β', *des Elémens, d'après Hippocrate*, en deux livres. Le premier livre est une réfutation du système d'Athénée; dans le second, l'auteur établit sa doctrine des quatre humeurs des animaux ayant du sang. *C.* 3. *K.* 1. *J.* 1.

9. Περὶ Κράσεων βιβλία γ', *des Tempéramens*, en trois livres. Le troisième livre, qui ne traite pas des tempéramens de l'homme, mais s'occupe des médecines, paroît ne pas devoir faire partie de cet ouvrage. *C.* 3. *K.* 1. *J.* 1.

10. Περὶ μελαίνης χολῆς, *de la Bile noire* ou mélancolie. *C.* 3. *K.* 5. *J.* 1.

11. Περὶ ἀνωμάλου Δυσκρασίας, *de l'Intempérance inégale*. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

12. Περὶ ἀρίστης Κατασκευῆς τοῦ σώματος ἡμῶν, *de*

la meilleure constitution de notre corps. C. 6. K. 4. J. 1.

13. Περὶ Εὐεξίας, *de la bonne Constitution.* C. 6. K. 4. J. 1.

14. Περὶ Δυνάμεων φυσικῶν βιβλία γ', *des Facultés naturelles*, en trois livres. Ouvrage dirigé contre Erasistrate et Asclépiade. C. 5. K. 2. J. 1.

15. Περὶ οὐσίας τῶν φυσικῶν Δυνάμεων, *de l'Essence des Facultés physiques.* Fragment d'un plus grand ouvrage. C. 6. K. 4. J. 1.

16. Περὶ ἀνατομικῶν Ἐγχειρήσεων βιβλία θ', *des Opérations anatomiques*, en 9 livres. Galien a écrit trois ouvrages sur cette matière; le premier étoit en 3 livres. Il composa le second, plus étendu, en faveur de Flavius Boethus, ex-consul, qui, ayant souvent assisté aux travaux de Galien, et étant sur le point de quitter Rome pour retourner à Ptolémaïs, sa ville natale, pria ce médecin de lui donner un ouvrage qui pût lui rappeler ce qu'il avoit vu. Ces deux ouvrages sont perdus; le second périt à l'incendie de la maison de Galien, et cette perte l'engagea à composer un grand ouvrage sur les opérations anatomiques, en 15 livres, dont 9 nous restent. Les cinq premiers traitent des muscles et des vaisseaux; le sixième, des organes de la digestion; le septième, du cœur; le huitième, des organes de la respiration; le neuvième, du cerveau et de l'épine du dos : la dernière partie de ce livre est perdue. Dans les livres 10 à 15, il étoit question de l'œil, de la langue et du pharynx, du larynx et

de l'os hyoïde; des artères et des veines; des nerfs du cerveau; de ceux de l'épine du dos; des parties de la génération. Lorsque nos médecins lisent cet ouvrage, ils doivent être frappés des difficultés qu'éprouvoient dans leurs travaux les anciens médecins. Galien renvoie à Alexandrie ceux qui veulent apprendre à connoître les os du corps humain, parce que les professeurs de cette école en montroient à leurs élèves, tandis que Galien ne pouvoit s'en procurer que lorsque, par un accident heureux, la crue des eaux détruisoit quelque tombeau. *C.* 4. *K.* 2. *J.* 1.

17. Περὶ Ὀςῶν, *τοῖς εἰσαγομένοις, des Os, pour les commençans.* Description du squelette humain, aussi exacte qu'on pouvoit la faire sur celui du singe: car Galien n'en avoit pas d'autre. *C.* 4. *K.* 2. *J.* 1.

Editions, de *Gasp. Hoffmann*, avec la traduction de *Ferd. Balamio*, Francf., chez Wechel, 1630, in-fol.; gr.-lat. de *J. van Horne*, avec commentaires de Vesalius, Sylvius, Hener, Eustachius. Leidé, 1665, in-12.

18. Περὶ Φλεβῶν καὶ Ἀρτηριῶν ἀνατομῆς, *de l'Anatomie des Veines et des Artères*; ouvrage dont les connoisseurs sont très-satisfaits, quoiqu'il ne soit encore que le résultat d'opérations faites sur des animaux. *C.* 4. *K.* 2. *J.* 1.

19. Περὶ Νεύρων ἀνατομῆς, *de l'Anatomie des Nerfs*, une des meilleures productions de Galien, et le premier ouvrage où l'on trouve une bonne nevrologie. Néanmoins l'auteur ne connoît pas les sys-

tèmes nerveux que l'homme n'a pas de communs avec les singes. *C.* 4. *K.* 2. *J.* 1.

20. *De Musculorum dissectione.* La bibliothèque du roi de France possède un manuscrit grec de cet ouvrage ; mais il n'a été publié, jusqu'à présent, que dans la traduction latine d'*Agostino Gadaldini*, célèbre médecin vénitien du milieu du 16ᵉ siècle. *K*.... *J.* 1.

21. Περὶ Μήτρας ἀνατομῆς, *de l'Anatomie de la Matrice.* *C.* 4. *K.* 2. *J.* 1.

22. Εἰ κατὰ φύσιν ἐν ἀρτηρίαις αἷμα περιέχεται, *Si les Artères contiennent naturellement du sang.* Le célèbre Haller compte ce traité parmi ce que Galien a fait de plus utile. Il est dirigé contre Erasistrate, qui prétendoit que les artères contenoient le *pneuma.* *C.* 3. *K.* 4. *J.* 1.

23. Περὶ Μυῶν κινήσεως, *du Mouvement des muscles*, en deux livres. *C.* 5. *K.* 4. *J.* 1.

24. *Vocalium instrumentorum dissectio.* Cet ouvrage n'existe que dans la traduction de *Gadaldini*, et il paroît que le texte grec s'est perdu depuis. *C.* 4. *K*.... *J. inter fragm.*

25. Περὶ τῶν τῆς Ἀναπνοῆς αἰτίων, *des Causes de la Respiration.* Quoique Galien lui-même se déclare mécontent de cet ouvrage de sa jeunesse, néanmoins on pense qu'il n'a pu l'avoir écrit tel qu'il nous est parvenu, et que celui-ci est ou seulement un fragment, ou une réunion d'extraits faits de ses ouvrages par un inconnu. *C.* 5. *K.* 4. *J.* 1.

26. Περὶ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Πλάτωνος δογμάτων

βιβλία θ', *des Opinions d'Hippocrate et de Platon*, en 9 livres; ouvrage de dialectique dans lequel les opinions de Chrysippe et de quelques autres philosophes et médecins, sur le cœur, les nerfs, les tendons, le siége de l'âme et de la raison, le foie, le commencement des veines et l'origine des nerfs, les quatre élémens, sont combattues. Galien rédigea les six premiers livres lorsque la peste le chassa de Rome; il ajouta les trois autres dans un âge plus avancé. *C.* 5. *K.* 5. *J.* 1.

27. *Fragmentum in Timæum Platonis, vel e quatuor commentariis quos ipse inscripsit : De iis quæ medice scripta sunt in Platonis Timæo.* Ce fragment n'existe que dans la traduction de *Gadaldini*, dont le manuscrit grec paroît s'être perdu. *C.* 5. *K*... *J. inter fragm.*

28. Περὶ Σπέρματος βιβλία β', *du Sperme*, en deux livres. *C.* 3. *K.* 4. *J.* 1.

29. Περὶ Χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων, λόγοι ιζ'. *De l'usage des parties du corps humain*, en 17 livres. On regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre de Galien. Il en existe un bon abrégé par Théophilus Protospatharius, médecin du septième siècle. *C.* 4. *K.* 3 et 4. *J.* 1.

30. Περὶ Ὀσφρήσεως ὀργάνου, *de l'organe de l'Odorat.* *C.* 5. *K.* 2. *J.* 1.

31. Περὶ τῶν πεπονθότων τόπων ς', *des Parties souffrantes*, en six livres. Ouvrage important pour la pathologie et la séméiotique, rédigé dans un âge mûr, et fruit de beaucoup d'expériences. Le grand

Haller le préféroit à tous les autres écrits de Galien, *C.* 7. *K.*... *J.* 4.

32. Περὶ διαφορᾶς Πυρετῶν βιβλία β', *des Différences des fièvres*, en deux livres. *C.* 7. *K.*... *J.* 3.

33. Περὶ τῶν ἐν ταῖς νόσοις Καιρῶν, *des Epoques des maladies*. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

34. Περὶ χρείας Ἀναπνοῆς, *de l'utilité de la Respiration*; contre Erasistrate. *C.* 5. *K.* 4. *J.* 1.

35. Περὶ χρείας Σφυγμῶν, *de l'usage des Pouls*; également dirigé contre Erasistrate. *C.* 5. *K.* 5. *J.* 1.

36. Περὶ τῶν Σφυγμῶν, τοῖς εἰσαγομένοις, *des Pouls, pour les commençans*. *C.* 7. *K.*... *J.* 4.

37. Περὶ διαφορᾶς Σφυγμῶν, λόγοι δ', *de la Différence des Pouls*, en quatre livres. *C.* 8. *K.*... *J.* 4.

38. Περὶ διαγνώσεως Σφυγμῶν λόγοι δ', *de la manière de reconnoître les Pouls*, en quatre livres. *C.* 8. *K.*... *J.* 4.

39. Περὶ τῶν ἐν τοῖς Σφυγμοῖς αἰτίων, λόγοι δ', *des causes des Pouls*, en quatre livres. *C.* 8. *K.*... *J.* 4.

40. Περὶ προγνώσεως Σφυγμῶν λόγοι δ', *des Présages par le moyen des Pouls*, en quatre livres. *C.* 8. *K.*... *J.* 4.

Galien cite quelquefois les quatre ouvrages (37, 38, 39, 40) sous le titre général, *Des Pouls*, en seize livres. Ils sont importans pour la séméiotique, et la base de la doctrine des modernes sur les pouls.

41. *Galeni Synopsis librorum suorum XVI de Pulsibus*. La traduction est de *Gadaldini*; l'original est perdu. *C.* 8. *K.*... *J.* 4.

42. Περὶ κρισίμων Ἡμερῶν βιβλία γ', *des Jours critiques*, en trois livres. *C.* 8. *K*.... *J.* 4.

43. Περὶ Κρίσεων, *des Crises*, en trois livres. *C* 8. *K*.... *J.* 4.

44. Περὶ Δυσπνοίας βιβλία γ', *de la Respiration difficile*, en trois livres. Cet ouvrage et le précédent sont des commentaires sur Hippocrate. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

45. *De Causis procatarcticis.* Cet ouvrage n'existe que dans une traduction de *Nic. Rheginus*. *C.* 7. *K*.... *J.* 3.

46. Περὶ Πλήθους, *de la Pléthore*. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

47. Περὶ τῶν παρὰ φύσιν Ὄγκων, *des Tumeurs contre nature*. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

48. Περὶ Τρόμου, καὶ Παλμοῦ, καὶ Σπασμοῦ, καὶ Ῥίγους, *du Frissonnement, de la Palpitation, de la Convulsion et de l'Engourdissement*. *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

49. Περὶ Κράσεως καὶ Δυνάμεως τῶν ἁπλῶν φαρμάκων, βιβλία ιά. *De la Température et des forces des médicamens simples*, en onze livres. C'est dans ces onze livres et dans le troisième de celui sur les tempéramens (n° 9), que Galien a établi sa doctrine sur les quatre genres de médicamens, les échauffans, les refroidissans, les desséchans et les humectans. *C.* 13. *K*.... *J.* 5.

50. Τέχνη ἰατρικὴ, *Art de la Médecine*. Cet ouvrage, le plus répandu de tous ceux que Galien a écrits, renferme un précis complet de la thérapeutique de cet écrivain. Il étoit anciennement introduit dans toutes les écoles; et l'on ne pouvoit obtenir la

permission de pratiquer la médecine, qu'après avoir fait preuve qu'on étoit en état d'en expliquer tous les points. On le citoit, dans le moyen âge, sous les titres de *Tegnum, Microtegnum* ou *Microtechnum de Galien.* Les commentaires dont il est l'objet sont innombrables. *C.* 2. *K.* 1. *J. Isag.*

51. Περὶ διαφορᾶς Νοσημάτων, *de la Différence des Maladies. C.* 7. *K.* 6.

52. Περὶ τῶν ἐν τοῖς Νοσήμασιν Αἰτίων, *des Causes des Maladies. C.* 7. *K.* 6.

53. Περὶ Συμπτωμάτων διαφορᾶς βιβλία γ', *de la Différence des Symptomes*, en 3 livres. *C.* 7. *K.* 7. (Dans l'édition de *Giunta*, ces trois ouvrages (51, 52, 53) n'en forment qu'un seul. *Class.* 3.)

54. Περὶ συνθέσεως Φαρμάκων τῶν κατὰ τόπους βιβλία ι', *De la composition des médicamens d'après les lieux*, en dix livres. C'est un des ouvrages de Galien dont les Arabes font le plus grand cas : ils l'appellent *Miramir*, ou le livre des dix traités. Galien y a fait entrer toute la Pharmacopée d'Archigène. *C.* 13. *K.*.... *J.* 5.

55. Περὶ συνθέσεως Φαρμάκων κατὰ γένη βιβλία ζ', *De la composition des médicamens selon les genres*, en sept livres. *C.* 13. *K*.... *J.* 5.

56. Θεραπευτικῆς Μεθόδου βιβλία ιδ', *Méthode thérapeutique*, en quatorze livres. Cet ouvrage a pour objet de défendre la théorie des Dogmaticiens, ou, comme Galien dit, la médecine d'Hippocrate, contre ses détracteurs, les Empiriques et les Méthodiques. C'est une de ses productions les plus estimées. Dans

le moyen âge, on l'appeloit le *Megalotechnum*. *C.* 10. *K....* *J.* 7.

Première édition, Venise, par Zach. Calliergus, 1500, in-fol.

57. Τῶν πρὸς Γλαύκωνα Θεραπευτικῶν βιβλία β', *Méthode thérapeutique adressée à Glaucon*, en deux livres, écrite avant le grand ouvrage dont nous venons de parler. *C.* 10. *K....* *J.* 7.

Imprimé pour la *première fois* avec la Thérapeutique. (N. 56.)

58. Περὶ Φλεβοτομίας, πρὸς Ἐρασίστρατον, *de la Saignée, contre Erasistrate* qui la condamnoit. *C.* 10. *K....* *J.* 6.

59. Περὶ Φλεβοτομίας πρὸς Ἐρασιστρατείους τοὺς ἐν Ῥώμῃ, *de la Saignée, contre les Erasistratéens à Rome*. *C.* 10. *K....* *J.* 6.

60. Περὶ Φλεβοτομίας θεραπευτικὸν βιβλίον, *de la Guérison par le moyen de la saignée.* Un des meilleurs ouvrages de Galien, et un de ceux dont les Arabes faisoient le plus de cas. *C.* 10. *K....* *J.* 6.

61. Περὶ Μαρασμοῦ, *du Marasme*. *C.* 6. *K.* 7. *J.* 3.

62. Τῷ ἐπιληπτικῷ παιδὶ Ὑποθήκη, *Consultation pour un jeune épileptique*. *C.* 10. *K....* *J.* 7.

63. Πρὸς Θρασύβουλον βιβλίον, πότερον ἰατρικῆς ἢ γυμναστικῆς ἐστι τὸ ὑγιεινὸν, *A Thrasybule, si c'est la médecine ou la gymnastique qui doit guérir*. *C.* 6. *K.* 5. *J.* 2.

64. *De attenuante victus ratione*. L'original grec est perdu. *C.* 6. *K....* *J.* 2.

65. Ὑγιεινῶν λόγοι ϛ', *Hygiène* en six livres, un des

meilleurs ouvrages de Galien. *Tissot* disoit qu'on n'avoit pas mieux fait. *C.* 6. *K.* 6. *J.* 2.

66. Περὶ Τροφῶν δυνάμεως βιβλία γ', *de l'effet des Alimens*, en trois livres. *C.* 6. *K.* 6. *J.* 2.

Une partie du troisième livre, qui traite des alimens que fournissent les animaux aquatiques, a été placée, par M. *Coray*, à la suite de son Xénocrate, Paris, 1814, in-8°.

67. Περὶ Εὐχυμίας καὶ Κακοχυμίας τροφῶν, *des bons et des mauvais sucs des alimens.* *C.* 6. *K.* 6. *J.* 2.

68. Ὅτι τὰ τῆς Ψυχῆς ἤθη ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν ἕπεται, *Que les mœurs de l'âme se règlent d'après les tempéramens du corps*; un des meilleurs ouvrages de Galien, qui cependant est un peu trop favorable à la doctrine du matérialisme. *C.* 5. *K.* 4. *J.* 1.

Edition grecque-latine de *Goulston.*

69. Τῶν Ἱπποκράτους γλωσσῶν Ἐξήγησις, *Explication des mots d'Hippocrate qui ont vieilli.* *C.* 2. *K.*... *J. Extra ord. class.*

Ce glossaire se trouve dans les éditions d'Erotien par *H. Etienne* et *J.-G.-Fr. Franz*, dont nous avons parlé vol. III, p. 6.

70. Περὶ ἑπταμήνων Βρεφῶν, *des Accouchemens au bout de sept mois.* *C.* 5. *K.* *J.* 1.

71. Περὶ τῶν ἰδίων βιβλίων γραφὴ, *des Livres de sa composition.* Ouvrage curieux, écrit par Galien avancé en âge; il y donne le dénombrement de ses ouvrages dans un ordre méthodique. On y trouve

aussi beaucoup de détails sur sa vie. Le texte est défectueux. *C.* 1. *K*.... *J. Isag.*

72. Περὶ τῆς τάξεως τῶν ἰδίων βιβλίων πρὸς Εὐγενιανὸν, *de la suite de ses Livres, adressée à Eugénien.* Galien y parle d'un moindre nombre de livres que dans le précédent. *C.* 1. *K*.... *J. Isag.*

73. Περὶ Πτισσάνης, *de la Tisane. C.* 1. *K*. 6. *J*. 2.

74. Περὶ τοῦ διὰ μικρᾶς σφαίρας Γυμνασίου, *de l'exercice du Mail. C.* 6. *K*. 5. *J*. 1.

75. Περὶ Βδελλῶν, Ἀντισπάσεως, Σικύας, καὶ Ἐγχαράξεως, καὶ Κατασχασμοῦ, *des Sangsues, de l'Antispase, de la Ventouse, de l'Incision et de la Scarification. C.* 10. *K*..... *J*. 6.

76. Πῶς δεῖ ἐξελέγχειν τοὺς προσποιουμένους νοσεῖν, *Comment il faut confondre ceux qui simulent des maladies. C.* 8. *K*.... *J*. 1.

77. Περὶ τῆς ἐξ Ἐνυπνίων διαγνώσεως, *de la diagnostique par les Songes. C.* 6, *K*. 6. *J*. 4.

78. Περὶ Διαγνώσεως καὶ Θεραπείας τῶν ἐν τῇ ἑκάστου Ψυχῇ ἰδίων παθῶν, *de la diagnostique et de la guérison des maladies propres aux affections de l'Ame.* Cet ouvrage philosophique et moral renferme beaucoup de circonstances de la vie de l'auteur, surtout de son enfance et de sa jeunesse. *C*. 6. *K*. 5. *J*. 2.

Editions : grecque-latine de *Théod. Goulston* ; de *J.-Henr. Acker*, Rudolstadt, 1715, in-4°.

79. Περὶ Διαγνώσεως καὶ Θεραπείας τῶν ἐν τῇ ἑκάστου Ψυχῇ ἁμαρτημάτων, *Diagnostique et guérison des af-*

fections de l'âme. Cet ouvrage n'est autre chose que la seconde partie du précédent. *C.* 6. *K.* 5. *J.* 2.

Edition grecque-latine de *Théod. Goulston.*

80. Περὶ τοῦ Προγινώσκειν, πρὸς Ἐπιγένην, *de la Prénotion, à Epigène.* Ouvrage très-curieux dans lequel Galien rapporte des exemples mémorables de présages. *C.* 8. *K*.... *J.* 4.

81. Περὶ Ἀντιδότων βιβλία β', *des Antidotes,* en deux livres. Galien y raconte comment il composoit la thériaque pour les empereurs. *C.* 13. *K*.... *J.* 5.

82. Περὶ Κυουμένων διαπλάσεως, *de la formation du Fœtus.* Une des dernières et des meilleures productions de Galien. *C.* 6. *K.* 4. *J.* 1.

Nous allons passer à la nomenclature des ouvrages dont l'authenticité est douteuse.

83. Εἰσαγωγὴ, ἢ Ἰατρὸς, *Introduction, ou le Médecin*; ouvrage très-utile pour l'histoire de la médecine : il donne une explication de la plupart des termes de médecine. Cette circonstance a fait penser qu'il pouvoit être de cet HÉRODOTE *de Tarse* dont nous avons parlé [1]. Il est certain que Galien lui-même cite un ouvrage d'Hérodote, intitulé le Médecin [2]. *C.* 2. *K*....

84. *De subfiguratione empirica*, qui n'existe que dans une traduction de *Dominique Castellus* et *Nic. Rheginus. C.* 2. *K*.... *J. Isag.*

[1] Voy. p. 202 de ce volume.

[2] In sect. II comment. in VI Epid. Hippocr. text. 42.

85. *De respirationis usu*, dont on n'a pas le texte original. *C.* 5. *K*.... *J. inter spur.*

86. Εἰ ζῶον τὸ κατὰ γαςρὸς, *Si le Fœtus est vivant*. Galien l'affirme, contre l'opinion d'Asclépiade. *C.* 6. *K*..... *J.* 1.

87. *De Voce et anhelitu.* L'original n'existe pas, ou n'a peut-être jamais existé. *C.* 5. *K*.... *J. inter spur.*

88. *An omnes partes animalis quod procreatur, fiant simul.* Sans original grec. *C.* 5. *K*.... *J.* 1.

89. *De Consuetudine.* Le texte grec est perdu. La traduction est de *Nic. Rheginus* et *Agost. Gadaldini.* *C.* 6. *K*.... *J.* 2.

90. *De motu thoracis et pulmonis*, peut-être un fragment de l'ouvrage que Galien avoit effectivement écrit sur cette matière. *C.* 5. *K*.... *J. inter fragm.*

91. Περὶ τῶν ὅλου τοῦ νοσήματος καιρῶν, *des Epoques de toute la maladie.* *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

92. Περὶ Τύπων, *des Types ou périodes.* *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

93. Πρὸς τοὺς περὶ Τύπων γράψαντας, *Contre ceux qui ont écrit des Types.* *C.* 7. *K.* 7. *J.* 3.

94. Περὶ τοῦ παρ' Ἱπποκράτῃ κώματος, *du Coma d'après Hippocrate.* Il paroît que *Jean Cajus*, qui a publié cet ouvrage [1], l'a composé lui-même, en cousant ensemble divers passages d'Hippocrate et de Galien. *C.* 7. *K.* 7.

95. Περὶ τῆς κατὰ τὸν Ἱπποκράτην Διαίτης ἐπὶ τῶν

[1] Bâle, 1544, in-4°.

ὀξέων νοσημάτων, *du Régime dans les maladies aigües, d'après Hippocrate.* Galien a véritablement écrit un ouvrage de cette espèce; mais dans celui que nous possédons, il se trouve des principes de l'école des Méthodiques, auxquels il n'étoit pas favorable. *C.* 11. *K*.... *J.* 7.

96. Περὶ τῆς τῶν καθαιρόντων φαρμάκων Δυνάμεως, *de l'effet des Purgatifs. C.* 10. *K*.... *J.* 5.

97. Περὶ Εὐπορίστων, βιβλία γ', *des Remèdes faciles à préparer,* en trois livres. Ces trois livres sont de trois auteurs, dont aucun n'est Galien. Le premier est tiré d'Archigène, dans les trois livres duquel Galien a souvent puisé; mais il renferme des principes empiriques que ce médecin rejetoit. Le second est mauvais, et absolument indigne de Galien; et le troisième est l'œuvre d'un chrétien du Bas-Empire. *C.* 10. *K*.... *J.* 7.

98. Πρὸς Πίσωνα, περὶ τῆς Θηριακῆς, *A Pison, sur la Thériaque.* C'est dans cet ouvrage que se trouve le poëme d'Andromaque l'aîné [1]. *C.* 13. *K*.... *J.* 5.

99. Περὶ Θηριακῆς πρὸς Παμφιλιανὸν, *A Pamphilien, sur la Thériaque. C.* 13. *K*.... *J.* 5.

100. Περὶ τῶν Ἐπιδέσμων, *des Ligamens.* Ouvrage intéressant par lui-même et pour l'histoire de la chirurgie. *C.* 12. *K*.... *J.* 7.

Les ouvrages dont les titres suivent sont évidemment supposés; ceux dont nous ne donnons les titres qu'en latin, n'existent pas en grec.

1. Περὶ φιλοσόφου Ἱστορίας, *de l'Histoire philosophi-*

[1] Voy. p. 336 de ce volume.

que. C'est l'ouvrage de Plutarque sur les opinions les philosophes, avec quelques changemens. *C.* 2. *K.... J. inter spur.*

2. Ὅροι ἰατρικοὶ, *Définitions médicales*. L'auteur a puisé dans des auteurs anciens qui rendent son ouvrage intéressant. *C.* 2. *K.... J. Isag.*

3. *De partibus artis medicæ*. La traduction est de *Nic. Rheginus*. *C.* 2. *K.... J. in spur.*

4. *De anatomia vivorum*; ouvrage d'un Arabe, mais qui n'est pas sans mérite. Cet ouvrage est suivi de deux autres que l'auteur, également Arabe, dit *extraits* de Galien; ils sont intitulés : *De anatomia parva*, et *De anatomia oculorum*. *C.* 4. *K.... J. inter spur.*

5. *De compage membrorum s. de natura humana*; ouvrage d'un astrologue arabe. *C.* 5. *K.... J. inter spur.*

6. *De natura et ordine cujuslibet corporis*. *C.* 5. *K.... J. in spur.*

7. Ὅτι αἱ ποιότητες ἀσώματοι, *Que les qualités ne sont pas corporelles*; ouvrage dirigé contre les Stoïciens. *C.* 2. *K.... J. Isag.*

8. *De motibus manifestis et obscuris*; ouvrage d'un chrétien, mais tiré des meilleures productions de Galien. La traduction latine que nous possédons a été faite par *Marc de Tolède*, sur un original arabe qui étoit lui-même une version rédigée par un certain *Honaïn*. *C.* 5. *K.... J. inter spur.*

9. *De facultatibus corpus nostrum dispensanti-*

bus; production d'un Arabe, mais tirée de Galien. *C.* 5. *K*.... *J. inter spur.*

10. *De dissolutione continua s. de alimentorum facultatibus*; de même. *C.* 6. *K*.... *J. inter spur.*

11. Διαθήκη περὶ τῆς τοῦ ἀνθρωπείου σώματος κατασκευῆς. Περὶ τῆς τῶν τεσσάρων ὡρῶν τε καὶ ιβ' μηνῶν διαίτης. *Ordonnance sur la constitution du corps humain; du régime d'après les quatre saisons et les douze mois.* Ouvrage d'un Grec du Bas-Empire. *C.* 5. *K*....

12. Περὶ χυμῶν, *des Humeurs*. *C.* 3. *K*.... *J. inter spur.*

13. Περὶ Προγνώσεως, *de la Prénotion*. *C.* 8. *K*....

14. Πρόγνωσις πεπειραμένη καὶ πανάληθης, *Prénotion vraie et éprouvée*. *C.* 8. *K*.... *J inter spur.*

15. Περὶ Φλεβοτομίας, *de la Saignée*, extrait de Galien. *C.* 8. *K*....

16. Περὶ κατακλίσεως Προγνωστικὰ ἐκ τῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης, *Pronostics du coucher d'après les mathématiques*. Ouvrage astrologique. *C.* 8. *K*.... *J. inter spur.*

17. Περὶ Οὔρων, *des Urines*; supposé, quoique conforme à la doctrine de Galien. *C.* 8. *K*.... *J. inter spur.*

18. Περὶ Οὔρων ἐν συντόμῳ, *Abrégé du traité des Urines*. *C.* 8. *K*.... *J. inter spur.*

19. Περὶ Οὔρων ἐκ τῶν Ἱπποκράτους καὶ Γαληνοῦ καὶ ἄλλων τινῶν, *des Urines, d'après Hippocrate, Galien et d'autres*. *C.* 8. *K*.... *J. inter spur.*

20. *Quæsita in Hippocratem de urinis*. *C.* 8. *K*.... *J. inter spur.*

21. Περὶ Σφυγμῶν, πρὸς Ἀντώνιον φιλομαθῆ καὶ φιλόσοφον. *Des Pouls, à Antonius, amateur de la science et philosophe. C. 8. K....*

22. *Compendium pulsuum. C. 8. K....*

23. Περὶ τῆς τῶν ἐν νεφροῖς παθῶν Διαγνώσεως καὶ Θεραπείας, *De la diagnostique et de la cure des maladies des reins.* Cet ouvrage est peut-être de Démétrius Pepagomenus. *C. 10. K.... J. inter spur.*

24. *De colico dolore. C. 10. K.... J. inter spur.*

25. *Introductorius liber varias morborum curas complectens. K....*

Publié par *J. de Tornamira*, avec Valesos de Taranta Philon. pharm. Lyon, 1535, in-8°.

26. *De cura icteri. C. 10. K.... J. inter spur.*

27. Περὶ μελαγχολίας ἐν τῶν Γαληνοῦ, καὶ Ῥούφου, καὶ Ποσειδωνίου, καὶ Μαρκέλλου Σικαμία τοῦ Ἀετίου βιβλίου, *De la Mélancolie d'après Galien, Rufus, Posidonius et Marcellus Siçamias Aëtius. C. 10. K.... J. inter spur.*

28. *De Oculis liber in VI sectiones distributus. C. 10. K.... J. inter spur.*

29. *De Pica, vitioso appetitu, ex Galeno per Aetium. C. 7. K....*

30. *De Gynæceis s. de passionibus mulierum*; traduction de *Nic. Rheginus. C. 7. K.... J. inter sp.*

31. *De cura Lapidis. C. 10. K.... J. inter spur.*

32. *Liber secretorum ad Monteum*; ouvrage d'un Arabe, comme l'est aussi le précédent. Cependant le Liber Secretorum existe inédit en grec. *C. 10. K.... J. inter spur.*

33. *De Medicinis expertis*, traduit de l'arabe. *C.* 10. *K*.... *J. inter spur.*

34. *De Incantatione, Adjuratione et Suspensione*; ouvrage rempli de superstition. *C.* 10. *K*..... *J. inter spur.*

35. *Fragmentum libri I de Dunamidiis*; ouvrage superstitieux. *C.* 10. *K*.... *J. inter spur.*

36. *Liber II de Dunamidiis*. *C.* 10. *K*.... *J. inter spur.*

37. Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν διδασκαλία, *Doctrine des poids et mesures*. Ouvrage instructif. *C.* 13. *K*.... *J.* 5.

Cet ouvrage se trouve aussi dans l'Appendix ad Thes. linguæ gr. Henr. Stephani, et dans la Synopsis de *Neander*. Voy. Introd., p. LXXXI.

38. Περὶ Ἀντεμβαλλομένων, *des Remplacemens*. *C.* 10. *K*.... *J.* 5.

39. *De simplicibus medicamentis ad Paternianum*. *C.* 13. *K*.... *J. inter spur.*

40. *Liber de plantis*; ouvrage traduit de l'arabe. *C.* 13. *K*.... *J. inter spur.*

41. *De Virtute Centaureæ*. *C.* 13. *K*.... *J. inter sp.*

42. *De Clysteribus*. *C.* 13. *K*.... *J. inter spur.*

43. *De Catharcticis*. *J. inter spur.*

44. *De Peste*.

Dans *J.-B. van Helmont*, Opusc. med. inaudita de lithiasi, de febrib. de humorib. Galeni lib. de peste. Amst. 1648, in-4°.

Parmi les *fragmens*, nous passons sous silence ceux qui sont tirés d'Oribasius, Thémistius, Stobæus, Nemésius, ainsi que ceux dont on n'a pas le

texte grec. Il n'y en a qu'un seul qui ait été pris dans un manuscrit particulier; il est intitulé : περὶ Ἀφροδισίων. *C.* 6. *K.* 5.

Quoique Galien fût dogmaticien, il prétendoit pourtant n'appartenir à aucune des sectes dans lesquelles les médecins de son temps s'étoient partagés : son ambition étoit d'être nommé Hippocratien, parce qu'Hippocrate seul, d'après lui, avoit bien connu la nature. Il ne cessoit d'engager ses disciples à l'étude des livres de ce médecin philosophe. Il se proposoit d'écrire des commentaires sur tous ceux qu'il avoit laissés; et s'il n'acheva pas cette tâche, il la poussa très-loin. Voici la liste de ceux de ses commentaires qui nous restent; nous allons en donner les titres en latin.

1. *In librum de Natura humana commentarii II.* *C.* 3. *K*....

2. *In Hippocratem de salubri victus ratione privatorum.* *C.* 6. *K*....

3. *In Hippocratem de aere, aquis et locis commentarii III.* Nous n'en avons que la traduction latine de *Moses Alatinus*, médecin juif. *C.* 6. *K*....

4. *In Hippocratem de alimento commentarii IV.* *C.* 6. *K*....

5. *In Hippocratem de humoribus commentarii III.*

Ce commentaire n'a eté publié qu'en latin, par *Chartier*, dans le vol. VIII de son édition. *Fr.-M. Bosquillon* alloit le publier en grec, d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi de France, lorsqu'il mourut. Son travail a passé entre

les mains de M. C.-G. Kühn, à Leipzig, qui promet de l'insérer dans son édition des œuvres de Galien.

6. *In Hippocratis Prognosticon commentarii III.* C. 8.

7. *In Hippocratis Prædictionum librum I, commentarii III.* C. 8.

8. *In Hippocratis de morbis popularibus libr. I, commentarii III.* C. 9.

9. *In Hippocratis de morbis popularibus libr. II commentarius.* C. 9.

10. *In Hippocratis de morbis popularibus libr. III commentarii III.* C. 9.

11. *In Hippocratis de morbis popularibus libr. VI commentarii VI.* C. 9.

12. *In Hippocratis Aphorismorum libros VII commentarii VII.* C. 9.

13. *Adversus Lycum liber quod nihil in eo aphorismo peccet Hippocrates, cujus initium : Qui crescunt plurimum habent caloris innati.* C. 9.

14. *Contra ea quæ a Juliano in Aphorismos Hippocratis dicta sunt, libellus.* C. 9.

15. *In Hippocratis de Diæta auctorum librum commentarii IV* C. 11.

16. *In Hippocratis de Officina medici librum commentarii III.* C. 12

17. *In Hippocratis librum de Fracturis commentarii III.* C. 12.

18. *In Hippocratis librum de Articulis commentarii IV.* C. 12.

Nous passons entièrement sous silence les ouvrages inédits de Galien, ainsi que ceux qui sont perdus.

Aucun auteur ancien n'a trouvé parmi les modernes autant de commentateurs que Galien, et dans le nombre il y a des hommes très-célèbres, tels que *Symphorien Champier*, *André Lacuna*, *André Vesal*, *Augustin Gadaldini*, *Conr. Gesner*, *Franç. Valleriola*, *Janus Cornarius*, *Jean Cajus*, *Jean Guintherius*, *Léon. Fuchsius*, *Thom. Linacer*, *Jacques Sylvius*, *Daniel Leclerc*, *Gasp. Hofmann*, *Jean Montanus*, *Ren. Moreau*, *Franc. Vallesius*, et une foule d'autres.

Il existe dans les bibliothèques des *traductions arabes* de la plupart des ouvrages de Galien, et des *versions hébraïques* de plusieurs. Les plus anciennes *traductions latines* sont de *Nicolaüs Rheginus* ou *Nicolaüs Calaber*, médecin de Salerne, du commencement du 14e siècle. D'autres traductions ont été faites par *Agostino Gadaldini*, *Démétrius Chalcondylas*, *Junius Paulus Crassus*, *Lod. Bellisario*, *George Valla*, *Lorenzo Lorenziano*, *Lorenzo Valla*, *Jean Guintherius*, *Jean-Bern. Felicianus*, *Erasme de Rotterdam*, *Janus Cornarius*, *Théod. Goulston*, *Horatius Limanus*, *Sixtus Arcerius*, *Barth. Sylvanus*, *Victor Trincavelli*, *Thom. Linacer*, *Nic. Leonicenus*, *Jean Lalamant*, *Ferd. Balani*, *Guill. Copus*, et beaucoup d'autres.

Il existe deux éditions grecques des *œuvres réunies* de Galien, deux grecques-latines et vingt-deux latines.

Cinq des dernières ont été imprimées avant le texte grec. Nous allons les indiquer d'abord.

1°. *Premières éditions latines.*

Première édition latine, soignée par *Diomèdes Bonardus* de Brixen, imprimée à Venise par *Phil. Pintius de Caneto*, 1490, 2 vol. in-fol.

Seconde édition, par *Hier. Surianus*, imprimée par *Bern. Benalius*, probablement en 1502, en 2 vol. in-fol.

La troisième édition est inconnue; on sait qu'elle a existé, parce que celle dont nous allons parler est nommée, sur le frontispice, Quarta impressio.

Edition de Pavie, 1515, en 3 vol. in-fol., soignée par *Petr.-Ant. Rusticus* de Plaisance, professeur de médecine à Pavie, imprimée par *Jacobus Paucidrapius de Burgofranco.*

Cinquième édition, soignée par *Scipio Ferrarius* de Venise, imprimée à Venise, par *Luc.-Ant. de Giunta*, de Florence, 1522, en 3 vol. in-fol.

2°. *Editions grecques.*

Après ces cinq éditions latines, le texte grec, sans version, fut publié deux fois.

Première édition grecque, ou édition Aldine, Venise, in æd. Ald., par *André d'Asola*, 1525, en 5 vol. in-fol. Quelque peine que *François d'Asola*, *Jean-Bapt. Opizo* et *G. Agricola* se soient donnée pour fournir un texte correct, cependant il a beaucoup de lacunes qui n'ont été remplies que dans l'édition de 1679. Les éditeurs de 1525 ont le grand mérite d'avoir rassemblé les manuscrits disséminés des ouvrages de Galien, et d'avoir déchiffré ces manuscrits; ce qui ne doit pas avoir été une besogne facile, vu l'état de ces originaux et la matière qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Seconde édition grecque, soignée par *Jérome Gemusæus*, *Léon. Fuchsius* et *Joachim Camerarius*, imprimée à Bâle par *André Cratander*, 1538, en 5 vol. in-fol. Elle renferme les ouvrages qui se trouvent dans l'édition Aldine, sans rien de

plus; mais les éditeurs se sont donnés infiniment de peine pour corriger le texte, en le conférant avec des manuscrits, et ils ont réussi en une foule d'endroits; néanmoins leur texte est encore très-fautif.

3°. *Editions latines de la deuxième époque.*

Entre ces deux éditions grecques et les éditions grecques-latines, il faut placer dix-sept éditions latines dont nous allons parler.

Luc.-Ant. Giunta réimprima à Venise, en 1528, en 4 vol. in-fol., l'édition de Scipio Ferrarius de 1522, revue et augmentée par *Jul.-Martian. Rota.*

Non content de cette seconde publication, Giunta s'étoit fait une occupation principale de compléter les œuvres de Galien, et d'en donner de bonnes éditions. Il chargea le célèbre *Jean-Bapt. Montanus* du soin d'une nouvelle publication, et d'autres savans, *Jul. Martianus Rota, Lod. Bellisario, Jean-Bern. Feliciano, Agostino Gadaldini,* de revoir les anciennes versions et d'en composer de nouvelles. Il mourut pendant l'impression de sa troisième édition, que ses fils *Thomas* et *Jean-Marie* achevèrent, de manière qu'elle parut en 1540, in-fol. A cause des avantages de cette édition, on l'appela la *première édition des Giunta,* quoique ce soit proprement la troisième. Cette édition et la réimpression sont divisées, non en volumes, mais en *classes,* savoir : 1° Isagogicorum classis; 2° Librorum Galeni classes septem; 3° Extra ordinem classium libri; 4° Libri spurii; 5° Fragmenta.

Edition de *Victor Trincavelli* et *Agostino Ricci,* Venise, 1541 et suiv., 10 vol. ou parties in-8°.

Première édition de Bâle, publiée en 1542, in-fol., par *Jér. Froben* et *Nic. Bischof;* c'est une réimpression de la première des Giunta, en 10 parties, dont chacune a un frontispice particulier.

Seconde édition de Bâle, publiée par les mêmes imprimeurs et dans la même forme, en 1549. *Janus Cornarius* y fit

de nombreuses corrections et additions; *Conr. Gesner* et *Mart. Micronius* y ajoutèrent, d'après le texte grec, les argumens des chapitres.

Seconde édition des Giunta, soignée par *Agost. Gadaldini*, corrigée et augmentée, avec une table détaillée rédigée par *Ant. Musa Brasavolo*, 1550, in-fol.

Lyon, chez *J. Frellonius*, 1550, in-fol.; copie de la seconde de Bâle.

Troisième édition des Giunta, Venise, 1556, in-fol., avec quelques augmentations fournies par *J.-B. Rasario.*

Troisième édition de Bâle, chez *Jér. Frobenius*, 1562, in-fol.; réimpression de la troisième des Giunta, mais bien préférable à celle-ci, à cause des Prolégomènes que *Conr. Gesner* a ajoutés : il s'y trouve aussi une nouvelle table générale, rédigée par *Guill. Gratarolus.*

Venise, 1562, in-fol. Edition soignée par *J.-B. Rasario*, et imprimée par *Vinc. Valgrisi.*

Quatrième édition des Giunta, Venise, 1563, in-fol.

Cinquième, Venise, 1570, in-fol.

Sixième, Venise, 1586, in-fol., soignée par *Jean Costaeus.* Elle renferme plusieurs morceaux inédits, des prolégomènes de *Jer. Mercuriali* et *J.-Bapt. Montanus*, et un index complet de *Musa Brasavola.*

Septième édition des Giunta, 1597, in-fol., soignée par *Fabius Paulinus*, médecin et professeur de grec à Venise. Elle est préférable à toutes les éditions latines antérieures, parce qu'elle est plus complète et plus correcte. Aussi s'est-on contenté, depuis, de la réimprimer.

Huitième, Neuvième, Dixième } édition des Giunta, { 1600, 1609, 1625, } in-fol.

Telles sont les éditions latines de Galien.

4°. *Editions grecques-latines.*

La *première grecque-latine* est l'édition des Œuvres d'Hip-

pocrate et de Galien, publiée par *René Chartier*, Paris, 1679, en 13 vol. in-fol. Ce savant a rempli beaucoup de lacunes, ajouté des ouvrages inédits, corrigé les traductions; mais il reste encore infiniment à faire pour la correction. Il faut, pour que nous possédions une édition vraiment critique et savante de Galien, un médecin philologue qu'un gouvernement mette en état de consacrer sa vie à ce travail; après quoi, ce gouvernement fera les frais de l'entreprise. Cette gloire est réservée aux Bourbons.

En attendant, un professeur de Leipzig, M. *Ch.-Gottlob Kühn*, a fait une chose utile en faisant réimprimer une édition de Galien, pour laquelle il a conféré la plupart des éditions existantes, et employé d'autres secours qu'il a trouvés dans des bibliothèques. Cette édition se publie à Leipzig depuis 1821, in 8°. Il en a paru, jusqu'au mois d'août 1824, sept volumes.

Il existe deux ouvrages de médecine que les manuscrits attribuent au célèbre péripatéticien ALEXANDRE *d'Aphrodisie*[1]. L'un est intitulé : *Problèmes de médecine et de physique*, Ἰατρικῶν καὶ φυσικῶν προβλήματα; l'autre : *Des Fièvres*, Περὶ πυρετῶν. *Théodore Gaza*, qui, par ordre du pape Nicolas V, traduisit en latin le premier de ces deux ouvrages, le déclara indigne d'Alexandre d'Aphrodisie, tant pour le fond des choses que pour la diction. Ce jugement a été unanimement adopté par tous les critiques suivans, et on a généralement pensé que les Problèmes appartenoient plutôt à Alexandre de Tralles, médecin du sixième siècle. Ainsi le nom du restaurateur de la doctrine d'Aris-

[1] Voy. p. 157 de ce volume.

tote fut effacé de la liste des médecins de l'antiquité; car on ne balança pas de lui refuser, par analogie, la propriété du traité de la Fièvre, qu'on ne connoissoit que par la mauvaise traduction que *Laurent Valla* en avoit faite, au quinzième siècle. Mais depuis que l'original a été imprimé, on n'y a rien trouvé qui autorise à démentir les manuscrits qui le donnent à Alexandre d'Aphrodisie. C'est par cette raison que nous faisons mention de ce philosophe parmi les médecins de l'antiquité.

Le traité de la Fièvre a été publié par un savant grec, M. *Démétrius Georgiades Schinas*, dans le n° VII du Museum criticum de Cambridge, nov. 1821, p. 359, d'après un manuscrit de Florence. Cet éditeur s'étant permis de faire dans le texte les corrections qu'il croyoit nécessaires, au lieu de se borner à les indiquer dans les notes, comme il est du devoir de ceux qui donnent une édition première, M. *Passow* l'a fait réimprimer à Breslau, 1822, in-4°, tel qu'il se lit dans le manuscrit; il l'a accompagné d'observations, et y a ajouté la traduction de *George Valla*. Cette version se trouve dans le Syntagma medicorum veterum Græcorum, Arabum et Latinorum, Venetiis, 1489.

Si les admirateurs de Galien avoient possédé l'esprit de recherches qui lui étoit propre, et le coup d'œil qui le distinguoit, la médecine auroit pu parvenir à un haut degré de perfection; mais, peu de temps après la mort de ce grand homme, elle retomba dans une barbarie plus complète que celle d'où il l'avoit tirée. Le néo-platonisme et le syncrétisme, qui envahirent toutes les sciences,

firent négliger les connoissances qu'on pouvoit acquérir par le moyen de la saine raison, de l'observation et de l'expérience. On ne vouloit plus que des miracles opérés par le secours de la magie et des démons.

L'*histoire naturelle*, qui tient de si près à la médecine, se ressentit de la même décadence. A l'exception de DIOSCORIDE, qu'on peut à peine compter parmi les naturalistes[1], ces siècles ne virent plus que quelques compilations absurdes. C'est dans cette classe qu'il faut placer sans doute l'ouvrage de CLAUDE ELIEN *de Préneste*, ce même auteur d'un recueil d'*Ana* dont nous avons parlé[2]. Il composa une prétendue *Histoire des Animaux*, ou plutôt un livre sur les propriétés des animaux, Περὶ ζώων ἰδιότητος, divisé en dix-sept livres, dont chacun est subdivisé en petits chapitres, de la même manière que ses Histoires diverses. Cette compilation zoologique est remplie de contes absurdes, mêlés à des notices intéressantes. Les uns et les autres servent à faire connoître l'état de la science au troisième siècle.

L'Histoire naturelle d'Elien fut imprimée, pour la première fois, dans les Œuvres d'Elien, par *Conr. Gesner*, Zurich, 1556, in-fol. *Abraham Gronove* en donna une édition savante, Londres, 1744, en 2 vol. in-4°, qui fut contrefaite à Bâle,

[1] Voy. p. 331 de ce vol.

[2] Voy. volume IV, pag. 195. *Valckenær* et *Wyttenbach* pensent que ces deux ouvrages ne sont pas du même auteur.

1750, in-4° [1]. La dernière édition est celle de *J.-G. Schneider*, Leipzig, 1784, in-8°.

ARTEMIDORE *d'Ephèse*, qui vivoit du temps des Antonins, et qu'on a surnommé DALDIANUS, parce que sa mère étoit de Daldis en Lydie, publia, sous le titre d'Ὀνειροκριτικὰ, *de l'Interprétation des songes*, en cinq livres, tout ce qu'il avoit recueilli dans ses voyages en Grèce, en Italie et en Asie, auprès des personnes qui, dans ces siècles de superstition, s'occupoient d'une science si futile et si illusoire. Son ouvrage a pourtant quelque intérêt, à cause des renseignemens sur d'anciens usages, et à cause des récits qu'il renferme. Il sert aussi à expliquer beaucoup d'objets symboliques et allégoriques de la sculpture ancienne : il fournit des notices importantes sur la mythologie; il est d'ailleurs écrit avec une certaine élégance.

Il existe trois éditions de cet ouvrage : l'une d'*Alde*, de 1518, in-8°; l'autre de *Nic. Rigault*, avec une version latine, Paris, 1603, in-4°; la dernière, de M. *Jean-Godefroi Reiff*, Leipzig, 1805, 2 vol. in-8°. Ce savant s'étoit procuré des manuscrits qui l'ont aidé à donner une édition plus complète que ses devanciers; cependant, sous le rapport de la critique, elle laisse encore quelque chose à faire à un futur éditeur. Au lieu de corriger la mauvaise traduction de *Rigault*, M. Reiff a trouvé plus commode de la supprimer : il est vrai que ses notes forment un commentaire complet. Son *Index græcitatis* est tout en grec ; ce qui est une bizarrerie.

[1] Il y a des exemplaires de cette contrefaçon qui portent d'autres lieux d'impression et d'autres millésimes.

Il existe de l'antiquité deux autres ouvrages sur l'interprétation des songes : l'un, qui porte le nom d'ASTRAMPSYCHUS, renferme cent et un vers. L'époque où cet auteur a vécu est incertaine ; on voit seulement, par son style, qu'il est du Bas-Empire. Peut-être ne s'appeloit-il pas Astrampsychus ; ce nom est celui d'un ancien mage persan cité par Suidas. Il se pourroit que l'auteur de l'Oneirocriticon en question eût voulu publier son ouvrage sous le nom de ce mage. L'autre Oneirocriticon paroît être tiré de celui d'Astrampsychus. Les manuscrits l'attribuent au patriarche NICÉPHORE; probablement ce n'est pas celui qui a succédé à Tarasius, en 806, mais plutôt celui qui a occupé le siége de Constantinople, vers l'an 1259. Dans tous les cas, ces deux ouvrages appartiennent à la période suivante, et nous n'en avons fait mention que parce que celui d'Artémidore nous a fourni une occasion d'en parler.

L'Oneirocriticon d'Astrampsychus se trouve dans l'édition d'Artémidore donnée par *Rigault*. *Jules-César Boulanger* le plaça, avec la version métrique d'*Adrien Jonghe*, dans son ouvrage De ratione divinationis. On le trouve aussi dans les collections de *Jean Obsopœus* et de *Servais Galle*. Celui de Nicéphore a été publié pour la première fois par *Rigault*, dans l'édition susdite.

On attribue au grammairien APOLLONIUS DYSCOLE [1] un *Recueil d'histoires merveilleuses*, Ἱστοριῶν θαυμασίων βιβλίον, compilation qui n'a que le mérite

[1] Voy. p. 72 de ce volume.

accidentel de renfermer quelques petits fragmens d'auteurs perdus.

Cet ouvrage se trouve dans les éditions de Phlégon que *Xylander* et *Meursius* ont données. *Teucher* l'a fait imprimer séparément, à Leipsig, 1792, in-8°.

Un certain TROPHILUS a écrit un ouvrage du même genre, dont Stobée a inséré quelques passages dans son 98e discours.

ADDITION

AU QUATRIÈME VOLUME.

Nous avons dit, au chap. LII (vol. IV, p. 57), que l'époque romaine de la littérature grecque manque d'un poëme épique; cependant nous aurions dû y parler de celui qu'a composé Pisandre *de Laranda*, et dont nous avions fait une mention passagère au vol. Ier, p. 147. Un des interlocuteurs des Saturnales de *Macrobe* accuse Virgile d'avoir traduit de Pisandre presque tout le second livre de son Enéide, et nommément l'histoire du cheval de bois et de Sinon : « qui inter græcos poetas eminet opere, quod a nuptiis Jovis et Junonis incipiens, universas historias, quæ mediis omnibus sæculis usque ad ætatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redegerit, et unum ex diversis hiatibus temporum corpus effecerit[1]. » Il est évident que Macrobe veut parler ici de Pisandre de Camirus ou le Rhodien, poëte cyclique, antérieur à notre ère de 6 à 700 ans. Mais nous avons déjà remarqué qu'il faudra absoudre Virgile du reproche que lui fait Macrobe, s'il est probable que celui-ci a confondu deux écrivains du même nom, mais qui ont vécu à une distance de 900 ans. On ne cite de Pi-

[1] Sat. V, 2.

sandre de Camirus qu'une Héracléide en deux livres, où la destruction de Troie, avec tous les événemens accessoires, n'a guère pu trouver de place. Mais sous l'empereur Alexandre Sévère a vécu un autre Pisandre, natif de Laranda, et fils de ce Nestor dont nous avons quelques épigrammes. A l'exemple de son père, qui osa faire une Iliade, Pisandre a fait un poëme à longue haleine, où il chanta toutes les amours des dieux et des héros, à commencer des noces de Jupiter et de Junon; ouvrage dont on cite le seizième livre, et que Suidas appelle une histoire variée en forme épique. Il étoit intitulé : Ἡρωϊκαὶ Θεογαμίαι, *Théogamies héroïques* ou *Mariages des dieux et des héros*. Ce poëme est cité par Zosime [1]. Les belles machines du second livre de l'Enéide étoient bien faites pour donner à un poëte du troisième siècle la tentation de se les approprier. Nous savons, par la Chrestomathie de Proclus, que Virgile a emprunté d'Arctinus et de Leschès l'histoire du cheval de bois. Quant à celle de Sinon, feu Heyne a observé que le discours que Virgile met dans la bouche de ce rusé Troyen, ressemble à un morceau pris d'une tragédie : en effet, parmi les tragédies perdues de Sophocle, il y avoit un Sinon [2].

[1] Hist. V, 29.

[2] Voy. les Excursions de Heyne au 2e livre de l'Enéide.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME,

Ou de l'Histoire de la littérature grecque sous l'influence des Romains, depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 ans avant J.-C. jusqu'à 306 ans après lui.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

PARIS, de l'Imprimerie d'A. ÉGRON, rue des Noyers, n° 37.

cu

3

